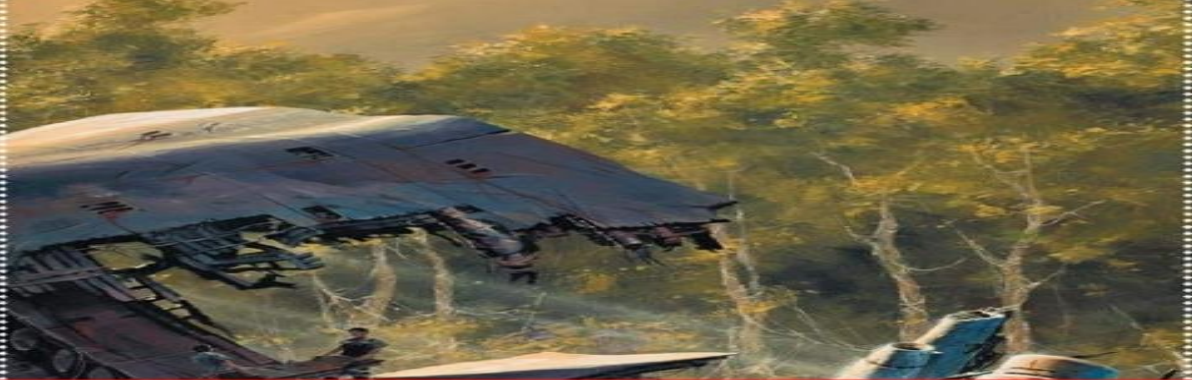


SUE BURKE
SEMIOSIS



« Une œuvre contemporaine essentielle qui mêle avec finesse l'écosystème merveilleux d'*Avatar* et l'énigme extraterrestre de *Premier Contact*. » *Stephen Baxter*

ALBIN MICHEL



IMAGINAIRE

SUE BURKE

SEMIOSIS

Un récit de premier contact

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Florence Bury*

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2019
pour la traduction française

Édition originale parue sous le titre :

SEMIOSIS

Première publication : février 2018, Tor Books, New York

Copyright © 2018 by Sue Burke

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-226-44603-9

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

AN 1 – PREMIÈRE GÉNÉRATION

« Reconnaissants de l'occasion qui nous est donnée de fonder une nouvelle société en pleine harmonie avec la nature, en scellant ce pacte, nous nous promettons confiance mutuelle et soutien. Nous serons confrontés à des épreuves, des dangers, voire à l'échec, mais nous rechercherons avec prudence et raison la joie, l'amour, la beauté, la communauté et la vie. »

Extrait de la Constitution de la Communauté de Pax,
rédigée sur Terre en 2065

La guerre avait commencé bien avant notre arrivée : c'était leur mode de vie. Elle fit ses premières victimes dans nos rangs avant que nous ayons compris ce qui se passait, par une soirée calme en apparence. Pourtant nous savions déjà à l'époque que le danger guettait sans doute.

Mon épouse, Paula, secoua la tête en quittant la hutte-radio sur la place de notre petit village. « Il y a trop de parasites, encore une fois. Je réessaierai plus tard, mais si elles ne répondent pas, on partira à leur recherche. »

Une heure plus tôt, trois femmes étaient sorties cueillir des fruits. Elles ne revenaient pas, ne répondaient pas à nos appels radio, et le soleil touchait presque le sommet des collines.

Autour de nous, dans les arbres, de minuscules lézards avaient entamé leur bruyante sérénade vespérale. Des crabes à neuf pattes les chassaient en silence. Un parfum doux-amer flottait sur la brise, peut-être celui d'un arbre en fleur. J'aurais dû savoir lequel, mais non.

Uri et moi réparions une pompe d'arrosage, mais je savais qu'il pensait à Ninia, l'une des absentes. Il venait d'emménager avec elle, et il louchait vers le chemin qu'elle avait emprunté à travers champs. Il fut brusquement ramené à l'instant présent lorsque le vent emmêla sa longue barbe blonde autour de la poignée de la pompe. Il s'agenouilla pour la dégager. Je pris le canif glissé dans ma ceinture en caressant ma propre barbe, beaucoup plus courte. Il fit non de l'index. C'était un Russe et, en bon Slave, il ne se taillait jamais la barbe.

Paula se remit au travail non loin de nous, à une table grossière. Elle s'efforçait d'analyser des données météorologiques. Un large chapeau de paille maintenait ses cheveux roux en place et protégeait sa peau du soleil. Elle inspira profondément et s'étira, le dos raide. Nous peinions tous sous cette gravité plus forte. Enfin, elle retourna à la hutte-radio.

Chacun marqua une pause et tendit l'oreille. Des panneaux récupérés sur une capsule d'atterrissage formaient les murs de la hutte. Un toit d'écorce couronnait la petite construction – le son portait bien.

« Allô ? Ninia ? Zee ? Carrie ? »

Des grésillements.

« Allô ? Ici Paula. Vous m'entendez ? »

Toujours des grésillements.

« Ninia, Zee, Carrie ? Vous êtes là ? Allô ? » Au bout d'un moment, elle ressortit. « Peut-être que les batteries ont encore lâché. Partons à leur recherche. »

D'un ton volontairement rassurant, elle demanda à Ramona d'apporter un kit de premiers secours et à Merl un micro et une radio pour guetter un signal de détresse. Il nous faudrait aussi des bras pour porter trois civières, et une personne armée. C'était la procédure normale. Uri prit son fusil.

On partit vers l'ouest, sur une pente herbeuse, en direction d'une ligne d'arbres étouffés de lianes blanches à un kilomètre de là. On avançait aussi vite que possible. Des nuages bas, qui pour

certains se teintaient déjà de rose, piquetaient le ciel. À cause de la gravité plus forte, l'atmosphère se raréfiait rapidement au-dessus de nos têtes, et les nuages étaient donc toujours bas. On passa près du long champ dans lequel on avait planté une herbe autochtone semblable au blé sauvage terrien, et dont les pousses vertes nous arrivaient presque à la cheville. L'air sentait la terre humide, et des créatures aux allures de chenilles, longues comme le doigt et couvertes de piquants, rampaient sur le sol en avalant de grandes bouchées de terre pour produire ensuite des excréments noirs qui paraissaient faire un bon engrais. Les chenilles étaient peut-être des larves quelconques. Pour le savoir, il faudrait attendre. Pas d'autre moyen.

Mais le blé m'inquiétait. Il ressemblait beaucoup à l'herbe terrienne, et s'il y avait de l'herbe, il y avait des herbivores – peut-être des équivalents de la gazelle, de l'élan ou de l'éléphant. Et s'il y avait des herbivores, il y avait des chasseurs. Pour l'instant, nous n'avions vu que de petits brouteurs et des prédateurs comme des crabes de terre à symétrie trilatérale, mais nous avions trouvé des fragments de grandes carapaces et de coraux terrestres à exosquelette rocheux équipés de tentacules cuisants. Aucun d'entre nous n'allait nulle part pieds nus.

En tête du groupe, Uri et Merl désignaient les touffes d'herbes sèches et les buissons coralliens aux couleurs vives d'où un animal tapi pouvait jaillir. Des lézards se sauvaient précipitamment à notre approche. Sous gravité augmentée, les objets chutent plus vite et les animaux développent des réflexes plus rapides. Nous autres humains étions lents et ignorants – des étrangers, pour l'instant. J'aperçus un terrier et y braquai une lampe torche. À l'intérieur, quelque chose aboya, et on sursauta tous.

« C'est juste un oiseau », nous rassura Merl. Des genres d'oiseaux coureurs aux plumes évoquant des épines se promenaient jour et nuit et, si certains étaient assez gros, ils n'avaient pas l'air dangereux. On poursuivit notre route.

Merl manipulait le récepteur radio tout en marchant et s'arrêtait quand Paula donnait un coup de sifflet. Dans l'air épais, le son portait loin, mais il ne reçut pour toute réponse que les appels musicaux des chauves-souris aux yeux rouges qui nous survolaient en rase-mottes.

C'est essoufflés et en nage qu'on atteignit le bout du pré, où un fourré encombré de lianes formait un mur d'un kilomètre de large et plusieurs de long. Des arbres élancés à l'écorce grise, comparables à des peupliers de six mètres de haut, poussaient là. Leurs feuilles étaient flétries par le manque d'eau : simple saison sèche ou vraie sécheresse, Paula ne savait pas très bien. Autour de leurs troncs s'enroulait un enchevêtrement de lianes blanches comme neige et noueuses à la façon de bambous. Elles étaient couvertes d'épines ballantes et poussaient si dru qu'on distinguait à peine l'intérieur du fourré. Un autre bosquet de lianes blanches se dressait à l'est du pré, juste derrière notre village. J'avais été trop occupé à chercher des plantes comestibles cultivables pour me préoccuper en détail des lianes, mais j'avais pu établir qu'elles parasitaient les arbres.

Elles éloignaient aussi la faim. Peu après notre atterrissage, des fruits orange – comme des kakis translucides – avaient très vite mûri sur les lianes de l'est avant de faire récemment leur apparition sur celles de l'ouest. Je les avais testés : comestibles, pleins de vitamine C, et un goût de melon.

Les femmes étaient allées jusqu'aux lianes. À gauche, on voyait des fruits mûrs tout près, mais à droite, ils avaient été cueillis. On prit à droite, vers le nord. Plus loin coulait une rivière qui traversait à la fois les bosquets de l'est et de l'ouest ainsi que notre pré. Nous avions encore une bonne étendue à fouiller, mais le coucher du soleil qui baignait tout d'une lumière dorée nous rappelait à chaque instant l'heure tardive. Impossible de s'arrêter pour reprendre notre souffle.

Uri déploya toute son énergie tandis qu'on se dépêchait. Il s'approcha d'un grand buisson aux feuilles bleues comme s'il dissimulait une embuscade. Il marqua une pause théâtrale, puis se précipita de l'autre côté en singeant un jeu de guerre auquel il avait participé dans l'armée russe. Il en commentait le déroulement d'une voix forte : « On voit des lasers plus loin donc on sait quoi viser ! » Soudain, il se tut.

Je me mis à courir avant même de l'entendre hurler.

Les trois femmes gisaient de l'autre côté du buisson, leurs paniers remplis de fruits posés près d'elles. Uri tomba à genoux et cria le nom de Ninia, comme si cela pouvait la réveiller, mais sa voix s'étrangla dans sa gorge. Il lui palpa le cou à la recherche d'un pouls. Je soulevai la main de Zee : froide et inerte. Carrie regardait dans le vide, l'air à moitié assoupie, et deux minuscules lézards lui grimpaient sur l'œil. J'eus un haut-le-cœur et me détournai.

Mais on s'attendait à bien pire. J'avais essayé de me préparer psychologiquement à découvrir des cadavres démembrés, à demi dévorés peut-être, ou défigurés par des épines coralliennes

géantes – la trace de l’attaque d’un prédateur dans la grande bataille pour la survie. Or les femmes paraissaient s’être endormies.

Elles avaient eu une mort paisible. Ce qui forcément nous surprenait.

On regarda autour de nous, effrayés, silencieux. Quelque chose avait tué, sans mobile ni méthode évidents.

« Ramenons-les à la maison », dit Paula d’une voix basse et ferme. On entreprit de monter les civières.

On les pleura cette nuit-là, sur la place de notre petit village. Un feu brûlait dans l’âtre d’argile et de pierre qu’avait construit Zee. Certains discutèrent calmement sur des bancs dans un coin, sous un dais de panneaux solaires. Sur les cinquante qui avaient quitté la Terre, nous n’étions plus que trente et un. Uri, grand et maigre façon épouvantail, restait debout à scruter les champs où des vers luisants et des lucioles clignotaient comme des étoiles sous des aurores colorées. Ces insectes brillants avaient besoin d’être vus pour une raison connue d’eux seuls.

Hedike jouait une sérénade sur sa flûte – il avait été concertiste sur Terre –, mais sa musique peinait à couvrir les bourdonnements, cliquetis et jappements nocturnes, plus inquiétants qu’aucun bruit terrestre dans la mesure où nous ne pouvions pas associer d’animal à la plupart d’entre eux. Au loin, quelque chose gronda un chant sur trois notes ascendantes, et un rugissement distant lui répondit, venu de la direction opposée. Des étoiles sans constellation ni légende brillaient au-dessus de nos têtes. L’une d’elles, toute petite, à l’est, était le Soleil.

Paula passa parmi nous, observant les visages pour déterminer qui avait besoin d’aide et qui pouvait en fournir. Bryan discutait avec Jill quand il haussa soudain le ton : « Quelque chose les a tuées ! » Paula alla lui parler doucement jusqu’à ce qu’il se calme.

Mais nous pensions tous la même chose. Je gagnai le petit labo, où Ramona et Grun procédaient en silence aux autopsies pendant que chromatographes et ordinateurs ronronnaient. Les mortes gisaient dans un coin, chacune recouverte d’un drap. Je détournai le regard et sortis une fiole du frigo. Elle contenait de la sève que j’avais découverte fermentée dans certaines racines. D’après mes tests, elle n’était pas plus toxique qu’une piquette de chez nous, et elle était acide et onctueuse en bouche.

La sève fit long feu, mais il y en avait assez pour les plus affectés par le drame. Uri porta un toast en levant une tasse de terre cuite grise : « À Carrie, Zee et Ninia, qui ne verront jamais ce que deviendra la Communauté de Pax. » Il vida sa tasse d’une traite et la jeta contre l’âtre, où elle se brisa. C’est Zee qui l’avait fabriquée, et nous n’avions pas d’autre potier.

Je souhaitai une bonne nuit à Paula, l’embrassai et lui massai les épaules un moment. Elle resterait debout jusqu’à ce que tout le monde se sente mieux puis, en tant que météorologiste du groupe, elle préparerait un bulletin prévisionnel avant d’aller se coucher. J’étais fatigué, et je devais me lever avant l’aube, moins de cinq heures plus tard : les nuits et les jours étaient plus courts sur Pax. J’étais le botaniste de notre colonie, et j’avais besoin de lumière pour travailler.

Paula dormait à mes côtés quand le réveil sonna. Je l’éteignis aussitôt, espérant ne pas la réveiller, mais elle se retourna et me serra dans ses bras.

« Je rêvais d’enfants », dit-elle.

On en avait déjà beaucoup discuté. Nos enfants grandiraient sous cette gravité, ils seraient donc plus petits, adaptés à leur environnement, et ils appartiendraient à Pax. Rien qu’à Pax. Son Irlande et mon Mexique natal ne représenteraient rien pour eux. Je la serrai plus fort.

« Ils seront chez eux ici. » Je restai immobile, sachant qu’elle avait tendance à s’éveiller soudainement et à se rendormir aussi vite. Dans le noir, je ne distinguais pas grand-chose de la hutte improvisée qui était désormais notre foyer.

On ne s’attendait pas à trouver le paradis. On pensait être confrontés à des épreuves, du danger, voire à l’échec. On espérait créer une nouvelle société, en pleine harmonie avec la nature, mais dix-neuf d’entre nous avaient péri dans des accidents ou succombé à des maladies depuis notre arrivée, en comptant les trois femmes mortes la veille sans raison apparente.

Une fois sa respiration de nouveau régulière, je quittai le lit. L’air froid gifla ma peau nue. Je m’habillai sans bruit et sortis. La place du village avait les dimensions d’un petit terrain de football, et sur deux côtés s’alignaient des maisons faites de matériaux divers : bois, pans de capsule d’atterrissage, pierre, argile, toile de parachute et écorce. Sur le troisième côté se dressait le labo, fabriqué à partir d’une capsule d’atterrissage spécialement prévue à cet usage.

Le quatrième côté restait ouvert face aux champs, où poussait un peuplier isolé sur lequel s'enroulait une liane blanche. Ses branches lâches pendaient comme celles d'un saule pleureur. Zee lui trouvait des airs de sculpture vivante ; elle l'avait surnommé Blanche-Neige et l'arrosait. Aux premières lueurs de l'aube, il ressemblait à un fantôme montant la garde à l'orée du village. Dans le ciel brillait une étoile du nom de Lux, à la lumière si vive qu'on la voyait même de jour. C'était une naine brune en orbite autour du soleil local, et Pax occupait un point de Lagrange de leur système.

Je passai près des braises du foyer de Zee. Dans un enclos non loin, deux herbivores verts à fourrure gros comme des chats faisaient des bonds d'antilope pour m'apercevoir à travers les barreaux. Merl, notre spécialiste du bétail, s'efforçait de les domestiquer. Wendy les avait baptisés fippochats, d'après un animal imaginaire de son enfance doté d'un nez rose et d'une queue en spirale - même si, à mes yeux, ils tenaient plus du lapin que du chat. Un jour, on s'attellerait à une taxinomie complète des formes de vie de notre nouvelle planète. La plus importante porterait le nom de Stevland Barr, en mémoire de notre premier mort, c'était déjà acquis. J'avais l'intention de suggérer que cet honneur revienne au blé.

Grun quitta le labo, alla chercher un fruit sur Blanche-Neige et revint sur ses pas. Il avait dû travailler toute la nuit. Ce n'était pas étonnant : il était si consciencieux et sévère qu'on le surnommait Gris. Je me dépêchai de le rejoindre.

« Petit-déj ? » lui proposai-je.

Les yeux bleus de Grun semblaient injectés de sang dans la pénombre. « Les fruits que les femmes ont mangés hier étaient empoisonnés. Ceux de Blanche-Neige ne le sont pas. Je pense. En tout cas ils ne l'étaient pas jusqu'à maintenant. Je veux vérifier.

- Je vais t'aider. »

Dans le labo, Ramona était affalée devant un écran d'ordinateur, ses traits délicats fatigués, sa peau brune terne. Un fippochat gisait inerte sur une table. Sur son flanc s'ouvrait une longue incision d'un rouge vif qui contrastait avec sa fourrure verte. Je détournai aussitôt le regard. La sève, pas de problème, mais je ne supportais pas la vue du sang. Je fus soulagé de constater que les cadavres des trois femmes n'étaient plus là.

« On a donné un fruit de l'ouest à Filou pour observer les symptômes, expliqua Grun. Il s'est endormi. Paralysé. Il n'a pas souffert. C'est toujours ça.

- De quel poison s'agit-il ?

- On cherche, répondit Ramona.

- Vous avez bien testé la peau ? Pas seulement le jus ? Il faut examiner la pulpe, la peau, tout.

- On a mixé le fruit entier, dit Grun. Jusqu'aux plus petits pépins.

- D'accord. Je peux préparer celui que tu as cueilli sur Blanche-Neige. Repose-toi. »

Grun préféra examiner le cadavre du fippochat. Je gardai les yeux rivés sur le fruit et, le temps que je prépare l'échantillon, Ramona avait des informations supplémentaires : « Il y a un nouvel alcaloïde, qui était absent du fruit que tu as testé il y a deux semaines, Octavo. J'ai la composition des deux. » Sa voix à l'accent londonien prononcé commençait à retrouver un peu de son énergie caractéristique. « Il y a quelques différences mineures, mais celle-ci est considérable. »

On savait tous les trois que les alcaloïdes ont souvent des propriétés pharmacologiques, parfois toxiques. Je lui remis l'échantillon et allai cueillir d'autres fruits sur les lianes de l'est, dans le demi-jour. Des animaux pépiaient et bourdonnaient. Je réfléchissais à la façon dont les fruits peuvent varier.

« Blanche-Neige ne produit pas cet alcaloïde », déclara Ramona à mon retour. Elle passa sur un autre écran. « Jette un œil à cette structure. Ça ressemble un peu à de la strychnine, tu ne trouves pas ?

- On devrait aussi vérifier les niveaux de sucre et les organites. » Je mis la main sur un microscope.

En travaillant aussi vite que possible, il nous fallut une heure pour comprendre ce qui s'était passé, tandis que le soleil se levait et éclairait la pièce. Je compris que tout était de ma faute et je dus m'arrêter, de peur de lâcher et casser l'équipement que je manipulais. Paula arriva alors que je tentais une explication : « Le fruit ne se contente pas de mûrir. Arrivé à maturité, il peut encore changer avec la saison. Par exemple en s'adaptant mieux aux besoins de certaines espèces animales susceptibles de disperser plus efficacement ses graines, et ce faisant il devient toxique pour d'autres animaux. Ou peut-être que la liane de l'ouest et celle de l'est relèvent d'espèces différentes. Peut-être la composition du sol est-elle différente.

- Peut-être, fit Grun. On a encore beaucoup à apprendre. »

Ramona acquiesça. Ils étaient épuisés, et ils ne comprenaient pas.

« J'ai eu tort de déclarer ces fruits comestibles, c'est ce qui les a tuées, insistai-je. Peut-être qu'un changement du métabolisme azoté de la liane a causé une surproduction d'alcaloïdes. Ou peut-être s'agissait-il d'une réaction à des nuisibles ou des pathogènes. Ou un problème de photoinhibition. Ou le climat est anormalement sec. Les arbres que les lianes parasitent pourraient avoir changé d'une façon ou d'une autre. »

Paula me prit la main. « Sortons discuter un peu. »

Sous le soleil qui nous réchauffait, elle me regarda avec douceur. « Ça fait toujours un choc, mais on savait bien qu'il y avait des risques.

- C'est moi qui les ai tuées.

- On a déjà tous mangé des fruits de l'ouest, sans le moindre problème. Ce n'est pas ta faute.

- On a planté les champs sur mes conseils. Et s'ils tournaient mal eux aussi. Beaucoup d'autres gens pourraient en mourir.

- On se contentera d'éviter les fruits de l'ouest jusqu'à ce qu'on ait compris ce qui se passe.

- Mais qu'est-ce qu'on va manger ?

- On trouvera quelque chose. Je sais que tu fais de ton mieux. » Elle me prit les deux mains et m'embrassa.

Mon travail consistait non seulement à chercher des plantes comestibles mais aussi à décrire et classifier la végétation de Pax.

À première vue, elle ressemblait à celle de la Terre : arbres, lianes, herbes et arbustes. Mais les arbustes dotés de feuilles aux allures d'ailes de papillon bleutées étaient une variété de corail terrestre, un symbiote associé à la fois à une algue photosynthétique et à de minuscules animaux au squelette calcaire qui retenaient des lézards ailés. D'autres types de coraux terrestres capturaient de petits animaux pour s'en nourrir, et certains avaient fini par se rendre compte que faire des prisonniers avait ses avantages.

Un regard au ciel, pourtant bleu, prouvait également qu'on n'était pas sur Terre. Des rubans verts gonflés de poches d'hydrogène y flottaient et s'emmêlaient dans les arbres - ou peut-être s'y ancrèrent-ils. D'autres plantes flottantes évoquaient des ballons à épines de cactus.

L'écorce de certains arbres, en acétate de cellulose, se détachait par plaques aux arêtes tranchantes. On arriverait peut-être un jour à la transformer en visqueuse ou en laque. Un par un, je découvrais des fruits, graines, racines, tiges et fleurs qui pourraient se révéler utiles ou comestibles - c'était là l'enjeu le plus urgent. De plus, en tant que botaniste de la colonie, je devais mettre au point une taxinomie. La moindre bribe d'information nous aiderait à trouver notre place dans cet écosystème.

Un peu avant de quitter la Terre, on avait répété notre arrivée. On n'était pas censés savoir où on était, mais quelques minutes après que les camions nous eurent laissés sur un chemin de terre dans une forêt, on le devina.

Je remarquai de majestueux pins blancs aux longues aiguilles bleu-vert, des mélèzes et des peupliers faux-trembles dont les feuilles plates s'agitaient dans la brise chaude. « On se trouve au nord des États-Unis, à l'est du Mississippi. Si on était au Canada, les arbres seraient en meilleure santé. »

Merl écouta les oiseaux chanter et pépier. « Effectivement. Des quiscals bronzés et des mésanges de Caroline. » Il haussa ses larges épaules. « Ça ne veut pas dire pour autant qu'on est en Caroline. Ces espèces ont beaucoup élargi leur rayon d'action du fait de la chaleur. »

Paula regarda les nuages. « Des cumulonimbus. Il faut songer à s'abriter. »

Au final, on parvint à une localisation plus précise : on établit qu'on se trouvait dans le Wisconsin avant même de tomber sur deux Indiennes Menominees qui ramassaient des sarments pour tresser des paniers. Le conseil tribal, qui soutenait notre projet, nous autorisait à tenter de survivre pendant deux mois dans la forêt de leur réserve, et les femmes étaient navrées de rompre notre isolement. Mais avant de partir, elles nous suggérèrent d'enduire notre peau de cendre et de graisse pour repousser les essaims de moustiques - un conseil extrêmement utile.

À cette exception près, survivre ne représenta pas un défi insurmontable car nous en savions déjà beaucoup sur notre environnement. Les cervidés, par exemple, étaient comestibles. En réalité, cette répétition renforça surtout notre détermination face au désastre qu'était cette forêt malgré la gestion soigneuse des Menominees. Le réchauffement planétaire la transformait en prairie : tout

autour de nous, les arbres mouraient de chaud, de soif et de maladie, mettant à mal l'écosystème au grand complet. Mais la flore et la faune ne migraient pas simplement vers le nord. Le désastre était à la fois trop rapide et trop lent. Dans le sud-ouest du Wisconsin, le « comté des sables » cher à Aldo Leopold se transformait en dunes, et les espèces indigènes des prairies disparaissaient. Les forêts du nord-est n'étaient pas encore devenues des pâtures capables de les accueillir, de sorte que lorsqu'elles atteindraient enfin ce stade, il n'y aurait plus d'espèces survivantes pour s'y établir.

J'appris à connaître Uri dans la forêt des Menominees. Son anglais était pire encore à l'époque. Pour moi aussi c'était une seconde langue, mais la colonie était strictement unilingue. Nous voulions éviter les querelles linguistiques qui empoisonnaient tant la Terre.

« Bien sûr je volontaire pour armée, expliqua-t-il. Je travaille pour manger. Comme aujourd'hui, mais pas aussi bon. » On était enfoncés jusqu'aux genoux dans un marais pour récolter le pollen de massette, qui pourrait ensuite faire office de farine pour préparer des crêpes. En réalité, tous les jeunes de dix-huit ans devaient faire leur service militaire en Russie. Uri avait été tireur d'élite.

Il inclina une massette et en tapota la tête tandis que je recueillais dans un bol en terre cuite le pollen jaune qui en tombait.

« Mon fusil, pas antiquité. Solution de repli, au cas où technologie marche pas. Et très distrayant. Mon unité faisait spectacles comme un cirque, même avec des chevaux. C'est là que j'ai décidé rejoindre ce projet après service. J'ai trop vu mère Russie pendant voyages et spectacles. Ils la violent. Pas supportable de rester pour voir ça. »

C'était vrai partout sur Terre : l'environnement était si dévasté que plutôt que réparer les dégâts, il valait mieux essayer de reconstruire ailleurs.

« Je me demande s'il y aura encore des humains sur Terre quand on arrivera sur Pax », dit Véra un soir après le dîner, tandis qu'on s'affairait à l'une des nombreuses tâches qu'exigeait notre survie. C'était plus difficile qu'on ne l'aurait cru, mais aussi plus gratifiant.

« Les habitants de cette planète ne méritent pas de survivre, répondit Bryan tout en façonnant des hameçons en fil de fer.

- L'important, c'est qu'on est capables d'apprendre, dit Merl. Il faudra simplement faire mieux. Ça devrait pas être trop difficile... »

On avait tous une vingtaine d'années, et on avait été choisis en fonction de nos compétences et de notre personnalité. Merl, un Texan à la tignasse blonde, était d'après les tests très sociable et peu enclin à l'anxiété. Pour ma part, j'avais le sens des responsabilités et une grande maîtrise de moi-même. On se réjouissait tous d'avoir quelque chose à espérer.

On s'était réveillés, vaseux et transis de froid, les muscles, le cœur et le système digestif atrophiés après cent cinquante-huit ans d'hibernation dans un vaisseau spatial minuscule. L'ordinateur nous avait mis en orbite et avait envoyé un message à la Terre avant de nous administrer nos injections.

Deux heures plus tard, je me trouvais dans la cabine bondée en train de siroter tant bien que mal une boisson riche en électrolytes quand Véra, notre astronome, arriva du module de contrôle. Elle flottait, et ses cheveux frisés la suivaient comme un nuage noir.

« Ce n'est pas la bonne étoile ! »

Je ressentis un accès de désespoir et de nausée.

Paula nourrissait Bryan à la petite cuillère car il était trop faible pour s'alimenter. Elle paraissait calme, mais sa main tremblait. « L'ordinateur pouvait en choisir une autre si elle offrait de meilleures conditions, remarqua-t-elle.

- C'est ce qu'il a fait ! répondit Véra. Et celle-ci est mieux. Oxygène et eau en abondance. Et plein de formes de vie. Elle est vivante et elle nous attend : on est arrivés chez nous ! »

Nous étions en orbite autour de HIP 30815F au lieu de HIP 30756, une planète dotée d'un écosystème évolué où la chlorophylle ne manquait pas. Le taux de dioxyde de carbone était légèrement plus élevé que sur Terre, mais pas au point de représenter un danger. Vues de la Terre, les deux étoiles étaient des têtes d'épingle dans la constellation des Gémeaux, près du mollet gauche de Castor. Comme prévu, on baptisa la planète Pax puisqu'on était venus vivre en paix.

Stevland Barr ne se réveilla jamais : il était mort des années plus tôt, victime d'une défaillance du système d'hibernation. Krishna Narashima contracta une pneumonie et mourut à bord. Les reins de Hedike lâchèrent, mais il se remit grâce à une culture de cellules médullaires.

Le réveil n'était qu'un début. Deux des six capsules d'atterrissage s'écrasèrent. Dans l'une, Terrell eut la clavicule cassée et Rosemarie Waukau perdit la vie, la cage thoracique enfoncée. Les

douze passagers de l'autre furent tués, et des équipements irremplaçables détruits, dont le synthétiseur alimentaire, si lourd et encombrant qu'on n'en avait pas emporté de deuxième. Un désastre.

La gravité, un cinquième plus forte que sur Terre, provoquait des erreurs d'appréciation. Quand je quittai notre module d'atterrissage, je tombai, pris de vertige ; je me tordis la cheville, rien de plus, pourtant nos os étaient devenus cassants après avoir perdu du calcium pendant l'hibernation. Poitrines et testicules étaient douloureux et pesants ; les cœurs peinaient.

On collectionna les éruptions cutanées dues à un sumac grimpant à la mode de Pax, les morsures de microlézards et les accès de diarrhée jusqu'à ce qu'on parvienne à stimuler artificiellement de nouveaux enzymes digestifs et que notre flore intestinale s'adapte. Une moisissure indigène causa des détresses respiratoires et des collapsus pulmonaires. Elle tua Luigi Dini, l'autre botaniste, avant que Ramona ne découvre un fongicide. Wendy s'abîma le pied en réparant un tracteur. La blessure s'infecta, et les toubibs durent l'amputer au niveau du tarse. Sans se démonter, elle se rebaptisa Wendy Demi-pied.

Puis Carrie, Ninia et Zee moururent empoisonnées par des fruits. Il nous restait encore de quoi peupler une planète grâce à une réserve d'ovules et de sperme congelés sur lesquels on pouvait se rabattre. On n'avait pas tant besoin de matériau génétique que de main-d'œuvre.

Et voilà qu'un mois après notre arrivée, je devais essayer de comprendre ce que faisaient les lianes neige. J'arpentai le bosquet de l'est derrière nos maisons. Entre les peupliers, des lianes épineuses plus épaisses que mon pouce formaient comme des boucles de barbelés faits d'os. Je cherchai un point d'entrée - un chablis ou la piste d'un animal - en me répétant que je n'avais pas peur d'une simple liane : pas moi, pas un botaniste ! En passant devant l'une de nos latrines, j'effrayai un fipprochat, qui se précipita dans le bosquet. Je découvris sa piste étroite, tombai à genoux et me frayai un chemin d'un coup d'épaule. Plus loin, on se serait cru dans une cage.

Les racines blanches noueuses des lianes et celles grises des arbres couvraient le sol, dures comme la pierre sous mes mains et mes genoux. Des lianes formaient une voûte au-dessus du tunnel et frôlaient ma tête. Dans le bosquet, l'air était immobile et sentait la terre épuisée. J'avancai lentement, me penchai pour éviter une épine et fis passer mon poids sur un genou que je sentais déjà palpiter contre le nodule d'une racine. L'épine glissa sur ma tignasse et vint s'enfoncer dans mon cuir chevelu. Elle me tira en arrière et je me redressai sur mes genoux endoloris. Je la cherchai à tâtons et m'ouvris les doigts sur ses arêtes coupantes. Nouvelle secousse. Je tâtonnai jusqu'à l'avoir en main pour tenter de la décrocher. La pointe me déchirait le cuir chevelu, et mes doigts ensanglantés glissaient. Je l'arrachai enfin en serrant les dents.

Je me retournai pour contempler ce qui s'était si bien accroché : une épine blanche de la taille d'un hameçon, désormais barbouillée de sang. Elle pendait d'une vrille enroulée en spirale comme un ressort. Une petite épine pointue, rien de plus, comme ses homologues terriennes, attachée à une vrille semblable à celles grâce auxquelles les plants de haricots se hissaient dans le jardin de ma mère. Des outils naturels pour une plante grimpante. Leurs mouvements étaient normaux, sur Terre comme sur Pax. Rien de personnel, et pas de quoi trembler. Les plantes n'attaquent pas les botanistes. Je tirai sur la vrille pour estimer sa résistance. Elle aurait pu supporter le poids de ma machette.

Autour de moi, il n'y avait que des lianes et des arbres parasités. Rien d'autre. Le silence, l'absence : pas de mousse, pas de fougère, d'herbe, ni aucune autre plante concurrente. Les lianes les avaient éliminées.

Étais-je encore capable de faire ce boulot ? Sur Terre, mon diplôme de botanique m'avait valu de travailler pour une exploitation industrielle où je surveillais des plantations de maïs transgénique. Pendant quatre ans, j'avais scruté les images satellite en quasi-infrarouge en quête de taches noires annonciatrices d'une maladie des racines qui faisait dépérir les plants de maïs - elle avait causé une guerre pendant mon enfance. À l'époque, cette guerre était mon seul horizon : ma famille fuyait, s'efforçant d'échapper aux avions espions et aux drones déguisés en oiseaux ou en insectes, précurseurs d'avions militaires robotisés beaucoup plus gros. S'ils ne nous tuaient pas, on allait à tous les coups mourir de faim. Nous étions de simples agriculteurs, ennemis de personne, mais si nous survivions nous risquions de rallier le camp adverse et il fallait donc nous éliminer.

À présent, j'avais une planète à explorer, des gens à garder en vie, et j'avais peur à nouveau. L'autre planète, celle qu'on visait à l'origine, aurait peut-être été plus adaptée. Pour l'instant, j'étais agenouillé au milieu d'un bosquet de plantes qui n'avaient rien en commun avec le maïs domestiqué bien docile.

Mais j'étais le seul botaniste de la colonie. Mon rôle était crucial, et je devais le remplir malgré la peur.

J'aperçus un mouvement du coin de l'œil. Un genre de mousse, une tache verte au creux d'un tronc. Elle bougea de nouveau. C'était un fippochat. J'examinai les autres troncs : ils offraient un abri parfait aux fippochats. Le sol était couvert d'excréments, des crottes noires qui se mêlaient au terrain sableux. Il s'agissait peut-être d'une relation symbiotique – une association profitable à deux organismes – où la liane fournissait l'habitat et les fippochats l'engrais, à la façon des broméliacées et des fourmis sur Terre. Cela n'expliquait pas pourquoi la liane de l'ouest s'était soudain mise à produire des fruits capables de tuer un fippochat.

Il me fallait des échantillons. Armé d'un canif et de sacs en plastique que je nettoysais soigneusement et réutilisais depuis notre arrivée, je prélevai des fragments de liane, de peuplier, de fruit, des excréments de fippochat, des feuilles mortes et de l'écorce, puis je ressortis très prudemment en plein soleil.

Je prélevai aussi des échantillons sur Blanche-Neige et sur le bosquet ouest, qui me réserva le même traitement que celui de l'est. Les résultats des tests effectués livrèrent quelques explications sans éclaircir la question principale. Le bosquet est et Blanche-Neige étaient le même individu sur le plan génétique. Blanche-Neige devait être un rejeton issu d'une racine souterraine ou d'une autre pousse. La plante de l'ouest, bien que de la même espèce, était un individu différent. J'étais incapable d'expliquer pourquoi elle était devenue toxique. Incapable de déterminer si les fruits de l'autre bosquet resteraient sûrs. Je n'avais rien accompli de probant.

Cet après-midi-là, on enterra Ninia, Carrie et Zee au même endroit que les précédents, au sud du village, sur un lopin de terre près du bosquet est où un gazon fleuri formait comme un jardin. On roula en pleurant les plaques de fleurs jaunes odorantes puis on creusa trois trous, où l'on descendit les corps. Chacun lança une poignée de terre avant qu'on ne comble les fosses et qu'on replace la pelouse. Hedike nous fit chanter, Jill versa de l'eau sur les tombes et récita d'une voix tremblante un poème sur les fleuves et les océans. Chacun se rappela son meilleur souvenir des trois femmes.

Zee avait gravé le nom des défunts et le temps écoulé depuis l'atterrissage sur les bornes précédentes. Cette fois, Merl posa de simples pierres sur chaque tombe.

« Ni nom ni date, dit-il en frottant ses mains terreuses.

– Il nous faut un calendrier local, lâcha Vera. Et une heure locale. » Elle désigna Lux dans le ciel, vers l'ouest. « Cette étoile a trois heures d'avance sur le soleil, matin et soir. C'est une façon de mesurer le temps. » Elle montra un autre astre – une lune de la taille d'un astéroïde, baptisée Chandra. « L'orbite de celle-ci suit plus ou moins la rotation de Pax. Elle ne sert à rien pour marquer l'heure, juste les saisons. Mais Galilée, ajouta-t-elle en pointant une lueur au nord-est, est parfaite. Elle a une progression inversée, de l'ouest vers l'est, de sorte que n'importe qui peut la reconnaître, et elle décrit deux orbites et demie par jour. »

Paula plissa les yeux en regardant le ciel. « Merci. Ce...

– Voilà, l'interrompit Vera. On a nos propres références. Notre heure locale, notre ciel, notre calendrier. C'est pour ça qu'on est venus. »

Sur ce rappel de nos espoirs, on repartit accomplir les tâches quotidiennes nécessaires à notre survie. Un jour et une nuit sur Pax duraient une vingtaine d'heures terrestres, et une année environ quatre cent quatre-vingt-dix jours. Cela paraissait si long !

Une semaine passa, bien chargée pour les zoologues et moi. Un essaim de minuscules lézards ailés était arrivé, aussi gracieux qu'un banc de poissons, et on les observa avec étonnement jusqu'à ce qu'ils s'abattent soudain sur nous et se mettent à nous mordre. Les cendres et la graisse firent de nouveau leur office, puis les lézards disparurent brusquement.

Des équipes de chasse trouvèrent des oiseaux et des fippochats à demi dévorés et crurent voir des oiseaux géants s'éloigner en vitesse, mais ce qui les contraria le plus fut la découverte de limaces roses d'une vingtaine de centimètres sur de vieilles carcasses. Elles attaquaient tout et n'importe quoi et dissolvaient la chair à leur contact. Grun en disséqua une.

« Pas de tissus différenciés. Si tu la découpes en vingt morceaux, tu te retrouves avec vingt limaces. »

Merl identifia la source des grondements sur trois notes. « Je crois que j'ai trouvé les grands cousins de nos amis les fippochats. » Il était arrivé juste avant le repas du soir et s'exprimait assez calmement, assis à une table, mais sa chemise était trempée de sueur tandis qu'il caressait un

fippochat posé sur ses genoux comme pour s'assurer qu'il était docile. On savait tous qu'il n'était pas du genre inquiet, et on l'écouta donc attentivement.

« Si je devais les décrire en un mot, je dirais "kangourou", mais ce n'est pas encore ça. Des kangourous géants, pour se limiter à deux mots ; bien plus grands que moi et capables d'abattre des arbres, à en juger par leurs nids. À mon avis, ce sont des végétariens, comme notre ami ici présent, des mangeurs de racines très probablement, et j'aimerais croire que leurs griffes ne servent qu'à gratter le sol, mais on dirait des machettes. J'en ai vu un troupeau d'une dizaine, je ne me suis pas approché. Et je vous le déconseille. »

La plupart des colons avaient tendance à ne s'intéresser qu'à la faune. Ils posaient bien plus de questions à Merl qu'à moi sur nos trouvailles du jour ; j'essayais de ne pas leur en tenir rigueur. Je savais qu'avec les poisons et les composés chimiques qu'elles produisaient, les plantes étaient aussi dangereuses que les animaux ; or la flore était beaucoup plus nombreuse que la faune, et elle était donc plus importante.

Un soir, j'essayai d'expliquer : « Les plantes d'ici n'ont rien à voir avec celles de la Terre. Elles possèdent des cellules dont je ne m'explique pas le rôle. Sur Terre, toutes les graines sont dotées d'un ou deux cotylédons, alors qu'ici elles en ont trois, cinq ou huit.

- Et elles n'ont pas d'ADN, juste de l'ARN, ajouta Grun. Rien sur Pax n'a d'ADN à part nous.

- Mais elles n'ont pas l'air différentes, fit remarquer Vera.

- Si, répondit Wendy Demi-pied. Réfléchis : des cactus flottants ? Et bleus en plus ? D'accord, ils ont des piquants, comme sur Terre.

- Oui. Ils ont besoin de se protéger comme les cactus que nous connaissons, donc ils se dotent de piquants, ajoutai-je. De la même façon que les plantes qui doivent tirer leur eau du sol développent des racines.

- Pas comme sur Terre, intervint Uri. Y a pas de lombrics. On a des éponges à la place.

- Mais elles remplissent le même rôle, insista Vera.

- On ne sait pas grand-chose là-dessus, en réalité, répondis-je.

- Mais on connaît le rôle des plantes. Elles poussent, elles sont utiles ou non. Et il n'y a pas à chercher plus loin. »

C'était faux, je le savais, et je regrettais que Luigi n'ait pas survécu : j'aurais eu quelqu'un avec qui travailler et discuter.

L'humanité avait déjà compris, après le fiasco martien, que transplanter l'écosystème terrien sur une autre planète était impossible. Nombre de plantes ne poussaient pas en l'absence de champignons mycorhiziens sur leurs racines pour les aider à absorber les éléments nutritifs du sol ; les champignons en question ne se développaient pas si le sol ne présentait pas la composition voulue, laquelle n'émergeait que grâce à des bactéries saprophytes qui avaient résisté à toute tentative de transplantation, chacune exigeant sa propre niche écologique vieille d'un milliard d'années. Mais les fossiles trouvés sur Mars et les composés organiques des comètes interstellaires prouvaient que les éléments essentiels à la vie n'étaient pas réservés exclusivement à la Terre. On retrouvait partout des protéines, des acides aminés et des glucides. La théorie panspermiste ne s'était pas totalement fourvoyée.

Le jour de notre arrivée, j'avais découvert une herbe qui ressemblait à du blé. Avec du tissu végétal, une pincée d'hormones extraites de bourgeons et un peu de chitine, on avait bientôt pu planter des graines artificielles. Mais pousseraient-elles ? La théorie était une chose, l'agriculture en était une autre.

Puis, quelques jours avant que les femmes ne meurent empoisonnées par les fruits, Ramona et Carrie avaient aperçu les premières pousses. Elles avaient alors crié de joie jusqu'à ce qu'on vienne tous voir ce qui se passait. Elles tournaient joyeusement sur elles-mêmes au bord du champ, la chevelure et la jupe au vent, et elles nous avaient pris par la main jusqu'à ce que tout le monde – les trente-quatre survivants – se retrouve à danser lentement à ce premier présage de survie.

Les fruits de l'est poussaient toujours en abondance. Détail inquiétant, ils devenaient plus nourrissants, et c'était un mystère de plus que je restais impuissant à expliquer. Les fruits de l'ouest pourrissent sur les lianes. Uri travaillait dans les champs comme s'il pouvait évacuer son chagrin par les mains et ses larmes par l'eau d'irrigation qu'on tirait d'une source entre nos champs et le bosquet de l'ouest. On avait planté une deuxième plante vivrière, un tubercule proche de l'igname, et je priais pour qu'elle reste comestible.

« Un jour, il faudra qu'on abatte et qu'on défriche le bosquet de l'ouest pour avoir plus de champs », dit Uri à Paula un matin, après le petit déjeuner. On remarqua tous les deux la tension qui perçait dans sa voix.

« Je ne pense pas que ce soit nécessaire avant un bon moment », répondit Paula sur un ton volontairement serein. On regardait les fippochats dans leur enclos, qui se disputaient un bout de ficelle végétale. « Il faut éviter toute intervention superflue tant que nous n'en comprenons pas les effets sur l'écosystème. Nous sommes des intrus, ici.

- Mais c'est nécessaire : les lianes représentent un danger pour nous.

- La mort de Ninia t'inspire encore de la colère ? » Elle prit un peu de recul et le dévisagea.

Il détourna les yeux. « Je veux la paix. C'est ce que nous voulons tous. »

Je m'abstins de répondre mais, même s'il avait raison - ce dont je doutais fort -, on aurait bien du mal à venir à bout d'un bosquet aussi grand et touffu.

Paula se pencha sur l'enclos des fippochats, la tige d'une feuille de laitue de Pax au bout des doigts. Cette laitue était ma dernière trouvaille. Les feuilles contenaient de l'acide folique et de la riboflavine, entre autres nutriments, mais les tiges étaient trop dures pour nous. On avait pris un petit déjeuner frugal : laitue, noix, fruits de liane et fippochat rôti.

Un fippochat s'approcha en quelques bonds pour mendier. Merl n'avait eu aucun mal à les dresser, et lorsque Paula agita la tige devant lui, l'animal effectua un saut périlleux. Elle jeta la tige à ses pieds. « Octavo, peux-tu produire de nouvelles graines de laitue ?

- Oui, bien sûr.

- Uri, ajouta-t-elle, peux-tu trouver un champ pour les cultiver ? Avons-nous suffisamment d'eau ?

- Je remplirai ton assiette de laitue de la paix », dit-il en souriant de toutes ses dents. Paula lui retourna un sourire plus mesuré - ses clowneries l'énervaient parfois un peu.

Uri se tourna vers moi. « Viens d'abord jeter un œil aux mauvaises herbes dans le blé. Il y en a une en particulier dont les poils sont très collants, alors même si elle a la moindre utilité, je ne veux pas le savoir. Les poils adhèrent aux désherbeuses automatiques et se collent ensuite sur moi quand je les nettoie, et je n'ai pas suffisamment de peau pour tolérer ça. »

Uri désigna un genre d'ortie qui poussait près de nous. J'enfilai des gants pour l'examiner et constatai que les feuilles étaient couvertes d'épines semblables à des tubes de verre.

« Eh bien, des épines de ce type pourraient en effet se révéler utiles. » Je relevai les yeux. Il n'écoutait pas.

« Le champ ! s'exclama-t-il en désignant le sommet de la colline. Le blé est couché ! »

Il s'élança sur le chemin et je le suivis. Sur presque toute la surface, la moindre petite pousse de blé était couchée, alors qu'il m'arrivait à mi-mollet la veille. Mon blé. Couché !

Uri arriva au champ avant moi. Il s'agenouilla pour fouiller le sol. « Les racines sont en train de pourrir ! »

Je le rejoignis en courant : la pourriture peut être fatale aux plantes. Je me laissai tomber près d'Uri et écartai quelques pousses pour les examiner. Une pourriture noire montait le long des tiges. Je fouillai le sol humide : les racines s'étaient décomposées en une bouillie brune.

« C'est notre pain ! hurla Uri. Pourquoi ? »

Je fermai les yeux et récitai une réponse automatique pour éviter de m'emporter comme lui : « Une maladie, un excès d'eau, un manque de nutriments. Beaucoup de facteurs peuvent entrer en jeu. » Je me relevai, en quête d'une explication ; je me redressai trop vite et la tête me tourna mais, dès que ma vision se fut éclaircie, j'en discernai une : « À première vue, je miserais sur une maladie véhiculée par l'eau. On voit que la pourriture se répand depuis le haut de la colline.

- Est-ce que je peux l'arrêter en coupant l'eau ? »

Je haussai les épaules.

Par radio, il contacta Wendy aux pompes d'irrigation. Je déterrai quelques plants à la main et me précipitai au labo en me rappelant la guerre du maïs et les champs ravagés de l'exploitation familiale. Mais il s'agissait alors d'une maladie créée par génie génétique. Celle d'ici était naturelle, mais aussi mortelle que l'autre.

Le temps de boucler mes analyses, Uri et Wendy Demi-pied avaient fait creuser une tranchée par nos robots au beau milieu du champ afin de stopper l'écoulement de l'eau. Le poison dans le sol avait tué les plantes. Il perçait la membrane des cellules, qui éclataient comme des ballons. Avec Ramona, je cherchais de quoi le neutraliser ou empêcher les racines de l'absorber.

Jill était visiblement inquiète lorsqu'elle revint de son inspection des champs. Armée d'un appareil de mesure et d'une sonde calibrée pour détecter le poison, elle était allée vérifier s'il se répandait. En fin de compte, il n'était présent que dans un champ, mais si on irriguait ou s'il pleuvait, il se diffuserait.

On travailla longtemps, bien après le coucher du soleil. On se demanda si en labourant et en arrosant le sol on n'avait pas créé un déséquilibre quelconque. Ou si on n'avait pas importé une maladie de la Terre malgré nos efforts de décontamination.

Pour une fois, je me couchai après Paula. Je m'étendis tout près d'elle, mais sans la toucher, de sorte que je sentais la chaleur de son corps. Elle respirait régulièrement. Je ne me sentais pas tout à fait chez moi dans l'odeur douce-amère ambiante et les cris des lézards, mais il y avait bien longtemps que je ne me sentais plus non plus chez moi sur Terre.

J'ai rencontré Paula en allant voir une pièce de théâtre écrite par son père, le professeur Grégory Shanley, qui dénonçait le scandale de l'asthme de 2023 comme le résultat d'une gestion politique à courte vue. La pièce critiquait les Verts autant que les gouvernements, et beaucoup de gens le prenaient comme une trahison, mais je m'y rendis car il s'agissait d'une soirée de collecte de fonds pour la Nouvelle Terre, comme on l'appelait encore - un projet privé visant à envoyer des colons sur une planète lointaine. Assise derrière une table, elle assurait l'accueil dans le hall du théâtre, et je savais bien entendu qui était cette jeune femme. Son père la préparait depuis l'enfance à diriger l'expédition, ce qui lui valait autant de critiques que le projet lui-même.

Dans les vidéos, elle paraissait toujours sérieuse, voire assez discrète, mais quand je m'approchai, elle discutait en riant. Lorsqu'elle m'aperçut, elle me serra la main. « Contente que vous ayez pu venir ce soir. Je suis Paula Shanley.

- Octavo Pastor. »

Elle désigna ses interlocuteurs. « Nous étions en train de dire - du moins, je disais que l'expédition pourrait échouer, j'en suis consciente, et nous pourrions mourir, mais le jeu en vaut la chandelle.

- Va dire ça à la famille de Goltz ! » lâcha quelqu'un. Erno Goltz était un volontaire dont les proches avaient obtenu le placement en détention préventive pour l'empêcher de quitter la Terre. D'ailleurs, Grégory et Paula étaient personæ non gratæ dans un certain nombre de pays.

« Certains ont du mal à comprendre, répondit-elle. Nous sommes l'avenir de l'humanité et nous avons un devoir moral.

- Puis-je me porter volontaire ? » demandai-je. Elle me regarda dans les yeux pour voir si j'étais sérieux. Puis elle acquiesça de la tête et rassembla des documents. Je me disais que je pourrais peut-être contribuer à la commission scientifique, mais plus j'en apprenais sur le projet, plus je me sentais prêt à tout sacrifier.

Au début, c'est son souci des autres qui m'attira chez Paula. Puis sa détermination inflexible et sa façon de se battre et de se vouer entièrement au projet.

« Ce que les êtres humains et les autres espèces intelligentes apportent à l'univers, disait-elle, c'est la capacité à faire des choix, à dépasser la lutte pour la survie pour devenir les yeux, les oreilles, l'esprit et le cœur de l'univers. La survie n'est que la première étape. »

Je l'aimais, toutefois je n'osais pas exprimer mes sentiments. Elle fit le premier pas. J'ignore ce qu'elle voyait en moi : j'étais si différent, et elle m'impressionnait toujours un peu, mais je n'avais jamais été aussi heureux. J'espérais que ce bonheur deviendrait notre plus belle contribution au nouveau monde.

Notre civilisation future serait fondée sur le meilleur de la Terre, dans le respect de toute forme de vie, la justice et la compassion, et on y rechercherait la joie et la beauté. Sur nos ordinateurs, les programmes éducatifs destinés à nos enfants n'évoquaient pas les absurdités terriennes telles que l'argent, la religion et la guerre. Certains estimaient que nous allions contaminer un écosystème extraterrestre, mais nous comptions nous adapter, y contribuer et, surtout, nous assurer que le destin de l'humanité ne dépendrait pas d'une unique planète en danger.

Tous les volontaires ne pouvaient pas partir. Il fallait adhérer à la Constitution de Pax, que nous avions rédigée, négociée et réécrite avant de partir. Il fallait aussi avoir un bon patrimoine génétique, un corps robuste, dépourvu d'organes artificiels, un esprit sain et des compétences utiles, y compris artistiques, ce qui expliquait que Hedike et Stevland Barr, tous deux des prodiges de la musique, se soient joints à nous. Au final, cinquante volontaires quittèrent la Terre, en larmes ou le sourire aux lèvres.

On atterrit au bord d'un lac, près d'une rivière, transportés de joie : on voyait des arbres et on entendait des chants d'oiseaux. Les cinq autres modules d'atterrissage arriveraient le lendemain – en théorie. En tant que membre de l'équipe de reconnaissance, je remontai la rivière en pataugeant. Je passai devant le grand bois inquiétant qu'on baptiserait par la suite « bosquet de l'est » ; je croisai ce que je pris pour des poissons verts et lents au camouflage végétal – en réalité, des plantes aquatiques libres. Ébloui par ce nouveau monde, on atteignit un vaste pré qui nous parut idéal. À l'est et à l'ouest, les bosquets nous protégeraient. Au nord et au sud, les forêts n'attendaient que d'être explorées. Nous avions trouvé notre foyer.

Le temps chaud et sec devint lui aussi une source de privations. Les feuilles qui poussaient sur les racines encore comestibles se flétrirent et tombèrent, les plantes entrant en dormance. Les grains des céréales se détachèrent et furent emportés par le vent. Des oiseaux aboyeurs incapables de voler ramassaient les noix avant nous, et des volatiles géants se mirent à menacer les chasseurs. Uri les effraya pour un temps au moins grâce à quelques coups de fusil bien placés. Des gousses rouges emplies d'hydrogène flottaient dans le vent, prêtes à s'enflammer à la moindre étincelle – or les arbres secs brûleraient sans peine. J'avais échoué à prévoir l'évolution du fruit empoisonné, je n'avais pas su sauver le blé et je ne trouvais rien à manger, mais personne ne me le reprochait. Sauf moi-même. On savait tous qu'on affronterait des dangers inattendus, des échecs, mais personne – pas même Paula – ne devinait combien j'aurais voulu contribuer davantage à notre survie.

J'avais l'estomac vide en quittant le village à l'aube. J'emportais un récepteur de géolocalisation réglé sur un satellite, dernier vestige du vaisseau qui nous avait amenés.

Je m'arrêtai devant le petit cimetière, étonné de voir que les fleurs jaunes sur les tombes des trois femmes étaient devenues des boules de pétales secs, mortes sans monter en graine. Je m'agenouillai pour examiner les plantes et plongeai les mains dans le sol : le gazon tombait en morceaux. On ne l'avait peut-être pas remplacé avec autant de soin qu'on avait cru.

En caressant l'herbe, je remarquai une excroissance ferme et pleine de vie. Une pousse large d'un doigt montait du sol. J'en découvris toute une série : des tiges blanches germaient sur les tombes des trois femmes. Les lianes avaient déployé des rhizomes pour se nourrir de dépouilles humaines plutôt que de peupliers, pour se repaître de leur chair et s'abreuver de leur sang. La formation de l'ouest les avait tuées et celle de l'est s'en nourrissait, comme dans une guerre terrienne où les cadavres étaient abandonnés aux corbeaux et aux chiens sauvages. Je sortis ma machette et, sans réfléchir, je sectionnai les pousses pâles, puis retournai le sol pour m'assurer de bien toutes les tailler en pièces.

Quand j'eus terminé, essoufflé dans l'atmosphère pesante, je contemplai le bosquet de l'est qui se dressait, impassible, et je compris que ma réaction était idiote. En fait de guerre, il s'agissait surtout d'une lutte darwinienne. Dans le cycle de la vie, la nature réutilise toujours les morts, et je n'avais réussi qu'à saccager les tombes. Je baissai les yeux sur les mottes de terre, les fleurs fanées et les lianes blanches suintant de sève. J'aplanis le sol de mon mieux et partis.

Le soleil dépassait désormais les arbres. J'explorai la forêt jusqu'à en avoir mal aux muscles et aux articulations des jambes, sans rien trouver pour notre colonie.

J'avais tant à apprendre. On savait que Pax était plus vieille que la Terre d'un milliard d'années. Sur Terre, les plantes avaient divergé des animaux il y avait moins d'un milliard d'années. Celles de Pax avaient eu plus de temps pour évoluer.

Autour de moi, la verdure recelait des secrets que je ne percerais jamais.

On mangea en silence ce soir-là après une annonce d'Uri : certaines ignames avaient été contaminées par l'infiltration d'eau venue des champs de blé malgré la sécheresse.

Plus tard, Paula se réveilla brutalement.

« Il se peut qu'il pleuve, dit-elle.

– Bientôt ?

– Beaucoup, surtout. La planète connaît des tempêtes saisonnières. Des cyclones bas et très étalés qui se déplacent lentement par rapport à la Terre.

– Peut-on s'y préparer ?

– Non, pas vraiment. »

Au bout d'un long moment, on se rendormit tous les deux. Je rêvai de mon enfance et de la faim. Je me réveillai à l'aube en m'attendant à entendre des coups de feu, puis je me rappelai que j'étais loin de la guerre et à l'abri des soldats si ce n'est de la faim.

Avant de partir pour ma quête quotidienne de nourriture, j'inspectai les champs avec Uri alors que le soleil matinal dessinait de longues ombres sur le sol. On examina la tranchée et le blé en contrebas. Moins d'un tiers de la récolte avait été sauvé, et elle se ratatinait par manque d'eau. On continua à marcher. Je fixais le sol sec et empoisonné sous nos pieds. « Peut-être que si on arrosait un peu... »

Uri m'attrapa le bras si soudainement que je trébuchai. « Regarde ! »

À l'extrémité ouest des champs, en haut de la colline, des tiges blanches se dressaient comme des lances d'une dizaine de centimètres de haut. Un sol sableux coiffait encore leur tête. Le champ était nu la nuit précédente, je l'avais vu de mes yeux. D'un coup, je compris d'où venait le poison.

« Ce sont les lianes », dis-je. Uri restait bouche bée devant les pousses. « Elles ont empoisonné le champ. C'est de l'allélopathie : une plante se débarrasse de ses rivales pour prendre leur place. Si nous testons ces tiges, je parie qu'on les trouvera gorgées de poison. »

En effet. Les rhizomes s'étaient développés à plus d'un mètre de profondeur ; ils avaient atteint notre champ irrigué, et produit un poison pour se l'approprier. Ils étaient aussi présents dans les champs d'ignames.

« Les plantes s'efforcent de s'étendre, c'est naturel », expliquai-je à Uri et Paula une fois au labo. Mais j'étais troublé : la liane blanche avait poussé ses racines à plus de cinq cents mètres pour attaquer le champ, ignorant d'autres terres fertiles au passage.

« Moi, je dis qu'il faut la détruire, déclara Uri en serrant les dents. Elle a tué Ninia. Elle va décimer toutes nos cultures. »

Paula le fixa d'un œil sévère. J'énonçai une évidence : « Le bosquet ne sera pas facile à détruire. Il couvre plusieurs hectares, et qui sait de quelles défenses il dispose.

- On a arrêté Napoléon, on a arrêté Hitler, on peut venir à bout d'une plante d'appartement meurtrière. On ne se laissera pas assiéger. » Puis, remarquant le regard que lui lançait Paula, Uri se mit à sourire comme s'il plaisantait.

« Nous ne sommes pas en guerre, répondit-elle lentement en souriant elle aussi. Ce ne sont que des lianes et des arbres. »

Uri se fendit d'un salut. « Je suis un soldat-bûcheron. »

Le sourire de Paula s'atténua un peu.

Si on voulait cultiver quoi que ce soit, il faudrait parvenir à contrôler les lianes, mais on avait besoin d'une solution en harmonie avec l'environnement. Il me vint alors une idée que j'aurais dû avoir bien avant : « Tout s'équilibre dans la nature. Il doit exister un régulateur naturel des lianes blanches. On n'a qu'à le trouver et laisser l'environnement faire le reste. Allons-y, Uri. »

Paula m'adressa un regard reconnaissant.

Nos deux bosquets, à l'est et à l'ouest, étaient séparés par le grand pré dans lequel nous vivions, et bordés par la forêt à chaque extrémité. Armés de machettes et guidés par le système de géolocalisation, on s'enfonça dans la forêt au nord, suant avec nos chemises épaisses et nos gants destinés à nous protéger des épines, des microlézards, des oiseaux hérissés de piquants et des coraux à tentacules. À chaque coup de machette, l'air embaumait d'une odeur différente.

Uri donna un grand coup dans une fougère vénéneuse. « Il faut qu'on trouve une solution aussi efficace qu'un missile.

- On aura besoin de quelque chose d'encore plus puissant, mais pas d'une arme. Un remède naturel. »

Il marqua une pause. « Tu penses qu'on va trouver ?

- Aie foi en la nature. Le régulateur des lianes blanches doit être au moins aussi puissant qu'elles. »

Le premier bosquet qu'on repéra se dressait dans la forêt comme un îlot de deux mètres de diamètre - un nuage de lianes autour d'une touffe de peupliers. Elles formaient une voûte au-dessus de nos têtes comme des tentacules s'enfonçant dans les bois. L'une d'elles s'était enroulée autour d'un palmier et le tirait en arrière tandis qu'un autre tentacule en enfermait la couronne. Le palmier se mourait.

« Voilà un travail digne d'un soldat-bûcheron », déclarai-je.

Uri salua le bosquet avec panache. « Nous nous affronterons à la loyale. »

L'image satellite de la forêt nous avait révélé l'existence d'un autre gros bosquet, fendu en son centre comme un œil de serpent. Il ressemblait à ceux qui bordaient notre pré, en plus petit.

À une extrémité, un trou entre les arbres ouvrait comme une porte sur la clairière qu'il abritait. Au-dessus de cet accès, des lianes s'élançaient les unes vers les autres et s'empoignaient. Des épines entaillaient les tiges adverses et de la sève s'égouttait sur le sol. Une liane enserrait en spirale les vestiges d'une autre.

Uri la regarda. « Cette plante se développe bizarrement. »

Je compris au premier regard. « Ce sont deux individus différents, comme dans les bosquets de l'est et de l'ouest.

- Deux soldats ! » Il se mit à rire, amusé par cette idée. Je n'en trouvai pas la force.

Dans la petite clairière, des touffes d'herbes se décomposaient sur pied, comme le blé dans nos champs. Du bout de ma botte, j'en écartai les restes visqueux pour révéler un jeune peuplier pourrissant qui avait appartenu à un camp ou à l'autre. « Ce sont peut-être ces arbres les véritables cibles de la pourriture racinaire. »

Uri l'examina et scruta le bosquet autour de nous. Il sourit lentement. « La vie reprend son sens. On est sur un champ de bataille, dans un combat entre deux plantes d'appartement. »

Il n'avait pas tout à fait tort. Les plantes étaient toujours en compétition entre elles sur Terre. Elles se livraient souvent des luttes à mort.

« Un combat, en effet, mais pour la survie, expliquai-je. Ce ne sont pas de simples soldats. Et songe comme notre pré est grand, autant que la lutte pour la survie. » Je scrutai les alentours à la recherche d'une force susceptible de contrebalancer les lianes blanches, en vain.

Une odeur nauséabonde nous mena à une motte bien verte – le cadavre gonflé d'un fipprochat, en réalité. Des fruits mûrs pendaient des lianes d'un côté de la clairière. « Je te parie qu'ils sont empoisonnés, lançai-je.

- Pourquoi tuer un fipprochat ? Tu dis qu'ils fertilisent le sol des bosquets.

- Les cadavres font peut-être un meilleur engrais encore. À moins que ce ne soit un moyen de priver l'adversaire de son fournisseur de fumier.

- Les plantes n'ont pas ce genre d'intelligence.

- Elles s'adaptent, insistai-je. Elles évoluent. » À la fac, on plaisantait sur la façon dont les plantes se servaient des insectes pour transporter leur pollen ou leurs graines, mais les insectes étaient tout petits. Sur Pax, les lianes blanches étaient énormes. En comparaison, les humains et les fipprochats n'étaient que des insectes, des outils. Je poussai le cadavre de la pointe de ma botte. Il était rivé au sol. J'y enfonçai ma machette en retenant ma respiration. Une racine épaisse émergeait de son ventre et s'enfonçait dans le sol. Quelque chose pointait sous la fourrure.

J'éventrai le pauvre animal. Dans ses entrailles, une graine avait germé. Je repensai aux tombes des trois femmes. La liane de l'ouest s'était servie d'elles exactement comme de ce fipprochat, pour emporter ses graines et leur fournir de l'engrais. Je sectionnai la pousse qui sortait de l'animal. J'avais appris tout ce dont j'avais besoin, je savais ce que nous étions.

Je cherchai Uri des yeux. La machette brandie comme une épée, il s'était approché d'un des bords du bosquet et le longeaient lentement, donnant des coups de pied dans les déchets végétaux qui jonchaient le sol. Des brindilles, des feuilles et peut-être quelques os volèrent. Sous cette litière, des rhizomes de lianes sinuaient comme des serpents et s'enroulaient les uns autour des autres. « C'est insensé ! s'écria-t-il. Insensé ! On se fait tuer par des plantes d'appartement rivales... »

Dans les feuilles qui volaient, je revis notre maison de Veracruz explosant pendant la guerre du maïs, son toit de chaume projeté dans les airs. À travers les champs agonisants, ma famille fuyait vers la forêt marécageuse, et des avions espions bourdonnaient autour de nous. Ma mère essayait de me bloquer la vue et me répétait d'être courageux, mais j'aperçus des ossements humains dans les bois, la chair puante qui s'en détachait, et je hurlai. Puis ma mère tomba, des bulles de sang perlèrent à ses lèvres et sur sa poitrine. Il fallut l'abandonner avec les autres cadavres, et je dus me montrer courageux.

Uri avait servi dans l'armée, mais j'avais vécu une guerre. Les soldats remportent des victoires ; les civils se contentent de survivre, avec un peu de chance et de jugeote. Cela peut suffire, mais les civils finissent parfois par haïr les deux camps ; ce fut mon cas. J'avais quitté la Terre pour échapper à tous les camps de toutes les guerres.

« C'est bon, annonçai-je. On peut y aller. »

Les responsables de la guerre du maïs, des deux côtés, étaient cruels et avides. Mais les lianes n'étaient que des végétaux.

Il pointa sa machette vers moi. « La liane de l'est est déjà notre alliée, pas vrai ? Elle va nous servir.

- Elle ne nous aidera que si nous nous comportons comme de gros fippochats et que nous faisons ce qu'elle veut. »

Uri sauta sur place comme un chat. « Dans ce cas, les fippochats vont gagner.

- Seulement si notre liane l'emporte. »

Sur mon insistance, on rouvrit les tombes de Carrie, Ninia et Zee. On découvrit dans leur chair un entrelacs de racines rivales. Les graines de l'ouest avaient germé : tiges et racines avaient percé les abdomens. Mais des rhizomes de la liane de l'est avaient contre-attaqué et étranglé les jeunes pousses. La liane de l'est avait gagné. J'avouai avoir attaqué les pousses de son adversaire.

Uri passa le bras autour de mes épaules. « Tu as aidé à tuer l'assassin de Ninia - et de Carrie et Zee. Tu nous as rendu service. »

J'avais surtout pris une décision quant au caractère sacré d'une tombe, un choix qui dépassait la lutte pour la survie. J'avais apporté à Pax un cœur et un esprit.

À l'issue d'un dîner très chic sur la place du village - des fruits de liane mais ni ignames ni pain, et bien peu de la mycoprotéine déshydratée qu'on avait apportée de la Terre -, la Communauté se réunit pour discuter des lianes blanches. Je décrivis comment les individus de cette espèce s'affrontaient, empoisonnant d'autres plantes et se servant d'animaux pour produire de l'engrais, répandre leurs graines et peut-être davantage. « On pourrait sûrement transplanter des rhizomes de la liane de l'est pour garder nos champs, mais... »

Wendy Demi-pied m'interrompit : « C'est parfait. » D'autres acquiescèrent.

« Mais nous devons être ses fippochats, expliquai-je. Nous travaillerons pour elle, et non l'inverse. Elle ne nous aidera que pour s'aider elle-même. On lui fournira à boire et à manger - par l'irrigation, les latrines et le cimetière - et on lui permettra de s'étendre, exactement comme une colonie de fippochats.

- C'est très bien, fit Wendy dans un sourire. On voulait s'insérer dans l'écosystème. On ne sera plus des intrus, et ça n'aura pris que deux mois. Oh, c'est encore mieux que ce que j'imaginais. »

Mais on avait peu de chances de réussir du premier coup. On oubliait forcément quelque chose.

« Merl, parle-nous des fippochats, demanda Paula. Qu'en sais-tu, et que devons-nous faire ? »

Il se leva et caressa brièvement sa barbe. « D'abord, ce sont des herbivores. Leur fourrure leur permet de se fondre dans le décor, et ils n'occupent pas le sommet de la chaîne alimentaire. J'ai découvert il y a peu qu'ils étaient capables de glisser en plus de sauter. »

Il poursuivit son exposé, tandis que je me demandais ce qui nous avait échappé. Les écosystèmes s'ajustent, mais un mois c'est court, surtout pour des plantes. L'intelligence a rendu l'espèce humaine particulièrement adaptable. On pouvait sans doute apprendre en quelques jours à imiter pleinement les fippochats, même s'il fallait procéder à de nombreux changements. Du point de vue des lianes, nous reproduisions déjà beaucoup de leurs comportements.

« Je crois les avoir vus s'enseigner mutuellement des choses, dit Merl. Ils apprennent très vite. »

Les lianes avaient vite appris elles aussi. Elles avaient compris que nous étions comme des fippochats et s'étaient servies de nous comme d'eux en nous fournissant des fruits sains ou empoisonnés. Mais la liane de l'ouest avait attaqué nos champs. Elle avait remarqué que nous étions des fermiers, contrairement aux chats, et elle avait élaboré une stratégie qui exigeait de sa part un effort majeur. Des idées originales et créatives, de la persévérance : il s'agissait de signes d'une intelligence bien réelle et pénétrante. Elle avait pesé les réactions possibles avant d'opérer un choix.

Les lianes étaient capables de réflexion et de planification, et celle de l'ouest avait pris une décision extrêmement agressive. Elle avait résolu de nous tuer par tous les moyens à sa disposition et conçu des tactiques pour parvenir à ses fins. Nous étions des civils sur le territoire d'un seigneur de la guerre. Nous vivions sur un authentique champ de bataille.

Exposés à un terrible danger.

J'interrompis Merl : « Les fippochats pratiquent-ils l'agriculture ? »

Il me regarda comme si j'étais cinglé puis haussa les épaules. « Eh bien, non, pas à ma connaissance. Ils n'enterrent même pas de graines comme les écureuils, même si cela pourrait se produire à l'automne.

- La liane s'en est prise à nos cultures. Elle sait que nous ne sommes pas des fippochats. C'est comme la guerre du maïs sur Terre. Contrôler les ressources alimentaires est un moyen de remporter un conflit.

- Allez, arrête, lâcha Bryan. Elle a attaqué le champ parce que c'était un bon terrain pour se développer.

- Il était trop éloigné - plus de cinq cents mètres ! - et elle a ignoré de meilleurs terrains, comme la source. Elle a analysé notre comportement et pris une décision. Une décision complexe. Puis l'autre liane blanche a décidé de devenir notre alliée. Elles sont assez intelligentes pour ça. Elles raisonnent.

- Tu n'en avais jamais parlé, fit remarquer Véra.

- Je viens seulement de m'en rendre compte.

- Les plantes ne raisonnent pas ! »

Paula frappa sur la table. « N'oublions pas que nous devons rester solidaires et nous écouter les uns les autres. Nous sommes là pour résoudre un problème, pas pour nous lancer dans un débat interminable. »

Je lui adressai un regard reconnaissant, mais elle observait quelqu'un d'autre d'un air réprobateur. J'inspirai profondément. « Elles possèdent des cellules que je n'arrive pas à identifier. Sur Terre, les plantes savent compter. Elles voient, elles bougent, elles produisent des insecticides au contact d'insectes indésirables.

- Il pourrait s'agir d'une réaction instinctive, protesta Merl. N'importe quel animal décide quoi faire concernant son territoire.

- Les plantes luttent les unes contre les autres pour survivre. Elles se battent, insistai-je. Nous sommes arrivés au milieu d'une guerre, d'un affrontement organisé.

- Allez, arrête, répéta Bryan avant de remarquer le regard noir de Paula. Reconnais que c'est une sacrée couleuvre à avaler.

- Je sais, répondis-je avec toute la patience dont j'étais capable. Je veux juste m'assurer que tout le monde comprend bien ceci : nous choisissons notre camp dans une guerre qui nous dépasse, et nous renforçons ainsi la détermination de l'ennemi.

- L'ennemi ! Un ennemi végétal », marmonna-t-il.

On resta silencieux pendant une minute. Deux crabes se mirent à bourdonner près de Blanche-Neige.

« Les humains entrent en guerre parce qu'ils sont dépravés ! » Véra lança un regard à Paula puis poursuivit plus calmement : « C'est un écosystème complet, il forme un tout. » Elle était astronome. Forcément, elle voyait l'univers comme un ensemble d'étoiles et de planètes aux orbites bien propres et prévisibles, le tout exprimé par des formules mathématiques. La nature en général devait obéir aux mêmes principes.

« Les plantes sont féroces, intervint Uri. Octavo a raison là-dessus. On doit déployer la même énergie pour survivre. »

Grun acquiesça. « Il a trouvé comment nous adapter à la nature locale, si rude soit-elle. C'est un plan risqué, et Octavo a raison de veiller à ce qu'on en comprenne les risques, mais son idée est raisonnable. Elle me plaît. »

J'observai l'assemblée. On portait tous les mêmes vêtements rustiques, on parlait la même langue et on partageait les mêmes espoirs. On avait débattu sur Terre avant de parvenir à un accord : on vivrait en harmonie avec la nature. Or la nature était toujours en harmonie, comme les engrenages d'une vieille horloge. Je savais que les lianes avaient décidé de nous éliminer, avec ruse et préméditation, mais les autres n'étaient pas prêts à le croire.

« Si les plantes sont si malignes et organisées, dit Bryan, où sont leurs villes ?

- Écoute, cette planète a beau être vieille, elle est encore toute neuve pour nous, répondit Merl. On n'est là que depuis deux mois, et il y a beaucoup à apprendre. Si ça se trouve, on est au beau milieu d'une ville et on ne le voit pas. Pour autant, il ne faut pas tarder à décider de notre ligne de conduite, parce que nous manquons de temps. Les fippochats ont réussi à vivre avec les lianes, et ce sont des animaux très intelligents. On en est capables nous aussi.

- C'est la première fois que je me sens vraiment chez moi quelque part, ajouta Wendy. On a trouvé ce qu'on cherchait. On a laissé la Terre derrière nous, pas vrai ? Pax sera en paix tant que nous le serons aussi.

- Exactement, renchérit Véra. On a laissé derrière nous les modèles usés comme la guerre. »

Peut-être me trompais-je d'analogie. « Tu as raison, c'est une lutte darwinienne, et il faut qu'on s'adapte. Mais j'ignore ce que les lianes vont faire l'une comme l'autre. Il se peut qu'elles se montrent plus rusées que nous, ou qu'elles nous utilisent pour ensuite nous éliminer. La liane de l'est pourrait même ne pas se battre pour nous.

- Les plantes ne contrôlent pas les animaux, rétorqua Merl. Elles les influencent, d'accord, donc autant rester vigilants, mais elles ne peuvent pas se montrer plus rusées que nous. »

Je repensai à l'agriculture sur Terre. La nourriture était une affaire d'argent et de pouvoir, et sur Terre il n'était pas difficile de reconnaître l'ennemi : il avait la main dans votre poche ou une arme braquée sur vous.

Paula déclara : « Nous sommes tous conscients, je crois, que notre décision pourrait avoir des répercussions imprévues. Ce sera néanmoins notre décision collective, sachant que rien n'est garanti.

- Si ça ne marche pas, ajouta Ramona, ce ne sera pas de ta faute, Octavo. À mon avis, on devrait essayer de s'entendre avec la liane de l'est pendant un moment.

- Sinon, il faut déplacer la colonie tout entière, fit Véra, et on mourra de faim, sans aucun doute. De toute façon, il y a peut-être des lianes blanches sur toute la planète. Soyons pragmatiques. »

Ils n'avaient aucune idée de ce à quoi ils s'engageaient, mais s'ils pensaient vivre en harmonie avec la nature, ils dormiraient probablement mieux. La guerre était un comportement humain, mais pas seulement, et nous n'avions rien apporté de neuf sur cette planète. Nous étions en guerre, et j'étais le seul à savoir ce que cela signifiait. Au final il suffirait peut-être qu'un seul d'entre nous sache quoi faire.

Uri était toujours partisan de détruire le bosquet de l'ouest, mais sa proposition fut rejetée par vingt-quatre voix contre sept. Je votai contre car si la liane de l'est perdait son adversaire, je craignais qu'elle n'ait plus besoin de nous.

Je fis ce que je pus. Je transplantai des lianes et des peupliers du bosquet de l'est en bordure de nos champs en guise de bouclier. Ils prospérèrent et passèrent à l'attaque. On sema de nouveau nos graines, et nos plantes poussèrent sans être inquiétées.

Chaque jour, machette en main, je longuais notre bouclier et sectionnais toutes les lianes de l'ouest qui tentaient de l'atteindre. Je découvrais parfois des lianes rivales entrelacées, luttant, se repoussant et se déchirant. Du tranchant de ma lame, je sauvais notre chevalier blanc. Sous la terre, la bataille faisait rage, je le savais.

Par un après-midi suffocant, Uri m'accompagna, torse nu, un bandana en travers du front pour éponger la sueur. « Qui aurait cru que l'agriculture était une activité si brutale ? » Il sectionna une liane et la lança vers un tas de bois destiné au feu. Puis il enfonça un bâton dans les broussailles en quête de lianes tapies comme des serpents. Pour lui, il s'agissait juste de désherbage.

Autour de nous, des petits lézards piaillaient sous le ciel bleu et le soleil vif. Bientôt, on ferait notre première récolte, et on envisageait un banquet.

On s'attendait à rencontrer des épreuves plutôt qu'à découvrir le paradis, on l'avait dit et redit, mais en réalité, on aspirait à un monde paradisiaque. On pensait pouvoir venir en paix et se trouver une niche confortable dans un autre écosystème. À la place, on avait découvert un champ de bataille. La liane de l'est faisait de nous ses mercenaires serviles, rien d'autre que de gros fippochats malins qui l'aidaient à remporter une nouvelle bataille. On croyait pouvoir repartir de zéro, loin de la Terre et de ses erreurs : ce n'était pas le cas, mais j'étais le seul à m'en rendre compte et je gardais ma déception pour moi. Un jour, j'expliquerais peut-être à nos enfants les compromis que nous avions dû consentir pour survivre.

Uri maniait joyeusement la machette. D'autres luttes nous attendaient, et j'espérais être prêt le moment venu.

Sylvia



AN 34 – DEUXIÈME GÉNÉRATION

« Rien dans les présentes clauses ne sera interprété comme limitant la liberté individuelle de conscience et d'expression, le droit à la justice, la liberté et la poursuite pacifique d'objectifs individuels en harmonie avec la prospérité et les intérêts de la Communauté dans son ensemble. »

Extrait de la Constitution de la Communauté de Pax

Je devais inspecter le toit avant qu'il ne s'envole, il le fallait ; je me moquais de savoir qui s'y opposait ou s'il était vraiment trop dangereux de monter. L'été était synonyme de cyclones, mais malgré mon rêve de concevoir un bâtiment à la fois magnifique et capable de résister aux tempêtes, je n'avais pu réaliser que cette bâtisse médiocre en tout car on ne me laissait pas faire. Et ce cyclone ! C'était le premier de la saison, et sans doute le pire qu'on ait jamais connu d'après les météorologues. La pluie tambourinait tandis que Julian et moi montions au deuxième étage. On ouvrit la trappe qui menait au grenier, et je grimpai sur ses épaules pour observer le toit par en dessous.

Il tanguait comme un bateau sur l'eau. Des bardeaux avaient été arrachés par endroits, la pluie s'infiltrait à l'oblique et emplissait le grenier d'une odeur de bois trempé. Le vent forçait sur les poutres, les pignons et les joints. Qu'est-ce que ça aurait donné si j'avais tressé les chevrons et les entretoises comme des joncs ? Puis, dans un coin, une pièce de bois émit un craquement qui rappelait une explosion de cactus à hydrogène.

« La torche ! » criai-je à Julian, avant de lui faire signe car il ne m'entendait pas à cause du vent. La flamme vacilla lorsqu'il me la tendit, et l'air s'emplit d'une odeur de résine brûlée, puis une bourrasque ébranla de nouveau le toit.

Le problème était là : un lien de fortune s'était rompu à l'angle nord-ouest. J'avais conçu ce toit pour qu'il s'enchâsse dans les murs, avec des joints rainurés et des ventrières comme le recommandaient les manuels d'architecture anticyclonique, mais personne n'avait le temps pour un travail complexe. Personne ne voulait consacrer de temps au rêve d'un enfant. Ils s'étaient servis de perches et de billes de bois même pas équarries. Ils avaient ce qu'ils méritaient.

Le bâtiment survivrait-il à la tempête ? J'avais réclamé des poutres doublées, l'ajout d'équerres et de liens supplémentaires. Du luxe, m'avait-on répondu. Résultat : un bâtiment faible, exigü et pataud.

« Sylvia ! » cria Julian. Il ajouta quelques mots qui m'échappèrent. Ses cheveux roux flamboyaient à la lumière de la torche et son regard disait sa compassion pour moi, si dépitée devant mon pauvre toit.

J'entrepris de redescendre et découvris Véra en haut des escaliers. Elle avait dû les monter péniblement pour venir nous voir, mais pourquoi ? En tant que nouvelle modératrice de Pax, il était logique qu'elle s'inquiète de l'état du bâtiment, mais on aurait pu lui faire un rapport complet. La torche éclairait son visage ridé comme de l'écorce, ses cheveux blancs dégarnis et ses fausses dents.

« Julian ! » On aurait cru une machine mal huilée. « Pourquoi as-tu fait monter Sylvia ?

- C'était mon idée ! » hurlai-je pour qu'elle m'entende malgré la tempête. Julian m'avait accompagnée pour se rendre utile. Mais Véra m'ignora et nous fit signe de la suivre.

On descendit lourdement l'escalier. Le vent brutalisait le bâtiment comme un fippolion qui déterre des racines à coups de griffes, et le plâtre craquait sous les frémissements des murs. Véra

descendait marche après marche appuyée sur sa canne. Passer devant elle aurait été irrespectueux, et les enfants doivent honorer les parents. On nous le rabâchait depuis tout petits, comment désobéir ?

Elle lui cria dessus tout du long. Quand on parvint enfin dans la cave sombre et bondée, j'éteignis la torche et tentai à nouveau de m'expliquer : « J'avais besoin d'inspecter le toit », sans laisser une once d'insolence percer dans ma voix.

« Julian aurait pu y aller seul et te dire ce qu'il avait vu. » Véra s'assit sur un banc en grognant.

« Mais ce n'est pas lui qui l'a conçu. Il n'aurait pas su où regarder. »

Elle agita sa canne. « C'était trop dangereux !

- Ne t'en fais pas », murmura-t-il. C'était encore un adolescent, comme moi, mais sa barbe commençait à pousser, aussi rousse que la tignasse héritée de sa mère, Paula. Il avait le visage carré de son père, Octavo, et un sourire si large que ses yeux se plissaient. Il me tapota le bras, et Véra jeta un regard noir à sa main.

Malgré tout, je vous jure que je voulais l'apprécier, et je me répétais qu'elle se comportait peut-être ainsi parce qu'elle avait peur du cyclone. Elle n'était modératrice que depuis un mois : on l'avait élue à la mort de Paula, et j'espérais qu'elle serait aussi efficace qu'elle. Paula était trop malade la dernière année pour bien remplir sa tâche, et j'espérais que Pax redeviendrait calme et organisée. Je voulais continuer à concevoir et bâtir des maisons, des granges et des ponts tous beaux et solides. Notre avenir se jouait chaque année et la survie était prioritaire, mais la beauté réchauffait l'âme. Plusieurs textes terriens l'affirmaient, et tout ne pouvait pas être à jeter dans ce qui venait de là-bas.

Ma mère, Wendy Demi-pied, était assise près d'Octavo, dont la barbe et les cheveux blancs miroitaient à la lueur des lampes à huile. Je me dirigeai vers eux en zigzaguant car les vingt-huit résidents du pavillon et tous leurs biens encombraient la salle : vêtements, lits, outils, équipement médical et robots. Il y avait trois autres pavillons plus anciens, sans doute également en difficulté vu la violence du cyclone, dont les caves étaient bondées. Heureusement, elles étaient solides : tout le monde en comprenait l'importance.

Maman me sourit comme si j'étais allée me promener pour ramasser des fruits amis - un grand sourire comme celui de Julian, sauf que les coins de ses lèvres disparaissaient dans les plis de ses joues. Autrefois, elle avait le visage lisse et ferme comme moi, j'avais vu des photos, mais elle n'était pas faite pour cette gravité. La pesanteur locale avait étiré ses traits, ses seins, ses genoux, ses bras. Toute sa peau était avachie. Sur Terre, j'aurais été légère comme une feuille, d'après mes parents.

« Tes plans étaient bons, dit maman.

- C'était mon premier vrai bâtiment.

- Ce n'est pas ta faute », fit Octavo sans me regarder.

Maman voulait se rendre au centre de don, alors je l'aidai à se lever et à marcher. Je ne lui arrivais qu'à l'épaule car la gravité de Pax avait produit des enfants petits, forts et rapides comme les animaux autochtones. Les parents, eux, étaient infirmes après une vie entière de chutes et d'efforts, malgré un nombre incalculable d'interventions médicales pour reconstituer leurs os et leurs articulations.

« Ça ne sent pas encore trop mauvais », lança-t-elle depuis le centre de don. Il s'agissait juste d'une série de gros seaux plutôt que de vraies latrines, et si l'endroit ne puait pas encore, les seaux seraient pleins au bout de deux jours de confinement à la cave sans occasion de faire un don à une plante amie. Elle sortit en boitant et se reposa de nouveau sur mon épaule.

« Sais-tu pourquoi Véra s'énerve contre Julian ? souffla-t-elle en m'attirant plus près. Octavo me l'a dit : Julian est stérile. »

Stérile ? J'étais si surprise que je ne répondis pas. Maman secoua la tête et me tapota la joue car elle savait que j'aimais beaucoup Julian.

La stérilité était la malédiction de Pax, d'après les parents, et le peuplement son plus grand problème. La moitié des parents étaient morts à présent, et ils n'avaient eu que vingt-quatre enfants viables ; quant à la réserve de sperme et d'ovules apportée de la Terre, la moitié avait été perdue à la suite d'une panne du système de réfrigération pendant un cyclone. Notre génération n'avait encore donné aux parents que treize petits-enfants, dont aucun de moi, or j'avais dix-huit ans terrestres, soit quatorze années de Pax, j'étais fertile, et beaucoup estimaient que j'avais un devoir à remplir. « Tu as le temps », me répétait toujours maman, mais les autres étaient impatients. Je

voyais combien les mères aimaient leurs enfants et je ne supportais pas l'idée d'aimer autant car les bébés meurent parfois avant même la naissance. Et si mon bébé mourait ?

On prépara le plat typique des jours de cyclone ce soir-là : un ragoût de fippochat qui embaumait l'oignon et la pomme de terre, mais je ne mangeai pas grand-chose. Je m'occupai du petit de Nicoletta pendant qu'elle nourrissait son père. Plus tard, Ramona voulut jouer au go, et comment dire non à une parente, surtout aussi autoritaire ? On joua donc, et je gagnai, sans doute parce que j'y voyais mieux. Finalement, le toit s'envola. Le bois se tordit horriblement puis il y eut un bruit sourd, et une secousse signa le relâchement de la surpression. La pluie martela le plancher du grenier plus fort que jamais. Nul ne fit de commentaire. Maintenant que le toit ne donnait plus prise au vent, le bâtiment semblait moins grincer. Assise sur mon lit, je dessinais un toit temporaire sur un bout de papier quand Julian vint s'asseoir près de moi et passa son bras autour de mes épaules. Je fermai les yeux et me laissai aller contre lui en espérant que Véra nous observait. J'aurais voulu être sur Terre.

Toute petite, je croyais que Pax était quelque part sur Terre car beaucoup de choses portaient le même nom ici que dans les programmes éducatifs. Mais il y avait aussi de grosses différences, de sorte que, plus tard, je conclus qu'il existait une distinction complexe entre la Terre et Pax en ce qui concernait les animaux, les plantes et la nourriture. J'étais inquiète à l'idée que la Terre et ses grands habitants fragiles aux noms complexes se trouvent de l'autre côté du lac et qu'ils puissent le traverser, car ils avaient fait de la Terre un enfer. Les parents le répétaient sans cesse.

Puis je compris que la Terre se trouvait très loin, qu'on n'en avait gardé qu'une bibliothèque numérique de textes, de musiques et d'images évoquant des histoires compliquées et des endroits que je ne visiterais jamais. Je finis d'ailleurs par les voir de moins en moins à mesure que les ordinateurs tombaient en panne. Près de nous, sur Pax, il n'y avait pas de forme de vie intelligente : rien que les lianes blanches et quelques carnivores surnois. Mes parents en étaient déçus, et je le fus aussi quand je compris que les seules nouvelles têtes que je verrais jamais seraient les bébés à naître. Je rêvais de croiser des extraterrestres.

Les livres d'architecture, quand je pouvais y accéder, montraient des bâtiments splendides et exaltants, parfaitement impossibles à construire ici car nous n'avions ni béton précontraint ni acier – c'était à peine si on avait du fer, le satellite n'ayant pas détecté de gisements. Nous étions limités aux briques et au bois, mais je m'étais efforcée de maîtriser de telles contraintes pratiques, et voilà que mon premier bâtiment me tombait sur la tête parce que des gens qui n'avaient pas étudié l'architecture s'estimaient plus qualifiés que moi.

Véra demeura anxieuse pendant toute la durée du cyclone, organisant des équipes pour éponger les flaques et préparer les repas. Les nuits étaient les moments les plus difficiles. On éteignait les lumières très tôt parce que les parents voulaient dormir, mais leur sommeil était fragile : ils se réveillaient au moindre bruit, à chaque coup de tonnerre, ne cessaient de se rendre au centre de don et ronflaient plus fort que le vent ne rugissait. Puis ils rallumaient tôt, quand ils en avaient fini avec ce semblant de sommeil. Ils me tenaient éveillée et je me mis à agir comme eux : j'étais distraite et irritable, en manque de sommeil chronique parce que les jours et les nuits étaient trop courts pour les parents nés sur Terre. J'aurais voulu être ailleurs.

Dès que la tempête se fut calmée, deux jours après la destruction du toit, je quittai enfin la cave humide et puante avec d'autres enfants. Je me rendis au lac avec Julian et le grand et maigre Aloysha – ils étaient tous deux chasseurs – ainsi que Daniel, un pêcheur de presque trente ans. On voulait voir comment les bateaux avaient résisté et inspecter les débris rejetés sur la grève. Il pleuvait encore à verse et les nuages étaient bas et noirs. On s'était enveloppés de ponchos duveteux en acétate, de vrais cocons, mais on avait les pieds trempés. Il y avait des flaques et des ruisseaux partout. Tout avait souffert : les bâtiments, les canaux d'irrigation, les champs, et le désastre paraissait encore plus complet sous le soleil. Des peupliers du bosquet de lianes blanches étaient même tombés, pourtant l'ensemble gardait une robustesse que je lui enviais.

La rivière qui traversait le bosquet ami était en crue. Le lac débordait également, et il ne restait plus qu'une étroite bande de sable entre l'eau et les arbres. Le niveau des autres rivières avait sûrement monté lui aussi, mais on ne les distinguait pas à cause de la pluie. Les vagues moutonnantes étaient d'un brun sale à force de charrier de la terre. La pluie claquait sur l'eau, à la surface aussi terne que les nuages. Les bateaux avaient été hissés au-delà de la première ligne d'arbres et amarrés solidement.

Daniel, toujours inquiet, alla les examiner. « Ils ont l'air en bon état », déclara-t-il, soulagé. Je vérifiai les nasses en osier stockées en dessous. Elles avaient l'air intactes également.

C'est pour l'osier que j'étais venue. Je fabriquais des paniers. Après un cyclone, des roseaux et des lianes s'échouaient toujours sur la plage, charriés jusqu'au lac par les rivières en crue ; en général, on trouvait aussi des natans morts provenant du lac – ces plantes flottantes qui donnaient des fibres douces comme la soie une fois séchées. J'espérais aussi retrouver une poutre du toit pour y récupérer au moins les clous. Julian et Aloysha découvrirent un fippolion blessé. Je détournai le regard quand ils prirent leurs couteaux pour mettre fin à ses souffrances. Cela nous ferait beaucoup de viande – dure et moins bonne que du crabe ramifié, mais on aurait de quoi manger.

J'aperçus d'étranges éclats de couleur dans un tapis de branches rejetées sur la grève. En m'approchant, je distinguai des tiges et des racines arc-en-ciel. Mais un lézard affamé, ou pire, pouvait se trouver dessous et je me servis d'un bâton pour en prélever quelques bouts. Des arcs-en-ciel larges comme le doigt alternaient avec des anneaux noirs sur les tiges égratignées mais toujours belles : je pourrais tisser des motifs extraordinaires avec ça. Je rassemblai tout ce que je pus et fourrai ma trouvaille dans mon sac. J'espérais en découvrir davantage plus loin.

En chemin, je remarquai une tache rose dans le sable, peut-être un fragment de quartz. Je vérifiai. Une jolie pierre pouvait être du plus bel effet. De plus près, je vis qu'elle était cerclée d'un métal jaune brillant. Peut-être était-ce un vestige d'une capsule d'atterrissage qui s'était écrasée trente-quatre ans plus tôt. Je la sortis du sable humide et laissai la pluie la nettoyer. Il s'agissait d'une lourde boule de verre, de la taille d'un poing de bébé, usée en surface mais claire là où des éclats manquaient, autour de laquelle s'enroulait une spirale d'or.

Le métal était cabossé, mais j'y distinguais des traits gravés qui formaient un genre d'alphabet que je n'avais jamais vu dans les livres d'histoire : rien que des lignes et des triangles. Je tournai et retournai l'objet dans mes mains en essayant d'imaginer quel pouvait être son usage. Une pièce mécanique ? Sans être technicienne, je savais à quoi ressemblaient les pièces de la plupart de nos machines, et quelques lentilles s'en approchaient un peu. Toutefois, les lentilles étaient petites. Un ornement ? On n'en avait pas beaucoup, et encore moins de ce type car l'or était trop utile pour qu'on le gaspille. Un fragment de minerai ? Impossible. Quelque chose de naturel, peut-être ? Encore moins vraisemblable. Ça ne ressemblait à rien de connu.

Je finis par me rendre compte que les seuls objets que je connaissais étaient soit naturels, soit humains. Peut-être n'arrivais-je pas à identifier cette boule parce qu'elle n'était ni l'un ni l'autre. Peut-être avait-elle été fabriquée par une autre espèce intelligente. Peut-être y avait-il quelqu'un d'autre sur Pax. Des êtres capables de produire des artefacts, d'écrire, de travailler le métal et le verre pour en faire de belles choses. Cette boule reposait auparavant au fond du lac, ou elle avait été charriée par une rivière, ou un voyageur l'avait abandonnée. D'autres êtres vivaient sur Pax. Peut-être pouvait-on les trouver.

Julian et Aloysha avaient attaché le fippolion mort à une branche cassée, qu'ils hissèrent. C'était un gros mâle aux griffes longues comme des machettes, capable de déchiqueter des lianes blanches. Ils vacillaient sous le poids. La pluie tombait plus dru. Je courus vers eux en tendant la boule d'une main tremblante.

« Je ne crois pas que ce soit à nous, dis-je. Regardez, je pense que ça vient d'ici, de Pax – en réalité, c'est nous qui ne sommes pas d'ici –, il y a quelque chose d'écrit, j'ai trouvé ça, une écriture complètement différente, c'est magnifique, non ? C'était dans le sable là-bas, et ce n'est pas humain. »

En entendant mes propos décousus, Julian posa la branche sur son épaule et entoura ma main des siennes pour calmer mon tremblement. Il examina longuement la boule puis se fendit d'un sourire plus large que jamais. Daniel se précipita pour voir ce qui nous mettait en joie et on se mit à parler tous en même temps.

- « C'est de l'or, regardez, et du verre !
- On ne fabrique pas de choses comme ça.
- Qu'est-ce que c'est ? Laisse-moi la tenir.
- C'est beau. »

Aloysha rugit comme un lion.

« Quelque chose... quelqu'un l'a fabriqué. On n'est pas tout seuls. Ni sur Pax ni dans l'univers », déclarai-je.

On observa la boule un moment.

« Il y a une autre forme de vie intelligente ici à part nous, ajoutai-je. Pas très loin.

- Pas très loin », répéta Aloysha en plissant les yeux. Il était parfois un peu lent.

« Quel âge ça peut avoir ? dit Julian.

- Le degré d'usure devrait nous fournir une indication », répondit Daniel. Il prit la boule et la tourna lentement dans sa main. « Ça ne doit pas être très vieux. En tout cas, ça ne se compte pas en milliers d'années.

- Alors ils sont toujours en vie ! » m'exclamai-je. Daniel me rendit la boule et, l'espace d'un instant, je fus surprise de la voir mouillée : j'avais oublié l'averse. J'étais trempée, la pluie tambourinait sur l'objet dans ma main et nos visages dégoulaient, mais je m'en fichais. On n'était pas seuls sur Pax !

« À quoi ça sert ? demanda Aloysha.

- C'est peut-être une invitation, répondis-je. Il faut qu'on les retrouve. »

Julian sourit. « Bientôt. »

Quand on arriva au village, Aloysha et lui durent porter le lion à dépouiller et Daniel partit faire son rapport à l'équipe de pêche tandis que je me dirigeais vers le pavillon où Véra se trouverait sans doute. La puanteur en provenance de la cave me frappa dès que j'ouvris la porte. Je ne devais pas descendre pour ne pas tout tremper sur mon passage, je le savais, et je la fis donc appeler.

Elle grimpa les marches d'un air inquiet. « Il y a un problème ? On a perdu les bateaux ?

- Non, ils sont en bon état, mais...

- Les champs ?

- Eh bien, ils sont inondés, il y a des dégâts, et sur les bâtiments aussi, mais... »

Elle secoua la tête et ferma les yeux en soupirant. « C'est si difficile, si difficile...

- J'ai trouvé ceci. » Je lui tendis la boule. Peut-être que ça lui remonterait le moral. Elle ouvrit les yeux et la regarda sans réagir. « Je pense que c'est l'œuvre d'une autre forme d'intelligence. C'était près du lac. »

Terrell, un parent spécialiste des métaux, s'était approché derrière elle, alors je précisai : « Il y a de l'or tout autour. On devrait chercher ceux qui ont fabriqué cet objet. »

Terrell était grand et fin comme un peuplier parasité, de sorte que Véra dut lever les yeux pour échanger un regard avec lui quand il la poussa du coude. Ils paraissaient intéressés, et je leur présentai donc quelques tiges arc-en-ciel : « J'ai aussi trouvé ça. »

Ils se raidirent sous l'effet de la surprise, mais Véra éluda : « Nous n'avons pas le temps pour ça, pas pour l'instant. Il y a trop à faire. » Elle saisit la boule. « Je mettrai cette chose à l'ordre du jour de la prochaine assemblée. »

Mais la prochaine assemblée de la Communauté n'aurait lieu que dans quatre jours. Quatre jours !

Néanmoins, les gens entendirent parler de la boule et voulurent la voir ce soir-là dans la cave mal éclairée, pendant le repas.

« On dirait une décoration de Noël », fit remarquer Ramona, et elle entama un chant de Noël. Bryan, un autre parent, se plaignit que Noël était un cauchemar.

« Ils se disputent à propos du passé », commenta Rosemary, une enfant un peu plus vieille que moi. Bryan l'entendit et la gronda pour son manque de respect envers les parents. J'avais retenu un mot des textes que j'avais lus sur Noël : futilité. Ça semblait rudement intéressant. Et très improbable sur Pax.

La survie avant tout. Il y avait beaucoup à réparer et replanter, mais c'était toujours comme ça. « Est-ce que c'est vraiment mieux ici que sur Terre ? » avait soufflé Nicoletta un jour, quand nous étions petits, alors que les parents ne se trouvaient pas à proximité. À présent, elle assumait le poste de ma mère et prélevait des pièces sur le système radio en panne afin de réparer l'équipement d'imagerie médicale et, s'il en restait assez, maintenir les désherbeuses en état de marche. Les machines effectuaient les tâches abrutissantes pour qu'on ait le temps de s'occuper des parents malades, de se préparer en vue du cyclone suivant ou de faire des provisions pour l'hiver.

Nicoletta avait déjà eu trois bébés, dont deux avaient survécu. Petits, on roulait ses cheveux noirs bouclés pour lui faire des anglaises. Aujourd'hui, elle n'avait plus le temps de s'occuper de sa coiffure. Et il lui arrivait de pleurer sans raison.

Daniel pêchait, mais le lac était devenu anoxique pendant une terrible sécheresse et tous les poissons étaient morts. Dans les champs, mon frère s'efforçait d'enrichir le sol et se plaignait car les lianes blanches absorbaient tous les nutriments plus vite qu'il ne les répandait, toutefois leurs fruits nous nourrissaient en cas de mauvaises récoltes ou du passage d'un cyclone.

Parfois, Octavo regardait dans le vide en grommelant : « Des paramètres. Rien que des fippochats ici. Uri, allons désherber. » Uri était mort depuis dix ans. Octavo, malade, ne tarderait pas à le rejoindre, et il me manquerait car il se montrait toujours patient avec moi.

Je tressais un cadre de chaume sur la place en vue d'installer un toit provisoire sur le pavillon quand Octavo vint en boitant me demander un échantillon de bambou arc-en-ciel, comme il l'appelait. Il était affligé d'une toux explosive et sifflante.

« Quelque chose pour l'assemblée, dit-il. Quelque chose qui doit être éclairci. » Il connaissait les plantes mieux que quiconque, et je me demandai ce qu'il y avait à éclaircir.

Mais des orages éclatèrent le soir de l'assemblée, or aucun bâtiment ne pouvait abriter tous les résidents à la fois, même si nous n'étions que soixante-deux. Le toit de mon pavillon, recouvert d'écorce en acétate de cellulose, ne connut presque pas de fuites et plusieurs personnes me félicitèrent, mais pas Véra. Dans un effort pour prouver que c'était bien elle la modératrice, elle réorganisait nos chambres car bon nombre avaient été endommagées au cours du cyclone, même si on s'était déjà arrangés entre nous sans son aide et que personne ne s'en plaignait.

Je me réfugiai dans ma nouvelle chambre – un placard, en réalité, où il n'y avait qu'un lit et une boîte contenant tout ce que je possédais –, si furieuse que j'en avais les larmes aux yeux. J'aurais dû savoir à l'époque ce que je compris plus tard : nous n'aurions pas décidé de rechercher les verriers de toute façon. Les parents auraient voté contre, les enfants auraient voté comme les parents, et même les petits-enfants auraient suivi l'avis des parents de leurs parents. Les enfants ne pensaient pas par eux-mêmes. On faisait ce qu'on nous disait parce qu'on était convaincus de ne pas en comprendre assez pour prendre nos propres décisions. C'était ce qu'on nous sermonait en permanence, alors comment lutter ? On était censés se satisfaire d'être comme nos parents, et travailler ensemble dans l'harmonie importait plus que de réfléchir comme des individus. On était encore des enfants alors même que la plupart d'entre nous avaient entre vingt et trente ans.

Que se passerait-il quand tous les parents seraient morts ?

Octavo vint me parler le lendemain tandis que je travaillais dans un angle de la place, non loin de Blanche-Neige, la grande et vieille liane blanche. Je fabriquais un panier pour la récolte des larves aquatiques, un cabas à anse large et armature souple afin qu'il soit doux et flexible car les larves s'écrasaient facilement. Je songeais à la réunion qui aurait dû se tenir. Pourquoi Véra ne s'intéressait-elle pas davantage à une nouvelle aussi phénoménale que la présence d'une autre espèce intelligente quand des détails aussi insignifiants que la liste de ceux qui dormaient dans les pavillons côté levant la fascinaient ?

Je l'entendais rire pendant que je travaillais. Elle était assise dans l'angle opposé avec d'autres parents, à nettoyer des trilobites – une tâche affreusement odorante, de sorte qu'ils s'étaient installés aussi loin que possible des pavillons et de la zone de repas. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient, rien qu'un éclat de rire de temps en temps. Comme elle travaillait toujours dur, les parents et certains enfants faisaient grand cas de sa direction ; pour ma part, j'avais toujours envie de l'apprécier, mais je restais avec mes questions.

Octavo s'assit sur un banc, essoufflé. Je tirai un peu de ficelle de koa et ancras les arceaux d'abord d'un côté de l'anse puis de l'autre. Il tolérait mal les spores de certains champignons et ses poumons avaient été reconstruits à trois reprises, un peu moins efficaces à chaque fois. Le même mal était en train de tuer Merl, mon père, quand une meute d'aigles terrestres l'avait pris de vitesse. Nos chasseurs avaient retrouvé la meute, la dernière en date à venir nous perturber, et on avait déposé un bouquet de plumes épineuses sur la tombe de papa.

« Je ne serais pas contre un bon Coca, tout de suite », dit enfin Octavo. Le Coca était une boisson terrienne. « Tu sais, les fruits des lianes blanches ressemblent beaucoup à ta boule de verre ; ils présentent les mêmes facettes en surface avant de mûrir. »

Je levai les yeux. « C'est important ? »

Il sortit de sa poche la tige de bambou arc-en-ciel que je lui avais donnée. « Pax est plus vieille que la Terre d'un milliard d'années. Elle a eu le temps d'évoluer davantage. »

Je terminai un brin et j'en pris un autre puis, à la réflexion, j'optai pour une pelote de koa plus vert afin d'obtenir des rayures. « On devrait chercher ceux qui ont fabriqué la boule.

– Ça ne sera peut-être pas si simple, jeune fille. Il y a deux intelligences. La boule en est une trace évidente, mais le bambou... il appartient à la famille des lianes blanches. On a fait brouter la liane de l'ouest par des fippolions et celle de l'est s'est réjouie. Notre loyal seigneur... »

Il s'arrêta de nouveau pour reprendre son souffle et observer la place. Je continuai de tresser en me demandant pourquoi il se plaignait encore des lianes blanches.

« Ce bambou affiche une représentation de l'arc-en-ciel, il ne s'agit pas d'un phénomène d'interférence lumineuse comme à la surface d'une bulle, expliqua-t-il. Il reproduit ces couleurs grâce à des chromoplastes. Les plantes voient. Elles poussent vers la lumière et en observent l'angle

pour connaître la saison. Elles reconnaissent les couleurs. Celle-ci affiche des couleurs sur sa tige pour montrer quelque chose. C'est un signe... que cette plante est intelligente. Elle est capable d'interpréter le spectre visuel et de contrôler ses réactions.

- Alors elle veut nous attirer ? Enfin, attirer des êtres intelligents ?

- Non. C'est un avertissement. Comme les épines. Qui sait ce qu'une plante peut penser ? Je... doute qu'elles éprouvent une tendresse naturelle pour les animaux. Nous ne sommes que... des outils.

- Mais cette boule de verre est magnifique. C'est un fruit, d'après toi, donc il doit venir d'une plante amie, sinon les verriers n'en auraient pas produit une si belle copie. C'est peut-être le fruit du bambou arc-en-ciel, puisqu'il ressemble à celui de la liane blanche. On devrait le chercher. »

Octavo regardait fixement l'autre côté de la place. Véra se levait. Il se tourna vers moi. « Les lianes blanches ne sont pas très intelligentes - moins qu'un loup. Bon, tu n'as jamais vu de loups ni même de chiens... Mais ce bambou arc-en-ciel... Les animaux adoptent des comportements prévisibles, pas les plantes. Elles ne pensent jamais comme nous. Ce bambou pourrait ne pas être amical.

- Si les lianes blanches ont su décider de nous donner des fruits, le bambou arc-en-ciel pourrait en faire autant. On a toujours besoin de nourriture, et une plante plus intelligente saurait tout ce qu'on peut faire pour elle en échange de nourriture.

- Exactement. Les plantes veulent toujours quelque chose. » Il jeta un regard à Véra, qui se dirigeait vers nous. « Mais cette ficelle de koa... Dis-moi, as-tu remarqué une différence entre les fibres en fonction de la couleur ? »

Je fronçai les sourcils. Pourquoi cette question ? Mais je voulais être polie donc je pris des échantillons de chaque couleur et les tordis. « Non. Le plus vert est simplement ramassé plus jeune. »

Véra s'arrêta devant nous.

Octavo se tourna vers elle. « Nous discutons du koa. On pourrait lui trouver de nombreux usages, un peu comme le lin... On s'est trop focalisés sur les sources de nourriture, à mon avis.

- On a toujours besoin de nourriture », répondit-elle.

Ils restèrent un moment sans rien dire et j'en profitai pour prendre la parole : « J'ai réfléchi au sujet de la boule de verre et du bambou arc-en-ciel. Quand pourra-t-on en discuter en assemblée ?

- Pas dans l'immédiat, répondit-elle. Nous ne nous sommes toujours pas remis du cyclone. »

Je m'efforçai de dissimuler ma déception, mais de toute façon elle regardait mon panier plutôt que moi. La rayure se présentait bien.

« C'est une variation naturelle de la fibre de koa, murmurai-je.

- Efficace, commenta-t-elle en s'éloignant d'un pas claudicant.

- On n'en discutera jamais ! pestai-je. Paula n'était pas comme ça. »

Octavo ne reprochait jamais aux enfants de se plaindre. « Paula était... formée pour ce rôle. » Il baissa les yeux vers la tige. « Pas notre planète, pas notre niche.

- Les créatures intelligentes n'ont pas de niche. » J'avais lu ça quelque part.

Octavo secoua la tête. Il n'avait jamais vraiment aimé les plantes malgré son métier de botaniste, et argumenter ne servait à rien avec lui. Il me demanda de l'aide pour se relever et il partit au labo.

Je continuai de travailler à mon panier tout en essayant d'imaginer des plantes aussi intelligentes que nous. Quelle relation établiraient-elles avec nous ? Sûrement pas la même que les plantes classiques avec les microlézards ou les fippochats. Et je pourrais fabriquer des objets magnifiques avec du bambou arc-en-ciel. D'ailleurs, pourquoi attendre ? Je sortis quelques tiges de la réserve, je les mis à tremper et, quand le panier à larves fut terminé, je pris une tige dont je fis deux boucles avant de tresser l'extrémité restante autour des boucles. Un bracelet coloré, une minute entière perdue à créer un objet décoratif. J'en fis sept et les laissai sécher au soleil avec le panier.

Je donnai l'eau de trempage à Blanche-Neige, je rangeai mes affaires, j'aidai à ériger une tonnelle pour faire de l'ombre à des semis de laitue et j'apportai le panier à Rosemary et Daniel. Je revins ensuite aux bracelets, en enfilai un et offris les autres à Julian, Aloysha, maman, Nicoletta, Cynthia et Enea.

Véra les vit au repas du soir sur la place - soupe d'oiseaux boxeurs et salade de tulipes. Il n'y avait pas grand-chose à cause du cyclone, mais on était plutôt contents en s'asseyant sur les bancs de chaque côté de la rangée de tables. La température était agréable, même si les parents restaient

bien couverts : ils avaient toujours froid quand nous avions chaud. Les chauves-souris chantaient et passaient en rase-mottes, et des cactus-ballons attachés à des ficelles les empêchaient de chaparder dans les plats. Les petits-enfants, les femmes enceintes et les malades mangèrent à leur faim. J'eus droit à beaucoup de salade ainsi qu'à un bol de soupe avec un petit bout de viande. Julian n'eut que du bouillon des oiseaux qu'il avait chassés. Les petits-enfants riaient.

Puis Véra fixa les bracelets d'un œil sévère. « Ces choses n'ont pas leur place ici, déclara-t-elle. Nous n'avons pas de temps à gaspiller.

- Oh, alors tu vas sans doute vouloir que j'efface les motifs sculptés sur ma canne, fit maman. Tout n'a pas besoin d'être utile, si ? »

Sa réflexion ranima le débat sans fin sur la création d'un jardin de fleurs - seul l'avis des parents était le bienvenu, les enfants devaient écouter et apprendre. Terrell estimait qu'on devrait chercher du métal plutôt que de jolies fleurs.

Malgré ses articulations raidies, Bryan se leva pour prendre la parole - il en faisait des tonnes, comme si sa bursite chronique et sa peau tombante couturée de cicatrices là où on lui avait ôté des mélanomes lui donnaient des droits. Il voulait exiger la procréation « en harmonie avec la prospérité et les intérêts de la Communauté dans son ensemble », comme énoncé dans la Constitution. Les parents aimaient à citer ce texte et pensaient que si on ne le respectait pas, ce serait désastreux, mais la Constitution parlait aussi de beauté et d'égalité. Les parents ne citaient que ce qui les arrangeait.

« Je crois que nous en avons suffisamment discuté. On devrait se débarrasser de ces bracelets, trança Véra. L'heure n'est pas à la division.

- Mais ce ne sont que des bracelets, protesta maman.

- Le problème, c'est ce qu'ils représentent. Nous sommes Pax. Une communauté où règnent la paix, la confiance mutuelle et le soutien, dit Véra en référence à la Constitution. Ces bracelets représentent une violation de la confiance. Soyons pragmatiques. Les symboles ont leur importance. Les bracelets symbolisent une décision que nous ne sommes pas prêts à prendre pour l'instant. Il y a trop à faire ne serait-ce que pour nous relever du cyclone. »

J'aurais dû résister, j'aurais dû prendre la parole, mais trop de gens me regardaient, moi qui n'avais pas d'enfants, qui avais conçu un toit raté, moi la citoyenne irrespectueuse - dans leur esprit, en tout cas. Et puis on nous soupçonnait toujours, nous autres les enfants, de paresse et de gourmandise. J'ôtai mon bracelet. Les autres m'imitèrent. Aloysha et Nicoletta firent la grimace et Julian piétina le sien jusqu'à le briser. Terrell les brûla.

Ce soir-là, je pleurais sur mon lit quand Julian entra dans ma chambre. Il ne dit rien, il se contenta de me serrer dans ses bras jusqu'à ce que je sèche mes larmes et on fit l'amour pour la première fois. Je l'avais déjà fait avec d'autres garçons pour que les parents pensent que j'essayais de tomber enceinte, mais c'était juste pour les satisfaire et non pour moi.

Julian voulait mon bonheur et je voulais être heureuse avec lui. Après l'amour, je le serrai contre moi et je compris que je voulais qu'il soit heureux pour toujours lui aussi. Les parents n'y auraient vu qu'une perte de temps car il était stérile, mais cette nuit-là j'ai connu l'amour, le vrai. Il était inutilement beau, comme les bracelets. Et il signait le début de la révolte.

Je voulus prendre du bambou arc-en-ciel le lendemain dans la réserve, mais il avait disparu. Il y en avait peut-être encore sur la plage, mais je n'avais pas le temps d'aller jusqu'au lac. Julian en chercha tout en chassant et finit par en trouver une tige, plus jolie encore que dans mon souvenir.

« Elle vient de la rivière Tonnerre, à hauteur des chutes », dit-il. Personne n'avait jamais remonté la rivière au-delà des chutes, mais les cartes dressées d'après les images satellite des météorologues montraient qu'un long canyon traversait des montagnes jusqu'à un vaste plateau. « Et j'ai trouvé ceci. » Tout sourire, il me tendit des éclats de verre rouges, verts et jaunes. « Ce pourrait être de l'obsidienne ou de l'agate, mais je ne crois pas. Alors qu'est-ce qu'on fait ? »

Je réfléchis longuement avant de répondre. On pouvait continuer comme avant : travailler du lever de Lux au coucher du soleil, planter, désherber, construire, récolter, chasser, cueillir, cuisiner, nettoyer, tisser, semer, s'occuper des animaux, surveiller les équipements, réparer les machines, regarder les ordinateurs crachoter et les robots s'arrêter, désosser des machines défuntes pour en récupérer les pièces, accompagner les parents au dispensaire, les en ramener et modifier le système électrique pour qu'il fonctionne au vent et à la manivelle.

On pouvait regarder défiler les saisons : le printemps et son cortège d'inondations, ses éclosions incessantes de lézards ; l'été avec ses cyclones fatals pour les toits, les arbres et les champs de céréales ; l'automne, tout en sécheresse et incendies ; l'hiver dans le givre et le

brouillard. Nos jours fériés, c'étaient les jours de récolte, les naissances, les enterrements ainsi que les solstices et les équinoxes – et par jour férié, il faut juste entendre qu'on mangeait un peu plus. Sur Terre, les gens allaient au carnaval, au musée, à l'université ; moi, si j'avais de la chance, j'allais au lac. Sur Terre, il y avait des manifestations, des révolutions, des génocides, des pirates et des guerres ; moi, j'étais punie pour avoir tressé des bracelets.

« Je sais ce que je ne veux pas faire », répondis-je d'une voix si triste qu'il me serra dans ses bras.

Mais on continua malgré tout. Avait-on le choix ? Chercher les verriers de notre côté ? Ça aurait été une violation du soutien mutuel.

Et puis maman souffrait d'un cancer lié à son exposition aux radiations spatiales pendant le voyage depuis la Terre, et son état empira jusqu'à ce qu'elle reste clouée au lit. Je passais autant de temps que possible avec elle dans sa petite chambre du pavillon, à me demander si elle me manquerait autant que papa, et un jour je lui posai la question qui me préoccupait depuis toujours : « C'était comment la Terre, en réalité ? Honnêtement ? » Les livres racontaient beaucoup d'horreurs, mais je sentais qu'ils ne disaient pas tout.

Maman avait mal aux os et au ventre, et elle répétait toujours que tout ce qui lui changeait les idées était bienvenu. Ses lèvres grises esquissèrent une moue, et elle réfléchit un moment. « C'était stressant. Et compliqué. En fait, ce n'était pas si horrible pour nous parce qu'on était riches, du moins par rapport au reste du monde. D'autres gens mouraient de faim, alors que nous avons réussi à rassembler assez d'argent pour partir vers les étoiles. »

Riche ? Elle était riche ? On ne m'avait jamais dit ça. « Et si vous n'étiez pas partis, maman ?

– On aurait tous mené une vie plus facile. Toi aussi, sans doute. Aujourd'hui tout le monde aime bien s'étendre sur la pollution, les maladies, le début de la fin de l'humanité, n'est-ce pas, mais les riches s'en sortaient. Il n'y a que les pauvres qui s'entretuaient. Ou qui s'efforçaient de ne pas mourir de ceci ou cela. C'était tragique.

– Mais alors, pourquoi êtes-vous partis ? Vous n'y étiez pas obligés ?

– Non, nous nous sommes portés volontaires, et nous voulions essayer de faire mieux ailleurs. Les gens avaient commis des erreurs affreuses sur Terre, des erreurs fatales pour des pays entiers, des millions et des millions de personnes. Les pauvres ne recevaient aucune aide pour faire face à des problèmes dont ils n'étaient pas responsables, c'était honteux. Tu ne pourrais pas comprendre, mais nous voulions essayer de recommencer. Repartir de zéro. Et faire les choses bien cette fois, sans l'injustice qui rendait certains riches et d'autres pauvres. Des choses que tu ne t'imagines même pas. Je crois qu'on a pris un bon nouveau départ. Et j'en suis heureuse. Certes, la vie ici est une épreuve, mais on s'y attendait. On a eu l'impression d'atteindre le jardin d'Éden. »

J'avais déjà entendu parler de l'Éden, ce paradis mythique, mais le livre qui racontait cette histoire ne se trouvait pas dans notre bibliothèque. D'après les parents, je ne comprendrais pas, de toute façon, mais les épreuves ne font pas le paradis – ça, je le savais. Quel effet ça ferait d'être riche au point de pouvoir se procurer n'importe quel livre et avoir ensuite le temps de le lire ?

« Malgré tous les problèmes, on pouvait s'ennuyer ferme sur Terre. » Maman sourit. « Au moins, Pax était exaltante. »

J'y réfléchis tout en pleurant pendant ses funérailles. J'aurais eu une vie plus facile sur Terre. On l'enterra à côté de Paula, près des lianes blanches amies qui poussaient le long des champs de l'ouest. Et en haillons, car on ne pouvait pas se permettre de sacrifier des vêtements corrects. Octavo fixait les lianes du regard, l'air abattu, fatigué. « De la naissance à la mort, elles nous tiennent », marmonna-t-il.

Octavo n'aimant pas les lianes blanches, il pouvait se méprendre sur le bambou arc-en-ciel et les verriers. J'en fis part à Julian un matin. Il préparait des flèches empoisonnées pour la chasse. On était loin des autres, de façon à éviter qu'un petit enfant ne s'approche et ne se blesse accidentellement, et on pouvait dire ce qu'on pensait.

« Il faut qu'on remonte la Tonnerre pour voir ce qu'il y a là-haut, dis-je.

– Remonter la Tonnerre », répéta-t-il, les yeux rivés sur sa tâche. Il portait des gants et des lunettes de sécurité et plongeait la pointe de ses flèches dans de l'ergot de seigle avant de les faire sécher au soleil sur un chevalet. « Je suis formé à l'exploration. Je peux le faire.

– Tous les deux. Il faut qu'on aille voir ensemble. »

Il hésita. Véra n'approuverait jamais.

« J'irai sans toi », déclarai-je.

Au bout d'un moment, il répondit : « Il ne faut jamais voyager seul », du même ton qu'il aurait pu dire : *Honore les parents*. On commença à planifier l'expédition pendant qu'il emballait les flèches dans des feuilles de molène. Le bambou et les verriers nous feraient-ils bon accueil ? Pourquoi les verriers n'étaient-ils pas venus jusqu'à nous ?

La curiosité d'abord, la survie passait après. Plutôt mourir que continuer à vivre ainsi.

Quand le bulletin météorologique de Véra annonça qu'il n'y avait pas de cyclone en approche, on fila en douce, emportant à manger, une couverture, un hamac, de la corde, un briquet, des couteaux de chasse et des vêtements. Tous mes habits tenaient dans un unique sac à dos, alors que sur Terre, les riches – dont j'aurais fait partie – en avaient plein leurs placards.

On partit pleins d'interrogations, et on revint avec la réponse à des questions qu'on ne s'était même pas posées, des idées auxquelles on n'était pas censés réfléchir. Je n'avais même pas envie de rentrer, mais je savais qu'il le fallait. On revint donc, près de soixante jours plus tard, avec des bâtons de marche, des bracelets et des diadèmes arc-en-ciel. On avait maigri, on était en haillons et nos sacs à dos étaient remplis de souvenirs d'une autre civilisation et de morceaux de fruits du bambou séchés et ridés mais toujours délicieux. On entra dans le village, un ramassis de masures disparates, et le pavillon que j'avais conçu me parut franchement pataud, toujours doté de son toit d'écorce improvisé. Les cultures poussaient sur les collines, assoiffées ; les bosquets de lianes blanches se dressaient comme des murs de prison ; des nuages noirs roulaient dans le ciel.

Cynthia nous aperçut et poussa un cri. On fut aussitôt entourés, étouffés d'embrassades, de larmes et de vœux de bienvenue tandis que tous nous assaillaient de questions.

Puis Véra s'approcha en boitant. « Vous êtes partis alors qu'on avait besoin de vous ! grinça-t-elle.

- Nous avons découvert une ville, répondis-je.

- Vous vous êtes montrés follement irresponsables. Toi surtout, Sylvia. Nous vous avons cherchés pendant des jours.

- Mais ils sont de retour sains et saufs, intervint Ramona. C'est tout ce qui compte. »

Véra continua de maugréer. Le petit garçon d'Enea trotta jusqu'à nous en criant : « Ju ! », les mains tendues pour que Julian le prenne dans ses bras. Je soulevai Higgins, le fils de Nicoletta, qui se tortillait d'excitation. Octavo s'avancait en boitillant, les yeux sur Julian.

Aloysha répéta jusqu'à ce qu'on l'entende : « Quelle ville ? Quelle ville ?

- Un nouveau cyclone arrive ce soir, déclara Véra, les bâtiments ne sont pas prêts et il faut rassembler les animaux !

- Une ville magnifique, répondis-je, avec des toits de verre étincelants et des jardins de bambous arc-en-ciel. »

Octavo arriva, sa longue barbe agitée par le vent. « Une ville ? » Il ne souriait pas. Il n'avait pas l'air heureux de voir son fils.

« Sur la Tonnerre, papa.

- Ça n'a pas d'importance, le coupa Véra.

- Et les verriers ? demanda Octavo.

- Ils n'y sont pas, fit Julian. Je ne sais pas ce qui leur est arrivé.

- J'ai rapporté des fruits. » Je tapotai le dos d'Higgins en espérant que Julian s'en tiendrait au plan.

« Et on a prélevé des échantillons de sol, ajouta-t-il. Il a l'air riche.

- Un cyclone approche ! » insista Véra.

Même si celui-là n'était pas gros, on se rassembla dans la cave. Tous ceux qui le purent s'entassèrent dans le pavillon avec nous tandis que le tonnerre grondait et que Véra tentait de les convaincre de s'atteler à la préparation du ragoût, mais on l'ignora respectueusement.

Ne pas tout dire, est-ce mentir ? Julian et moi voulions garder certains détails pour l'assemblée de la Communauté, et en passer d'autres totalement sous silence.

« Nous avons marché pendant vingt jours, commençai-je.

- C'était forcément plus loin que ça », protesta Bryan.

C'était aussi notre impression.

Le jour de notre départ, on avait fait le tour des chutes de la Tonnerre et on s'était dépêchés d'escalader l'éboulis pour grimper sur les corniches et gagner le haut de la falaise. Ensuite, on s'était perdus en voulant contourner un bosquet de lianes blanches. La première nuit, on avait dormi enlacés dans un hamac enveloppé d'une moustiquaire, et les aboiements des hiboux fouilleurs m'avaient tenue éveillée pendant des heures : leurs cris étaient si humains que j'étais persuadée

que des parents s'étaient lancés à notre poursuite, et les lucioles nous bourdonnaient autour à m'en faire tourner la tête. Au matin, une limace s'était glissée dans un pli du filet et s'était divisée, de sorte que de petites bestioles gluantes rampaient tout autour de nous en essayant de nous toucher pour dissoudre un peu de chair et s'en repaître.

Quand on approcha de la rivière, ce matin-là, dans des bois brumeux et marécageux, des limaces géantes glissaient sur le sol, les unes rose vif ou violettes, d'autres semblables à des tas de mucus translucide ou imitant des souches ou des lianes. Il fallut fixer des pointes à nos bâtons de marche pour nous en protéger, mais elles nous prenaient parfois de vitesse et nous piquaient. Des insectes affamés nous tournoyaient autour en formant des motifs qui évoquaient des empreintes digitales géantes. Malgré nos cirés, nos deux paires de chaussettes superposées et la boue étalée sur nos visages, on y laissa des bouts de peau.

Après les chutes, leur atmosphère brumeuse et les limaces, le voyage devint plus facile.

« Derrière les chutes, racontai-je à ceux qui s'étaient rassemblés dans la cave, le canyon ressemble aux ruines d'un gigantesque temple grec. » On avait tous déjà vu une photo de l'Acropole dans le manuel d'histoire : le berceau de la démocratie ! En réalité, le canyon était haut et étroit, et des arbres formaient comme une arche au sommet plutôt à la façon d'une cathédrale, mais seuls les manuels d'architecture comportaient des photos d'églises.

« Il y a des rochers qui se dressent comme des colonnes, et les peupliers poussent librement près d'eux. Pas de lianes blanches. Il y a des champs de fleurs sur les berges de la rivière. »

Je m'abstins de mentionner tous les rochers qu'il fallait escalader ou contourner, en montée tout du long, ou le fait que certaines de ces fleurs étaient de petits coraux mordants aux dents minuscules couvertes de gouttes d'enzymes digestives. Les seuls aliments faciles à trouver étaient des oignons sauvages et des trilobites gros comme la main qu'on prenait au filet dans la rivière. Oignons et trilobites au menu matin, midi et soir. Un jour, trois aigles terrestres nous coïncèrent entre la berge et une falaise ; ils martelaient leur sac pulmonaire, dansaient et faisaient claquer leur grand bec d'un air menaçant. De taille humaine, ils sentaient mauvais et leurs plumes épineuses évoquaient si bien l'écorce et les herbes séchées qu'ils n'avaient eu aucun mal à nous prendre par surprise. On alluma une série de feux pour les tenir à distance, mais ils attendaient qu'on tombe à court de combustible. On attrapa donc des trilobites, qu'on leur lança jusqu'à ce qu'ils partent rassasiés.

On quitta la vallée pour grimper main dans la main le long d'une dernière chute, à travers la forêt brumeuse ; on passa des lianes, des mousses et des amas de mucus tremblants, et enfin quelques rochers. On entra dans une autre forêt, et c'est là qu'on vit notre premier bambou arc-en-ciel. Il en poussait une touffe juste au bord de la falaise, plus haute que certains arbres, avec des cannes grosses comme ma cuisse. Le bambou poussait droit et fier, pas du tout comme les sinueuses lianes blanches. Un arc-en-ciel vivant. Quelques fruits roses translucides brillaient au soleil, à hauteur d'yeux.

On se regarda, Julian et moi. On n'était pas censés manger un aliment jamais testé.

« On dirait la boule des verriers en plus gros, remarquai-je.

- Les lianes blanches peuvent tuer quand elles l'ont décidé.

- Oui, mais le bambou ne nous a jamais rencontrés, donc il ne doit pas encore avoir d'avis sur nous. » Je cueillis un fruit qui se détacha sans mal. On devinait trois pépins à l'intérieur. Il sentait le blé frais et la cannelle. Je le croquai et goûtai un jus onctueux et sucré. Julian m'observait.

« Si ça me tue, je mourrai heureuse. » Mais je n'en mangeai pas davantage sur l'instant. Je passai la main sur la canne cireuse lisse tout en l'imaginant transformée en cadre de porte ou en poutre, voire détaillée puis tissée en lambris. Une petite canne découpée en anneaux donnerait de superbes bracelets.

On l'admira un moment, puis on longea le haut de la falaise vers la chute en espérant découvrir des aliens derrière chaque rocher. On dominait le long canyon vert qui se découpait entre les falaises rocheuses. On distinguait mieux le paysage à mesure qu'on approchait de la chute et on découvrit un banc taillé dans la pierre, incrusté de lichen, là où le point de vue était le plus beau. On crut d'abord à un banc naturel, mais des mots étaient gravés derrière le dossier, de la même écriture que sur la boule de verre. Les verriers étaient passés par là ! On tomba dans les bras l'un de l'autre en criant de joie.

On s'installa sur le banc à l'assise basse et large et on joua à deviner à quoi les verriers pouvaient bien ressembler. Ils se trouvaient quelque part en amont, alors on se mit en route. Le terrain devint plat, la rivière se fit plus ample et plus lente. Des dalles soulevées par les racines la bordaient. On allait dans la bonne direction ; on accéléra. Il y avait d'autres éclats de verre dans l'eau, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Au prochain tournant, bientôt, très bientôt, on les trouverait.

Dans l'après-midi, on repéra un groupe de quatre bâtiments surmontés de dômes en verre qui brillaient de mille feux au milieu d'un bosquet de bambous. Je me précipitai vers le plus proche. Le toit était constitué de cercles successifs de blocs de verre colorés imitant l'arc-en-ciel, les murs étaient faits de briques brunâtres et les fondations de pierre rayées de gris et de blanc étincelants. Julian m'emboîta le pas, mais je remarquai tout de suite l'état lamentable des constructions : les murs fissurés s'affaissaient, les toits s'effondraient.

Les verriers n'étaient pas là. Ils avaient déserté l'endroit depuis longtemps.

Je pleurais en entrant dans le premier bâtiment. De la terre et des feuilles mortes couvraient le sol. Les carreaux de faïence qui ornaient les parois intérieures formaient des entrelacs rouge et vert. J'en avais déjà vu dans des manuels sur les ordinateurs. J'essuyai mes larmes pour examiner plus attentivement les lieux. La pièce mesurait cinq mètres de large. Des pavés de verre détachés du toit gisaient à terre, à demi enfouis, étincelants.

« Spectaculaire », murmura Julian.

La bâtisse comportait plusieurs alcôves basses, couronnées chacune par un demi-dôme, dont l'un était intact – sale et incrusté de coraux sur la face extérieure, mais intact.

Quelqu'un s'était tenu debout sous ce plafond autrefois, avait regardé la lumière du soleil filtrer à travers le verre ; quelqu'un dont les yeux, comme les miens, appréciaient les couleurs ; quelqu'un qui construisait des bâtiments, comme moi, qui réfléchissait, comme moi ; quelqu'un capable de faire ce dont je rêvais. Un banc bas et large courait le long du mur. Je m'y assis et me remis à pleurer. Julian prit place à côté de moi.

Les verriers avaient dû abandonner ce hameau avant même que les parents n'arrivent sur Pax. On avait fait tout ce chemin pour de simples ruines, mais il devait y avoir d'autres verriers ailleurs. J'essuyai mes larmes et me levai. J'enjambai et contournai des briques, des pierres et des pavés de verre en m'efforçant de comprendre les méthodes de construction. Les briques se décalaient légèrement à hauteur d'yeux pour former un pan incliné sur environ cinquante centimètres avant de céder la place au verre, et les dômes étaient plus paraboliques que circulaires. Une abside paraissait servir d'entrée, qui m'aurait contrainte à me pencher si elle avait été intacte. J'étais plus grande que les verriers.

« Viens ! » s'écria Julian. J'entendis un bruissement. Il explorait déjà le bâtiment suivant. Il avait écarté un peu de terre et de feuilles, découvrant un sol orné d'une mosaïque de fleurs et de plantes, dont une touffe de bambous arc-en-ciel. On en dégagea un peu plus. Les bambous portaient des fleurs et des fruits vers lesquels se tendait – semblait-il – un maigre bras jaune. On balaya fébrilement une zone plus large mais le reste du carrelage était cassé et dispersé.

Des bambous et des mauvaises herbes étouffaient les bâtiments. Je cueillis un autre fruit, encore meilleur que le premier. Des fipPOCHATS risquèrent un œil hors de leur terrier entre des racines de bambou. Le chemin continuait et s'enfonçait tout droit dans un petit bois. Vers d'autres ruines ? Ou les prochaines constructions seraient-elles habitées ? On se mit en marche.

Deux heures plus tard, juste avant le coucher de Lux, dévorés de piqûres d'insectes, on aperçut la ville sur un escarpement qui surplombait la rivière – une ville immense. Des toits étincelants et des bambous se dressaient derrière un mur d'enceinte en brique émaillée plus haut que nous. Mais on devina aux fissures de ce mur et aux toits enfoncés des bâtiments qu'une fois la porte passée, on ne trouverait que des fipPOCHATS, des chauves-souris et des lézards. J'avais déjà versé toutes mes larmes.

Cette nuit-là, on installa le hamac entre deux cannes de bambou et on dormit sous un dôme relativement préservé. Les insectes finirent par nous laisser tranquilles. Le vent soupirait dans les rues, le bambou se dressait bien haut et ses fleurs dégageaient une odeur épicée dont je ne voulais plus m'éloigner.

Mais au bout de vingt jours, on dut se résoudre à quitter la ville.

Le soir de notre retour au village, alors que le cyclone se déchaînait dehors, Julian dit à nos compagnons réfugiés dans la cave : « Quand on est arrivés dans la ville, c'était incroyable. Rien sur

Terre ne peut être aussi beau. »

Bryan renifla, incrédule. Il s'était rapproché en jouant des coudes.

Je tirai de mon sac à dos un arc-en-ciel de pavés de verre. « Les toits sont des dômes faits de ces blocs. Ils étincellent comme des pierres précieuses, et la ville pourrait loger un millier de personnes.

- Et les verriers ? » s'enquit Enea.

J'observai Vera du coin de l'œil. Elle était installée contre le mur du fond avec Terrell.

« Ils sont partis depuis longtemps, répondit Julian. Certains des bâtiments ont besoin d'être rénovés, mais les verriers ont laissé beaucoup de choses derrière eux, des choses utiles. »

Il sortit une lourde tasse métallique gravée des mêmes caractères - lignes et triangles - qu'on avait vus dans toute la ville. On avait découvert des débris de meubles et des bouts de tissu dans quelques maisons. Certains objets étaient manifestement technologiques, comme ces boîtes en métal pleines de câbles rouillés ou ces étuis en cuivre autour de lentilles, et beaucoup de meubles avaient pourri au fil du temps, mais on avait trouvé des assiettes en céramique encore sagement empilées dans une cuisine.

Véra et Terrell discutaient tout bas, elle tordait un pan de tissu si nerveusement qu'il se déchira.

« La plupart des bâtiments sont habitables, ajoutai-je. On pourrait s'installer demain en faisant un peu de ménage. »

J'exagérerais, mais si peu. Des maisons s'étaient effondrées, de même qu'une tour centrale dont les poutres en bois avaient pourri. Hors du mur d'enceinte, il y avait des fourneaux ronds hauts comme moi, faits de pierre et de brique, destinés à produire du verre ou travailler le métal.

J'ajoutai : « Il n'y a pas de lianes blanches. » Impossible de savoir si Octavo m'écoutait. « Beaucoup de bambous arc-en-ciel en revanche. Des fruits délicieux à profusion. En voici quelques-uns. »

Octavo se pencha pour mieux voir tandis que j'étais des spécimens séchés : de petites bourses ridées violacées qui avaient conservé leur saisissante odeur sucrée de cannelle - je mourais d'envie d'en croquer une, mais si je voulais en avoir d'autres, je ne devais pas montrer combien je les convoitais.

Bryan en prit une. « J'analyserai ça plus tard. » Octavo le regarda puis baissa les yeux vers les fruits sans esquisser un geste.

En vérité, le bambou avait l'air si mal en point qu'il m'avait fait peur. Julian avait fini par découvrir une longue canalisation qui partait des collines vers la ville, mais elle était brisée en plusieurs points, de sorte que le bambou avait sûrement soif et que les seuls dons qu'il recevait provenaient des fippochats. De petits coraux poussaient partout.

Julian et moi étions d'avis que les murs étaient sans doute destinés à éloigner les crabes ramifiés et les limaces ; les aigles terrestres en revanche pouvaient les franchir d'un bond. J'eus beau chercher, je ne trouvai pas trace d'une attaque ou d'un incendie, et on resta perplexes quant à ce qui avait motivé le départ des verriers. Rien n'évoquait un départ hâtif. Ils avaient peut-être même eu l'intention de revenir.

Juste derrière l'enceinte, je tombai sur un vieux bosquet de bambous qui poussaient autour de pierres ornées de plaques de céramique peintes - des portraits. C'était un cimetière. En creusant sous une pierre, je découvris des os aussi bruns que la terre. Cassants, ils s'effritèrent lorsque je voulus les sortir, mais j'en récupérai plusieurs gros fragments. Je tassai la terre et empochai le portrait. Ainsi je ramènerais un verrier au village.

On avait beaucoup appris, dont le fait que le bambou était très amical. Des fruits étaient apparus sans tarder près de la maison où on dormait. Puis l'une des cannes auxquelles on avait attaché notre hamac produisit une nouvelle pousse. Chacune de ses feuilles portait des rayures de couleur différente : un petit arc-en-ciel fait de feuilles plutôt que de bois pour montrer que le bambou nous avait observés et avait reconnu en nous une espèce intelligente, comme lui-même. Il avait transmis un message de bienvenue parce qu'il voulait qu'on reste.

Mais je n'en dis rien au village. Octavo n'aimerait pas apprendre que ce bambou était aussi intelligent qu'il l'avait prévu.

« Voici un verrier », annonçai-je dans la pénombre de la cave tandis que le cyclone grondait dehors. Je pris le portrait du cimetière dans mon sac.

Il représentait une créature pourvue de quatre jambes grêles qui soutenaient un corps au postérieur en saillie. De maigres bras tordus et une tête aux allures de massue émergeaient des épaules. La tête était dotée de grands yeux sur les côtés et d'une bouche verticale. J'en avais vu beaucoup d'autres représentations. Je n'avais pas trouvé meilleur petit portrait de verrier que cette plaque. Quelque chose était inscrit en bas : cinq lignes et trois triangles – peut-être son nom.

« Il porte des vêtements », ajoutai-je. Une tunique en dentelle rouge, sans manches, le couvrait jusqu'en haut des jambes. J'avais vu de la dentelle dans les textes de l'ordinateur.

Le portrait passa de main en main. « Il ressemble fort à une mante religieuse », commenta Octavo. Mâle ou femelle ? On l'ignorait.

« Il y a du gibier, dit Julian. Les verriers avaient des fermes : des tulipes et des pommes de terre poussent encore spontanément. » Il s'en tenait au plan.

Et Véra réagit comme je m'y attendais : « Vous avez fugué et, peu importe ce que vous avez découvert, vous devrez en répondre. » Elle était debout et agitait ses bras à la peau flasque, le tissu déchiré dans une main. « Vous avez agi sans vous soucier du bien-être et des intérêts de la Communauté tout entière. Dans quatre jours, nous vous traduirons en justice devant l'assemblée. Maintenant, il est temps d'aller se coucher. »

Les petits-enfants geignirent.

« Je vous en dirai davantage demain », leur murmurai-je.

Évidemment, il y avait bien plus à raconter. Parmi les éléments qu'on passa sous silence, certains n'étaient que des détails, comme le calvaire qu'on avait vécu au retour. Les insectes nous avaient moins ennuyés, mais les tas de mucus s'étaient déchaînés contre nous. Il avait plu, et la rivière avait gonflé, de sorte que les bancs de sable aisément praticables avaient disparu. En regardant la boue qui avait séché sur les branches au-dessus de nos têtes, on se demandait si un orage soudain n'allait pas la faire déborder. Nos chaussures étaient usées, les sacs à dos remplis d'artefacts pesaient lourd, et les aigles terrestres puants se souvenaient de nous comme d'une source de trilobites et de repas facilement extorqués.

Épuiser notre réserve de fruits du bambou fut la pire expérience de toutes. On la fit durer le plus longtemps possible, mais n'en manger qu'un peu était aussi dur que s'en priver totalement. J'étais fatiguée, j'avais la migraine, j'avais faim, et Julian ne valait pas mieux.

« Le seul moyen d'en avoir d'autres, c'est de retourner à la ville, dis-je un soir dans le hamac. Mais pas tout de suite. On ne survivrait pas là-bas tout seuls, pas à long terme. Il faut qu'on y déplace le village entier. Il faut qu'on s'installe tous là-bas.

- Les parents seront incapables de faire le trajet.

- Voudront-ils seulement venir ? Je ne crois pas. » Je restai un moment silencieuse à tenter de concevoir la vie sans eux. Pouvaient-ils imaginer cette ville étincelante dans la forêt près de la rivière ? Elle était si grande... trop grande.

Ils savaient. Ils avaient toujours su. Toute notre vie, ils nous avaient menti.

J'étais allongée, muette, trop choquée pour réfléchir, tandis qu'il me caressait sous la couverture. « J'aimerais qu'ils puissent voir la ville, lâcha-t-il. Là, ils viendraient.

- Ils l'ont vue sur les images satellites », répondis-je enfin. Le satellite avait soigneusement étudié la région en quête de ressources. Pendant notre marche dans la vallée, Julian m'avait longuement parlé d'une ligne de faille responsable de la chute sur la rivière Tonnerre, près du village, et des montagnes de granit qui entouraient le plateau où se trouvait la cité des verriers. Il possédait une carte suffisamment détaillée pour montrer les principales chutes de la vallée et la rivière qui sinuait dans la forêt sur le plateau. Les toits de la cité ne pouvaient que sauter aux yeux de n'importe quel observateur, mais on se servait des cartes des météorologues sans avoir jamais vu les images d'origine.

Julian comprit aussitôt. « Ils savaient. Maman, Véra...

- Elles la voyaient tous les jours sur les scans météo.

- Les parents étaient au courant. Ils ont gardé le secret. Pourquoi n'ont-ils rien dit ? Pourquoi ?

- On devrait leur poser la question. Mais d'une façon qui donne aux autres envie de partir pour la cité. »

Je le convainquis de ne pas affronter Véra tout de suite, même si cela nous démangeait quand on arriva au village. On discuterait de son comportement peu communautaire au cours d'une assemblée. J'étais certaine qu'il y en aurait une, et je ne me trompais pas.

Au village, le lendemain du petit cyclone, on nous assaillit de questions avant même qu'on ait quitté la cave. Julian partit chasser et je m'installai sur la place pour fabriquer des paniers destinés à cribler le blé. Beaucoup de gens semblaient avoir à faire sur la place eux aussi.

« Est-ce qu'il y a des fippochats ? s'enquit le petit Higgins.

- Oui, et ils jouent et glissent exactement comme ici.

- La terre est-elle bonne ? demanda un fermier.

- Eh bien, les arbres sont plus grands.

- Comment est le climat ?

- Il faudrait que tu demandes à Véra, c'est elle qui a les données météo, mais ça nous a paru plus frais et humide. Les champs n'auraient pas besoin d'irrigation. Et on sait tous que les cyclones se brisent sur les montagnes, donc on n'aurait plus à s'en inquiéter.

- Y a-t-il des aigles terrestres ?

- Probablement, mais la ville possède un mur d'enceinte.

- Qu'est-il arrivé aux verriers ?

- Peut-être une épidémie, ou alors ils sont partis vivre ailleurs.

- Y a-t-il beaucoup de fruits de bambou ?

- À profusion. »

J'appris que, pendant notre absence, le tomographe avait fini par lâcher, le père de Nicoletta était mort d'un cancer spatial et on avait découvert un nouveau lézard minuscule et iridescent qui fertilisait les tulipes.

Je repliai les dernières extrémités pour terminer mon panier avant de mesurer et couper des roseaux pour un second. « Le bambou arc-en-ciel veut sans doute la même chose que la liane blanche, expliquai-je. Des dons et un peu d'aide.

- Il est beau ?

- Tu n'imagines même pas. »

Ramona s'approcha en boitillant, appuyée sur ses cannes et drapée dans un châle. Il était rare de la voir hors du dispensaire où elle travaillait, et je crus d'abord qu'elle venait m'écouter parler de la cité, mais elle avait l'air trop triste. Peut-être un autre parent était-il mort, et venait-elle prévenir quelqu'un ? Mais elle se dirigea vers moi.

« Sylvia, je suis vraiment navrée. » Elle se pencha sur ma table et me prit la main. La sienne tremblait, froide, sous l'effet de la maladie de Parkinson. Mes parents étant morts, qu'est-ce qui pouvait bien tant l'affliger ?

« C'est Julian. Il s'est blessé avec une flèche empoisonnée. Il n'a pas survécu. » Elle dit encore quelques mots mais je ne l'entendais plus. Julian était mort. Julian.

Elle se trompait forcément.

Ramona me serra dans ses bras. Elle était frêle et tremblante. « Je suis navrée. Je sais que vous étiez proches. »

Je voulus répondre et je me rendis compte que j'avais cessé de respirer. Je pris une profonde inspiration. « Que s'est-il passé ?

- Il est mort. Julian est mort en chassant.

- Comment ? » Même pour un mot si simple, ma voix tremblait.

Je me forçai à l'écouter me raconter que Julian chassait dans la forêt près du lac et que la flèche empoisonnée qu'il encochait avait bêtement glissé. Mais elle mentait. Je le savais. Une menteuse de plus parmi les parents. Il n'aurait jamais commis une erreur pareille. C'était un bon chasseur, silencieux comme un hibou dans les bois.

Ils mentaient sur la Terre, ils mentaient sur la cité, et voilà qu'ils mentaient sur la façon dont Julian avait péri.

Il était mort. C'est eux qui l'avaient tué.

Tous me répétèrent qu'ils étaient navrés et me serrèrent dans leurs bras en pleurant. Les larmes des enfants étaient sincères. Comme les miennes.

Je le connaissais depuis toujours, et il n'était plus là. Je repensai à notre ascension dans la vallée vers cette première touffe de bambous en haut de la falaise, main dans la main, et à notre espoir qu'un verrier surgirait de derrière le rocher suivant. Je songeai à la longue marche du retour après tout ce qu'on avait découvert. Je couchais avec lui, je partageais ses repas, je discutais avec lui, je pensais passer toute ma vie avec lui.

À présent, la vie ne serait plus jamais la même.

L'enterrement eut lieu ce soir-là. Octavo refusait de parler à qui que ce soit, et il ne se rendit même pas sur la tombe de son propre fils. Pourquoi ? Parce qu'il savait que ce n'était pas un accident. Mais il refusait d'agir contre ceux qui l'avaient tué. Ou peut-être qu'il ne pouvait pas agir.

Je suivis la dépouille de Julian qu'on emportait vers la tombe en me disant que je ne voulais en aucun cas mourir là : hors de question pour moi de mener une vie âpre et laide sous les diktats de parents menteurs et meurtriers pour finir portée en haillons au milieu des champs désolés et abandonnée à l'appétit d'une liane blanche avide et stupide. Véra prononça un court éloge funèbre insipide. Je n'ouvris pas la bouche – je n'aurais sans doute pas pu. De toute façon, les enfants n'avaient le droit de parler que pour encenser les morts.

Tard ce soir-là, dans ma chambre, en mangeant un fruit de bambou sec, sucré et épicé, je me sentis plus mal encore de savoir que d'autres m'attendaient, désiraient ma venue – des jardins entiers chargés de fruits dans une cité qui étincelait au soleil et que Julian ne verrait plus jamais à mes côtés. Il était stérile, on pouvait donc se passer de lui. Sa mort était un avertissement – le genre de crime qu'on commettait sur Terre et que les parents avaient voulu fuir en la quittant, mais ils demeuraient des Terriens. Et j'étais capable de continuer sans Julian. Il le fallait.

Je restai silencieuse le lendemain et le surlendemain, agissant parfois comme s'il était encore avec moi, ou m'imaginant de retour dans la cité avec lui, ou dans un avenir où on serait tous partis y vivre ; j'observais les endroits qu'on avait fréquentés ensemble. Le plus dur, ce fut la nuit, seule, à essayer de dormir dans la même vilaine bâtisse que ses assassins. Je réfléchissais à regagner la cité, à ce que je devais faire. On avait voulu me réduire au silence en tuant Julian, mais je ne me tairais pas. Je les ferais parler.

Bryan annonça qu'il avait testé le fruit sec et, quand les autres s'enquirent du résultat, il soupira. Il s'expliquerait devant l'assemblée.

Le soir venu, j'arrivai sur la place alors qu'on alignait les bancs, et Cynthia s'approcha pour m'interroger sur la cité.

« Elle est grande et colorée.

– Pourquoi ne la voit-on pas sur les images satellite ? » Elle travaillait souvent à l'approvisionnement en fourrage et se servait beaucoup des cartes.

« Bonne question. »

Elle fronça les sourcils et enroula une mèche de cheveux autour de son doigt, songeuse, tandis que des chauves-souris vagissaient dans le ciel.

Véra émergea de l'un des pavillons en compagnie d'un parent qu'on transportait sur un lit. Elle déclara la séance ouverte, et tout le monde s'assit.

« Une longue assemblée serait pénible pour certains d'entre nous, alors commençons sans tarder. Sylvia a rompu le pacte de la Communauté et nous devons décider de son châtimement.

– Qu'est-ce que j'ai fait ? » demandai-je. Elle me lança un regard noir car je prenais la parole d'un ton de défi lors d'une assemblée. Aloysha serra le poing et m'adressa un clin d'œil.

« Tu as fui le village », répondit Terrell.

Octavo intervint calmement : « Nous avons fui la Terre », mais personne n'y prêta attention.

Je n'avais pas de temps à perdre. « La cité est visible du ciel.

– Ce n'est pas l'objet de cette assemblée, rétorqua Terrell.

– Mentir est aussi condamnable que fuir. Mentir pendant des années, c'est pire que de fuir une fois. Le satellite voit la cité. On ne nous en a jamais rien dit.

– Peux-tu le prouver ?

– Quelqu'un devrait examiner les données satellite, répondis-je. La preuve est là. »

Nicoletta se leva. « Je m'en occuperai. »

Je me tournai vers Octavo. Son regard était perdu au loin et ses lèvres bougeaient en silence.

« Ce n'est pas l'objet de cette assemblée, répéta Véra. Tu...

– Que savez-vous d'autre sur la cité ? insistai-je.

– Il n'y a pas de cité, s'obstina Terrell.

– C'est la faute à ce fruit arc-en-ciel, ajouta Bryan. Je l'ai analysé. Un alcaloïde. Vous savez ce que les alcaloïdes font aux gens ? La cocaïne, la nicotine, la strychnine... Ce sont des substances addictives. Elles affectent le raisonnement. La mescaline par exemple. Les gens prenaient de la mescaline et croyaient voir Dieu ! »

Et la cocaïne et la nicotine avaient ravagé la Terre, il n'avait pas besoin de le dire. Rosemary et Daniel, assis côte à côte, se tenaient la main. De son autre main Rosemary se couvrait la bouche ; quant à Daniel, il regardait nerveusement autour de lui.

« L'éphédrine aussi est un alcaloïde, fit remarquer Blas, notre médecin - encore un enfant qui s'exprimait, mais sur un ton d'excuse, les yeux rivés au sol. C'est ce qui permet à certains d'entre vous de respirer.

- La cité est là, repris-je. Le bambou produit des fruits. »

Les rides de Véra se creusèrent comme des vallées. « C'est scandaleux ! D'abord tu romps le pacte, et voilà que tu portes toutes sortes de fausses accusations. Nous devons régler ça avant de continuer. Mais nous n'aborderons ce sujet qu'à la prochaine assemblée. Il est clivant, or nous devons mettre toute notre énergie dans un travail productif. Et je veux que tout ce que Julian et Sylvia ont rapporté soit analysé.

- Je peux m'en charger », fit Octavo d'une voix rauque. Bryan se renfrogna. De mon côté, j'étais frustrée, mais je le cachai. Je ne convaincras jamais les parents, mais quelques enfants étaient déjà d'accord avec moi, je le savais. Alors qu'on regagnait les pavillons, certains me tapotèrent gentiment le dos.

« Je vais soigneusement analyser ces éléments », promit Octavo lorsqu'il entra dans ma chambre, soufflant et haletant. J'en doutais, parce qu'il savait qu'ils avaient tué Julian et n'avait rien fait pour autant. Je regardai fixement le fruit, dévorée par l'envie de le croquer, de sentir sa chair séchée reprendre vie, riche et sucrée dans ma bouche.

« Un autre fruit, dit-il. Tant mieux.

- J'ai des os de verrier. » J'observai sa réaction.

« Des os... Très bien. » Mais il ne semblait ni heureux ni surpris.

« Tu étais au courant de l'existence de la cité », lui dis-je.

Il refusait de me regarder. « Je peux les analyser », conclut-il avant de partir d'un pas traînant. menteur. Mais il n'avait pas l'air d'aimer mentir. Peut-être finirait-il par se confier.

Les fermenteurs méthaniques dans les groupes moteurs des désherbeuses tombèrent curieusement en panne le lendemain matin, dans la pluie et le froid, et Nicoletta fut trop occupée à les réparer pour prendre le temps d'examiner les cartes satellite : les cultures étaient prioritaires. On m'envoya m'occuper du toit du centre de don, et Cynthia m'y retrouva.

« On ne peut même pas en parler, pesta-t-elle.

- Alors ne parle pas, répondis-je. Ne parle de rien. »

Ce soir-là, nous fûmes sept enfants à manger en silence. Quelques petits-enfants, pensant qu'il s'agissait d'un jeu, en firent autant. Higgins essaya même de faire taire Véra qui évoquait la météo et de nouveaux problèmes sur le matériel médical, ce qui impliquait un surcroît de travail inattendu pour Nicoletta et du retard pour les tests d'Octavo car il n'y avait pas assez d'appareils pour à la fois étudier notre environnement et traiter l'ulcère perforé d'Ansel, le je-ne-sais-quoi de Terrell, le trois-fois-rien d'un autre et les prétendus problèmes d'articulations de Bryan. À chacune de ses phrases, Higgins secouait la tête : *Non, non, non !* D'autres petits-enfants se joignirent à lui. Véra rouvrit la bouche et une demi-douzaine de petites têtes s'agitèrent de droite à gauche.

Bryan perdit patience le lendemain matin : « Tu es accro à ce fruit, pas vrai ? Réponds ! »

En guise de réponse, je me déshabillai car les parents détestaient la nudité pour une raison obscure liée à la Terre. Il s'éloigna en clopinant aussi vite qu'il le put.

Mon attitude fit tache d'huile. Higgins et ses amis, tout nus, se mirent à vouloir convaincre les gens d'en faire autant.

Cet après-midi-là, Véra vint m'ordonner - les yeux dans les yeux, en ignorant délibérément mon corps dénudé - de fabriquer une cage pour des graines de cactus à hydrogène prêtes à éclore. J'allais chercher des feuilles de sparte à la réserve quand Octavo m'aborda de son pas claudicant.

« Le fruit est sans danger, annonça-t-il.

- Bryan a menti ? Et toi, diras-tu la vérité ?

- Il y a eu suffisamment de mensonges, mais ce n'est pas ce qui compte. C'est un sujet compliqué. On peut commencer par le fruit. »

J'aurais préféré commencer par ces fameux mensonges, mais il y viendrait forcément, ou je l'y amènerais.

Il m'accompagna vers la réserve. « Il est bourré de vitamine E, excellente pour nos problèmes de fertilité. Nous n'en avons pas encore trouvé de source fiable. Il contient également d'autres vitamines liposolubles comme la niacine. »

Il vacillait légèrement et je le poussai à s'appuyer sur mon épaule car, menteur ou non, je n'arrivais toujours pas à le détester. Il n'avait pas l'air de se formaliser de ma nudité, et il poursuivit ses explications : « Mais la présence de ces vitamines est naturelle, de même pour la pyridoxine et

les alcaloïdes. Ah oui, les alcaloïdes... comme chez les lianes blanches. On a été obligés de repenser le rôle des alcaloïdes à cause de ça, tu sais. » Il baissa les yeux vers mon visage. « C'était un postulat scientifique sur Terre. On a toujours cru que les alcaloïdes étaient des résidus du métabolisme de l'azote, stockés dans les feuilles, les fruits ou les fleurs et destinés à disparaître avec eux. Utiles, oui... »

Il respirait avec difficulté. Il avait besoin de se reposer un instant. Je suggérai qu'on cherche un banc, mais il ne voulait pas me retarder dans mon travail et, lentement, très lentement, on continua d'avancer tandis qu'il discourait – et que je rongais mon frein.

« Les alcaloïdes font partie de la nature, bien qu'ils ne soient pas aussi communs ici. Ce qui paraît logique, dans la mesure où les plantes de Pax ont eu plus de temps pour évoluer. Sur Terre, les monocotylédons en produisent rarement. Il semble que... leur métabolisme soit plus efficace. Bien que les alcaloïdes rebutent les prédateurs. La nicotine est un insecticide puissant. Les plantes autochtones produisent toutes sortes de toxines... »

Il regarda les arbres et les buissons comme s'il les voyait pour la première fois. Je m'encourageai à faire preuve de patience, au moins pour un temps.

« Le problème des toxines puissantes, c'est que la courbe d'apprentissage est trop abrupte par rapport à la courbe de survie. Les prédateurs n'ont jamais l'occasion d'apprendre, contrairement à ce qui se passe avec les alcaloïdes... Leur simple goût agit comme un repoussoir. Quand le goût d'une substance n'est pas rebutant, c'est en général qu'elle n'est pas présente en quantité suffisante pour qu'il faille s'en inquiéter. Dans le cas présent, le fruit est addictif et ce n'est pas étonnant : ça arrive souvent avec les alcaloïdes comme la caféine. Mais la nocivité, c'est autre chose. La plante veut te rendre dépendante, pas te blesser. Un choix très judicieux que l'addiction... Tu dis que ces fruits sont délicieux ? Bryan s'énervait trop facilement. Et pas uniquement à ce sujet... » Il regarda autour de lui. « Moi aussi je m'énervais trop facilement. C'est moi qui l'ai formé, et j'imagine qu'il tient ça de moi. C'est ma faute, tout est de ma faute... encore une fois, et j'en ai payé le prix.

– Et Julian ? »

Il ne répondit pas, l'air triste.

On arrivait à la réserve, que j'ouvris pour en sortir une gerbe de feuilles.

« Quoi ? fit-il. De la sparte ? Non, laisse-moi voir. » Il saisit la gerbe, en scruta les extrémités et sortit une loupe. Après un nouvel examen, il jeta les feuilles comme si elles risquaient de le mordre. « Pas les bonnes... Pas les bonnes nervures. Où as-tu trouvé ça ?

– Je les ai cueillies il y a quelque temps dans le pré du sud. » Mais peut-être n'était-ce pas la même liasse. Elle paraissait un peu plus petite.

« De la ricine. Celle-ci contient de la ricine. » Il se pencha pour frotter ses doigts dans la glaise. « Lave-toi les mains aussi. Ce n'est pas de la sparte, c'est du *Lycopodium ensatus*. Les deux se ressemblent une fois séchés, mais... tu ne te tromperais pas en les cueillant. Des exotoxines... il n'en manque pas, d'une variété qu'on appelle ricine. Le temps que tu tisses toutes ces feuilles, la peau de tes mains tomberait en lambeaux. » Il piqua la gerbe de la pointe de sa canne. « Il faut qu'on brûle ça. Les petits-enfants, tu comprends... ils pourraient se blesser.

– Comment est-ce arrivé là ? » Mais je connaissais déjà la réponse : je n'avais manifestement pas compris le message qu'on m'envoyait avec la mort de Julian, j'avais besoin d'une autre leçon.

Il boitilla jusqu'à un foyer proche de l'atelier de métallurgie, les feuilles toujours au bout de sa canne. « On n'en trouve pas par ici. Ça pousse sur des sols salés. Bryan...

– C'est Bryan qui a fait ça ? » Logique.

« Il a peur du bambou arc-en-ciel. Je lui ai appris... à redouter les plantes, mais le fruit était empoisonné... le fruit du bambou. Après la liane blanche, on s'est dit que le bambou serait pire. Comprends-moi bien : le fruit était toxique à l'époque. Et à présent...

– Tu as visité la cité ? » Les mensonges étaient encore plus gros que je ne le pensais.

« Pas moi, non. Uri, Bryan et Jill. On était enthousiastes... Une cité ! Bryan pensait que les habitants avaient été exterminés par le bambou arc-en-ciel, qu'il s'était emparé de leur système d'approvisionnement en eau... Mais... » Il respirait avec peine et paraissait encore plus mal en point que d'habitude.

« La cité imite le bambou, protestai-je. Ça se voit au premier coup d'œil. Écoute, tu dois t'asseoir et te reposer. Je m'occupe des feuilles empoisonnées. Tiens, installe-toi sur cette bûche. »

Je l'aidai à s'asseoir, pris un bâton qui traînait par terre, le piquai dans la liasse, que j'emportai jusqu'au foyer. Je l'enflammai d'une étincelle et elle brûla comme une torche. Tous les parents

connaissaient l'existence de la cité, mais ils avaient peur du bambou - si peur qu'ils avaient tué Julian pour s'assurer qu'on n'y retournerait pas. Je revins auprès d'Octavo, qui voulut se lever.

« Ah, on était tous au courant... La seule cité que le satellite ait trouvée...

- La seule ? Attends, n'essaie pas de te lever. Je vais m'asseoir à côté de toi. » Je me demandais s'il fallait aller chercher un soignant, mais j'avais besoin d'entendre ce qu'il avait à dire : la vérité sur leurs mensonges, tous leurs mensonges, enfin.

« Nous ne sommes pas tous convaincus que les plantes soient très intelligentes, mais... nous en avons tous peur. Les verriers n'ont pas disparu sans raison... Les lianes blanches sont domestiquées... Elles sont moins intelligentes. Le bambou... l'est beaucoup plus. » J'avais envie de répondre, mais il paraissait trop effrayé - par quoi ? « Tu rêves d'une vie qui en vaille la peine ? reprit-il. Le bambou compte te garder sous son contrôle... Vous serez des esclaves dans une jolie prison.

- Une vie qui en vaille la peine, oui, c'est ce que je veux. Vous auriez dû nous en parler.

- J'en suis persuadé aujourd'hui. Des mensonges, des mensonges, et Julian qui est mort parce qu'il faut les perpétuer. » Effrayé ou triste ? Je n'aurais su dire. « Mais tu refuseras de croire la vérité, ma grande. Empoisonnés par les mensonges. Vous comme nous. Le fruit empoisonné.

- Je connais la vérité : le bambou est intelligent. Il réfléchit et il veut qu'on aille vivre là-bas. Il nous aidera. »

Son visage affichait une expression étrange. « Mais ne lui faites pas confiance. Les plantes ne sont pas altruistes... Il veut vous attirer dans un but précis. » Il peinait à parler.

« Les hommes sont bien altruistes, pourquoi pas les plantes ?

- Pas tous les hommes. C'est pour ça qu'on a quitté la Terre. » Sa paupière droite et la moitié de sa bouche du même côté s'affaissaient. Je lui pris la main droite : inerte.

« Il te faut une assistance médicale.

- Non, juste un peu de repos. J'ai besoin de repos. Je suis malade, Sylvia. Je n'en ai plus pour très longtemps. C'est du gâchis que de prolonger ma vie. »

Je courus chercher du secours aussi vite que je pus. Les infirmiers arrivèrent avec un brancard et diagnostiquèrent un AVC au premier coup d'œil. Je les suivis jusqu'au dispensaire. À peine arrivée, Véra m'agonit de reproches sans même lui jeter un regard.

« Tu t'en es prise à Octavo. Tu es allée trop loin ! Beaucoup trop loin ! » Elle agitait sa canne, mais je n'avais pas peur. Elle n'aurait pas dû diriger la Communauté.

« Il a eu un AVC. Je n'ai rien fait. Je ne m'en suis prise à personne. Tu connaissais l'existence de la cité depuis le début, et je peux le prouver. » Je tournai les talons. Elle ne méritait plus aucun respect. Nicoletta pouvait vérifier les images satellite, et aucune tâche n'était plus importante que de démontrer l'imposture de Véra.

Je trouvai Nicoletta de l'autre côté des collines, occupée à réparer la clôture électronique autour des fippolions qui dégageaient pour nous des lianes blanches malveillantes. De loin, je vis qu'elle s'était rhabillée.

« Non, répondit-elle, je ne peux pas vérifier les images satellite. » Elle refusait de croiser mon regard.

« Il suffirait de pas grand-chose, insistai-je. Repérer un doublon cryptographique. Les parents ont visité la cité, en fait. Bryan, Jill et Uri. On peut prouver qu'ils savaient.

- Oui, et alors ? » se contenta-t-elle de répondre.

Les fippolions nous regardaient d'un œil terne. Des colliers électroniques les maintenaient de l'autre côté de la clôture, toutefois ils étaient capables de nous tuer d'un coup de patte si l'occasion se présentait. Je la laissai tranquille mais, au sommet de la colline, je me retournai. Difficile d'en jurer à cette distance, pourtant elle semblait pleurer. Qu'avaient-ils fait à Nicoletta ?

Je repartis vers le village, à travers un champ de sparte sur le point d'éclore non loin des lianes de l'ouest. Je l'examinai de près. En séchant, les bords ondulés des feuilles s'aplatiraient pour ressembler à la plante toxique.

Quelque chose me frappa violemment en travers des épaules et je tombai la tête la première dans la sparte. Peut-être était-ce un aigle. Peut-être étaient-ils revenus. Je voulus me relever, m'enfuir sans me retourner, mais je reçus un nouveau coup dans le dos et j'aperçus des pieds tandis que ma tête heurtait le sol encore une fois. On s'agenouilla sur mes épaules et on me maintint le visage dans l'herbe. Je hurlai, mais j'avais du mal à respirer, et la sparte et la terre contre ma bouche étouffaient mes cris. Qui était-ce ? J'avais cru reconnaître des pieds d'homme et je voulus regarder à nouveau, mais quelqu'un d'autre m'attrapa les jambes, les écarta en me soulevant, et les

hanches d'un homme butèrent sur mes cuisses tandis qu'il enfonçait son pénis en moi. Je me débattis pour me dégager et m'enfuir. En vain. Il me faisait mal, à aller et venir en moi, à sec, violemment, et mes hanches trop écartées étaient au supplice. J'agitais pieds et mains sans rien pouvoir attraper. Je voulais leur faire mal, je ne réfléchissais pas, je n'étais que douleur et colère – impuissante.

Il se retira et me laissa tomber. La sparte m'écorcha les genoux. Ils me matraquèrent encore le dos. Je retins ma respiration : mes côtes, mes épaules, mon entrejambe, mes genoux palpaient. Le bruit de leurs pas résonna dans le champ comme ils s'enfuyaient. Je me redressai aussi vite que je pus, mais ils étaient déjà hors de vue et j'étais trop chancelante pour les rattraper. Au bout d'un moment, je vis qu'ils avaient laissé une chemise et un pantalon dans l'herbe près de moi. Un message.

Mon visage était douloureux. Je le touchai : de la terre, et un liquide poisseux. Je sus que c'était du sang avant de regarder mes doigts. Je savais pourquoi on m'avait agressée. J'étais trop précieuse pour qu'on me tue car je pouvais faire des bébés, mais on voulait que je cesse de m'échiner à soutirer la vérité aux parents et de penser que les enfants avaient le droit de vivre leur propre vie – une vie meilleure.

Les parents. Ils avaient fait taire Julian. Ils m'avaient fait le plus mal possible. Je savais ce qu'ils voulaient, et je savais ce que je voulais. Tout ce qu'ils m'avaient fait subir n'y changeait rien. Si ce n'est que désormais j'étais prête à employer tous les moyens : l'hérésie, la rébellion et enfin la guerre.

Lux atteindrait bientôt le faite des arbres. Je me rhabillai. Je m'arrêtai près d'un fossé d'irrigation sur le chemin du village et me lavai entièrement deux fois, trois fois, tout en frissonnant malgré la température clémente. Mes pensées n'étaient que violence.

Les enfants et les petits-enfants avaient remis leurs vêtements. Ou ils le firent en me voyant meurtrie et marquée. Un petit groupe d'enfants sur la place me raconta tout bas ce qu'avaient subi Epi, Blas et Beck, le fils de Léon et loyal partisan d'Higgins, ainsi que Nicoletta, la mère d'Higgins – menaces et passage à tabac. J'étais dangereuse, leur avait-on dit. « Rappelez-vous ce qui est arrivé à Julian. N'écoutez pas Sylvia. » Mais ils refusaient désormais d'obéir. Je leur expliquai ce qu'on m'avait fait, et mon récit leur donna envie de riposter, mais comment ? Moi-même, je l'ignorais.

Aloysha bafouilla en me voyant ; il triturerait sa chemise d'un air penaud.

« Uri a visité la cité arc-en-ciel, dis-je sans attendre qu'il prenne la parole. Ton père savait. Ils savent tous, sans exception. Ils ne veulent pas qu'on parte. »

Son visage se fronça sous l'effet de la confusion.

« Ils ont peur du bambou arc-en-ciel. Et peur de moi, ajoutai-je. Dors avec moi ce soir. » Il me regarda fixement, bouche bée. « Apporte un couteau de chasse. » Il cligna des yeux puis hocha la tête. Peu importait s'il comprenait pourquoi je lui demandais cela.

J'allai voir Octavo. Blas annonça qu'il allait mieux, mais il n'en avait pas l'air. Tout le côté droit de son visage s'était affaissé et son élocution était pâteuse. De la salive coulait au coin de sa bouche.

« Ma grande, tu es blessée.

- C'est Véra qui est derrière tout ça. Tu es au courant. Rappelle-toi Julian. Il faut qu'on l'arrête. »

Il passa sa main valide sur son visage comme s'il suivait la limite entre la moitié mobile et la moitié paralysée. « On s'attendait au paradis. À trouver le paradis. Sais-tu ce que tu as découvert ?

- Un lieu de vie plus agréable, dans la cité. Tu ne voulais pas y aller, mais moi si. Et d'autres veulent y aller avec moi.

- Les ossements que tu as découverts contiennent de l'ADN. Sur Pax il n'y a que de l'ARN. C'est... pour ça... que c'était la seule cité. Incroyable. Ils ne venaient pas de Pax. D'autres que nous cherchaient le paradis. »

Il me fallut un moment pour comprendre. « Les verriers venaient d'une autre planète ? Comme nous ? » Je ne savais qu'en penser, et je n'avais pas le temps. « Il faut qu'on arrête Véra. Tu peux nous aider ?

- Paula s'était formée au rôle de chef. Véra n'a jamais appris, mais personne d'autre non plus...

- Peux-tu nous aider ?

- Vous aider à quoi ?

- À partir pour la cité arc-en-ciel. » Et à échapper aux parents.

« Le bambou est encore plus intelligent... Vous ferez ce qu'il voudra.

- Le bambou n'est pas si mauvais. Tu ne l'as même jamais vu.

- Oh si, il l'est. Il vous forcera à rester.
- Il m'a demandé de rester. Il a besoin d'eau, de dons, de nous. Les verriers l'aimaient beaucoup, ça se voit dans la cité. Ça ne peut pas être pire qu'ici. »

Il semblait me regarder, mais je n'en étais pas certaine.

« Aide-nous, insistai-je. Dis la vérité. Ça suffira.

- Dire la vérité... » Il hocha la tête d'un air hésitant. « D'accord... la vérité.

- Merci.

- C'est ton avenir, pas le mien. » Il paraissait triste. Je l'embrassai sur sa joue valide.

Blas m'assura qu'il se remettrait, que l'AVC n'était pas aussi grave qu'il en avait l'air. Il s'alarma de mes égratignures au visage et fit mine de me croire quand je lui dis que je n'avais mal nulle part ailleurs. J'essayais de ne pas y penser mais je ne pouvais pas m'en empêcher, et je ne pensais pas qu'à moi.

« Ce n'est pas normal, déclara-t-il. Que va-t-on faire ?

- Tu verras. » Pourtant je n'avais encore aucun plan. Comment les parents réagiraient-ils quand Octavo se mettrait à parler ? Et les enfants ? Les enfants respectaient Octavo, et nous étions plusieurs à l'apprécier. Mais les parents n'en resteraient pas là.

Octavo somnolait quand je quittai le dispensaire. Je regagnai ma chambre à travers le minuscule ramassis de taudis qu'était notre village. Les plantes se servaient de nous mais elles ne nous agressaient pas. Aloysha attendait dans ma chambre et, pendant la nuit, il me serra dans ses bras chaque fois que je me réveillai tremblante d'un rêve où j'étais dans un champ de sparte.

Le lendemain matin, on apprit qu'Octavo était mort. Véra se trouvait à ses côtés au moment fatidique. Beaucoup d'enfants doutaient de sa version et, quand je leur soufflai ce qu'Octavo m'avait dit de la cité et du fruit en me promettant de tout révéler bientôt, ils comprirent ce qui s'était vraiment passé. Les parents étaient au courant de l'existence de la cité et des aliens, et ils avaient peur - peur au point de tuer à nouveau. Qui serait le prochain ? Nous devions les arrêter, et j'en étais capable.

Les funérailles d'Octavo eurent lieu dans la soirée. On marcha au rythme des parents les plus lents, qui avançaient laborieusement avec cannes et béquilles à travers les champs scintillants de vers luisants. Ces champs, ces rudes lopins verts, étaient leur seul espoir et leur seule réussite. Le silence prévalait au milieu des sanglots, et je pleurais moi aussi : sur Octavo, sur la détérioration tragique de la situation. Ils m'avaient agressée. Ils avaient tué Julian et son père. Si je ne réagissais pas, cela ne ferait qu'empirer.

On descendit Octavo dans une tombe au pied des lianes blanches qu'il exérait.

« Plus que quiconque, il voulait que Pax soit un succès, déclara Véra. Il a cherché des plantes vivrières, il nous a aidés à trouver notre place sur notre nouvelle planète et à comprendre comment vivre ici en paix. Il nous a accordé sa confiance et son soutien pour que nous puissions former une nouvelle communauté, une nouvelle société. » Elle citait la Constitution. Des mots auxquels elle ne croyait pas. Je me préparai à agir.

Elle ramassa une pelle posée près de la tombe, sans même envisager que quelqu'un d'autre puisse prendre la parole - et surtout pas moi.

« Octavo était un menteur, comme tous les parents », lâchai-je.

Elle se retourna. « Comment oses-tu ?

- Vous savez tous que la cité existe, vous le savez depuis le début. »

Elle brandit la pelle comme une arme, avec un rictus féroce. Elle se tenait à plusieurs mètres de moi. Je me précipitai vers elle en sortant le couteau à pointe empoisonnée dissimulé dans un étui sous ma chemise.

Son visage se déforma alors qu'elle criait : « Recule ! »

Elle ne méritait pas qu'on lui obéisse. Je la désarmai : la pelle tomba par terre.

« Arrêtez-la ! hurla-t-elle. Elle ne peut pas faire ça ! »

Mais je ne voyais rien d'autre que tout ce qui s'était déjà produit et tout ce que je pouvais empêcher. Je levai le couteau et l'abattis sur elle. La lame rebondit affreusement sur ses côtes, et elle vagit comme une chauve-souris jusqu'à ce que je tourne la lame et l'enfonce des deux mains avant de pousser son corps dans la tombe. J'inspirai profondément. Ce n'était que le début.

Quand je me retournai, je vis Aloysha et Blas aux prises avec le fils de Véra, Ross. Bryan était déjà à terre, hurlant, sous l'œil de Nicoletta qui lui avait pris sa canne et la tenait comme une matraque. Les parents beuglaient que j'avais violé telle ou telle règle ; Nicoletta et Cynthia

rétorquaient sur le même ton que j'avais raison. Les petits-enfants poussaient des cris stridents et Higgins, planté devant eux, levait les poings en direction des parents.

Les gémissements de Véra se turent. Était-ce ainsi que Julian était mort ? Je n'arrivais pas à regarder dans la tombe. La nouvelle Pax commençait mal, je devais faire quelque chose. Je levai les mains – l'une d'elles tachée du sang de Véra. Les enfants appelèrent au silence.

« Ils savaient tous que la cité existait, et ils avaient peur, déclarai-je. Il est arrivé quelque chose aux verriers, et ils tenaient le bambou arc-en-ciel pour responsable. »

Bryan voulut intervenir. « Tais-toi ! » ordonna Nicoletta.

Je poursuivis : « Mais ce n'est pas pour cette raison que les parents ont menti. Ils avaient un rêve. Ils voulaient fonder une nouvelle société, une meilleure version de la Terre. Ils pensaient y arriver à force d'épreuves. Et plus la vie était dure, plus ils pensaient tenir leur nouvelle Terre.

- Exactement ! s'exclama Bryan.

- Mais ça ne marche pas, dit Nicoletta. Ce n'est pas un monde meilleur.

- Ils ont leur nouvelle société, repris-je. C'est nous. Nous sommes capables de faire nos propres choix. Nous, les enfants. Octavo m'a demandé si je voulais une vie qui en vaille la peine. Oui, il existe un meilleur endroit où vivre. Il est temps de choisir un nouveau modérateur. »

Je balayai l'assemblée du regard. Tout le monde m'observait, immobile.

« Qui souhaite que Pax ne soit pas qu'une épreuve sans fin ? demandai-je. Qui n'a pas peur du changement ? Votez pour moi. Je serai modératrice, et nous ferons plus que survivre. Les parents voulaient une nouvelle Terre. Ce que nous voulons, c'est Pax. Le temps des parents est terminé. Votons. »

Des mains se levèrent en ma faveur : Aloysha, Rosemary, Daniel, Léon, Nicoletta, Cynthia, Enea, Mellona, Victor, Epi, Blas, Ravi, Carmia et Hroc. Plus Higgins et bon nombre de petits-enfants. Et un parent : Ramona. Je n'appelai pas ceux qui étaient contre moi à voter.

Ainsi se passa la révolte. Je devins modératrice à la suite d'un vote minoritaire et malgré mon âge : à dix-huit ans, j'étais trop jeune de sept ans d'après la Constitution. Mais quand on eut tout transféré dans la cité arc-en-ciel, j'avais atteint l'âge requis, et j'avais eu deux bébés en bonne santé d'Aloysha. Ross, le fils de Véra, était sans doute un de mes agresseurs, mais une fois qu'il eut vu la cité, il voulut y rester et il travailla aussi dur que les autres pour tout remettre en état.

Lorsqu'on quitta le village pour de bon, il ne restait que quatre parents en vie. Je ne voulais pas les abandonner, même si leurs yeux presque aveugles me regardaient comme une meurtrière en ces derniers jours. On proposa même de les porter ! Quand on partit, le soleil se levait, d'un rouge étincelant. À son coucher, on avait établi notre camp dans la vallée, au-dessus de la chute d'eau. Les chauves-souris fondaient en piqué, vagissant, et j'entendis Véra mourir à nouveau. C'était la fin de la Terre.

Higgins et le bambou



AN 63 – TROISIÈME GÉNÉRATION

« Nous comprenons la nécessité constante de faire des choix, que nos choix ont des conséquences et que la santé, le bonheur et même la vie ne nous sont pas garantis. »

Extrait de la Constitution de la Communauté de Pax

Higgins

Beck a bien fait de m'inviter à la naissance de son troisième enfant, dans la mesure où j'ai déjà aidé à une vingtaine d'autres accouchements au moins, dont celui d'une fippolionne, qui a bien failli m'être fatal. Beck est mon meilleur ami et puis c'est moi le géniteur. D'ailleurs, j'aurais fait un bien meilleur père et mari que lui.

Il arrive souvent un moment lors des accouchements où les femmes paniquent, juste avant de devoir pousser pour de bon ; en cet instant, elles ne pensent pas ce qu'elles disent ou hurlent. Pourtant, à leur place, j'aurais sans doute des envies de meurtre. Les femmes sont plus solides que les hommes, à ce niveau. Indira – la belle Indira aux yeux marron, à la chevelure fluide et ondoyante comme l'eau d'un ruisseau – avait supporté les poussées hormonales, les brûlures d'estomac, les maux de tête et les hémorroïdes pendant trois cent vingt-cinq jours, plus une demi-journée de travail. Recroquevillée en position fœtale, elle pleurait et tremblait dans sa maison toujours impeccable où un berceau attendait l'heureux dénouement. Beck hésitait à la porte, prêt à prendre le large si nécessaire – pas le meilleur mari qui soit, comme je le disais, même si c'était un type costaud, très capable en matière de maçonnerie et de labours. (Je suis beaucoup plus beau, demandez à n'importe qui, et mieux encore : parfaitement symétrique des pieds à la tête, signe d'un excellent patrimoine génétique.)

Indira ordonna à Beck d'ouvrir la porte sur l'averse de grésil car elle avait trop chaud. Elle hurla que son dos ne lui avait jamais fait mal à ce point et que c'était sans doute anormal.

« Ici ? » demandai-je en lui caressant la colonne vertébrale. Elle brailla une réponse que j'interprétai comme un oui, et je jetai un bref coup d'œil à Blas, le vieux médecin.

« C'est probablement la tête du bébé qui appuie contre la colonne, rien de dangereux, dit-il. Tout est normal. » À son grand soulagement aussi.

J'entrepris de frotter son dos juste au-dessus de ses superbes hanches arrondies, mes mains glissant sur la sueur. « Ici ?

- Ne t'arrête pas ! supplia-t-elle.

- Bientôt, le bébé va arriver. Bientôt, bientôt, bientôt, lui soufflai-je. Tu le tiendras dans tes bras, bientôt, bientôt, bientôt. »

Détends-toi, détends-toi. Mais Indira n'était pas du genre à se détendre...

Contrairement aux fippolionnes d'ailleurs, et c'est ainsi que quelques mois plus tôt, en entendant Glaise pousser des miaulements épuisés et désespérés, j'aurais volontiers accouru car je devinais son problème, mais je ne voulais pas l'effrayer. On gardait une troupe d'une douzaine de lions adultes ainsi que leurs petits un peu en amont sur la rivière : ils abattaient des pins pour nous fournir en bois de chauffage et déboiser de nouveaux champs. J'effectuais ma ronde du soir, en tant que responsable des animaux. Les gens s'inquiètent surtout des griffes avant des lions, et ils ont raison : ce sont des faux agiles ; toutefois, quand les lions déterrent des racines, elles ne servent qu'à figoler le travail. Les griffes arrière ne sont pas plus longues que le doigt, mais elles sont

placées à l'extrémité de pattes musclées par le saut. Un lion peut vous arracher les intestins et les projeter par-dessus le dôme d'une maison d'un seul coup de patte. Avec un petit effort supplémentaire, il peut abattre un arbre.

Glaise gisait recroquevillée sur le flanc, tressaillant au milieu d'un nid de feuilles et de bûches. Le cerveau des lions n'étant pas assez développé pour mériter une grosse tête, les naissances ne sont pas difficiles et, en général, les gros fipps et moi restions à distance respectueuse les uns des autres. Le groupe avait adopté cette attitude face à Glaise ce soir-là. En bon imbécile que je suis, je m'approchai en imitant le ronron de leurs échanges habituels : « Qu'est-ce qui ne va pas, Glaise ? Tu as un problème, ma belle ? Ça ne se passe pas comme tu veux ? Laisse-moi jeter un œil, je ne te ferai pas de mal. Détends-toi, détends-toi. »

Je touchai ses griffes comme ils le font en guise de salut, ronronnai et caressai ses longs poils en la laissant renifler ma figure. Ses lèvres préhensiles se tordaient de douleur sous l'effet d'une contraction ; elle cligna des yeux, épuisée, découragée, et miaula de nouveau. Son haleine fétide n'était pas du tout normale pour une lionne en bonne santé. Elle avait replié ses pattes arrière sur son poitrail et sa fourrure dégoulinait de sang et de fluides divers.

« T'en fais pas, Glaise, tout va bien, laisse-moi jeter un œil, laisse-moi faire. » Je repoussai ses pattes, et elle se déplia un peu. « Détends-toi, c'est bien. » Une petite patte couverte de fourrure blonde luisante dépassait de la fente vulvaire, juste en dessous du sternum – trois précieux doigts terminés par autant de perles prêtes à se muer en griffes. Les lions naissant la tête la première, comme les humains, ce n'était pas bon signe. Je touchai la patte, et les doigts se plièrent. Il y avait peut-être une chance de le sauver. Je palpai l'abdomen de Glaise pour me faire une idée de la façon dont le petit se présentait. Les griffes maternelles me caressèrent le dos, tout doucement – elle me remerciait. Le bébé n'était pas tout à fait en position transverse d'après ce que j'en percevais, à moins que ce qui me semblait être la tête ne soit que son ventre tendu, mais Glaise était dilatée et j'avais peut-être une chance de faire sortir son petit.

Pitman, le mâle dominant, qui était resté en bordure de la clairière, gratta le sol de ses griffes en grondant, les yeux rivés sur moi.

Mon massage se fit plus énergique. Les griffes de Glaise accrochèrent le col de mon manteau et commencèrent à le déchirer. « Détends-toi, détends-toi... Déchire tout ton soûl si ça te soulage. » J'étais à genoux à côté d'elle, à portée de sa patte arrière. « Reste bien détendue, ma grande. » Je tirai un peu sur le membre du bébé tout en malaxant le flanc de la maman pour tenter de faire passer la tête, en vain. On était tout près du but et elle avait une contraction, mais on n'arrivait à rien si ce n'est compliquer encore les choses pour le lionceau. Glaise gémissait à me fendre l'âme.

Sans trop réfléchir, je remontai ma manche et enfonçai le bras dans la matrice chaude et glissante aux muscles bandés ; la tête était toute proche, et les griffes de Glaise traversèrent mon col et mon manteau jusqu'aux franges. Mes doigts se refermèrent sur la tête du bébé, autour du mufle, et je la guidai vers sa patte tendue ; Glaise poussa soudain tandis que je tirais, tirais le membre et le mufle dans le canal utérin. Ses griffes s'enfoncèrent dans mes cheveux – le mufle rose était sorti à présent –, elles glissaient comme des rasoirs sur mon crâne et mes cheveux me tombaient sur les épaules. La tête du bébé émergea à la poussée suivante et je lui nettoyai le mufle et la gueule tandis que la mère poussait encore, déchirant un peu plus mon manteau. Le bébé était là. Il prit une inspiration, vagit ; je le montrai à Glaise – c'était un mâle – et le lui confiai. Les griffes quittèrent mon crâne. Elle le léchait, il la léchait en retour, tous deux affaiblis mais enthousiastes, et je reculai lentement en ronronnant. Un beau bébé heureux, du bon boulot de la part de sa jolie maman.

Pitman s'approcha de moi en grondant. Je me relevai. Il se dressa sur ses pattes postérieures. Je lui arrivais à la poitrine, de sorte que j'étais franchement désavantagé. Il était capable de bondir plus vite que je ne courais : la fuite ne me mènerait nulle part. Mais j'avais toujours eu une certaine affinité avec les lions, comme avec les chats. Les Verriers ou d'autres avaient domestiqué les deux espèces. Je me disais que Pitman saurait sans doute jouer les numéros deux si je parvenais à lui faire comprendre que j'étais le numéro un.

J'avancai d'un pas. Il sortit les griffes, et mon désavantage devint d'autant plus criant. Je grondai et levai mes mains aux doigts chétifs de l'air le plus menaçant possible tout en me demandant si les lions savaient rire. Il m'aurait fallu un gros bâton, mais je risquais de me faire découper si je me penchais pour en ramasser un. Toutefois, il désirait juste affirmer son autorité, et il me balança une pelletée de terre et de cailloux d'un coup de patte. Anticipant l'impact, je reçus le tout dans un pan intact de mon manteau. Je pris une pierre et la lui jetai violemment sous le

sternum, en visant sa virilité, et j'eus encore un coup de chance. Il rugit et se plia en deux, pour se relever aussitôt, prêt à bondir. Je lui lançai une autre pierre sur le mufle – qu'il avait plus tendre encore, je l'espérais. Dans le mille ! Il tomba au sol. Pour enfoncer le clou, je déversai sur lui la terre recueillie dans mon manteau. Il resta prostré, le mufle sanglant. Il avait compris.

Je fis le tour de la clairière en tendant la main vers les autres lions, et je dus fournir un effort de volonté pour l'empêcher de trembler. Quelques jeunes mâles me reniflèrent et je retins mon souffle en attendant qu'ils décident ou non de me défier. La troupe tout entière gardait les yeux sur moi. Rien. Je caressai Glaise, son lionceau, et partis avec toute la morgue dont j'étais encore capable.

C'est ainsi que je revins à la cité à la nuit tombante égratigné, maculé de sang et tondu ; je frissonnai, le souffle court, en me rendant compte que j'avais épuisé en un soir la chance de toute une année. En réalité, domestiqués ou non, les lions auraient pu me tuer sur place – même les fipochats étaient capables de tuer, alors eux... Quel genre d'imbécile étais-je ? Un imbécile qui s'en tirait bien, mais le jeu en valait-il la chandelle ?

Indira se précipita vers moi en criant : « Higg ! Higg ! » et quand elle vit que j'allais bien, que le sang dont j'étais couvert était celui de Glaise, elle retourna à son métier à tisser, en bonne ouvrière. Les femmes sont solides, mais pas toujours dans les circonstances que je voudrais. Elle était déjà enceinte.

À présent, en plein travail, elle avait décrété que marcher soulagerait peut-être son dos, et elle avait raison. Elle se retrouva bientôt à quatre pattes, en train de pousser. Beck, dans son rôle purement décoratif, traînait toujours près de la porte. Je m'agenouillai devant Indira pour essuyer la sueur d'un visage que je vois parfois avant de me réveiller dans un lit vide. Elle discutait maintenant et respirait normalement, sans qu'on ait besoin de le lui rappeler. Blas, assis sur une chaise derrière elle, lui tendait un miroir pour qu'elle voie le travail se faire. Un autre soignant attendait avec des serviettes, de l'eau chaude, des couvertures et des couches, prêt à fournir ce dont on aurait besoin tout en s'occupant du feu pour garder tout le monde au chaud. Beck passait de temps en temps la tête dehors pour échanger quelques mots avec on ne savait qui – il ne pouvait pas s'éloigner davantage sans avoir l'air de battre lâchement en retraite.

La tête apparut, émergea, puis une épaule – deux épaules, humides et merveilleuses – et enfin le bébé tout entier. Je le nettoyai un peu avec Blas qui l'examina rapidement, puis Indira s'effondra dans un lit pour prendre le nourrisson, une belle petite fille dotée de puissants poumons. Je m'extasiai sur elle avec Indira, les soignants en firent autant, et Beck trouva enfin le courage de venir jeter un œil. Tous fascinés, nous nous félicitâmes mutuellement. Cela nous tint occupés jusqu'à l'expulsion du placenta.

Une nouvelle petite fille. J'ignorais comment Indira et Beck l'appelleraient, mais j'étais prêt à lui chanter des chansons et à tondre un lion pour tenir au chaud nuit et jour ses petits pieds si délicats dans des chaussons poilus.

La mère d'Indira passa rapidement pour annoncer qu'elle allait chercher les autres enfants. J'aidai à remettre de l'ordre en vue des visites. « Elle est mignonne », déclara en arrivant Lune, la grande sœur du bébé, émerveillée devant ses doigts et ses oreilles minuscules. Lune, quatre ans, était ma fille elle aussi, et son frère Foudre, bientôt dix ans, mon fils. J'ai un paquet d'enfants (la stérilité, cette malédiction de Pax, demeurant un problème, mais pas pour moi) et comme j'ai des gènes impeccables, les disperser généreusement ne posera aucun problème dans les générations suivantes.

Je balayai le sol et rapportai le matériel emprunté au dispensaire, me renfrognant à chaque pas. Passé l'émoi de la naissance, chaque fois je me retrouvais seul avec ma dépression post-partum personnelle, une dépression liée au paradoxe philosophique d'être le père d'un enfant sans l'être tout à fait.

Ce casse-tête était soluble dans la truffe vieillie. Les lions ne mangent pas les truffes fraîches, bien que sucrées et répandues – sans doute parce qu'elles sentent le trilobite pourri –, mais la fermentation en adoucit la saveur. Je ramasse celles qu'ils déterrèrent, je les fais bouillir dans l'eau et j'ajoute un bulbe-à-beurre (que les lions mangent et que je dois donc arracher moi-même) ; au bout de quelques jours, je filtre la mixture, la verse dans une bonbonne que je scelle à la cire de pin, puis j'attends un mois voire plus. L'alcool obtenu est ma plus grande faiblesse (après les femmes) et une source fiable de réconfort.

Je suis un expert en matière de truffe. Les bonnes truffes sentent le chardon, les amandes grillées, la rivière au soleil couchant par une douce soirée qui conclut une bonne journée et augure

d'une bonne nuit. Je saisis deux grandes bonbonnes stockées chez moi – je n'avais ni la plus grande maison ni la plus belle, mais elle me suffisait. Le dôme avait été correctement réparé, mais quatre des six alcôves étaient irrécupérables et les murs avaient été remontés, bêtement linéaires. Je disposais néanmoins de toute la place nécessaire pour caser un lit, une chaise, une table, quelques outils, des instruments de musique bien sûr et tout un stock de truffe vieillie.

Les bonbonnes dans les bras, la guitare en bandoulière dans mon dos, sous le manteau, je me dirigeai vers la maison commune – le plus grand bâtiment de tout Pax, où les Verriers eux-mêmes avaient dû tenir leurs assemblées, avec bancs intégrés sur tout le périmètre et un toit si large qu'il était soutenu par des colonnes. Le grésil s'était mué en une averse glaciale et les franges de mon manteau dégoulineraient le temps que j'arrive. Les franges ne tiennent pas chaud, mais elles sont du meilleur effet sur moi et j'ai donc effrangé tous mes vêtements.

De toute façon j'appréciais ce trajet malgré le mauvais temps, ou du moins j'essayais. La cité a un charme particulier sous la pluie, la nuit. Les toits de verre luisaient des reflets des foyers qu'ils abritaient, et le halo de la petite bougie dans ma lampe suggérait les contours des jardins et du bambou qui poussent autour des bâtiments, leur feuillage étioilé par l'hiver et étincelant de pluie – une esquisse, comparé à la solide réalité de la cité en plein soleil. On entendait mieux qu'on y voyait toutefois, pour qui prêtait l'oreille. Le bruit des gouttes révélait ce que dissimulait l'ombre : la courbe des murs, l'enchevêtrement des feuilles, le pavé plat. Il faut une bonne oreille pour apprécier la beauté d'une nuit froide et humide. Le temps d'arriver à bon port, je conclus que je ne l'avais pas assez fine pour savourer à sa juste valeur une promenade nocturne sous une pluie glaciale.

Carilla, qui portait assez de bijoux de bambou pour alimenter un bûcher, m'embrassa sur la joue à mon entrée. Je connaissais ces lèvres douces et pulpeuses, si tièdes, mais son baiser fut chaste, comme si elle n'avait jamais gémi d'extase dans mon lit. Elle était enceinte et resplendissante à présent – grâce à moi. Orson, son mari, me parla au passage de travaux agricoles pour les fippochats. Paloma, adorablement potelée, m'embrassa tout aussi chastement, la petite Sierra dans les bras. C'était ma fille, et elle avait mon sourire. Sierra m'embrassa elle aussi, et sa poupée en fit autant – une poupée articulée aux yeux d'agate que j'avais sculptée pour elle dans de l'ivoire végétal. D'autres femmes m'embrassèrent sur la joue et me demandèrent des nouvelles d'Indira et du bébé, mais seuls mes parents me demandèrent comment *mon* bébé allait. Personne n'a autant de petits-enfants qu'eux, mais il est des affaires privées qu'on n'aborde pas en public.

Gâcher la fête par dépit ? Pas mon genre. Tous mes enfants étaient là. Jefferson et Lief venaient de perdre une incisive. Lief avait mon regard, mais le mien ne pouvait pas paraître aussi triste, si ? Tatiana avait appris de nouvelles tables de multiplication. À seulement six ans, elle abordait tout avec sérieux et elle était grande pour son âge – deux qualités qu'elle n'avait sûrement pas héritées de moi. J'avais offert de la laine de lion à Hathor, qu'elle avait filée pour se tricoter un bonnet, et son jumeau, Forrest, en voulait aussi. Orion voulait savoir si Tiffany avait raison de prétendre que les fippochats comprenaient tout ce qu'on disait, parce qu'elle en avait un qui tapait de la patte le nombre de fois correspondant au chiffre qu'on lui donnait, tant qu'il n'était pas trop grand. Je répondis que les chats étaient plus malins qu'on ne le croyait tous.

Bjorn, un enfant toujours calme, paraissait fasciné par la quantité de mets qu'on apportait sur les tables, et je restai près de lui à partager son ravissement : le travail prolongé d'Indira avait laissé à l'équipe de cuisine le temps de se préparer. Des pâtisseries, deux types de pain, de la saucisse, du poisson fumé, trois variétés de fruits secs, des oignons au vinaigre, des oiseaux en daube, des salades, des crabes ramifiés et des ignames. Un grand festin pour un hiver – plus que nous ne pouvions manger. Mais on essaierait de tout finir, après avoir mis de côté les meilleurs morceaux pour Indira. Je gardai la truffe en prévision de l'arrivée de Beck. J'espérais qu'il ne tarderait pas et, en même temps, qu'il n'abandonnerait pas Indira avant de lui avoir offert tout son réconfort – des attentes incompatibles incluant l'espoir sincère qu'il fasse enfin quelque chose pour elle. Il m'avait déçu. J'espérais qu'au troisième enfant, il aurait appris à se tenir.

Il arriva alors que les petits commençaient à fatiguer. Ils avaient mangé, chanté et dansé jusqu'à ce que même les fippochats, ces fêtards à fourrure verte, s'en aillent vers leurs clapiers en traînant la queue. J'avais contribué à l'animation de la soirée. Personne ne connaît plus de comptines à danser que l'oncle Higg. J'avais une nouvelle chanson sur les lunes et Lux pour les plus jeunes, et même les adultes s'étaient joints à nous :

Galilée, c'est une lune un peu peste

*Qui se couche trop tôt et se lève à l'ouest.
Elle ne donne pas l'heure mais toujours elle luit,
Pour qu'on la voie de jour comme de nuit !*

Les enfants s'animèrent quand Beck arriva. « Le prénom ! Le prénom ! scandèrent-ils comme à chaque fête de naissance.

- Neige ! » annonça-t-il. (Neige ? C'est un prénom, ça ? Je continuai toutefois à sourire : l'oncle Higg doit montrer l'exemple.)

Les enfants firent de leur mieux pour chanter Neige et danser encore, mais ils tombaient de sommeil. Je ralentis le tempo pour transformer la chanson en berceuse et ils finirent par se poser au sol comme des flocons de neige, bientôt endormis...

Peu après, j'ouvris la bonbonne et servis des louches d'alcool vieilli, brun rouge et parfumé. « De la truffe pour ceux qui veulent, un punch fruité ou du thé pour ceux plus enclins à décliner ou combiner », comme on dit. Il était l'heure de fêter ce bébé ! Le quinzième pour moi, dont douze avaient survécu. On aurait pu croire que j'étais blasé, mais on ne fête jamais assez l'arrivée d'un bébé, quel qu'il soit - pas seulement les miens, mais ceux des lions, des chats, des chauves-souris, des oiseaux et des lézards, depuis des milliards d'années à travers la galaxie et l'univers. Avec la truffe toutefois, on est sur la bonne voie.

Sylvia leva sa tasse. « Tous les bébés sont uniques, mais Neige a quelque chose de particulier. À compter de ce jour, nous sommes cent Pacifistes. C'est un nombre fantastique, et cela n'a rien à voir avec le fait qu'il soit rond. Il est fantastique parce qu'il ne cesse de grossir. Neige est quelqu'un que nous avons toujours désiré, comme tous les bébés avant elle et tous ceux qui suivront, et comme chacun ici. Nous sommes cent aujourd'hui. À la santé de Neige ! »

Assez vite, après deux grandes tasses de truffe pure, je demandai à Beck : « Pourquoi Neige ? » J'avais craint un choix idiot puisqu'il avait appelé les deux autres Lune et Foudre. Pourquoi Indira lui laissait-elle choisir les prénoms ?

« Tu désapprouves, dit-il.

- Ça... ça évoque la nature, j'imagine.

- Il neige dans les montagnes alors je me suis dit : Neige. Tu détestes, hein ?

- Neige ?

- Neige. Ma fille. C'est moi qui ai choisi.

- Je me posais juste la question.

- C'est mon rôle de choisir son prénom.

- Tu n'as pas fait grand-chose pendant l'accouchement, je comprends bien que tu veuilles te rattraper.

- Tu sais, ça me fait mal de voir tout ce que traverse Indira.

- Elle traverse de sacrées épreuves. C'est pour ça qu'elle a besoin d'aide.

- Il y a des choses que je ne peux pas faire.

- Il y en a que tu ne fais pas.

- C'est là que tu entres en jeu.

- Je ne parlais pas de ça.

- Pourtant c'est vrai. Tu as fourni les gènes. Je fournis le prénom.

- C'est sûr, tu y as mis du tien.

- C'est son prénom, Neige. C'est ma femme, mes enfants. Ton rôle s'arrête là. »

J'y réfléchis quelques instants. Il avait raison. En même temps j'aurais préféré un vrai prénom comme Anna ou Rosemarie. Et pour Foudre et Lune aussi. En réalité, j'aurais préféré beaucoup de choses, et lui qui n'avait rien fait récoltait néanmoins tous les fruits. Il avait donné à ce bébé un prénom idiot en sachant qu'il me déplairait, rien que pour affirmer ses droits, comme Pitman qui m'avait aspergé de terre.

Je lui flanquai mon poing en pleine figure.

Il tituba, la main sur le nez. Je ne l'avais pas frappé assez fort. Il était encore debout et il saignait à peine. Il me regarda et se mit à rire. J'envisageai de le frapper à nouveau. On nous regardait, mais personne ne faisait mine de vouloir m'arrêter.

« Higg ! » Il passa un bras fraternel autour de mes épaules. Je voulus reculer, mais trop tard. « Tu fais peur aux lions, mais pas à moi. Tu es le plus gros veinard de Pax. Les femmes, les enfants, la truffe, tu as tout ce que tu veux, quand tu veux. »

À ce stade, il me serrait carrément dans ses bras. Il paraissait avoir bu plus de truffe encore que moi. Dans cette position, impossible de lui mettre un coup proprement.

« T'es mon meilleur ami, Higg. Neige est un magnifique prénom. Le prénom parfait.

- Si tu le dis.

- Je le dis. C'est pas contre toi.

- Pas contre moi. » Je me décevais. J'aurais quand même pu cogner mieux que ça ! Mais non. Je me dégageai. « Je crois que je vais prendre un thé, déclarai-je, et Sylvia me rejoignit près de la théière pour me tendre une tasse de truffe, l'air solennel.

- Avant, je m'énervais facilement, dit-elle.

- Je suis resté très calme.

- Je sais. Tant mieux. »

Elle m'invita à m'asseoir avec elle. Je ne me rappelle pas le jour où elle a tué l'ancienne modératrice pour nous sauver mais, d'après ma mère, Sylvia a changé ce jour-là. Je me rappelle l'installation dans la cité Arc-en-ciel. Je trouvais Sylvia intelligente et puissante. Je l'aimais comme un petit garçon, et ce sentiment ne s'était jamais étiolé tandis qu'elle se ridait et que ses cheveux blanchissaient. On s'installa sur un banc près du mur du fond, et j'avalai une grande gorgée de truffe.

« C'est pas juste, dis-je comme un enfant. J'aime Indira, et elle reste avec Beck.

- Les goûts et les couleurs, ça ne s'explique pas. » Elle sirotait sa truffe.

« Je veux me marier, je veux... Indira.

- Et aussi Zoé, Paloma et Carilla.

- Elles aussi. N'importe qui. Elles devraient vivre avec moi - au moins une !

- Tu connais les chiffres. Il y a plus d'hommes que de femmes. Si tu n'étais pas fertile... »

Certes. Ivan et Tom habitaient sans doute ensemble par dépit. J'avalai une longue gorgée d'alcool. « Les femmes ne m'aiment pas. Elles se servent de moi.

- Elles savent qu'elles peuvent compter sur toi en toutes circonstances.

- Et Beck... Tous les hommes me traitent comme si j'étais le jouet de ces dames.

- Non. Ils te voient bien avec les fippolions. C'est toi le mâle dominant de cette troupe. Ça impressionne tout le monde. Moi y compris.

- D'accord. Les femmes m'aiment, les hommes me respectent et les lions me craignent. » De l'extérieur, on devait sans doute voir les choses sous cet angle. « J'imagine que je n'aurais pas dû frapper Beck. »

Elle haussa les épaules. « Ce ne sont pas mes affaires. »

Mais le lendemain matin, une fois sobre, je compris qu'elle en avait quand même fait son affaire.

Le soir, je rendis visite aux lions. En chemin, j'écoutai les chauves-souris qui volaient dans le ciel. La plupart des chasseurs connaissent quelques mots de leur langage, mais j'en comprenais beaucoup plus. Là, pourtant, elles n'avaient pas grand-chose à dire : « À manger ! », « Où ? », « Ici », « Quoi ? », « Insectes », « Beaucoup ? », « Oui. Venez ! ».

Pitman me salua d'un rugissement auquel le reste du groupe fit écho. Il s'approcha en trotinant. J'avais un grand bol de racines de truffes pour lui - ce que je retire après la première fermentation, l'odeur de trilobite pourri remplacée par l'alcool. Il les dévora, heureux d'être le dauphin d'un dominant porteur de cadeaux si remarquables. J'avais pris une petite bouteille pour moi et je m'assis sur une bûche dans mon manteau bien chaud pour la siroter et regarder la lune danser. Il posa sa longue tête étroite sur mes genoux et je grattai sa crinière osseuse. Il se mit à roucouler. D'autres lions vinrent s'affaler autour de moi, et ils roucoulèrent de concert. Je me joignis à eux sans bien savoir ce que je chantais, et on offrit notre sérénade au soleil couchant, heureux.

Les femmes me mentent. Les hommes se moquent de moi. De gros animaux un peu bêtes me prennent pour l'un des leurs. Mais les enfants m'aiment. Et j'ai de la truffe. Au couchant, près de la rivière, par un soir d'hiver où les aurores dites polaires commencent à briller, cela a la saveur des bons moments qu'on ne se rappelle pas bien mais qu'on a sans doute déjà vécus, ou qu'on vivra peut-être demain - il n'y a qu'à attendre.

Le bambou

Les cellules en croissance se divisent et s'allongent, les organes s'emplissent de sève et mûrissent. Ainsi s'ouvre une nouvelle feuille. Des centaines aujourd'hui, de jeunes feuilles tendres au soleil. Avec la brûlure de la lumière vient le glucose pour synthétiser l'amidon, la cellulose, les lipides, les protéines, tout ce que je veux. Dans les quantités dont j'ai besoin. De joie, je développe feuilles, branches, chaume, tiges, pousses et racines de toutes sortes.

L'eau coule dans les tuyaux réparés par les étrangers comme des veines dans les feuilles ; elle me libère de la pluie et des saisons, de sorte que je peux me développer à volonté. L'eau nourrit les champignons microscopiques de mes racines qui génèrent de l'azote pour les acides aminés. L'eau permet d'accroître la transpiration des feuilles et donc la photosynthèse : la croissance stimule la croissance et apporte la satisfaction.

À cause des animaux étrangers, je suis plus qu'hier : plus grand, plus intelligent, plus fort. Aussi fort qu'autrefois. Dans la cité, je règne. En dehors, des bosquets et des sentinelles me protègent et me nourrissent. Je transforme la lumière en substance. Partout, je contrôle l'ensoleillement.

L'intelligence se galvaude chez les animaux, avec leurs vies étroites et répétitives. Ils parviennent à maturité, se reproduisent et meurent plus vite que des pins. Chaque animal est équivalent à ses ancêtres, jamais plus intelligent, jamais différent, jamais unique, il répète l'expérience de ses prédécesseurs. Toutefois, avoir plus d'intelligence implique moins de contrôle. Les champignons idiots sur mes racines sont fiables, mais les insectes messagers vont et viennent avec les saisons, les animaux plus gros deviennent résistants aux addictions, et les premiers étrangers, ceux qui ont bâti la cité, l'ont abandonnée – et moi avec – sans explication ni raison alors qu'on venait juste de commencer à communiquer. Ont-ils pris la fuite en découvrant ma nature, ou étaient-ce au fond des traîtres ?

Leur intelligence m'époustouflait, bien supérieure à celle des autres animaux et plantes. Je n'aurais pas pu devenir ce que je suis sans leur irrigation, leur protection, leurs excréments et leur compost. J'ai souffert quand ils m'ont abandonné il y a presque deux siècles – des années qui auraient dû être excellentes, passées à renoncer à certaines capacités pour préserver mes racines, car que suis-je sans souvenirs si ce n'est une herbe ? Que suis-je sans pollen pour communiquer, sans nectar à fournir aux insectes en échange des informations qu'ils collectent pour moi, sans graines ni spores pour disséminer des idées, sans racines à solliciter de bosquet en bosquet, sans lentilles pour voir, sans cristaux pour percevoir les ondes électriques ?

Engourdi et presque aveugle, assoiffé, infirme, jauni par la malnutrition, enfermé dans de vieux souvenirs trop coûteux à entretenir et trop précieux pour que je les laisse mourir, à court de racines de stockage, c'est à peine si j'ai remarqué ces nouveaux étrangers. Les jours passaient dans la lumière tandis que j'espérais qu'ils me sauvent. Pourtant, à leur arrivée, je fus presque trop lent à ajuster mes fruits pour les accueillir et les tenter. Leur métabolisme ne m'était pas familier, mais il était déchiffrable. Des insectes m'apportèrent des échantillons de chair et j'appris.

À présent, je porte des fruits qui plaisent aux étrangers et les gardent en bonne santé – un équilibre complexe entre le plaisir et l'utilité. Ils me donnent de l'eau et des nutriments, dressés comme des fippochats par les lianes blanches, mais ils sont bien plus que des fippochats car, comme les premiers étrangers, ils font des plantes et des animaux leurs serviteurs. Par exemple, les tulipes recherchent la domestication, leur intelligence infime les pousse à se soumettre ; je les ai encouragées ainsi que d'autres à servir les étrangers, et j'ai protégé leurs cultures de plantes concurrentes.

J'aurais péri sans ces nouveaux étrangers. Je mourrai sans eux, mais j'ai pu constater que l'intelligence rend les animaux instables.

Je dois communiquer avec eux et j'en ai enfin la force. Je fais pousser un rhizome destiné à stocker ce que j'apprends, mais il ne contient pour l'instant que de la moelle. Je n'ai pas encore profité de leur intellect pour m'en servir comme de phosphates.

Le soleil se lève. Doté d'yeux à hauteur de nombreux nœuds, je les vois se réveiller et s'affairer. Beaucoup vont au pont près de la rivière pour gagner les champs. J'ai remarqué des couleurs sur leurs vêtements. Ils distinguent les couleurs. Ils verront les miennes, grandioses et irrésistibles, et ils sauront que je n'ai rien d'une liane blanche, qu'eux et moi devons absolument établir une communication sérieuse.

L'intelligence des animaux ne grandit jamais, la mienne si. Notre relation sera fructueuse.

Dans le vent, les pollens – le peu qu'il y a – évoquent la menace de croque-feuilles dans les villages de fougères les plus à l'écart de la vallée. L'un de mes bosquets, de l'autre côté de la rivière, signale qu'une troupe de fippolions en a été éloignée – je n'en ai jamais douté, car les griffes des lions sont un outil pour mes nouveaux étrangers, un outil qu'ils contrôlent bien, même si je pourrais facilement pousser les lions à éviter mes rhizomes et rendre mes tiges amères pour leur apprendre la leçon. Je guette le craquement électrique de la foudre. J'attends le goût d'un pollen ou d'une graine messagère, ou une bouchée apportée par un insecte, mais c'est l'hiver et le calme prévaut. L'intelligence triomphe des saisons, mais il y a peu d'intelligence dans le monde.

Higgins

Même les chauves-souris sifflaient d'étonnement. Notre garde qui effectuait son tour habituel de la cité au lever de Lux aperçut le phénomène et courut avertir Sylvia, qui réveilla Raja, la botaniste. En chemise de nuit, les enfants de Raja sur les talons, elles se précipitèrent à la porte côté rivière. Du haut de ses quatre ans, Muriel, la fille de Raja, y jeta un coup d'œil et vint aussitôt me réveiller : « Oncle Higg, le bambou a fait quelque chose de joli ! Dépêche-toi ! »

Je fus donc parmi les premiers à le voir et à entendre l'histoire. Raja parlait déjà de « tableau », alors qu'il n'était encore éclairé que par des torches et bien moins époustouflant qu'il ne le serait en plein soleil. La lumière des torches n'atteignait pas les plus hautes feuilles du bambou, mais il y avait déjà de quoi être pantois.

Le long du chemin qui menait à la porte, les feuilles et les chaumes de bambou, larges comme ma cuisse et d'une hauteur vertigineuse, avaient changé de couleur : une teinte par chaume de chaque côté. Rouge, orange, jaune, vert, cyan, indigo et violet. Le bambou avait recréé un arc-en-ciel de part et d'autre du chemin.

Enroulé dans ma couverture, je m'agenouillai pour parler à Muriel car les enfants préfèrent qu'on se mette à leur niveau. « C'est magnifique, ma puce. Merci de m'avoir réveillé. » Notre souffle produisait de la vapeur. Je pris sa main dans la mienne pour la tenir au chaud.

Sylvia et Raja examinèrent le bambou pendant que Muriel nommait fièrement toutes les couleurs pour moi. D'autres arrivèrent, le regard ensommeillé. Quelques fippochats approchèrent pour frapper et lécher les chaumes colorés ; ils tentaient de croquer des feuilles en bondissant et s'amusaient joyeusement à se fourrer dans nos pattes. Les cheveux couleur truffe lâchés et encore emmêlés au saut du lit, Raja posa un genou à terre pour examiner les racines. Un chat se joignit à elle pour gratter le sol.

Dans le ciel, des chauves-souris sifflaient, gloussaient et pépiaient : « Danger ? », « Non », « Pacifistes ici », « Quoi ? », « Venez ! », « Insectes ? », « Non », « Quoi ? », « Ici », « Quoi ? », « Ici ! ».

« Pourquoi ? » demanda Muriel. Elle pose souvent cette question, avant généralement de livrer sa propre explication.

« Eh bien... pour qu'on le remarque. Je suppose.

– C'est joli. Le bambou nous aime beaucoup. C'est pour ça.

– Je crois aussi. » En réalité, il existait sans doute une raison plus subtile. Ce tableau ne nous était peut-être même pas destiné.

« On devrait lui dire qu'on l'aime aussi.

– Oui, en effet. Mais comment ? En lui chantant des chansons ? En lui fabriquant un jouet ? »

Muriel pouffa de rire.

Au lever du soleil, tout le monde était debout, et certains d'entre nous s'étaient lavés et habillés. Sylvia m'envoya inspecter les bosquets de bambous autour du mur d'enceinte. Je fis mon rapport au cours d'une session d'information officielle dans la maison commune. Tout Pax ou presque était là et il ne restait pas de place sur les bancs. Nicoletta prenait des notes.

« J'ai cherché tout ce qui pouvait sortir de l'ordinaire, sans me contenter du bambou, expliquai-je, au cas où cette manifestation ne serait pas liée à nous.

– Bonne idée, fit Sylvia.

- Mais il n'y avait rien.

- Rien de notre côté non plus », ajouta Raja. Avec une équipe, elle avait inspecté la cité. « Mais le tableau se trouve en un lieu important pour la cité comme pour nous. Nous sommes censés le remarquer.

- Quelqu'un a une observation à partager ? »

Un garçon se leva. « Le bambou arc-en-ciel... enfin, le bambou doublement arc-en-ciel... il ne porte pas de fruits. »

Sylvia prit un air surpris et songeur, comme si elle ne s'en était pas rendu compte. « Cela pourrait avoir son importance. D'autres idées ?

- Il nous aime bien, déclara Muriel. C'est ce que veulent dire les couleurs, et on devrait lui répondre qu'on l'aime aussi.

- C'est exactement mon avis, dit Sylvia. Nous devrions répondre. Mais comment ? »

Des murmures perplexes s'élevèrent pendant quelques minutes. On savait le bambou intelligent, mais à quel point ? Remarquer quoi au juste ? Répondre comment ? Était-ce seulement une bonne chose ?

Sylvia, qui n'était pas du genre à brusquer les débats, discuta tout bas avec Raja jusqu'à ce qu'on ait fini de jacasser, puis elle se leva et prit la parole : « Nous savons tous que le bambou est en bien meilleure forme depuis notre arrivée. Nous lui avons donné de l'eau et de l'engrais, et il nous a donné des fruits qu'il ne cesse d'améliorer. À présent, il semble vouloir attirer notre attention. Je propose de désigner Higgins pour communiquer avec le bambou en notre nom. »

Je me demandai si elle venait vraiment de parler de moi.

« Il commande aux lions, il dirige les chats, il comprend les chauves-souris. Et les bébés. » Gloussements amusés. « Si quelqu'un est capable de communiquer avec une plante, c'est lui. Si tu es d'accord, Higgins, bien entendu, et si c'est la volonté de Pax. »

Elle avait bel et bien prononcé mon nom. Si j'étais d'accord... Je connaissais les « règles d'Octavo » : les plantes voyaient, pensaient, et tout le tralala, mais pas à la façon des fipps, et encore moins comme les hommes - selon toute probabilité. Je n'avais pas la moindre idée de la manière dont j'allais m'y prendre. Et je risquais de dire une ânerie et d'insulter le bambou. Je n'ai jamais compris comment approcher les souris musquées sans qu'elles m'empuantissent ; de quoi était capable une plante qui se sentait insultée ? Les règles d'Octavo n'étaient guère encourageantes. Pourquoi moi ?

« Raja pourra t'aider sur le plan scientifique, précisa Sylvia. Toi, tu t'appuieras sur tes intuitions. »

Je ne pouvais rien refuser à Sylvia, même si j'étais tout sauf un spécialiste de l'intuition. Avais-je le temps pour une telle mission ? J'avais une meule à charbon en cours de carbonisation, mais le processus devait encore durer cinq jours avant que j'aie besoin d'intervenir ; il y avait des peaux d'oiseaux à tanner, des galls de hêtre à récolter pour leur tanin et de la guède d'où extraire du colorant, sans parler de la cire de pin à récolter au premier redoux. Mais je pouvais ajouter quelques bricoles... Sylvia me jeta un regard impatient.

« Bien sûr, je vais le faire. Je... je réfléchissais. Le bambou semble avoir beaucoup à nous dire. »

Les gens votèrent favorablement et sortirent peu à peu, toujours en grande conversation. Je restai pour mettre au point les détails avec Sylvia et Raja, dans l'espoir qu'une soudaine intuition me frapperait.

« Que disent les chauves-souris ? demanda Raja.

- Pas grand-chose. "Viens ici", "Va-t'en", "Insectes", "Sexe", ce genre de choses. » En parlant de sexe, je me rendis compte que je n'avais jamais couché avec Raja et que ses seins tiendraient parfaitement dans mes mains.

« Tu as dressé les fippochats », dit Sylvia.

Elle voulait sans doute m'encourager, mais je ne pus m'empêcher d'être honnête : « Non. Quelqu'un d'autre s'en est chargé. Peut-être les lianes blanches. »

Elle fronça les sourcils. Elle prétend que les allusions au village d'origine ne la dérangent pas, mais c'est faux, et je l'avais oublié.

« Ce n'est pas compliqué, ajoutai-je aussitôt pour meubler le silence. Je les observe et je tire des conclusions. Ton père a laissé des notes fiables sur la domestication et le comportement des fippochats. » Un compliment l'adoucissait peut-être.

Elle n'eut pas l'air de s'adoucir mais répondit comme si c'était le cas : « Qu'est-ce qui te fait croire que la plante a beaucoup à nous dire ? »

- Ce tableau ressemble à un cri, de mon point de vue.

- Une intuition.

- J'imagine. C'est trop grand. La taille du bosquet m'inquiète.

- Ce n'est pas comme les fleurs, intervint Raja en me souriant - un sourire plus doux qu'un nectar. Le bambou a sûrement produit ces couleurs en retirant la chlorophylle pour révéler des couleurs déjà présentes, même si nous ne l'avions jamais vu faire auparavant.

- C'est déjà arrivé, rectifia Sylvia, la première fois que j'ai visité la cité, mais il s'agissait seulement d'une petite branche aux feuilles colorées. »

Mon intuition me poussa à demander : « Le bambou du tableau est le même que dans le reste de la cité, n'est-ce pas ? »

Mauvaise question. Raja parut agacée par mon ignorance. « Tous les bosquets de bambous ne sont qu'une seule et même plante ; ils sont reliés entre eux par les racines.

- D'après les règles d'Octavo, les plantes attendent toujours quelque chose des animaux. » Je venais de contrarier à nouveau Sylvia, qui avait une très haute opinion du bambou. « Ce n'est pas une critique. Quand j'appelle les chats, je veux qu'ils jouent, c'est-à-dire qu'ils accomplissent une certaine tâche, ou les informer que j'ai apporté à manger. Il veut peut-être nous donner quelque chose. » Elle parut rassurée. « Entamer une nouvelle phase de partage, peut-être. Après tout, les fruits s'améliorent petit à petit pour nous. » Elle était séduite. « Laisse-moi y jeter un nouveau coup d'œil et y réfléchir pendant la matinée. »

J'eus beau y jeter un œil, rien ne me vint. Que voulait le bambou ? S'il nous observait et qu'il nous avait cernés, il voulait peut-être prendre quelque chose ? Et pourquoi une démonstration si imposante ? S'il voulait nous impressionner, c'était réussi.

Comme Orson me l'avait demandé, j'emmenai les chats désherber un champ de coton. J'approchai les terriers en jouant un air sur une flûte de Pan à base de bambou arc-en-ciel - décidément bien utile, ce bambou - jusqu'à ce qu'une vingtaine d'entre eux décident de m'écouter. Je les fis passer devant le tableau (où il fallut marquer une pause et lever des yeux émerveillés) et on quitta la cité en dansant : un-deux-trois-quatre, un-deux-trois-quatre, un-deux-trois-quatre glisse ! Je surveillais mes arrières. À l'automne, dans un accès de collaboration inspiré, ils m'avaient poussé à bas du nouveau pont - un bel ouvrage large et solide, fierté de notre génie civil. Mais déplacer les chats était encore pire avant la construction du pont : je devais les faire traverser par bateau, et ils avaient très vite compris comment faire chavirer l'embarcation.

De la bardane poussait dans les champs de coton. Les chats engloutissent ses tendres pousses sans faire beaucoup plus de dégâts tant qu'ils s'amusent. Or, pour eux, s'amuser signifie se sauter dessus, m'utiliser comme perchoir, se pourchasser, me pourchasser, chasser des lézards, se cacher, et parfois jouer à saute-mouton. C'est moi qui leur ai appris. J'ai même dressé des chats à faire office de guides auditifs pour Honora, qui est sourde. Seule condition à leurs apprentissages : tout doit être drôle.

J'y réfléchissais en courant avec eux, en bondissant par-dessus des plants de coton en sommeil, en chantant et en dansant. Le soleil réchauffait l'air, et les coraux de rosée sentaient bon. (Ou plutôt ils sentaient la faim, mais c'était leur problème.) Des chenilles tout juste sorties de l'œuf rampaient et se gavaient de terre tout en évitant les coraux. Je surveillais d'un œil l'absence de faucon géant amateur de chats. Une douce brise agitait les palmiers à corde en bordure du champ. Un groupe de crabes ramifiés passa discrètement derrière eux pour nous éviter.

Un bosquet de bambous arc-en-ciel se dressait à l'extrémité du champ, entouré des buissons de chardons qui lui servent de garde rapprochée. On était observés par des yeux de la taille de grains de poussière sur les chaumes du bambou. Il avait produit le tableau, en couleur, il devait donc voir (encore une règle d'Octavo). Il nous étudiait. Nous dressait. Nous récompensait. Nous évaluait. Le plus important pour un chat, c'est de s'amuser ; que voulaient les Pacifistes ? Que voulais-je ? Des femmes, de la truffe, de la musique, des enfants, à manger, un toit solide au-dessus de ma tête...

Un chat bondit, agrippa la frange de mon manteau et se laissa emporter par son élan ; avant que j'aie pu l'attraper, trois autres avaient décidé d'en faire autant, puis ce fut toute la troupe. Je renonçai et m'effondrai à terre sous une montagne de fippochats. Je riais trop pour me relever.

D'accord, j'ai un don pour la communication interespèces. J'ai le même sens de l'humour que les fippochats.

Une fois le festin de bardane terminé, on regagna la cité en dansant ; un chat nommé Haricot prit la tête du groupe et se mit à sauter à reculons, ce qu'aucun de nous ne savait bien faire - c'était tout l'intérêt. Je réussis à ne piétiner personne et on rentra sans encombre.

Si je voulais dresser un animal en partant de zéro, par quoi commencerais-je ? Non, mauvaise question. Si en tant qu'animal j'avais envie d'être domestiqué, que ferais-je ? D'abord, je m'efforcerais de réagir vite pour que mon dresseur sache que je n'étais pas un cas désespéré, même si je ne comprenais pas tout dans l'instant. Il fallait donc que je réponde au bambou le jour même, d'une façon ou d'une autre. Même si on se trompait, on ne devait pas ignorer son geste.

J'étudiai encore le tableau, sans saisir le message, mais ce n'était peut-être pas si grave ; puis j'allai trouver Raja dans une serre où elle préparait des boutures de tulipes pour le printemps. La terre et la sève qui maculaient ses mains me donnaient encore plus envie de les toucher mais, en parfait gentleman, je m'abstins. « Les racines de bambou perçoivent-elles ce qui les entoure ?

- Bien sûr. » Au moins, elle n'avait pas l'air agacée par ma question. « Elles ne percent jamais entre les pavés, sous les bâtiments et ne bloquent pas les canalisations. Le bambou sait où il se trouve et ce qui entoure ses racines.

- Et si on plantait des chardons près du tableau ? Le remarquerait-il ? »

Elle se mit à sourire. J'avais intuitivement tapé dans le mille. « Il connaît les chardons, répondit-elle. Il les aime. »

On enfila des gants pour aller en chercher dans les bois et les replanter à la base des chaumes colorés - un par canne. Hasard ou non, nos doigts s'effleurèrent plusieurs fois, une sensation agréable même à travers les gants. Une idylle naît de peu de choses, comme de chauves-souris pépiançant : « Ici. » Elle ne paraissait pas s'intéresser à moi, toutefois. Elle avait un mari fertile et semblait heureuse en couple.

« Les plantes font les choses plus lentement, dit-elle. Il pourrait se passer plusieurs jours ou semaines avant qu'on obtienne une réponse.

- Je suis patient », répondis-je. Au cas où elle changerait d'avis.

Le soir venu, j'installai des barrières solides autour des chardons et j'organisai des jeux pour les tout-petits. « Tout le monde court vers le chaume orange ! », « Sierra, où est le violet ? », « De quelle couleur est le ciel ? », « Où est telle autre couleur ? ». J'espérais que le bambou nous observait.

Une fois les enfants couchés, je fis un immense bouquet composé d'une branche de chaque couleur (en espérant que le bambou ne s'en formaliserait pas) pour l'apporter à Indira. Elle me remercia doucement. Ses cheveux n'étaient pas démêlés. La maison était impeccable, comme d'habitude, du sol au dôme, mais c'était sans doute l'œuvre d'amis et de voisins venus donner un coup de main. Beck, assis près d'elle, taillait une cuillère. Il m'avait demandé de venir et d'amener ma bonne humeur ; vu la façon dont sa requête était formulée, je savais à quoi m'attendre avant même d'entrer.

« Comment va Neige, aujourd'hui ? demandai-je dans un sourire.

- Bien. Je crois. Difficile à dire. Elle n'est pas comme les autres bébés.

- Ils sont tous différents, c'est ce que j'aime chez eux. Et toi, comment vas-tu ?

- Bien. Un peu fatiguée. »

Elle n'allait pas bien. Ça se voyait. « As-tu été admirer le bambou ? »

Non, bien sûr. Beck m'avait raconté qu'elle refusait de quitter la maison, même pour aller dîner, et je le lui décrivis donc avec enthousiasme. Je lui expliquai ma nouvelle mission, les chardons et les jeux des enfants. Avec Beck, j'enchaînai blagues et jeux de mots - elle avait toujours aimé les jeux de mots, idiots de préférence. Elle souriait, mais impossible de la faire rire. Neige se mit à pleurer.

« Elle a faim, déclarai-je. Je te l'amène ?

- Faim ? Tu es sûr ?

- Je suis expert en communication. »

Neige gigota entre mes mains lorsque je la soulevai, les joues rouges, impatiente et prête à plier le monde à sa volonté. Je la tendis à sa mère. Elle téta bruyamment, concentrée sur sa tâche complexe : manger. Comme c'est beau, un bébé et sa mère encore liés alors que la vie crée la vie, une personne en devient deux - un processus presque achevé à la naissance, et pourtant la véritable indépendance prend des années.

Le nourrisson allait bien. Indira souffrait de dépression post-partum. L'accouchement est un événement difficile qui ne se termine pas tout à fait avec la coupure du cordon ombilical, ni pour le

bébé ni pour la mère. J'embrassai Indira sur la joue et Beck me raccompagna à la porte en me remerciant d'être venu. Je me glissai à l'extérieur, dans l'air froid et propre. Je pris une profonde inspiration. Son enfant à lui ? Sa femme ? Pas entièrement. Mon rôle était loin d'être fini.

Le bambou

Des grains de pollen minuscules et huileux à force d'urgence atterrissent sur des étamines enduites de nectar, des grains de pollen porteurs de messages. Ils se gorgent d'eau et de sucre tandis que je les absorbe et je les lis. La paroi externe est couverte d'ornementations qui permettent d'identifier l'expéditeur : un bambou né de graines dispersées il y a des années pour créer des sentinelles. Il survit tant bien que mal dans les montagnes du sud-ouest, décharné par le vent et le froid, devenu presque stupide à force de carences en nutriments, petit et isolé, mais toujours bavard malgré la pauvreté qui devrait limiter sa capacité à produire des messages.

Celui-ci a été divisé en neuf pour l'expédition, puis copié et libéré en nuages. La distance est longue et les vents capricieux. La paroi interne des huit premiers grains esquisse l'image d'un aigle terrestre. Les cellules évoquent une meute qui a quitté les montagnes. Après quelques heures d'attente, j'attrape le dernier grain. Il dit que la meute compte au moins quarante individus. Quarante.

J'ai déjà vu des aigles tambouriner leurs sacs pulmonaires avant l'attaque. De leur bec crochu, ils déchiquettent des animaux aussi facilement que les fippolions détruisent des arbres. D'après la racine d'un ancêtre, les aigles vont dans les montagnes à la fin de l'hiver récupérer la nourriture qu'ils y ont cachée pendant l'été et chasser les animaux qui hibernent dans les cavernes. Mais en meutes plus réduites normalement. Quarante individus peuvent épuiser les ressources d'une montagne.

Je connais le goût des aigles. Les premiers étrangers enterraient leurs cadavres - une viande riche en fer. Je connais les aigles.

J'ai aussi goûté la chair des premiers étrangers. À leur arrivée, je m'étais trompé sur leur compte. Ils construisaient des abris comme de simples oiseaux, vivaient en colonies comme des fippochats, utilisaient le feu comme les aigles. Mais ils contrôlaient l'intensité du feu et ses vertus transformatives. Leur premier fourneau brillait comme un soleil, et du verre en était sorti - une pierre artificielle fascinante. Les étrangers m'ont entouré de mes propres couleurs, arrosé et nourri. Je leur ai donné des fruits.

Nous communiquions par ondes électriques, ce qu'ils appelaient la « radio ». Nous partagions des idées simples sur les mathématiques et la météorologie, pour avancer vers des notions plus complexes. Je leur ai expliqué les animaux et les plantes. Ils m'ont dit que je vivais sur une sphère de pierre et de terre d'une taille inimaginable qui s'incline en tournant sur elle-même et autour du soleil, ce qui explique non seulement l'alternance jour-nuit mais aussi la durée changeante du jour en fonction des saisons.

Ces seconds étrangers ont réagi sans tarder à ma démonstration. Une réponse simple à un message simple. L'espoir germe en moi comme une graine. Je veux poursuivre, mais aurons-nous le temps ? Comprendront-ils l'odeur des aigles si je la reproduis ?

Les aigles détruisent, les étrangers créent. Si peu d'êtres créent alors qu'il y en a tant qui détruisent.

Higgins

Le bambou réagit aux chardons en produisant des boutons de fleurs, chacun contrastant avec le reste de la canne - des boutons orange sur une canne bleue, jaunes sur violet -, de sorte qu'ils ne pouvaient passer inaperçus. Avec Raja, je pris le temps de les examiner, non pas qu'il y ait grand-

chose à regarder – même si cela me permettait de profiter de sa compagnie – mais parce qu’on voulait faire savoir à la plante qu’on avait remarqué. Un langage de fleurs, pensez !

On imagina mille théories : que l’odeur serait différente en fonction de la couleur, ou qu’elles produiraient une substance non pas légèrement euphorisante, comme c’est en général le cas avec les fleurs de bambou, mais intellectuellement stimulante. Les plantes se servent de toutes sortes de substances chimiques pour communiquer (m’a expliqué Raja) ; le bambou pouvait essayer avec nous, à moins qu’il n’ait recours à différentes colorations ou marques pour créer un vocabulaire, ou des formes variées au lieu de son habituelle trompette entourée d’une large corolle de pétales plus longs.

Le lendemain matin, les boutons avaient éclos. J’aperçus les fleurs de loin, colorées dans le soleil et plus grandes que ma main ouverte, mais je fus déçu en approchant : elles étaient unies et assez banales. Peut-être recelaient-elles une autre surprise. J’en sentis une. Elle puait. Elles pouaient toutes. Deux chats fouinaient non loin. J’en ramassai un pour lui faire sentir la fleur, ce qu’ils apprécient en général, mais après l’avoir reniflée une fois, il se débattit, me griffa et manqua me mordre pour se libérer.

Raja se mit à courir en voyant les fleurs ouvertes, mais elle plissa son joli nez dès qu’elle les sentit. Elle ne reconnaissait pas l’odeur, mais elle me rappela que certaines fleurs dégagent une puanteur pire encore, et toujours dans un but précis. Certaines sentent la charogne pour attirer des lézards éboueurs. « Ou *Euphorbia faeceus*.

- Hein ?

- La plante à caca.

- Ah. » Je rougis légèrement. (La plante à caca est une bénédiction pour les farceurs. Elle ressemble à une pile de gros tubes marron.)

Mais les fleurs de bambou avaient sans doute un message un peu plus complexe pour les Pacifistes que « manger », dans la mesure où le bambou devait savoir ce que nous ne consommerions pas. On demanda du renfort, et beaucoup de gens vinrent renifler à leur tour.

Sylvia reconnut aussitôt l’odeur. Des aigles.

Je n’en avais jamais vu, elle si. Quelques chasseurs également, qui confirmèrent ses dires. Elle organisa une réunion pour partager avec moi toutes leurs connaissances avérées sur les aigles, loin des histoires farfelues qu’on échangeait pour passer le temps. Des dessins circulèrent : des oiseaux aux pattes charnues, un peu plus grands qu’un homme, pourvus de plumes épineuses à motifs d’écorce, d’un immense bec crochu, d’un long cou flexible et de mains griffues à l’extrémité de courts membres supérieurs. Ils couraient vite et sautaient haut : ils étaient capables de franchir le mur d’enceinte de la cité et de semer le chaos une fois à l’intérieur. Au moins, les oiseaux de Pax ne volaient pas comme ceux de la Terre – une planète décidément dangereuse.

Ivan et Tom, tous deux chasseurs et explorateurs, racontèrent que les aigles jouaient parfois avec leur nourriture avant de l’achever. Ivan me rejoignit sur le banc pour mimer sur moi comment les tendons étaient pincés, les yeux arrachés, la chair becquetée. Il rit de ma gêne. J’étais le type qui amusait les femmes, les enfants et les chats. Incapable de supporter le monde sans pitié des vrais hommes.

« Comment les aigles communiquent-ils ? demandai-je en m’efforçant de prendre l’air détaché de celui qui ne serait pas choqué qu’on lui réponde qu’ils écrivaient à l’aide d’intestins arrachés à des nourrissons pacifistes vivants.

- Je n’essaie pas de communiquer avec les aigles. Je les tue. » Il se fendit d’un sourire agaçant, sa barbe parfaitement taillée tout près de la mienne.

« Je les ai vus marteler leurs sacs pulmonaires et danser », répondit Sylvia d’une voix assez forte pour l’interrompre. Elle raconta l’épisode en question, nous informa aussi qu’ils détestaient l’eau mais comprenaient le feu – Ivan intervint : « Ils font des feux de camp et cuisent leur nourriture » -, et qu’une meute avait tué son père. Elle fit circuler une plume épineuse.

Une intuition effrayante me vint. « Tu as vu du bambou arc-en-ciel partout, n’est-ce pas ? demandai-je à Ivan.

- Partout, répondit-il sur un ton fanfaron.

- Les plantes communiquent, expliquai-je en espérant réussir à paraître viril en parlant de fleurs. Elles envoient des composés chimiques et on ne sait trop quoi pour partager des informations. À mon avis, notre ami veut nous faire savoir que des aigles se dirigent vers nous. » Une information désespérément importante à mon sens.

« Il essaie peut-être d’attirer des aigles, fit remarquer un autre chasseur.

- Dans ce cas, l'odeur serait partout autour de la cité, dit Tom. On peut aller vérifier.
- Ou bien il se dit qu'on aimera cette odeur, lança un autre.
- Alors ce n'est pas une plante très futée, railla Ivan.
- Je pense qu'il nous avertit d'un danger », répondis-je.

Ivan n'était pas de cet avis : « Les meutes ne comptent que trois à cinq individus. Ils sont discrets et malins, mais ils ne voudront pas s'attaquer à des proies aussi grosses que nous. Mais bon, si c'est bien le cas, on est prévenus, tant mieux. Bon travail, Higg. On se charge du reste. »

Sous-entendu : *Et maintenant va jouer avec les mômes et discuter avec les fleufleurs, les vrais hommes prennent le relais.*

Mais ils ne trouvèrent rien de la journée : ni aigles ni fleurs malodorantes.

Je passai la soirée à titiller une bouteille de truffe et j'en avais descendu la moitié quand je me rendis compte que le tableau – seize chaumes de grande taille, plus hauts que la maison commune – était trop imposant pour ne représenter que quelques aigles. Le bambou nous mettait en garde contre l'arrivée d'une véritable meute. Je m'empressai d'aller le dire à Ivan, qui se trouvait avec Beck, Tom, Aloysha et d'autres hommes dans un jardin qu'on allait bientôt labourer. Ils jouaient à lancer des couteaux à la lumière de lanternes.

« Pas de problème, répondit Tom en posant un bras condescendant sur mon épaule. On est bien plus malins que les aigles. Même s'il y en avait, quoi, dix, on peut s'en occuper. »

Ivan éclata de rire. « C'est la truffe qui te parle, pas le bambou. D'ailleurs tu devrais la partager. Va en chercher pour tout le monde. »

Je leur en apportai, et ils me laissèrent les regarder. Le jeu consistait à lancer un couteau de différentes manières pour qu'il se plante dans une cible au sol, mais je me lassai rapidement et m'en allai.

Le matin, sans truffe dans le ventre, je contemplai le bambou : je l'entendais encore nous crier de prendre garde aux aigles. Ivan et Tom passèrent la journée à chercher des aigles et des fleurs dans la forêt comme dans les champs, en vain.

« Trouver quelques aigles dans une grande forêt, ce n'est pas simple, fit remarquer Ivan. Tu n'as qu'à faire abattre d'autres arbres par tes lions, Higg. »

Ils partirent le lendemain matin et revinrent pour le déjeuner sans avoir rien aperçu – pas même une empreinte. On commençait à parler de fausse alerte, et j'eus droit à des regards condescendants. Je décidai de sauter le repas et d'aller passer un peu de temps avec mes lions, mais me fiant au bambou, je m'équipai d'abord d'un couteau, d'un arc et d'un carquois plein de flèches.

Juste devant les murs de la cité, je me fis la réflexion que tout était bien trop calme. Les oiseaux n'aboyaient pas dans les sous-bois. Je franchis le pont en écoutant le bruit de mes bottes, et je longeai la rive.

Les chauves-souris chantaient : « Danger ? », « Danger ! », « Là ? », « Bientôt ». Et une note que je ne connaissais pas. Peut-être : « Aigles ». Ou alors : « Limace vénéneuse ». C'était peut-être une fausse alerte, mais je ne pus m'empêcher de songer que j'étais un bien piètre archer.

Les lions faisaient les cent pas en grondant au bord de la rivière. Pitman m'aperçut, se dressa et accueillit le chef de la troupe en rugissant sur trois tons. Les mâles plus jeunes bondirent eux aussi sur leurs pattes arrière pour me montrer combien ils étaient féroces, mais les femelles grommelaient, mécontentes. Je rugis en réponse et levai les bras, brandissant couteau et arc, le plus féroce de tous – de leur avis en tout cas.

Et s'ils estimaient qu'il y avait un problème, je leur faisais confiance, malgré ce qu'Ivan et les autres hommes en pensaient. Les lions étaient des animaux domestiqués, moins féroces que la nature ne les avait faits ; ils n'étaient peut-être pas capables d'affronter les aigles ou ce qui les inquiétait à présent et, en tant que leur chef, je leur devais mon aide. Je ne pouvais pas les faire entrer dans la cité, mais je pouvais les en rapprocher en les déplaçant au moins de l'autre côté de la rivière.

« Pitman ! Viens, Pitman ! Glaise ! Scratch ! Tout le monde ici ! Porter ! Fido ! Par ici ! »

Pitman me regarda puis considéra leur coin de terre boueux et creusé le long de la rivière comme s'il présentait un avantage stratégique. J'allai caresser quelques têtes et gratter quelques crinières ; les lions reniflèrent beaucoup et me léchèrent un peu en retour.

« Doudou, Cocotte, allez ! » Je les poussai par les épaules. Les jeunes femelles firent quelques pas, et de jeunes mâles s'empressèrent de les dépasser, mais les femelles adultes hésitaient, or c'étaient elles qui contrôlaient la troupe.

« Glaise, ma belle, comment vas-tu ? Et ton petit ? » Il me regarda de ses grands yeux étonnés, accroché aux épaules velues de sa mère. « Tu sais que vous êtes tout pour moi. » Je passai le bras autour de sa taille en ronronnant pour la faire avancer. Elle fit un pas. « C'est ça, on va se mettre en sécurité. » Je ronronnai de nouveau. Pas à pas, la troupe se mit en route, et je partis devant pour leur montrer le chemin.

Pitman flaira l'air en grondant. Je flairai à mon tour et peut-être remarquai-je quelque chose, mais j'avais tellement reniflé les fleurs de bambou que je n'avais aucun mal à imaginer les aigles. Il gratta le sol tout en regardant autour de lui. S'il décidait de se dresser sur ses pattes arrière et de sauter, je ne le rattraperais jamais. Dans mon dos, la troupe grondait et grognait. Dans les arbres, les chauves-souris commentaient : « Lions, ici ! Lions ! » Dix-huit fippolions d'âges variés longeant la rive, ça attirait forcément l'attention.

Mais les chauves-souris disaient aussi : « Danger ! » et, à mon avis, elles ne parlaient pas de nous. « Danger ! Ici ! »

Où ça ?

Au pont, je poussai la troupe à passer devant moi. Je gardais les flancs avec Pitman et deux jeunes mâles, Fido et Scratch. J'avais une flèche prête à partir. Pitman rugit, les griffes levées en direction de la route qui passait entre les champs. Les jeunes mâles se dressèrent en hurlant. Les autres se mirent à traverser le pont. Je ne voyais rien sur la route, rien que des buissons, des pierres, un tas de feuilles mortes, une bûche... qui tressaillit. Étaient-ce des yeux ? S'agissait-il d'une pierre ou d'un bec ? Et là, une souche ? Une souche qui n'était pas là à mon dernier passage.

« Des aigles ! criai-je de toutes mes forces vers la cité. Des aigles au pont ! Des aigles ! »

Les lions rugirent, jeunes et vieux, mâles et femelles. Le pont vibra sous leurs bonds. Un bruit de tambour résonna depuis une haie de l'autre côté du champ, puis en provenance d'un buisson beaucoup trop proche.

« Pitman, Scratch, Fido, allons-y. » Je tirai Pitman par sa fourrure pour le faire monter sur le pont. Il m'écarta d'un haussement d'épaules. Fido bondit vers le buisson. Un aigle sortit du couvert ; il avait des plumes magnifiques et un bec capable d'arracher la patte d'un lion. Un goître rougeâtre à son cou enfla et se vida en produisant un bruit de tambour. Ses pattes se tendirent pour charger. Je décochai une flèche en espérant qu'elle atteindrait sa cible.

« Allez ! Vite ! Pitman ! » Je le poussai vers le pont, ainsi que Scratch. « Fido ! » Cinq aigles avaient surgi, puis d'autres, en meute. Fido s'élança et plaqua le premier au sol dans un déchaînement de griffes. Une explosion de plumes, de sang et de fourrure. D'autres aigles – trop nombreux pour les compter d'un seul regard – traversèrent précipitamment les champs en direction du pont.

Ils détestaient l'eau.

J'assénai un grand coup de pied à la rambarde tout en hurlant : « Pitman ! » J'espérais que son minuscule cerveau comprendrait : détruire le pont. Je frappai à nouveau. Une planche se brisa et tomba dans la rivière. « Pitman ! Scratch ! » Je me baissai pour tirer sur une des planches de l'arche, tentant de l'arracher pour leur montrer ce que je voulais. Pitman m'observa longuement, les yeux brillants de colère. Je rugis. Il agrippa l'extrémité d'une planche à l'aide des orteils d'une patte arrière et la souleva en grognant. Le bois cassa et il le jeta dans l'eau.

« Bien, Pitman ! Bien ! Bon garçon ! À toi, Scratch ! »

Scratch mit à bas une rambarde d'un coup de patte leste. Pitman arracha une nouvelle planche. Je me tournai vers les aigles, proches à présent – trop proches, trop pour les manquer – et je les arrosai de flèches aussi vite que je pouvais. Ils hésitaient. Le pont tremblait de façon inquiétante, glorieuse. Le bois cassait, des éclats volaient. Des cris venaient de la cité. Je tirais sans cesse. Les aigles baragouinaient entre eux et esquivaient mes flèches.

Le pont trembla de plus belle, bascula et se déroba sous mes pieds. Je tombai dans la rivière, en me heurtant à des planches et des rondins. J'aperçus Pitman et Scratch qui tombaient eux aussi. Je m'éloignai à la nage, sortis la tête de l'eau pour respirer et me retournai vers la cité. Sur la berge, les lionnes mettaient le pont en pièces. La troupe avait fait demi-tour pour le détruire.

Des voix humaines criaient depuis la rive. Je pris une grande inspiration et rugis toute ma joie à l'adresse des fippolions. Ils me répondirent.

J'ôtai mon manteau et nageai vers la cité en évitant les rondins et en regardant les visages inquiets de l'autre côté de la rivière. Zoé, arc et carquois en bandoulière, me tendit la main depuis un ponton. Je grimpai sur la surface glissante en m'efforçant de ne pas l'entraîner et je fus bientôt hors de l'eau, planté sur mes pieds. Je regardai autour de moi. Le pont avait disparu. Pitman se

hissait sur la berge, mais Scratch se trouvait de l'autre côté, dressé sur ses pattes arrière, à défier les aigles. Ils se tenaient à distance et communiquaient à grand renfort de tambours. Puis cinq d'entre eux, dans une manœuvre atrocement et parfaitement coordonnée, bondirent et mirent le lion à terre, un sur chaque membre et le dernier agrippé à sa gorge. Il poussa un unique cri.

Des gens dévalaient encore le talus tout en encochant leurs flèches, courant vers la berge déjà noire d'hommes et de femmes qui n'avaient qu'un objectif.

Les flèches volaient, rapides et précises. Les aigles tentaient de les éviter, ou se figeaient pour se fondre dans le paysage, mais les fermiers connaissaient le moindre buisson et repéraient systématiquement les faux. Chaque fois qu'ils avaient une cible en vue, ils la visaient à plusieurs, décochant leurs flèches en même temps, et même si quelques-uns rataient leur coup, le « buisson » poussait un cri et bondissait, criblé de flèches ; il faisait quelques pas, essayait de les arracher et s'effondrait.

Les flèches ne cessèrent de voler que lorsque les aigles de la rive opposée eurent tous péri ou décampé, puis les archers les traquèrent depuis la rivière en bateau. Avant d'embarquer, Ivan et Tom s'arrêtèrent pour me saluer, sans la moindre ironie – juste du respect, d'homme à homme.

Je rassemblai la troupe. Plus d'un lion était trempé, comme moi, et il faisait froid. Paloma m'apporta des vêtements secs. Elle voulait que je rentre, mais je refusai : un mâle dominant a des devoirs. À la place, on prépara un petit feu bien chaud. Au début, les lions se montrèrent réticents mais, à force d'encouragements, ils approchèrent, séduits par la chaleur, notamment les plus mouillés, et on grogna et gémit de mécontentement. Je tendis mes mains vers le feu pour les réchauffer et Pitman, à mes côtés, en fit autant, veillant à ce que ses longues griffes ne blessent personne.

Les gardes de la cité allumèrent leur propre feu. Porter, un jeune mâle trempé, s'aventura jusque-là. Il quitterait bientôt la troupe et il voulait éprouver son indépendance ; il délogea les gardes d'un grondement désinvolte et s'installa confortablement. Je ne pus l'attirer plus loin, mais je finis par convaincre les gardes qu'il ne présentait pas de danger.

Sylvia vint me remercier : « Tu as agi avec courage et intelligence », tout en gardant ses distances avec les lions.

« Navré pour le pont, déclarai-je.

– On aurait dû le faire moins solide. » Elle déplaça la sangle de son carquois. « Je sais qu'il est difficile de défendre une idée en dépit des autres. Je... nous te remercions pour ça. »

Un peu plus tard une équipe vint me féliciter et nous ravitailler – un sandwich pour moi, du pain et des pommes de terre pour la troupe. Je restai toute la nuit dehors et finis par m'endormir, blotti contre un corps chaud et velu ; je me réveillai peu avant l'aube, soudain persuadé d'avoir entendu un aigle approcher furtivement – sans doute les lézards sur l'autre rive qui profitaient du carnage. On nous servit le petit déjeuner – assorti d'une nouvelle fournée de compliments – juste après le lever du soleil.

Je déplaçai la troupe vers un champ d'ignames en friche près d'une porte secondaire de la cité – il y aurait à manger pour eux, des gardes courageux pour nous – et nul ne remit en cause ma décision. On entreprit d'enterrer les aigles morts et, sur mes ordres (je pouvais désormais en donner), on commença par en ensevelir autant qu'on put auprès du tableau – nous avions un message à faire passer, ce geste ferait l'affaire. Avec Raja et les fippochats, je creusai deux grands trous dans le cimetière humain et on enterra les restes de Fido et de Scratch près des Verriers et des Pacifistes au cours d'une brève cérémonie.

Partout où j'allais, quoi que je fasse, on me saluait, on me remerciait, on m'embrassait plus ou moins chastement, on me tapait dans le dos, on louait ma sagesse, mon héroïsme et ma ténacité. Même ceux qui avaient douté de moi venaient s'excuser.

Après le dîner, je chantai avec les enfants, j'allai jouer un moment avec les chats et ronronner avec les lions.

Les gens se comportaient différemment envers moi, pourtant je n'avais pas l'impression d'avoir changé.

Le bambou

Je sens le fer. Il circule en abondance de mes racines à la pointe de mes feuilles pour fabriquer de la chlorophylle et transporter des charges électriques nécessaires à la respiration et la photosynthèse. Le fer, c'est la croissance – ce fer issu de la chair des nombreux animaux enterrés pour me nourrir.

Les premiers étrangers m'ont appris que le sol de ma sphère manque de fer. D'après eux, des sphères et des soleils d'une variété infinie tournent dans le ciel. Le fer existait en abondance sur leur sphère, et c'est le cas ici aussi, mais il est enfoui au cœur de la sphère, bien plus loin que ma racine la plus profonde ne peut puiser, inaccessible donc.

Beaucoup d'animaux ont besoin de fer, tout comme nous les plantes, et les animaux riches en fer sont nourrissants. L'histoire dit que nous les avons d'abord tués par le poison, mais à mesure que notre intelligence grandissait, nous les avons dressés pour qu'ils vivent et meurent à nos racines en tant qu'animaux domestiques – un approvisionnement lent mais régulier en fer. Enfin, nous les avons organisés afin qu'ils chassent pour nous, et nous avons joui d'une brève abondance avant que nos animaux ne deviennent trop destructeurs. Nous leur avons appris à combattre nos rivaux grâce aux feux de forêt, et à présent il ne reste plus que moi.

Aujourd'hui, je suis soumis à la tentation. Je peux devenir aussi grand et intelligent que mon environnement le permet, et je peux même altérer celui-ci. Je pourrais attirer davantage d'animaux pour que les étrangers les tuent ou périssent sous leurs griffes, mais une fois tous les animaux et les étrangers morts, je souffrirais à nouveau de la faim. Les animaux et les plantes imbéciles répètent les erreurs passées. Ils ne changent ni ne grandissent. Moi si.

Les aigles ont été ensevelis près de mon tableau. Les étrangers ont compris mon avertissement et ils m'ont témoigné leur reconnaissance. Je compte vingt-six aigles morts, mais aucun étranger, et je me réjouis bien que cela m'inquiète, car ils se sont révélés des combattants avisés. Je compte deux fippolions morts et, bizarrement, ils sont enterrés sur le site que les étrangers réservent à leur propre engeance.

Je dois communiquer à nouveau. Au cœur de la réalité se trouve la dualité. Même les plantes très simples le comprennent : clair et obscur, sec et mouillé, haut et bas, positif et négatif. Et il y a des idées complexes telles que le bien et le mal, l'existence et l'inexistence, la vie et la mort. Je présenterai cela aux étrangers.

Il est difficile de dresser des êtres dotés d'une forme d'intelligence, car cela leur confère une gamme de réactions très large et imprévisible face aux stimuli, mais ils ont manifestement déjà été dressés par le passé. J'aimerais savoir comment les étrangers pensent, savoir quelle plante sur quelle sphère les a éduqués. Il serait plus simple de communiquer directement avec ces plantes, de racine à racine, de graine à graine, de pollen à pollen. Pourquoi le pollen ne voyage-t-il pas d'une sphère à l'autre ? Les insectes peuvent vaincre le vent. Les étrangers ont vaincu le ciel. Dans le ciel, le soleil brille toujours et le fer est aussi commun que le calcium.

Je suis heureux qu'aucun de mes animaux n'ait péri dans la bataille. Ils me seront très utiles.

Higgins

On s'est retrouvés le soir venu à l'angle nord-ouest de la cité, près du lavoir, dans une maison qui avait encore besoin de travaux. Le toit d'une alcôve s'était affaissé depuis longtemps, formant un genre de foyer où on cuisait de la viande d'aigle pour célébrer la victoire de la veille. Tous ceux qui avaient tué un aigle étaient invités. Je commençais à regretter d'être venu.

On but de la truffe à la lueur des braises qui rougeoyaient sous la broche garnie de morceaux de viande dont la couleur évoquait du foie. De temps à autre, un peu de graisse coulait et une flamme s'élevait comme une luciole. J'avais choisi une cuvée âpre en me disant que moins on percevrait le goût de la viande, mieux cela vaudrait. L'arôme (appelons-le ainsi) qui montait du foyer me donnait raison.

Mais ce n'était pas pour cela que je regrettais d'être venu. Onze visages rougeauds à la lumière du feu me fixaient comme autant d'écoliers fixent le maître dans la classe, pourtant ils n'avaient rien de gentils petits enfants. C'étaient des tueurs, et moi j'étais leur chef.

« Je ne crois pas qu'une seule de mes flèches ait atteint son but, dis-je, certain qu'ils ne m'excluraient pas même s'ils me croyaient – ce qui n'arriverait pas. J'ai toujours été un piètre tireur, et je ne visais même pas. »

Tom se mit à rire. « J'ai vu une de tes flèches taper dans le mille.

– Et Fido en a eu un, pas vrai ? » fit Hakon, à peine quatorze ans et très impressionné par ma personne. (À mon sens, c'était une brute.) « C'est ton lion, donc sa victime te revient.

– Aucun rapport. » Ivan avait déjà la voix pâteuse. « T'as été incroyable. Zoé l'a vu aussi, hein ? Les aigles étaient à deux doigts de t'attraper, et tu continuais à tirer. Tu savais que les lions détruiraient le pont à temps.

– Je l'espérais. Après tout, ils ne sont pas si malins que ça.

– T'étais pas sûr qu'ils le feraient ?

– Eh bien...

– Les aigles ont failli te tuer », lâcha Zoé d'un air de reproche.

Je haussai les épaules et plongeai mon regard dans ma tasse de truffe. À la clarté du feu, elle paraissait rouge sombre. Je n'avais pas beaucoup réfléchi à cette partie de la bataille mais, à y repenser, je me rendais compte que, sur le coup, je n'avais pas eu peur de me faire tuer.

« Tu as toujours été comme ça, dit Aloysha, le mari de Sylvia, enfantin même dans la vieillesse. Sur le trajet qui nous a amenés à la cité, à hauteur de la première chute, on a porté tous les autres enfants pour les protéger des limaces, mais tu refusais de te laisser porter. » Il pinça les lèvres, plissa les yeux et brandit une lance imaginaire comme pour transpercer tout ce qui bougeait. Tout le monde éclata de rire.

« Tu étais dur », renchérit mon père – un pêcheur qui manipulait des écrevisses venimeuses tous les jours et qui n'avait plus que huit doigts et demi, car l'erreur est humaine.

Beck raconta une anecdote qui remontait à mes dix ans, où j'avais organisé les premiers secours pour Orson qui s'était cassé le pied en tombant et paniquait. Je ne me rappelais pas les détails, si ce n'est qu'on réparait alors le mur d'enceinte. « Et tu es plutôt doué pour les accouchements.

– Et pour ce qui précède, ajouta Zoé.

– La viande est cuite ? » demandai-je. N'importe quoi pour changer de sujet. C'est marrant d'être un héros, je ne le nie pas, mais ce n'était pas exactement ce que je voulais – quant à savoir ce que je voulais, j'avais beau y réfléchir, j'aurais été incapable de le définir.

« La viande est cuite ? »

Difficile à dire, et tout le monde avait son opinion.

Mais un peu plus tard, mon père demanda : « Crois-tu que le bambou ait encore des choses à nous dire ? »

J'y avais longuement songé. « Ce n'est qu'un début, j'en suis sûr. Peut-être qu'un jour il pourra nous parler des Verriers.

– C'est beaucoup demander à une plante.

– Ça mettra longtemps, très longtemps. Il faut qu'on trouve un langage que nous connaissons tous, à moins qu'on ne l'invente au fur et à mesure, ce qui serait plus faisable.

– Tu penses que le bambou est si intelligent que ça ? »

D'autres avaient interrompu leur conversation pour écouter, mais ça ne me dérangeait pas trop puisqu'on ne parlait pas de moi.

« Je ne sais pas, je mesure déjà mal l'intelligence des fippochats. Ou celle des lions. Ils ont su détruire le pont sans qu'on le leur apprenne, ce n'est pas rien. De nouveaux boutons poussent sur le bambou, il doit donc avoir l'intention de continuer à nous parler.

– J'espère que ça n'annonce pas d'autres aigles.

– Les boutons ont l'air différents. Pas des mêmes couleurs. Et j'ignore si les aigles sont très malins, mais ils le sont sûrement assez pour garder leurs distances avec nous désormais.

– Je bois à cette idée ! » Beck leva son verre. On applaudit et on l'imita – tueurs, et fiers de l'être.

« Que vas-tu dire au bambou ? s'enquit Ivan. "Merci de nous avoir avertis" ?

– On l'a déjà remercié.

– Ah oui, c'est vrai. Au moins, il nous aime bien. C'est le cas, hein ? »

J'acquiesçai. « Je me pose des questions sur les aigles aussi.

– On ne veut pas leur parler, fit remarquer Zoé.

– Si on arrivait à comprendre leurs percussions... »

Les yeux d'Ivan s'éclairèrent soudain. « Oui ! Quand ils ont attrapé Scratch, ils avaient tout prévu. » On commença à discuter de ce qu'on avait vu et entendu pendant l'assaut, en s'efforçant de rassembler des indices sur leur mode de communication pour pouvoir les espionner. On n'en tira guère de conclusion, mais peu importe, du moment qu'on ne parlait pas de moi...

L'aigle avait un goût musqué, amer, et sa viande était dure, mais, enduite de moutarde, elle se laissait manger. Ivan et Zoé me raccompagnèrent, rivalisant pour savoir qui coucherait avec moi et – sous l'influence de la truffe – je décidai de satisfaire les deux.

Je me réveillai entre eux, nu, au chaud, affligé d'une gueule de bois qui me donnait soif. Un fippochat reniflait nos vêtements entassés sur le sol. Je me demandai ce que ça ferait d'être Beck : je me réveillerais chaque matin avec la même femme, qui m'aimerait et aurait besoin de moi, et je serais là tous les jours parce que moi aussi j'aurais besoin d'elle. C'est sympa de collectionner les partenaires, mais je ne suis pas un fippochat, je ne cherche pas juste à m'amuser. Si j'étais Beck, j'occuperais une place centrale dans la vie de trois enfants au lieu de jouer les seconds rôles auprès d'une ribambelle de gosses. Les enfants m'apprécient, ils m'aiment peut-être, mais en cas de problème, ils réclament toujours papa et maman. Si j'étais Beck, je serais un type banal, un simple citoyen de Pax. Pas le grand communicateur de service, ni le tombeur d'aigles en chef. Je n'aurais rien à prouver.

Mais la vie en avait décidé autrement. C'était injuste. Peut-être Beck aurait-il voulu être moi. L'univers s'en fichait, mon bonheur ne comptait pas pour lui. Mais je pouvais blesser, je pouvais aider et être heureux, que le monde s'en soucie ou non.

Ivan et Zoé se réveillèrent. Maintenant dessoûlé, je voyais mal comment, même après avoir abusé de la truffe, j'avais pu juger Ivan baisable la veille, mais ce n'était pas sa faute, et on goûta le lever du soleil avec enthousiasme. Après le petit déjeuner, j'allai saluer les fippochats, je travaillai avec une nouvelle portée pour qu'ils s'habituent à moi et j'emmenai une équipe de chats au nord-ouest de la cité, où ils creusèrent un trou sous couvert de bataille de terre et j'enfouis les restes de viande d'aigle. Personne n'avait souhaité en rapporter chez lui.

Je rendis visite aux lions, qui étaient toujours agités mais avaient bien profité du champ d'ignames. Il serait bientôt labouré, prêt à être ensemencé. Mieux encore, les lions avaient mis au jour un nombre conséquent de racines de truffe. Pendant que je les récoltais en me réjouissant de leur usage futur, une femelle approcha pour s'offrir à moi. « Pitman ! » appelai-je, mais il arrivait déjà. Il avait bien saisi les avantages qu'il y avait à accepter un mâle dominant d'une autre espèce.

Je déjeunai avec Indira, Beck et leurs enfants. À quelque chose malheur est bon : l'attaque des aigles avait définitivement tiré Indira de sa dépression. Son esprit se focalisait de nouveau sur le génie civil, sa spécialité. « Il faut qu'on repense l'approvisionnement en eau, dit-elle. Pour l'instant, on achemine notre eau depuis une source dans les collines, mais avec l'augmentation de la population, il va nous en falloir davantage, et nous devons mieux protéger la source. »

Neige grandissait bien. Elle n'avait été affectée ni par la mélancolie de sa mère ni par les monstres effrayants près de la rivière, alors que Lune et Foudre, bouleversés, posaient un tas de questions.

« Est-ce qu'ils pourraient entrer dans la cité ?

– Ils n'oseraient pas traverser la rivière, répondis-je, d'autant que les lions ont détruit le pont.

– On ne le reconstruira pas à l'identique, ajouta Indira. On utilisera un pont de corde cette fois, pour que n'importe qui puisse le détruire si nécessaire. » (Des aigles vivaient de notre côté de la rivière dans les montagnes du nord, mais pas question de le signaler aux enfants.)

Beck me raccompagna à la porte. « Elle est totalement rétablie, hein ? » Son sourire et le regard qu'il avait posé sur Indira pendant tout le repas – sur Indira mais aussi Lune, Foudre et Neige... J'avais vu tout ça et j'aurais tant voulu être lui, tout mon corps y aspirait.

« Je suis heureux pour vous. » Quand j'étais sur le pont et que les aigles se dirigeaient vers moi, je n'avais pas réfléchi, mais je savais que s'ils franchissaient ce pont, ils pourraient m'enlever tout ce qui comptait pour moi. Je le savais sans réfléchir. Et tout ce qui comptait pour moi était resté en sécurité.

Le lendemain, les boutons de fleurs de bambou s'ouvrirent, plus petits et moins tape-à-l'œil que les précédents. La moitié étaient blancs, l'autre moitié noirs. (Des pigments purs, pas un faux noir obtenu en mélangeant des couleurs ni un faux blanc créé par un tissu végétal placé en arrière-plan ou tout autre moyen, Raja vérifia.)

Les fleurs blanches pointaient vers le haut, les noires vers le bas. Les chardons à la base des chaumes portant les fleurs noires moururent, ceux des fleurs blanches survécurent. Seules les

noires avaient une odeur, même si elle n'évoquait rien de spécial à quiconque, pas même aux chats ou à Pitman. Le nectar des deux variétés avait un goût différent, l'un acide, l'autre alcalin. Ce que ça voulait dire et comment on devait y répondre occupait toutes les conversations. Au moins, on ne parlait plus de moi.

On ne manquait pas de sujets de discussion de toute façon. Certains enfants et quelques adultes (notamment nous, les tueurs) souffraient d'insomnies ou faisaient des cauchemars, de sorte qu'on décida d'avancer au lendemain les célébrations annuelles de l'équinoxe de printemps. Cette fête commémorant notre arrivée dans la cité après qu'on eut quitté le vieux village, on partagea le traditionnel repas des voyageurs : trilobites, oignons sauvages et fruits arc-en-ciel séchés. On se promena sur des échasses en s'imaginant être des Terriens.

Enfin, au crépuscule, sur le site de l'ancienne tour centrale, on se déshabilla malgré le froid : la nudité symbolisait notre volonté d'avancer. On alluma un bûcher pour brûler des représentations (en paille, en bois ou en papier) de ce qu'on voulait laisser derrière nous, où on avait glissé des graines à hydrogène pour qu'elles explosent dans un crépitemment d'étincelles.

J'avais travaillé toute la journée avec les enfants à construire un grand aigle à partir de brindilles. Il se dressait au centre du bûcher, pourvu d'un bec plus petit que nature et moins dangereusement crochu, ce qui me convenait tout à fait. Sylvia avait appris aux enfants à tisser les plumes qui ornaient l'aigle, toutes différentes par la taille, selon le talent de leur auteur et les herbes et feuilles qui les composaient, ce qui donnait à l'oiseau une apparence loqueteuse. Il ne ressemblait guère aux créatures splendides et féroces qui couraient encore dans mes rêves en meutes meurtrières coordonnées, mais j'étais impatient de le voir brûler.

Mes parents, comme quelques autres vieux Pacifistes, produisirent des silhouettes en paille représentant de grands humanoïdes maigres. Ceux de Sylvia étaient toujours affreusement réalistes car c'était une vannière hors pair. Petit, je ne cessais de demander à mes parents pourquoi ils brûlaient des Terriens et, quand j'eus grandi, ils me racontèrent tous les détails relatifs au départ de la première colonie que j'étais à l'époque trop jeune pour comprendre ou me rappeler. Cette année-là, j'avais compris que la fête n'était pas destinée aux enfants, même si c'étaient eux qui s'y amusaient le plus.

Cette fois, avant d'allumer le bûcher, Sylvia m'offrit une plume d'aigle, symbole de courage, puis les enfants dansèrent pour moi. Je ne m'y attendais pas du tout. Dans leur danse, des lions bondissants et rugissants pourchassaient des aigles tambourinants. Les lions rattrapèrent les aigles et les transformèrent en lions ; à la fin, tous les enfants rugissaient et bondissaient (rejoints par les chats, qui n'étaient pas du genre à louper une occasion de s'amuser). De l'autre côté du mur d'enceinte, notre troupe répondit par son chant sur trois tons puis, de très loin, des lions sauvages ajoutèrent leur voix au concert. Pendant quelques instants, on se tut pour les écouter.

Ensuite on alluma le feu et tout le monde rugit et bondit tandis que nos peurs brûlaient dans la nuit et que des étincelles montaient comme des étoiles avant de s'éteindre.

Plusieurs adultes s'attardèrent autour d'une bonbonne de truffe. On dut se rhabiller pour supporter le froid nocturne. Le feu n'était plus que cendres. J'avais glissé la plume dans un bandeau sur ma tête où elle ne piquerait rien, mâle dominant pour une nuit encore - ce n'était pas le rôle que je voulais, mais c'était le mien, et j'avais résolu de bien le tenir.

« Tu as aimé la danse ? » s'enquit Raja. Blas et elle souriaient, l'air nerveux. « Ce sont les enfants qui ont tout fait. Ils avaient peur que ce ne soit pas assez bien.

- C'était génial. Génial. »

Ils se regardèrent et se détendirent.

« Surtout quand les lions se sont mis à rugir, fit Blas. Ils aiment vraiment les lions. Je suis toujours obligé de leur rappeler qu'on ne peut pas les câliner comme les fippochats.

- Et s'il y a d'autres lions dans la forêt, les aigles rescapés ont sans doute pris la fuite puisque les aigles et les lions semblent être des ennemis naturels. Mais le bambou parle d'autre chose à présent, et j'ignore de quoi.

- Des contraires, à mon avis, fit Raja.

- Possible, répondis-je. Alors comment lui montrer que nous comprenons ? Et pourquoi les contraires seraient-ils un sujet intéressant ? »

Beck était rentré chez lui un peu plus tôt, mais voilà qu'il revenait au pas de course en appelant Blas : « Neige est malade ! Très malade ! »

Le bambou

Pas de réponse. N'ont-ils pas compris ? La dualité. L'univers est constitué d'entités et de forces fondamentales contraires. Vivant et minéral. Plantes et animaux. Parasites et producteurs. Création et destruction. Acides et bases. Maladie et santé. Ciel et terre.

Le jour et la nuit ne correspondent pas uniquement à la lumière et l'obscurité. Je le croyais autrefois, mais je sais à présent que leur alternance résulte de l'interaction entre ma sphère et le ciel. De la même façon, le feu et l'eau résultent de liaisons chimiques et de changements, de l'interaction entre charges atomiques positives et négatives.

Je survis grâce à l'aide d'animaux et de plantes domestiqués, que je soutiens en retour dans le cas des relations les plus fructueuses. Je pourrais aider les étrangers bien davantage si nous échangeons des idées en plus des nutriments. De l'influence réciproque et l'union des intelligences pourrait surgir n'importe quoi, des choses qui n'ont jamais existé, et notre monde grandirait.

J'ai observé le feu des étrangers ce soir, un grand feu que j'ai appris à ne pas redouter bien que je ne l'aime pas. Les animaux sont soumis aux cycles, et ce grand feu est un événement annuel.

Mais cette fois, ils ne l'ont pas fait le soir de l'équinoxe de printemps. L'attaque des aigles a dû perturber leur cycle. Je pourrais les aider à évaluer le passage des jours et des années avec précision. La répétition est un phénomène important pour les animaux. Je respecte leurs besoins. Je veux les aider.

Répondez-moi ! La dualité est une notion simple. Clair, obscur. Haut, bas. Vivant, mort. Communication, silence.

Même si vous ne comprenez pas, montrez-moi que vous souhaitez communiquer. La nuit est venue et le matin suivra bientôt. Vous pouvez faire beaucoup en un jour. Un petit geste suffira. Parlez-moi.

Higgins

« Tiens, ta botte. »

Lune était assise sur mes genoux, en chemise de nuit, somnolente et un peu perdue tandis que je l'habillais pour sortir. Blas examinait Neige et j'avais envie de tendre l'oreille, mais Lune méritait toute mon attention. Foudre et elle allaient passer la nuit chez leur grand-mère, loin des docteurs affairés et de leurs parents terrifiés.

« Et la deuxième. Voyons, il te faut aussi des vêtements pour demain. Qu'est-ce que tu voudrais emporter ?

- Je ne peux pas garder ma chemise de nuit ?

- Ce soir, si, mais demain matin tu devras t'habiller. Que dirais-tu du pull marron et d'un pantalon ?

- D'accord. » Elle voulait juste dormir. Je lui enfilai son manteau, et la reposai sur son lit pour fourrer quelques vêtements dans un sac.

Foudre s'était habillé et avait préparé son balluchon. Il observait d'un air morose l'agitation autour de Neige. « Je veux rester, déclara-t-il alors que je soulevais Lune. Je veux savoir ce qui se passe.

- Neige est malade, et on vous emmène chez mamie Cynthia pour que vous puissiez dormir un peu. Demain matin, quand tu seras levé, tu pourras revenir. »

Il ne paraissait pas satisfait. Depuis qu'on avait emménagé dans la cité, la mortalité infantile avait considérablement diminué, mais même un petit garçon savait que les bébés qui peinaient à respirer cessaient souvent de respirer tout court. « C'est ma sœur. » Il prit un air boudeur.

« Je sais.

- Je veux aider.

- Moi aussi. Parfois, le mieux qu'on puisse faire, c'est prendre soin de nous. » Je savais par expérience que se reposer et manger étaient de bons amortisseurs lorsque le destin frappait.

Il me regarda gravement. On sortit, Lune, lui et moi. Dehors, de pâles aurores vertes rayaient le ciel. Il reprit la parole : « Comment va-t-elle ? Sans mentir ! »

Il m'arrive de simplifier, mais je ne mens jamais aux enfants. Il n'avait pas l'air d'humeur à tolérer une réponse simpliste et donc, tandis qu'on avançait entre les maisons sombres et silencieuses, je murmurai : « Je ne sais pas. Ça ne ressemble pas à un syndrome de détresse respiratoire, il s'agit donc sans doute d'un champignon. Tu as déjà eu la coccidioïdomycose deux fois. C'est grave, mais bon, on verra.

- Ils en sont sûrs ? souffla-t-il.

- Pas encore.

- Ça peut la tuer ?

- Peut-être. Mais toi, tu as survécu. Deux fois. Je l'ai eue plusieurs fois aussi. On sera bientôt fixés.

- Pourquoi je dois partir ?

- Pour que tu puisses dormir un peu dans une maison plus calme. Inutile qu'on passe tous la nuit debout.

- Tu vas rester debout toute la nuit ?

- Si je peux donner un coup de main, oui.

- Qu'est-ce que tu peux faire ?

- Tenir compagnie à tes parents. Ou aller chercher des sandwiches pour les soignants. Courir chercher des gens ou des choses dont on a besoin. » *Vérifier que ma petite survit.*

« Si elle doit mourir, tu viendras me chercher avant ? »

Je lui répondis droit dans les yeux : « Oui. »

Il soutint mon regard sans ciller. « Je vais dormir habillé, comme ça je pourrai venir tout de suite. »

Neige toussait quand je revins - une petite toux dure et aiguë qui explosait hors de ses poumons emplis de mucus, et son visage prenait alors une teinte rouge tant l'effort était épuisant. Rouge, c'était une bonne couleur. Le bleu aurait indiqué un taux d'oxygénation faible, le jaune une jaunisse, le gris une fin proche. (Trois de mes bébés avaient péri. J'en avais retenu quelques principes médicaux.)

Indira, assise, tenait Neige dans ses bras. Blas, tout près, observait attentivement le nourrisson. Beck était prostré sur un banc. Je pris place à côté de lui.

« Elle a de la fièvre, et ça grimpe, m'informa Blas. L'autre médecin est parti chercher de la glace. »

On se relaya pour la rafraîchir avec un linge glacé. La toux empira et elle pâlit un peu. J'allai chercher une bouteille d'oxygène. Blas soupçonnait un champignon ou un virus, mais impossible de savoir lequel sans la vieille technologie. Il lui injecta des antibiotiques et des antifongiques. Ses poumons s'emplissaient de fluide.

Indira fixait le sol sans rien voir, sans réagir, l'air abattu, déprimé, coupable. Je savais ce qu'elle se disait : qu'elle aurait dû remarquer la maladie plus tôt, mieux nourrir Neige, l'habiller plus chaudement, faire plus attention en lui donnant le bain ; qu'elle n'aurait pas dû faire de dépression post-partum ; qu'elle aurait dû être une meilleure mère. Elle était comme ça, Indira. Elle se sentait responsable même de ce qu'elle n'aurait pas pu faire.

Beck aurait-il dû être un meilleur père ? Il aurait pu. Aurais-je dû venir plus souvent ? J'aurais pu trouver le temps. Cela aurait-il repoussé les micro-organismes ? Non. Mais si on avait eu les moyens de faire mieux, de protéger les bébés des toux et des éruptions cutanées, de la faim et des blessures, des erreurs et des illusions, on l'aurait fait.

Je décidai d'écrire une chanson sur ce thème un jour ; une chanson sérieuse, pas un air entraînant pour les gamins. Un texte qui refléterait les blessures d'une âme qui a vécu un jour de trop et connu l'échec, le pire qui soit, de ceux qu'on ne peut empêcher, une chanson qui ferait pleurer ceux qui l'écouteraient, qui me ferait pleurer moi-même quand je la chanterais, sur le chagrin qui reste vert en toute saison, et que je devais chanter car se taire était plus douloureux.

On ne pleurait pas, on restait assis bêtement. Sylvia arriva et prépara du thé. Elle apportait un panier de fruits, me dit qu'ils me réconforteraient, mais je ne voulais pas de réconfort. Ivan et Tom passèrent, alors qu'ils se tenaient en général à l'écart des affaires parentales. Ils restèrent debout près de la porte comme prêts à tuer la mort elle-même si elle tentait d'entrer. Le père de Beck et sa sœur vinrent aussi.

Neige pâissait, sa respiration faiblissait, et Blas semblait de plus en plus triste quand il l'auscultait. Enfin, je partis chercher Foudre. Il bondit hors de son lit dès que je murmurai son nom et il me suivit sans un mot dans la rue, en pleurant.

À la porte, il dit : « Attends. » Tremblant, il prit plusieurs inspirations profondes et s'essuya le visage du revers de la manche. Les yeux rouges mais secs, il entra et s'approcha du berceau, effleura les lèvres bleues de Neige et murmura quelques mots. Il se tourna vers sa mère et se raidit en la voyant si abattue, puis il alla la serrer dans ses bras.

« Neige est une très bonne petite sœur », dit-il en se glissant sur la chaise près d'Indira.

Foudre était un très bon fils.

Neige mourut tôt ce matin-là, peu après le passage du boulanger, qui nous avait gentiment apporté du pain chaud et du beurre de noix pour le petit déjeuner. Foudre avait préparé une assiette pour sa mère, tout en sachant sans doute qu'elle n'y toucherait pas, mais conscient qu'il devait le faire pour elle. Il faisait preuve d'une bienveillance et d'une compassion si justes que je sus qu'il serait une meilleure personne que moi, et cela fut mon réconfort matinal. Gentil, sincère, naturel, voilà ce qu'un homme devrait être...

Je ne suis pas comme ça. J'aide, bien sûr. Je me rends utile, mais je ne suis pas authentique, et c'est pour ça que les femmes ne veulent pas de moi si ce n'est pour profiter d'un peu de bon temps et de mon sperme à forte motilité. Je ne suis pas gentil par nature mais par choix. Je dois réfléchir à ce qu'il faut faire, ça ne me vient pas spontanément.

Mais le temps n'interrompt jamais sa respiration, et je ne pouvais pas refuser de chanter, et la mort ne pouvait pas empêcher le soleil de se lever...

Blas demanda l'autorisation de pratiquer une autopsie. « Il se pourrait que ce soit quelque chose de nouveau, dit-il à Beck. J'aimerais...

- Bien sûr. Apprends ce que tu peux », répondit Beck. Lune sanglotait sur ses genoux, et il la serrait dans ses bras. Mamie Cynthia était assise près d'eux.

Foudre se tenait près de sa mère, qui gardait les yeux rivés au sol. Des gens commençaient à arriver pour présenter leurs condoléances, avec des fleurs, des herbes aromatiques, et il les saluait, les remerciait au nom de sa mère et tentait de la faire réagir : « Des orchidées cloches ! De la sauge citronnée ! Elles sentent bon, pas vrai ? » Lentement, elle commença à émerger, ne serait-ce que pour remarquer à quel point son fils était bon.

Je décidai de m'éclipser en rapportant l'équipement médical au labo. J'étais celui dont tout le monde feignait d'ignorer la présence, le gars utile, parfois même héroïque, mais au fond un peu en trop. Celui que tout le monde aimait et dont personne ne voulait tout à fait, celui à qui hommes, femmes et animaux pouvaient se confier parce qu'il se montrait toujours à l'écoute. Je récupérai la vieille bouteille d'oxygène. Blas enveloppa Neige d'un drap - minuscule fardeau blanc à emporter.

« Attends, murmura-t-il alors qu'on s'apprêtait à partir. Porte-la. Je peux me charger du reste. Tu... C'est ta fille, après tout. »

Elle ne pesait presque rien. On croisa quelques passants dans la rue et, sans un mot, ils surent ce qu'on portait et restèrent plantés, solennels. Blas me demanda de la placer dans le réfrigérateur. Le laboratoire médical m'avait toujours répugné - la chair et le sang ne me dérangent pas (avec les animaux, on s'habitue vite au côté viscéral de la vie), mais la technologie si.

Dehors, une éolienne générait de l'électricité. Des accumulateurs la stockaient et la distribuaient entre le réfrigérateur, un autoclave, des endoscopes à fibre optique, une fraise de dentiste, de petites lampes d'examen et un appareil de radiochirurgie. Il y avait des rangées de scalpels et de curettes, un microscope, des thermomètres, des horloges, des aiguilles et des tables d'examen. Ça sentait les produits chimiques - esters, acides et ammoniaque. Ma mère avait fabriqué certains de ces instruments à partir de pièces récupérées sur les merveilles en panne venues de la Terre entassées dans une alcôve : des piles de composants en verre ou métalliques, comme autant de squelettes de lézards sous une colonie d'araignées. Je récolte des racines, des écorces, des argiles et des roches que je livre aux chimistes, et ils s'occupent de la suite. Ils nomment les produits et écrivent les formules. Nos mathématiciens sont capables d'expliquer la relativité restreinte et même d'effectuer les calculs.

D'après eux, tout est vrai : la nature non euclidienne de l'univers comme la valence d'un atome de carbone. Et pourtant, j'ai beau tendre l'oreille, rien de tout cela ne me parle. Je laissai Neige dans cet environnement étranger, synthétique, artificiel, hérité de la Terre. Je remerciai Blas et sortis.

J'allai voir les lions et les chats. Je parcourus la cité, elle était si belle. Je ne me rappelle pas le vieux village, mais je me souviens de ma première vision de la cité, à l'arrivée. On m'avait dit qu'elle serait colorée, mais je n'avais pas compris ce que cela voulait dire. « Comme les fleurs et les arcs-en-ciel », disaient les grands. Exactement. C'était comme vivre dans des fleurs ou des arcs-en-ciel. Je n'arrive pas à imaginer à quoi les Verriers ressemblaient, même si j'ai vu tous les vestiges archéologiques. Pourquoi s'étaient-ils donné tant de mal pour créer une cité si belle ?

« Voulait-ils copier le bambou ? » demandai-je à Sylvia. Dans son atelier, elle tressait un panier pour enterrer Neige. Elle n'en était qu'à la moitié, et les brins d'osier qui pointaient dans tous les sens évoquaient une touffe de roseaux anarchique.

« Ou le bambou les a-t-il copiés ? » répondit-elle en passant un brin. Je n'ai pas de certitude. Il est difficile de dater les événements. La cité et le bambou sont très, très vieux – des centaines d'années. Si on découvrait une autre cité, ou si on déchiffrait leur écriture, on en saurait peut-être davantage sur ce qui s'est passé ici. Si on trouvait un autre bambou, si on pouvait explorer plus loin, si on disposait de certains équipements...

– On aurait pu sauver Neige si l'équipement marchait toujours », la coupai-je. Je n'avais pas eu l'intention de l'interrompre, et je n'avais pas pris la mesure de ma colère avant cet instant.

« Oui. On aurait pu lui fournir un respirateur artificiel jusqu'à guérison de l'infection. On aurait pu identifier dans l'heure l'agent infectieux et lui donner l'antibiotique approprié, avec un laboratoire terrien. Oui, on aurait sûrement repéré les aigles plus tôt si le satellite fonctionnait toujours, mais ses panneaux solaires sont morts et on ne peut pas monter là-haut les réparer. Oui, on aurait pu maintenir les ordinateurs en fonction en remplaçant les puces en arsénium de gallium, mais on ne saurait même pas fabriquer de puces en silicium. On sait ce qui est possible, et on sait pourquoi ce n'est pas à notre portée, mais cette simple idée nous laisse un arrière-goût d'échec, alors que ce n'est pas notre faute ! »

Elle coupa un brin d'osier grâce à une lame de pierre, qu'elle couva ensuite d'un œil noir. « On pourrait faire tant de choses avec du fer. Mais on n'en a pas. On n'en trouve pas, à l'exception de quelques fragments de météores, et il faut les réserver à un usage nutritionnel. Il vaudrait peut-être mieux qu'on oublie tout de la Terre, mais on ne peut pas, car un jour nous serons de nouveau capables de faire toutes ces choses, et il ne faut pas qu'on perde de temps à redécouvrir comment. Mais on le fera à la manière de Pax plutôt qu'à celle de la Terre, parce que nous savons où cette voie-là a mené. »

Elle travailla un moment en silence, les lèvres pincées, tout en tirant sur les brins. Je ne l'avais jamais vue fâchée, mais en réalité elle l'était suffisamment pour fabriquer puis brûler l'effigie d'un Terrien à chaque fête du printemps.

« À la manière de Pax, répéta-t-elle. Les parents ne nous ont même pas tout dit sur la Terre et ses usages. La religion. Les idéologies. L'économie. La guerre. Ce ne sont que des mots pour nous ! Ils ne nous faisaient pas assez confiance pour nous les expliquer. Ils sont morts et enterrés, pourtant ils continuent de décider de notre manière de vivre et de ce que nous pouvons savoir. Tout ça parce qu'ils s'estimaient plus avisés que nous ! Ils nous ont laissés diminués et, le pire, c'est que nous en sommes conscients. Tous ces livres que nous avons recopiés à partir des ordinateurs avant la panne définitive, ils ne représentent qu'une fraction des connaissances humaines, une infime fraction. Un jour, j'ai lu qu'une bibliothèque sur Terre proposait un million de livres. »

Pendant qu'elle terminait le fond du panier, je réfléchis à ce qu'elle venait de dire – ce qu'il y avait à savoir, comment l'apprendre et de qui l'apprendre. Toutes ces choses qu'on aimerait connaître si on savait qu'elles existaient. « Le bambou essaie de nous parler de contraires, repris-je. Je pense qu'on devrait répondre. »

Elle leva les yeux, soudain moins furieuse. « Les contraires. J'aimerais beaucoup aborder ce sujet avec le bambou. Ou n'importe quel autre. » Elle posa ses outils, mit les autres brins à tremper dans une cuve, et on sortit.

En chemin, on croisa Zoé.

« Je suis navrée pour... pour Neige », dit-elle.

Je la remerciai puis la serrai dans mes bras car elle semblait attendre cette réaction – et ça me plut.

Je la regardai droit dans les yeux. « Quitte Fitzgerald et viens vivre avec moi. »

Elle resta pétrifiée puis secoua la tête. « Oh, je sais comme c'est difficile quand un enfant meurt. »

- J'en ai envie depuis longtemps. Je veux vivre avec toi. Je serai un meilleur mari que Fitzgerald. Je t'aime. Tu verras, je te rendrai heureuse. »

Elle ne répondit pas tout de suite. Y réfléchissait-elle ? Elle détourna le regard. « Je t'aime aussi. Je... j'y songerai. Promis. Tu es un type bien, Higg. Je... j'y penserai. »

Je savais qu'elle n'en ferait rien, mais je la laissai partir et je la regardai s'éloigner. Elle ne serait jamais loin, elle reviendrait peut-être même dans mon lit, mais elle ne resterait pas. Elle n'avait prétendu vouloir y réfléchir que par gentillesse.

J'avais oublié que Sylvia se tenait près de moi, et je me demandai comment j'allais m'expliquer, mais elle se contenta de me prendre par la main en me parlant des dernières trouvailles archéologiques concernant les Verriers et des agrandissements qu'avait connus la cité au fil du temps tandis qu'on se dirigeait vers le tableau du bambou.

On examina les fleurs. Les blanches étaient mortes, desséchées ; les noires rongées d'humidité. Certains chardons avaient survécu, d'autres non. Noir et blanc, haut et bas, humide et sec, mort et vif. Des contraires évidents. On trouva Raja et on se mit au travail en reprenant notre idée.

À la base d'une tige à fleur blanche, on enfouit une cuillère d'acide du labo, et au pied d'une noire une base. On posa une braise et un glaçon contre deux tiges opposées, trop petits pour blesser la plante mais assez gros pour qu'elle les remarque. On planta un bulbe de tulipe pointé vers le bas, et un autre vers le haut. On creusa des trous et on en laissa un sec tandis qu'on remplissait l'autre d'eau. Je pratiquai une entaille horizontale sur un chaume, une verticale sur son voisin. On entourait une canne noire d'un linge blanc et une canne blanche d'un linge noir. On planta des graines fertiles et des graines stériles.

Tout en travaillant, on parla d'autres contraires inexprimables. Heureux et triste. Terre et Pax. Jeune et vieux. Jour et nuit. Santé et maladie. Les plantes aussi tombent malades. Elles attrapent sans doute des infections par leurs stomates, les pores dont elles se servent pour respirer. Chaque feuille compte des millions de stomates. Neige avait des millions d'alvéoles dans les poumons. De nouvelles feuilles poussent sur les plantes. Neige n'avait rien pour remplacer ses poumons.

D'après Raja, les plantes produisent une infinie variété de composés chimiques, y compris des antibiotiques. Sur Terre, on avait créé par génie génétique des fruits et des graines qui contenaient des médicaments. On savait déjà que le bambou produisait des vitamines et d'autres substances pour nous maintenir en bonne santé. S'il en était capable, disait-elle, il pouvait aussi créer tout ce qu'on lui demandait. La vieille technologie terrienne était presque morte. Si on arrivait à lui demander ce dont on avait besoin...

On était encore loin de ce niveau d'échanges, mais c'était déjà un début. Un jour, tous les bébés survivraient peut-être.

Raja s'en alla. Avec Sylvia, je rassemblai les outils.

« Bon travail, dit-elle. On n'a sans doute pas dit grand-chose, mais j'y ai pris plaisir.

- Parler aux plantes, j'aime bien. »

Elle marqua une pause alors qu'on s'apprêtait à partir.

« Chaque génération définit ses propres règles, expliqua-t-elle. Les femmes de ta génération se sont arrangées entre elles à ton propos. Elles ne m'ont rien dit mais je suis au courant, et je me doute qu'elles ne t'en ont pas parlé non plus, mais tu as probablement deviné. Elles préfèrent prendre des maris stériles pour contrôler leur fertilité. Si elles multipliaient les grossesses, elles donneraient naissance à des bébés moins vigoureux. Et puis tu as de bons gènes, excellents même, et elles s'estiment chanceuses de t'avoir. Elles te partagent, elles se servent de toi et je trouve ça cruel, et je sais que tu n'aimes pas ça, mais je ne peux pas m'en mêler. Il est plus difficile de ne rien faire que je ne l'aurais jamais cru.

- Je suis heureux.

- Vraiment ?

- Je veux être heureux, donc je le suis. »

Elle n'eut pas l'air de me croire, mais comme elle l'avait dit elle ne s'en mêlerait pas.

Étant resté debout toute la nuit, je rentrai chez moi pour dormir, mais je m'arrêtai chez Beck et Indira en chemin. Le père de Beck m'apprit qu'ils se reposaient. « Ils apprécient beaucoup tout ce que tu as fait. Moi aussi d'ailleurs. Tu es un type bien, Higg. »

J'y repensai chez moi en contemplant les rayons du soleil qui frappaient le toit en cet après-midi. J'avais un peu de ce que je voulais. Je pouvais être gentil si j'essayais. Je pouvais être heureux si je n'essayais pas d'être quelqu'un d'autre. Les enfants m'aimaient, et j'avais de beaux rejetons. Les hommes ne se moquaient plus de moi. Les femmes persistaient à me mentir, mais elles

arrêteraient si je cessais de leur demander l'impossible. De gros animaux velus pas si bêtes me reconnaissaient comme l'un des leurs.

J'irais bientôt partager des truffes avec Pitman, et je lui chanterais une chanson triste sur la peur et l'espoir, l'échec et la guérison, sur la sève fraîche et sucrée qui court dans des feuilles toujours vertes de chagrin. Peut-être la troupe apprendrait-elle à chanter avec moi. De la musique à la mode de Pax. Une communication interespèces. Ils n'avaient jamais fait ça sur Terre. Des fippolions chantants. Des fippochats dansants. Des plantes bavardes, serviables et sophistiquées qui apprécient les idées abstraites. De bons moments se préparent. Il n'y a qu'à attendre.

Le bambou

Le feu et la glace ? Une dualité ? Peut-être. Envisageons l'angle thermodynamique : une oxydation rapide du bois qui produit de la chaleur, et un changement d'état de l'eau provoqué par une absorption de chaleur. Ils comprennent la dualité. Il s'agit bien de communication, car ils ne se sont pas contentés de m'imiter : ils ont prolongé mon idée.

Jusqu'à combien savent-ils compter ? Les nombres sont infinis. Saisissent-ils cette idée ? Ils se sont trompés en calculant l'équinoxe cette année. Cela dénote peut-être un intellect déficient qui les rendrait plus malléables et donc plus susceptibles de rester avec moi.

Peut-être puis-je adapter le langage électrique des premiers étrangers pour en produire un à base de pigments. Je sais qu'ils comprennent la communication visuelle. Quelle taille de tableau à pigments variables faudrait-il adopter pour leur acuité visuelle ?

Nous avons tant à dire. Quel système de communication utilisaient les plantes qui les ont dressés ? Pourquoi ne les ont-ils pas apportées avec eux ? Peut-être les plantes de leur sphère étaient-elles en guerre. Peut-être se sont-ils enfuis. Comprennent-ils que le futur peut être davantage qu'un nouveau cycle, qu'il peut apporter une nouvelle façon de vivre, l'occasion d'accomplir ce qui n'a jamais été fait ?

Chez mes étrangers, un nouveau-né vient de mourir. Une perte importante pour des animaux qui se reproduisent lentement. Les animaux méritent une bonne santé, et je peux y contribuer par la nutrition et la production de médicaments.

Nous autres bambous formions autrefois une vaste civilisation ; nos fleurs s'ouvraient de concert pour créer des œuvres d'art, nos réseaux racinaires contenaient un savoir perdu à jamais. La coopération nous a permis de coloniser le désert, la mer, la terre qui gèle en hiver, et même les plaines de corail. J'ai l'occasion de reconstruire.

Le printemps. J'ai beau être libéré des saisons, je ressens la splendeur des jours qui s'allongent et du temps plus clément. Les plantes voisines se réveillent, les animaux saisonniers reviennent. Il est temps de se réjouir. J'ai du fer. J'ai la vigueur et la volonté nécessaires pour grandir dans cette aventure, mais cela prendra du temps. Je dois me montrer patient. Ces étrangers ne sont que des animaux.

Nous pouvons commencer par les bases de la numération : 0, 1, 2, 10, 11, 12, 20, 21, 22, 100.

Tatiana



AN 106 – QUATRIÈME GÉNÉRATION

« La Communauté de Pax résulte de l'association volontaire des citoyens de Pax. Tout être intelligent ayant exprimé son affinité avec l'esprit de notre Communauté et prêt à en partager les objectifs peut s'en déclarer citoyen. »

Extrait de la Constitution de la Communauté de Pax

Jour 371, automne. Georg cherchait un noyer spécifique à abattre quand il a découvert un cadavre dans un ravin. Il a couru prévenir Rose, la nouvelle modératrice, qui m'a demandé de participer à l'enquête. Elle manque encore d'assurance : elle a l'âge de mes petits-enfants – à peine assez vieille pour la fonction – et elle me fait confiance. J'ai servi sous quatre modératrices différentes, cinq en comptant Sylvia, et aujourd'hui, pour la première fois, j'ai trahi. J'ai débité à Rose des mensonges éhontés, mais mon rôle de commissaire de la paix publique passe d'abord, et il m'a toujours contrainte à mentir.

Nous avons enfilé notre équipement de marche, recruté quelques bras pour porter un brancard – bien que, avec la moisson, il ne reste pas grand monde – et on s'est mis en route avec Georg vers l'ouest, en direction des collines. La pluie menaçait, et l'humidité faisait souffrir mes vieilles hanches. Rose avait toute l'énergie de la jeunesse et grand besoin de parler.

Elle estimait que Georg avait dû trouver le corps de Harry plutôt que celui de Lief car le cadavre portait des vêtements bariolés. Lief avait disparu trois mois plus tôt, Harry depuis quatre jours seulement, et tout le monde s'inquiétait sans fin pour eux.

« Lief n'aurait pas mis de vêtements colorés, disait-elle. Il devait rester discret. Après tout, c'était un explorateur. Qui savait ce qu'il risquait de trouver ? D'ailleurs, il a découvert beaucoup de choses, pas vrai ? Harry préférait les couleurs intermédiaires : bleu-vert, rouge-violet, vert-jaune. Il les appelait les "couleurs interprétatives", comme son art. De l'art interprétatif. Qui révèle les espaces entre les choses. »

Et ainsi de suite. Elle parlait pour calmer ses nerfs. Harry était un de ses amis proches – et le mien ? Je crois. Que le corps soit celui de Lief ou de Harry, nous étions sur le point de perdre tout espoir pour l'un des deux. Je ne suis pas douée pour réconforter, et j'espérais que son discours la consolerait toute seule, comme évoquer le mort à ses funérailles apaise la douleur. Je me pensais capable de gérer mes propres sentiments. En quatre jours, on avait eu le temps d'exprimer certaines de nos émotions concernant Harry – en tout cas, celles qu'on s'attendait à ressentir.

« Voilà ce qui a attiré mon regard », a expliqué Georg en désignant un chiffon rouge-violet accroché à un buisson près du ruisseau où il l'avait trouvé, un ruisseau qui descendait vers l'un des ravins humides et fétides situés dans les piémonts des montagnes occidentales. Nous avions suivi des pistes de moins en moins fréquentées laissées par des crabes ramifiés, tandis que des crabes plus petits cliquetaient et sifflaient à notre intention dans les broussailles. Un des bras de la piste, recouvert de coraux bas et plats longeant le ruisseau, menait à un ravin – un marécage que les herbivores aux pattes fragiles évitaient. Équipés de lances, nous portions des chaussures montantes à semelle de bois et des jambières en cuir tanné à l'huile. Georg ouvrait la route, Rose sur ses talons, et je fermais la marche. Des limaces nous ont aperçus, mais nous les avons tenues en respect.

Les restes humains gisaient entre deux arbres. Des limaces violacées et des larves gluantes, transparentes et dentelées, se tortillaient en bourdonnant au milieu d'ossements humides, de bouts de chair en putréfaction, de perles argentées et de haillons – du tissu aux couleurs intermédiaires

vives. Rose a pris une brusque inspiration, mais son expression est restée calme et courageuse. J'ai approché de quelques pas et levé une lance menaçante contre les limaces. Qu'est-ce qui l'avait tué ? Un gros prédateur l'aurait démembré, or il était proprement étendu sur le dos entre les racines des arbres, bras et jambes en croix. J'ai reconnu les vêtements de Harry, son chapeau et son épaisse chevelure brune. Les perles en verre d'un bracelet étaient répandues sur le sol moussu au pied d'un arbre. Comme sa peau, le lien sur lequel elles étaient enfilées avait été rongé. On distinguait des perles gravées roses et orange vif entre les os du poignet.

Était-il tombé, victime d'une crise cardiaque ? Malgré son jeune âge, il avait des problèmes de cœur. Mordu par un lézard venimeux ? Ces bestioles aiment les bois marécageux. Mais pourquoi s'était-il affalé comme dans un lit douillet ? Harry était parfois théâtral. Quelquefois soûl aussi, ou drogué. J'ai lentement fait le tour de son corps. C'est là que j'ai remarqué quelque chose.

Le sol était couvert de racines, dont l'une formait une petite arche tout près des os du poignet et des perles ; son écorce était usée en un point – un phénomène récent. Alors que je me penchais pour l'examiner, une limace a jailli en bourdonnant de l'œsophage du pauvre Harry. Je l'ai empalée en retenant mon souffle en prévision de l'odeur putride. La racine proche de l'autre poignet se drapait d'un lambeau de peau que j'ai écarté de la pointe de ma lance pour révéler une marque similaire sur l'écorce. Ce lambeau humide, était-ce de la peau humaine ou une large lanière de cuir ? J'en ai examiné la texture. De la peau de lézard, sans doute du gecko, très solide. Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Je me suis redressée pour inspecter les chevilles du mort. Rose, à plusieurs mètres du cadavre, s'était détournée ; secouée de haut-le-cœur, elle sanglotait je crois, et Georg la réconfortait, un mouchoir à la main.

Les jambières à demi dévorées de Harry, ses lacets et ses chaussettes formaient un tas trempé, mais deux racines à proximité de ses chevilles portaient respectivement une marque d'usure et un bout de cuir semi-digéré. Les talons de ses chaussures s'étaient enfoncés à plusieurs reprises dans le sol boueux. Quatre jours d'humidité avaient estompé les traces, mais elles restaient visibles et profondes. Tout autour du corps, des feuilles mortes et des branchettes avaient été écartées par ses mouvements. Il avait été attaché pour servir de repas vivant aux limaces.

J'ai reculé vers Rose et je me suis retournée en luttant contre la nausée. J'espérais que je me faisais des idées. J'ai regardé à nouveau, le mouchoir sur la bouche. Non, c'était évident.

« J'espère que ce n'était pas un aigle, a lâché Rose qui venait de prendre une profonde inspiration. Ce n'était pas un aigle, hein ? »

J'ai réfléchi à ma réponse. J'ai habitué les modératrices à prendre mon temps pour parler. Essayait-elle de détourner les soupçons ? Je n'arrivais pas à imaginer Rose blessant quiconque à dessein, mais quelqu'un avait tué Harry. Ou quelque chose ? Non, aucun animal n'était capable d'une chose pareille.

« C'est si triste, a-t-elle ajouté. Mourir et se faire... dévorer comme ça.

- Un aigle l'aurait désossé, ai-je expliqué.

- Un lézard ? » a demandé Georg.

J'ai examiné le cadavre à nouveau. Je ne voyais pas d'empreintes nettes autour en dehors des miennes, mais certaines traces auraient pu être des empreintes indistinctes de plusieurs jours. Non loin, à demi dissimulée par un buisson coralien mort, se trouvait une bonbonne de truffe. Harry buvait un peu, mâchait des graines de coca et mangeait des racines de lotus, même s'il s'en cachait. D'ailleurs, en réalité, il en faisait un usage modéré. On en avait discuté, lui et moi, sans nous trouver en désaccord à ce sujet ni sur aucun autre. Ce serait insulter sa mémoire que de laisser les gens penser qu'il était mort complètement soûl.

J'ai pourtant laissé dire. Les brancardiers sont arrivés et ont détaché de son corps les limaces et les larves, non sans peine, pour le ramener chez nous. Nous l'avons veillé dans la maison commune et nous l'enterrerons demain. J'aurais dû raconter la vérité à quelqu'un. Au lieu de quoi, j'ai scruté les mines attristées et les mains rougies des travailleurs endeuillés en me demandant qui était coupable. Qui en était capable ? Depuis quarante ans ou presque, j'œuvre comme commissaire de la paix publique et je vois des choses que tous ignorent en général les uns sur les autres ; j'ai fini par comprendre qu'on ne peut pas entrer dans la tête des gens pour savoir pourquoi ils en malmènent parfois d'autres ou les volent. Il m'est arrivé de ne pas comprendre mes propres actes.

Meurtre. J'ai dû vérifier l'orthographe de ce mot car je ne l'avais jamais écrit. « Action de tuer délibérément un autre être humain, avec ou sans préméditation », selon le manuel de criminologie que je conserve dans mon bureau – c'est-à-dire le petit poste de garde proche de la porte

occidentale, un endroit privé où je peux m'entretenir avec d'autres quand il le faut. *Délibérément*. Harry avait résisté. Furieusement. Pourvu que son cœur ait vite lâché.

Je n'ai jamais enquêté sur un meurtre. Les méthodes terriennes conseillées dans le manuel ne marcheront pas sur Pax, évidemment. J'ignore à qui me fier et je n'en ai donc parlé à personne. Pas même à la modératrice ; pourtant, j'ai envie de me fier à Rose. Comment réagirait Pax si j'annonçais que Harry a été torturé avant de mourir ? Une enquête publique sèmerait la panique et pousserait le coupable à se montrer plus discret encore.

Je devrais aller dormir, mais je n'arriverai pas à fermer l'œil. Je me suis toujours consolée en couchant mes pensées par écrit chaque soir, pour confier mes secrets au papier avant de les brûler.

Mon mari m'a déjà vue souffrir d'insomnies. Il me parlera sûrement tandis qu'on regardera les étoiles qui brillent à travers le toit. Il travaille sur une météorite trouvée récemment : un kilo de fer quasi pur dont on pourra faire des outils, des compas et des compléments nutritionnels – un trésor. On pourra discuter des possibilités qui s'offrent, et il m'aidera à oublier l'ici et le maintenant. Mon premier mariage était une erreur mais, avec lui, je peux presque tout partager. Quand il sent que je dois garder un secret, il se contente d'un « Ah », comme face à une agréable surprise. Parfois nous rions ensemble, mais pas ce soir. J'en suis incapable.

Jour 372. Les faits : Harry a disparu il y a cinq jours. Il est parti se promener au matin pour planter des pousses de bambou. On n'a pas remarqué son absence avant le lendemain matin, et nos recherches n'ont rien donné parce qu'on le croyait parti dans une autre direction. Comment est-il arrivé au ravin ? Il n'avait pas d'ennemis évidents, bien que, comme une rivière au printemps, Pax déborde de querelles, disputes stériles, insultes imaginaires ou réelles, jalousies, rancœurs, rivalités enfantines entretenues pendant des décennies, violences familiales, tensions sexuelles et ragots à n'en plus finir. Ceux qui les colportent savent-ils combien j'admire Harry ?

Des bagarres se produisent, essentiellement entre garçons et jeunes hommes, bien que les filles et les femmes puissent se montrer violentes elles aussi. Je ne m'en mêle pas si les blessures restent mineures et que personne ne se plaint. Mais personne ne tue jamais personne.

J'espère éliminer les suspects un par un. Il faut deux heures pour aller au ravin et autant pour en revenir. Compter un peu plus encore pour immobiliser la victime. Le tueur est peut-être resté afin de s'assurer qu'elle était bien morte, voire pire : pour la regarder mourir. Personne n'a jamais été tué par des limaces et des larves, du coup je ne sais pas combien de temps cela prend. Néanmoins, en tout, le meurtrier a dû s'absenter au moins l'espace d'un passage de Galilée. Qui ne peut pas justifier de son emploi du temps ? Et qui est capable de torturer à mort – Harry ou n'importe qui d'autre ? Ce meurtre est-il lié à la disparition de Lief ?

« Plus on en sait sur la victime, plus on en sait sur le meurtrier », prétend mon manuel. J'y ai trouvé des allusions à un large corpus d'informations concernant les enquêtes criminelles sur Terre, des bases de données scientifiques à la littérature populaire. Du roman policier ? La Terre était bizarre. Je dispose d'un mince manuel recopié d'une écriture parfois illisible avant que les ordinateurs ne lâchent définitivement ; un livre destiné à un public restreint car il traite de la nature humaine en des termes que beaucoup sur Pax jugeraient troublants. En tout cas, je le trouve dérangeant. Je suis bien contente de ne pas vivre sur Terre. Et ce livre répond à bon nombre de mes questions sur les Parents.

J'ai donc essayé d'en apprendre plus sur Harry. Sa mère porte son chagrin en bandoulière et se dit incapable de nettoyer la maison qu'il occupait. Rose et moi nous en sommes chargées tôt ce matin. Elle m'a retrouvée à la porte de chez lui, les yeux bouffis, l'air fragile. On s'est saluées d'une accolade, comme d'habitude, mais elle m'a serrée plus fort dans ses bras que de coutume. Qu'est-ce qui n'allait pas ?

Elle s'était habillée comme il sied pour des funérailles : de vieux vêtements, une longue jupe portefeuille en tissu brun grossier datant de l'ancien village et dont les bords effrangés avaient été raccommodés à plusieurs reprises et un gilet usé en cuir de fippochat dont la couleur demeurait verte alors qu'il avait de longue date perdu ses poils. Elle avait plaqué un vieux foulard sur ses cheveux indisciplinés, bruns comme sa jupe. Des rangées de graines argentées qui servaient de perles – la marque de la sixième génération – pendaient à son cou, ses poignets et sa ceinture au point qu'elle cliquetait de partout. Mais que pouvais-je en déduire ? Rien, ou si peu.

Mes propres vêtements étaient également vieux, comme il se doit. Ma génération, la quatrième, n'a pas de signe de reconnaissance, mais j'avais mis mes plus anciens bijoux de bambou,

ceux que les Enfants avaient fabriqués à leur arrivée, si vieux que la couleur de certains avait passé. Un diadème en bambou qui avait appartenu à Sylvia maintenait ma coiffure en place.

J'ai remarqué la façon dont Rose se déplaçait alors qu'on se penchait pour passer la porte. Elle a accordé la même attention que moi à l'intérieur de la maison mais s'est laissé distraire par un premier objet, puis un autre, comme si quelque chose ici lui était insupportable, ou comme si l'objet suivant avait encore plus d'importance à ses yeux. Les affaires de Harry lui parlaient. Et à moi aussi.

J'étais déjà entrée sous ce petit dôme près du mur d'enceinte est, de sorte que son désordre ne m'a pas surprise : des vêtements éparpillés, plusieurs chevalets sur lesquels séchaient des feuilles de papier à dessin, des piles de croquis, un bout de dentelle encore sur le métier, des paniers remplis de carreaux de mosaïque, d'autres pleins de perles, des pots de peinture et des pinceaux soigneusement nettoyés, une sculpture en bois représentant un fipposchat qu'il restait juste à cirer, un tampon en bois destiné à imprimer des motifs sur du tissu ou de l'argile, un vase et ses fleurs flétries sur une table, un seau d'argile, et j'en passe.

Harry avait déclaré vers treize ans qu'il jetterait un pont artistique entre les Pacifistes et les Verriers – une prétention ridicule, sauf qu'il ne mentait pas. Le style des Verriers rayonnait partout : leur amour de la lumière, leurs courbes caractéristiques, leurs couleurs et motifs, leur écriture. Pas de simples copies toutefois : Harry en faisait sa propre interprétation. C'est lui qui s'occupait du musée des Verriers, et on voyait qu'il en connaissait bien la collection.

Rien n'exigeait notre attention immédiate : pas de nourriture qui risquait d'attirer des lézards ou pire, pas de chat attendant son retour ni de pot de chambre à vider. Le désordre n'était pas non plus aussi prononcé qu'il y paraissait. J'ai regardé si un visiteur de dernière minute n'avait pas laissé d'empreintes de pas, ou un indice. J'ai défait son lit – officiellement pour envoyer les draps et les couvertures à la lessive – en quête de cheveux ou de traces. Rien.

Rose s'est occupée des vêtements entassés par terre. Elle essayait de trier mais renonçait à chaque fois. « Tante Tatiana... »

Mon attention s'était fixée sur un gobelet en céramique blanche aux courbes caractéristiques, marqué des chiffres verriers de zéro à dix, les premiers éléments de leur écriture que le bambou nous avait enseignés. Harry avait interprété ces symboles en écriture pacifiste. Un jour, il y a environ deux ans, il s'était assis dans mon bureau de pierre humide pour m'expliquer le sens de ce gobelet et d'autres objets d'art qu'il avait apportés, puis il m'avait accompagnée dehors pour me raconter l'architecture de la cité et ce qu'elle nous révélait sur les Verriers – c'était comme s'il m'avait dessillé les yeux. Les siens étaient dilatés par le lotus. Cela paraissait le rendre patient et jovial. Je n'y trouvais rien à redire.

« Oui, ma chérie ? » ai-je répondu à Rose. Du sol où elle était assise, elle a levé vers moi des yeux agrandis par la peur. De quoi ?

« Lors des funérailles, qu'est-ce que je suis censée dire ? Que dois-je faire pour sa famille ? Et tout le reste ? »

Des questions légitimes : elle n'avait jamais officié pour un enterrement. J'ai résumé mes pensées en quelques instructions simples et claires : « Ton rôle, c'est de faire son éloge funèbre. Prononce les formules traditionnelles, puis ajoute tout ce que tu peux, et invite les autres à en faire autant. Écoute ce qu'ils disent. Ils ont besoin qu'on les écoute, et ils sentent toujours quand ton attention se relâche. » Elle m'écoutait attentivement. « Parle de son art, par exemple. De son amitié. Plus c'est précis et sincère, mieux c'est. Ne dépasse pas le quart d'heure. Je te ferai signe comme ceci (j'ai passé la main droite sur mon oreille gauche) s'il est temps de t'arrêter. » Elle aime beaucoup parler. « Reste centrée sur lui. Ne parle pas de le remplacer.

– Le remplacer ? On ne pourra pas.

– Il le faudra. Son travail était important. Il ne sera pas facile de trouver quelqu'un d'aussi doué, mais tu ne dois pas commencer à chercher tout de suite. En tout cas, l'art ne doit pas s'arrêter là. »

Elle a éclaté de rire : le chagrin cause parfois des réactions incongrues. Je me suis assise par terre à côté d'elle. « Tu appréciais son art ! s'est-elle exclamée, les larmes aux yeux. Ce n'était pas le cas de tout le monde. Tout le monde ne l'aimait pas. »

Qui ça ? Des indices, je voulais des indices. « Mieux je le connaissais, plus je l'appréciais, ai-je répondu lentement. Quand on a remarqué son absence, je me suis sentie... » J'ai cherché le mot juste. Mon premier mari me reprochait souvent d'être froide, et il avait raison ; je fais donc des efforts pour devenir plus chaleureuse, au moins dans mon discours. « Je me suis sentie coupable. Je me suis dit que j'aurais dû m'en rendre compte plus tôt.

- Je sais, je sais. J'aurais dû, moi aussi. À ce moment-là j'avais passé toute la journée dans les champs d'ignames et j'étais trop fatiguée pour venir le voir. »

Voilà qui la disculpait. Comme tous ceux qui avaient travaillé avec elle d'ailleurs.

« Je devais l'épouser, a-t-elle dit dans un sourire inondé de larmes. On allait bientôt l'annoncer. »

Un prétendant jaloux aurait-il pu l'éliminer ?

« Tu as été très courageuse. » Personne n'aime comme une future mariée. Comment révéler à cette fille aux yeux humides que son cher et tendre avait connu une mort affreuse ? J'ai marqué une de mes pauses habituelles et ajouté : « Qui pouvait ne pas l'aimer ? Ça me dépasse. »

- Tout le monde ne voit pas l'utilité de l'art interprétatif. »

Qui donc ? Je regrettais de tout mon cœur de ne pas pouvoir observer les réactions qu'il provoquait chez les autres, et puis je me suis rendu compte que c'était en fait possible. Après une nouvelle pause, j'ai déclaré : « On devrait organiser une exposition de ses œuvres, à sa mémoire. »

Elle a souri et sangloté de plus belle tout en approuvant de la tête. « C'est dans l'art qu'il donnait le meilleur de lui-même. »

Le meilleur de lui-même. Sa génération a créé un concept d'excellence individuelle que certains surnomment « meilleurisme » par dérision. Chacun donne le meilleur de soi dans un domaine unique, même s'il ne diffère que très peu de celui du voisin. Idéalement, cette qualité s'exprime en dehors des exigences de la survie, comme par exemple dans les beaux-arts ou la pâtisserie, bien qu'un talent particulier pour une tâche nécessaire suffise, comme couler des briques de verre sans défaut pour le bâtiment. Rose fabrique plus de sortes de bougies que je n'en ai jamais imaginé : teintes, parfumées, de formes diverses, ou encore adaptées à une tâche ou une occasion particulières. Elles brûlent de façon uniforme et sans produire de fumée, si simples ou sophistiquées soient-elles. Le meilleurisme a enrichi Pax. Je l'admire.

On a nettoyé un peu et passé le plus clair de notre temps à planifier l'exposition. Elle avait des idées très précises quant à l'éclairage. L'heure des funérailles est arrivée. On a gagné l'esplanade en passant en revue les devoirs qu'elle aurait à accomplir.

Je me rappelle l'époque où l'esplanade était jonchée des débris d'une tour de trois étages qui se dressait là du temps des Verriers. Nous l'avons déblayée quand j'étais jeune adulte, et réutilisé la pierre, la brique et le verre pour aménager l'esplanade. Il nous fallait un grand espace pour les événements publics car la population avait augmenté. La maison commune, malgré des extensions, était devenue trop petite. Nous avons donc créé une vaste zone pavée d'une mosaïque de blocs de verre, bordée d'épais murs de brique et de pierre qui m'arrivent à la taille. Un jardin de cactus est amarré aux murs.

Des Pacifistes vêtus de vieux habits avaient commencé à remplir les bancs. La mère de Harry ne viendrait pas, nous a annoncé son mari, Foudre Junior. J'ai demandé pourquoi. Elle aurait été au centre de l'attention et, comme son fils, elle adorait ça. Mais avant qu'il ne réponde, j'ai compris que l'absence était sans doute la forme de présence la plus remarquable.

« Daisy ne cesse de répéter que c'est elle qui l'a tué, a-t-il expliqué dans un soupir, résigné de longue date aux réactions mélodramatiques de ses proches. »

- Tué ? » Sans doute métaphoriquement, pas vrai ?

« Si c'est sa faute, ce n'est pas celle de... » Il a laissé sa phrase en suspens : ce n'était pas la faute de Harry et de son comportement irresponsable - un comportement qu'il n'avait pas eu, je le savais, comme je savais que mon mensonge en blesserait certains. À présent, Foudre, un homme doux et bon, souffrait sous mes yeux - une souffrance que j'avais moi-même infligée.

« Ce n'est la faute de personne », ai-je répondu - de piètres paroles de réconfort et un mensonge de plus puisque c'était bien la faute de quelqu'un. J'ignorais juste qui.

N'empêche, j'allais devoir discuter avec Daisy pour voir ce qu'elle voulait dire exactement.

Le panier de Harry, fermé, reposait près de l'estrade, à l'avant. J'ai retrouvé mon mari et nous avons ajouté les fleurs qu'il avait apportées aux piles déjà faites. Il y avait même des fleurs flottantes, pourtant difficiles à trouver à cette période de l'année, au bout de ficelles attachées au panier. Nous avons pris place sur un banc de pierre sur le côté, vers l'avant, où Rose pouvait me voir et où je bénéficiais d'une vue sur tout le monde.

Elle a ouvert la cérémonie d'une voix tremblante mais forte : « Nous sommes diminués aujourd'hui, et pas seulement en nombre. »

À l'exception d'un infirmier, deux enfants hospitalisés, un garde à la porte principale et Daisy, tout le monde était là. Je les scrutais les uns après les autres, à part les trop jeunes ou trop malades

pour marcher jusqu'au ravin ; je m'efforçais de me rappeler qui j'avais vu, quand et où, le jour de la mort de Harry.

« Cette perte, celle de son art, porte un coup à l'avenir de Pax, disait Rose, et la perte de sa personne au mien. Son rire, c'était celui que j'aurais voulu entendre dans la voix de mes enfants. »

Hathor et son frère Forrest ont échangé quelques murmures – jumeaux, ils ont l'air de vouloir accentuer leur ressemblance avec leur chevelure verte enroulée en courtes bouclettes qui exagèrent la rondeur de leurs joues et de leurs hanches grasses. Ils s'amuseaient parfois à lancer des campagnes de commérages pour briser une histoire d'amour ou une vocation. J'ai été obligée d'intervenir à l'occasion, et j'ai été la cible de leurs rumeurs au moins une fois, mais je n'ai rien fait, sachant que cela ne contribuerait qu'à les galvaniser. Non loin, Nevada séchait les larmes de sa fille, du même âge et de la même génération que Harry. Une amoureuse déçue ?

La femme de Lief s'est levée pour prononcer quelques mots mais elle n'a pas pu et s'est rassise, entourée de ses enfants et petits-enfants.

Foudre s'est dressé et tourné vers elle. « Je ne vois qu'une seule chose pire que ce que j'éprouve aujourd'hui : ignorer ce qu'il est arrivé à quelqu'un qu'on aime. Je souffre pour toi et ta famille plus que tout. C'est notre cas à tous, et nous ne cesserons pas les recherches avant d'avoir trouvé Lief. »

Murmures d'approbation. Lief battait sa femme et ses enfants jusqu'à mon intervention – un autre de ces secrets liés à mon travail.

La cérémonie a duré longtemps car Harry avait beaucoup d'amis et d'admirateurs qui souhaitaient s'exprimer. Après l'enterrement, je suis allée voir Daisy. Elle vit non loin de chez Harry, dans une maison très colorée. Comme d'habitude, elle avait revêtu des habits somptueusement brodés, mais elle paraissait épuisée. On voyait les racines brun et gris de sa chevelure, touffue comme celle de son fils et teintée en vert – la marque de la cinquième génération. Son visage était la version féminine et vieillie de celui de Harry : des lèvres pleines, une fossette au menton, un nez busqué, des sourcils en accent circonflexe – rien de nouveau, mais son apparence me semblait soudain préoccupante.

« Je suis sincèrement navrée. »

Elle a murmuré un merci, les yeux plissés. Tout le monde connaît ma fonction. J'étais peut-être venue lui adresser un ultimatum pour qu'elle change de comportement sous peine d'une mise en accusation publique. Et peut-être pensait-elle que je ne l'aimais pas – il faut dire que je suis souvent froide avec elle, mais je n'ai rien contre elle, bien que nous n'ayons pas d'atomes crochus. Je respecte honnêtement son travail médical, et son besoin d'être au centre de l'attention l'a poussée à résoudre des problèmes pour mériter la reconnaissance des malades – un genre de meilleurisme tout à fait respectable.

Elle œuvre avec le bambou arc-en-ciel pour prendre soin de notre santé. Au printemps, le bambou et elle ont trouvé le remède à l'épidémie de scarlatine qui a fait sept victimes et en aurait fait bien plus encore sans eux ; ils nous ont sauvés du désastre. Elle a travaillé alors qu'elle-même était malade, qui plus est, sachant qu'en se privant de repos elle risquait sa vie. Elle a mérité sa plume d'aigle et le titre d'« héroïne ». Au fil des ans, le bambou et elle ont sauvé bien des vies et soulagé bien des souffrances. Par exemple, ils ont créé la pommade qui apaise l'inflammation chronique de ma peau, une banalité qui lui assurait déjà ma reconnaissance quotidienne bien avant l'épidémie, que j'ai passée au fond de mon lit, à délirer sous l'effet de la fièvre.

Je n'ai rien contre elle. En revanche je n'aime pas Stevland, le bambou, même s'il en fait beaucoup pour notre santé et nos récoltes. Il a gagné un nom humain du fait de son importance, et désormais on parle de lui comme d'un homme plutôt que d'une plante hermaphrodite.

Enfant, je n'avais rien contre lui. Je me rappelle les premiers efforts d'oncle Higgins pour communiquer, l'époque où Stevland nous donnait des leçons de maths comme ce que j'apprenais à l'école. Je me sentais une affinité enfantine grandissante avec le bambou à mesure que sa capacité d'expression s'étoffait, reflétant l'avancée de mes études. J'ai appris le verrier, la langue dont se sert le bambou, et, jeune adulte, j'ai commencé à communiquer avec lui. J'ai vite arrêté, et je n'ai plus jamais souhaité avoir affaire à Stevland depuis. Mais ce n'est pas la faute de Daisy. Mon travail, ce matin, consistait à découvrir qui avait assassiné son fils.

« C'est une triste fin. »

– Il est mort en plantant des graines de bambou », a-t-elle répondu, la voix chargée d'un regret insondable. Stevland aime qu'on disperse ses graines pour planter des avant-postes. Elle s'est effondrée dans un fauteuil, sanglotant et geignant sans retenue. « Harry est mort pour Stevland ! »

- Il voulait que Harry plante ses graines ? » J'ai pris un fauteuil à mon tour.

« J'aurais dû les planter moi-même. C'est à moi que Stevland l'a demandé, et j'ai confié cette tâche à Harry, mon pauvre Harry. Je suis allée au pavillon des bains, et ensuite au dispensaire. Et puis... Tu ne savais pas qu'il consommait des graines de coca, personne ne le savait. J'aurais dû le forcer à arrêter. Il est mort tout seul. Quelle perte terrible, tragique ! » Elle m'a jeté un regard de défi au milieu de son discours préparé et de ses larmes comme pour me signifier que j'aurais dû savoir et le forcer à arrêter.

Je pouvais obtenir confirmation de ses faits et gestes auprès du surveillant des bains et des soignants. Le mélodrame a continué : « Je ne pourrai plus regarder Stevland. Il me rappellerait trop Harry. Oh, mon pauvre Harry ! »

Harry avait fabriqué bon nombre des ornements et ustensiles qu'on trouvait chez elle, il avait même dessiné les motifs brodés sur sa robe, de sorte qu'elle ne pourrait guère échapper à son souvenir. Je lui ai posé quelques questions sur les amis de son fils « au cas où ils auraient besoin d'un soutien particulier », je l'ai écoutée débiter un discours qui n'aurait été qu'auto-apitoiement si la réalité n'avait pas été pire encore que ce qu'elle imaginait, et je lui ai présenté à nouveau mes condoléances en m'efforçant de lui assurer en toute sincérité qu'elle n'avait pas tué son fils. Puis je suis partie.

Je me suis arrêtée au centre de don, assise dans une cabine, et j'ai respiré l'encens qui masque les odeurs plus brutes. Stevland faisait preuve d'un intérêt inquisiteur pour le comportement des Pacifistes, qu'il avait voulu réguler en dirigeant mon travail en tant que commissaire. Cet intérêt pouvait m'être utile à présent, et l'antipathie qu'il m'inspirait importait moins que l'identification du meurtrier.

Peu après le déjeuner, après m'être entretenue avec le surveillant des bains, un médecin et le responsable des champs d'ignames - des tâches légitimes mais qui n'en demeuraient pas moins des tactiques d'évitement -, je me suis assise dans une petite serre qui est le lieu privilégié, en dehors du dispensaire, où Stevland s'exprime. Le toit était fait de briques translucides. Des feuilles tombaient en cascade du sommet d'une large tige pâle qui s'élevait au centre de la salle. Cette tige, en apparence dépourvue de pigments, portait les messages de Stevland, et elle avait grossi pendant les deux - non, trois - décennies écoulées depuis notre dernière conversation.

Un léger parfum embaumait l'air tiède. Je me suis assise à la table d'écriture et j'ai tripoté nerveusement la planche laquée de bois blanc. Une bouteille d'encre crémeuse était prête, les pinceaux et les chiffons propres. Qu'allais-je dire ? « Je suis de retour, vieille tulipe trop curieuse » ? Ce serait déplacé.

Des mots ont commencé à se former sur la tige. Des milliers de cellules propulsaient de minuscules perles de pigments - des chromoplastes rouges, des douzaines dans chaque cellule - pour créer des triangles et des lignes d'écriture verrière qui prenaient forme comme des objets émergeant du brouillard. Dans ma jeunesse, cette vision nous avait tous époustouflés.

« J'accueillir de nouveau Tatiana. Heureux que tu bien servir les Pacifistes depuis de nombreuses années. »

À chaque nœud de la tige, les minuscules points noirs qui constituaient les yeux de Stevland étaient rivés sur moi par milliers.

« Toi et moi désormais en relation avec mutualisme », ai-je écrit, sans perdre de temps en politesses. Je n'avais pas utilisé le verrier depuis longtemps, et je peinais avec le vocabulaire et la grammaire malgré la simplicité de cette langue. En réalité, Stevland n'est pas certain de l'avoir apprise entièrement avant le départ des Verriers. Mais elle est utile. J'ai levé la planche pour la montrer au bambou. Il a répondu sans tarder : « Je heureux de faire-toi mutualisme. Je me souvenir il y a longtemps nous découvrir mutualisme difficile. Je me souvenir je possible être-moi tulipe. »

Voilà qui m'a arrêtée net. Stevland avait appris l'humilité, ou du moins à la singer.

Il a poursuivi : « J'apprendre que la truffe ne pas nuire à la paix. » C'avait été la goutte d'eau : la fois où il avait voulu que j'élimine la truffe parce que nous ne comprenions pas assez bien notre propre métabolisme pour consommer de l'alcool de manière responsable. La truffe peut être consommée à l'excès, mais ce n'était pas le problème de Stevland. Et je n'allais pas non plus interdire les courses de bateaux - comme si je pouvais ! - après la noyade de Tiffany. Je refusais aussi de me prêter aux stratagèmes destinés à identifier et calmer les Pacifistes trop agressifs, de lui signaler tous les délits et de le consulter en matière de châtiments, ou encore d'imposer des mariages qu'il estimait souhaitables au plan génétique, y compris le mien. J'ai choisi mon premier mari pour contrarier Stevland.

« Les tulipes ne pas apprendre, ai-je écrit, tout à fait capable de cajoleries moi aussi. Tu apprendre chaque jour.

- De nouvelles racines chaque jour. Les Pacifistes enseigner-moi beaucoup. »

Trêve de flatteries. « Je venir avec grande tristesse. Je venir avec un secret de mon travail. Il y a cinq jours, quelqu'un tuer Harry. Je désirer connaître le tueur. Je désirer tu aider-moi à protéger. »

J'aurais aussi bien pu lui annoncer qu'une opération se tramait en vue de l'abattre. Des phrases se sont soudain succédé si vite que j'avais à peine le temps de les lire : « Grande tristesse, oui, grande surprise. Grande perte de la paix. Les Pacifistes ne tuer jamais d'autres Pacifistes. Ce comportement créer déséquilibre. Grand chagrin, oui. Tu tout dire-moi sur ce crime. » J'ai commencé à écrire. « La vie des Pacifistes être égale à ma vie, a-t-il ajouté. Peut-être tueur agir dans l'émotion et ne plus tuer personne ? »

J'ai répondu : « Pas savoir » et tenté de finir mes premières phrases concernant le meurtre.

« Tuer pas être-ça plan, peut-être ? »

- Si, être-ça plan, ai-je écrit. Tu ne plus interrompre-moi et je tout raconter-toi. » J'ai eu besoin de consulter le dictionnaire à de nombreuses reprises. J'ai rempli une tablette et lui ai laissé le temps de l'étudier avant d'en rédiger d'autres : six au total. Il n'a pas répondu tout de suite. « Je maintenant terminer tout dire-toi », ai-je enfin écrit.

Il a réagi après une nouvelle pause. « Je voir des limaces tuer de petits animaux. La mort être sûrement triste triste lente pour un grand animal. Mais les limaces être-elles bêtes, nous être-nous intelligents, et créer tristesse être-ça mal pour les intelligences. J'apprendre de mal faire, et je empêcher plus. »

Il ne s'exprimait pas comme le Stevland que j'avais connu, mais il n'avait pas perdu sa morgue. Après une longue interruption, il a ajouté : « Harry être-lui artiste et enterré aujourd'hui. Nous parler Harry et moi des Verriers et de l'art. L'art être-ça du bonheur comme les arcs-en-ciel sur l'écorce, donc je pousser-moi de l'art avec Harry dans le cimetière et étendre-moi son bonheur demain avec des fleurs d'art. »

Si j'avais ressenti plus d'affection pour Stevland, j'aurais peut-être apprécié cet hommage qui consistait à se servir de Harry comme d'un engrais pour créer des fleurs – qu'en aurait-il pensé ?

« Je besoin de savoir qui avoir le temps de tuer il y a cinq jours », ai-je écrit. À sa demande – non, à son insistance –, j'ai expliqué la nature d'une enquête criminelle et ajouté quelque chose sur le principe du travail en équipe. Il a répondu qu'il passerait en revue ses souvenirs dans la nuit, profitant du moment où la pression capillaire atteindrait toutes les parties de ses racines.

« Aider et blesser former dualité, a-t-il ajouté. Nous comprendre-nous peut-être, et comprendre créer un équilibre. Une plante vaste et lente, une Pacifiste petite et rapide, toi et moi trouver le tueur. Je te remercier parce que tu venir aujourd'hui et demander-moi aide. Tu être-toi une sage commissaire pour les Pacifistes et pour moi. »

Il avait appris la flatterie avec le temps. Moi aussi. Peut-être est-il possible de fonder une relation sur la flatterie. « Tu nous aider à régler beaucoup de problèmes, ai-je répondu. Toi et moi trouver le tueur. Je heureuse que toi et moi parler et je désirer parler davantage sans tristesse. » J'ai ajouté : « Demain, nous faire-nous beaucoup de mutualisme. » Je lui ai souhaité eau et soleil. Il m'a souhaité chaleur et nourriture.

Avant le dîner, j'ai eu le temps de me joindre à une équipe de travail qui incluait souvent Harry. On est allés jusqu'aux arêtes rocheuses un peu au nord-ouest de la cité récolter des chrysalides sur des buissons à papillons pour leur huile aromatique et vérifier qu'ils n'avaient ni parasites ni autres problèmes. La pluie menaçait, mais la lumière veloutée donnait plus d'éclat aux champs et à la forêt, à grand renfort de notes ocre et or – les pommes de pin haut perchées, les feuilles des oignons et des tulipes dans les champs le long de la rivière. Les cosses de lentilles et de noix s'entrechoquaient dans le vent, presque sèches. Ça n'avait pas été une belle année pour les récoltes, mais on passerait l'hiver sans souffrir.

Ma présence étouffe souvent les conversations, mais j'ai encouragé les gens à parler en soulignant l'ironie du fait que nous ayons mené des vies normales le jour de la mort de Harry.

« Je tissais », a raconté Nevada. C'est là qu'elle donne le meilleur d'elle-même. « Tu sais, tisser est un geste chargé de sens. Il symbolise les liens que chaque Pacifiste entretient avec les autres. Un seul fil manquant suffit à gâcher un brocart. Harry, lui, c'était un fil de chaîne, teint dans la masse. » Et cætera. Le meilleurisme pousse parfois au bavardage. Elle a fini par énumérer tous ceux qui se trouvaient dans la salle de tissage ce jour-là, dont sa fille.

Si cela se confirmait, comme les autres témoignages des membres du groupe de travail, je pouvais écarter vingt et un suspects.

À présent, de mon bureau, je vois une touffe de bambous par la porte ouverte. Ma colère contre Stevland il y a si longtemps n'était peut-être que l'expression indirecte de mon mécontentement à l'égard de mon rôle de commissaire. Je ne me voyais pas le reprocher à Sylvia, mon arrière-grand-mère. Alors que j'entrais dans l'adolescence, elle m'avait appelée à son chevet, mourante, le corps enflé sous l'effet d'une insuffisance rénale terminale. Ce jour-là elle m'a confié un couteau fabriqué sur Terre, à la lame presque aussi longue que ma main. J'ai été impressionnée par l'acier – brillant, merveilleux – puis elle m'a raconté avoir tué Véra avec. Elle a retracé les jours qui avaient précédé la révolte – une longue histoire –, non sans s'énerver en se les remémorant. J'osais à peine imaginer ce dont elle me parlait : des passages à tabac, des meurtres et des viols. On ne nous en avait jamais rien dit.

« Je ne voulais surtout pas mourir là-bas, m'a-t-elle expliqué. Je ne voulais pas d'une vie laide et difficile sous les diktats de Parents assassins et menteurs pour qu'au final on m'emporte en haillons au milieu de champs désolés et qu'on me livre en pâture à cette liane blanche stupide et avide. » Les Parents avaient trahi les Enfants.

Et enfin elle m'a dit : « Nous sommes ici dans la cité Arc-en-ciel à présent, et le rôle du modérateur consiste à nous aider à choisir quoi faire en tant que groupe, et à faire les choses à la mode de Pax. Un modérateur ne peut pas maintenir la paix entre les individus. J'ai essayé, c'est trop lourd. Les modérateurs doivent être publics. Mais, Tatiana, tu sais rester sur la réserve, tu sais garder un secret, je te connais. Ce couteau est ton premier secret. »

Elle m'a donc nommée commissaire de la paix publique, et j'étais alors trop jeune, trop flattée pour me rendre compte que ce rôle me tiendrait à l'écart des autres et que les secrets que j'apprendrais me forceraient à geler mon cœur pour le protéger. Néanmoins, c'est un travail qui doit être fait et bien fait. J'ai continué à participer aux autres tâches pendant un certain temps rien que pour faire bisquer Stevland, pour prouver qu'il n'était qu'une plante et qu'il ne pouvait pas me contrôler.

J'ai toujours le couteau et je le garde affûté. Je le porte presque en permanence, glissé dans ma botte ou dans mon gilet, protégé par un étui fin et solide en peau de lézard. Quand Sylvia est morte, tout le monde s'est demandé où était passé son couteau d'acier. Ils n'ont toujours pas la réponse.

Jour 373. Stevland prête moins attention à nos activités quotidiennes que je ne le croyais, et il n'a pas fourni autant d'informations qu'espéré sur les faits et gestes de chacun, mais nous avons éliminé vingt-deux autres suspects aujourd'hui. Si on écarte les enfants, les malades, les infirmes et ceux que j'avais déjà disculpés, il me reste cent soixante suspects, presque les deux tiers de la population de Pax. Cela dit, Stevland a encore quelques racines distantes à consulter.

« Enquêter comme chasser, s'est-il enthousiasmé. Les animaux chasser-eux pour manger, pas la plupart des plantes. De nombreuses fois les Pacifistes dire-moi que chasser donner-eux du plaisir. Maintenant je comprendre. Nous chasser le tueur avec discrétion, avec secret, et pour bonne raison, pas pour goinfrerie. »

On a tapé à la porte. « Quand tu seras prête. Rien ne presse », a gentiment dit Jersey, dehors. Elle traduit un livre terrien pour Stevland : *Une histoire des mathématiques*, et elle passe une heure avec lui presque tous les après-midi.

« Nous chasser le tueur avec idées et informations, a-t-il ajouté, et avec intelligence. Je pousser plus de racines. Je donner-toi plus d'intelligence, donner-toi petit fruit bleu en haut d'une tige près de la porte de ton bureau. Bon pour cerveau animal. »

Un fruit qui stimule l'intelligence ? J'avais besoin d'y réfléchir. Stevland donne des fruits spécifiquement adaptés à certains individus afin de guérir des infections, de faciliter l'accouchement ou de fournir des nutriments ou enzymes supplémentaires, entre autres choses. Mais il s'est toujours plaint de notre capacité intellectuelle limitée. Commenant par mon soupçon le plus bénin, j'ai demandé : « Peut-être tu expliquer-moi pourquoi un fruit d'intelligence aujourd'hui et pas hier. »

La réponse est venue lentement. « La meilleure augmentation d'intelligence être bonne nutrition pour les enfants. Équilibre créer meilleure santé, et plus grande intelligence grâce au fruit créer déséquilibre. Maladie créer déséquilibre, donc médicament chercher équilibre. Le corps renforcer médicament car aussi chercher-lui équilibre. Fruit d'intelligence contraire de fruit médicament. Je tester-lui composé intelligence dans l'herbe des fippochats et apprendre bénéfices et risques. Toi Tatiana avoir bonne santé, donc bon équilibre pour ces risques. Tu ne pas donner-autres ce fruit, peut-être. Chercher le tueur compenser risque du fruit, peut-être. »

Le risque était à la hauteur du besoin. C'est comme ça qu'il réfléchit, en termes d'équilibre, comme si dans une racine il plaçait les idées sur une minuscule balance. Quelle intelligence formidable. M'aurait-il parlé des risques si je n'avais rien demandé ? J'en doute. Il sait ce qui vaut le mieux pour nous – il en a toujours été persuadé.

« Je préparer le fruit avec soin, a-t-il ajouté. J'examiner ton métabolisme en détail. Tu peut-être parler avec médecin de douleur à la hanche. »

Comment savait-il ça ? Il ne surveillait pas tout le monde, mais il m'avait observée. J'ai répondu très lentement, après avoir nourri quelques idées irrationnelles qui me ramenaient toutes aux images du cadavre de Harry, à la peine de Rose, à cette perte tragique pour Pax, au danger que nous courions et à la nature de mon devoir.

« Je manger fruit aujourd'hui », ai-je répondu. Une bouchée, au moins. Peut-être trouverait-on le tueur avant qu'il ne me cause trop de tort. Stevland ne voulait pas me faire de mal, pas vrai ? « Jersey être là. » J'avais besoin d'une porte de sortie élégante, avant que des paroles agressives ne m'échappent et ne viennent compliquer ma tâche, peu importe combien il les méritait.

« Jersey dire-moi souvenirs de mathématiques terriennes. J'apprendre stupéfiant beaucoup beaucoup. Les humains créer l'intelligence par livres plutôt que par fruits ou racines. Les animaux dépasser leurs limites. Créatifs, malins, apprendre plutôt que répéter les erreurs. J'éprouver surprise. »

Je ne me sentais pas flattée. « Eau et soleil.

– Chaleur et nourriture. »

Jersey s'était trouvé un banc à proximité. Elle était plongée dans son livre – patiente, évidemment. Elle est douée d'une patience étrange, plus proche de la timidité, et d'une générosité conciliante. Pas étonnant vu la façon dont Lief l'a traitée pendant son enfance, mais je me fais peut-être des idées parce que je suis au courant de son histoire. Elle traite bien ses propres enfants, à ce que j'ai pu constater.

Elle était assise sur un rondin de noyer bigarré coupé en deux. Les extrémités ont été sculptées pour ressembler à des cosses en grappe. Stevland a négocié un accord avec la communauté des noyers, et ce banc commémore notre pacte. Les arbres ont accepté de nous donner du bois décoratif et solide ainsi que des cosses riches en potassium et en méthionine, un acide aminé ; en échange, nous limitons nos prélèvements, nous les protégeons contre les nuisibles et les espèces concurrentes et nous semons leurs graines sur des sites idéaux. Stevland a trouvé les arbres désireux de conclure un accord et intelligemment ouverts sur l'avenir. Il est comme eux. Dans son rôle de négociateur avec les plantes et les cultures, il s'est rendu indispensable. Les gens lui font confiance pour nous aider.

Jersey a lentement levé les yeux à mon approche, avec un froncement de sourcils imperceptible. J'ai l'habitude de ce genre de réaction. Elle croyait peut-être que j'avais des nouvelles de Lief, son père.

« Stevland aime ce livre », ai-je dit.

Elle a souri, soulagée, et hoché la tête. Son joli petit nez compte moins de taches de rousseur que dans l'enfance, et elle a aujourd'hui deux garçons blonds et couverts de taches de rousseur comme elle. On devine bien sa couleur d'origine à la luminosité du vert de ses cheveux.

« C'est difficile de lui faire la lecture, a-t-elle répondu en se levant. Le vocabulaire verrier n'est pas très étendu. Enfin, il doit sûrement l'être malgré tout, parce que les Verriers avaient beaucoup de connaissances scientifiques. » Elle a gloussé timidement.

Elle donne le meilleur d'elle-même en maths. Des mathématiques si avancées qu'elles en deviennent abstraites. Et elle aime les enseigner. C'est Nevada qui a tissé le brocart rouille de sa robe-fourreau, en intégrant des chiffres et des symboles multicolores au motif. Ça me paraît un peu trop, mais elles adorent toutes les deux cette robe, et elle est très bien réalisée.

« Il connaissait les racines carrées, a-t-elle ajouté. Sur Terre, on s'en sert depuis quatre mille ans. Ça l'a choqué. Et ce nom l'a fasciné. Personne ne lui avait dit qu'on les appelait comme ça, et les racines représentent beaucoup pour lui.

– Ça l'a choqué ? » Je me suis sentie sourire.

« Oui. Il manie la géométrie analytique et les tangentes à cause de la façon dont il pousse, donc c'était facile, mais là on est passés aux nombres imaginaires et aux racines complexes. Tu n'imagines pas combien il est surpris, surtout de les découvrir si utiles. Attends un peu qu'on arrive à la géométrie non euclidienne ! »

Même moi j'avais une vague idée de ce qu'était un nombre imaginaire – une histoire de racine carrée négative – et cette notion, Stevland n'en avait rien su ! « Il dit qu'il apprend beaucoup. Il est stupéfait. »

Jersey figure sur la liste des suspects. J'ai essayé de l'imaginer commettre le meurtre. Elle est petite et légère, mais si Harry était soûl, elle aurait pu le maîtriser. Je ne les voyais pas seuls ensemble, mais cette réflexion en disait peut-être plus sur moi que sur eux. Et, égoïstement, je n'avais pas envie qu'une femme qui choquait Stevland en lui révélant les hauts faits de l'esprit humain soit une meurtrière. On doit encore lui enseigner la géométrie non euclidienne.

Le fruit d'intelligence m'attendait, haut sur une tige qui pousse juste à côté de la porte occidentale, rarement utilisée, près de mon bureau. Pour le cueillir, j'ai dû grimper sur le mur d'enceinte et me pencher. Je ne l'aurais sûrement pas remarqué si Stevland ne m'en avait pas parlé.

D'ordinaire, je mange deux fruits de bambou par jour : un tôt le matin, l'autre en milieu d'après-midi. Plus, et j'ai des étourdissements ; moins, et je me sens apathique. J'avais encore des doutes, mais j'ai mangé le fruit bleu – il était légèrement amer mais n'avait pas beaucoup de goût – et attendu les effets. Il ne s'est rien passé avant le soir.

Au coucher de Lux, mon mari et moi sommes partis voir l'exposition posthume de Harry à la maison commune. En chemin, la cité m'a paru plus intéressante, plus détaillée. J'ai remarqué des courses de fippochats entre les maisons, des traces de doigts en bas des portes où vivaient de jeunes enfants. Au-dessus de nos têtes, des branches de bambou étaient disposées de façon à capter le plus de lumière possible, les feuilles formant des spirales de plus en plus courtes le long des tiges afin de dessiner des formes coniques. Jersey pourrait sans doute traduire ça en équations.

À notre arrivée, j'ai remarqué de nouveaux détails sur les gens – qui prêtait réellement à attention à qui et à quoi : aux enfants, au buffet ou aux œuvres d'art. Ils formaient des groupes comme dans les essaims d'insectes, par cliques, par âges ou par équipes de travail ; certains en détestaient d'autres, et ils m'ont regardée quand je suis entrée comme si je savais tout ce qu'ils voulaient cacher. Si seulement.

Au bâtiment principal de la maison commune s'en ajoutent désormais deux, plus petits, reliés par de larges couloirs voûtés. Rose avait soigneusement disposé les œuvres sur des tables devant les fenêtres pour profiter de la lumière. La salle principale contenait des objets du quotidien.

J'ai fait mine d'admirer l'exposition en espérant cacher que j'écoutais les conversations, mais j'ai fini par m'intéresser aux objets et j'y ai vu des détails qui m'avaient toujours échappé. La fourrure d'un fippochat sculpté reproduisait la texture des pierres et briques d'une maison. Une boîte carrée en céramique, gravée et vernie, montrait des Pacifistes et des Verriers en train de danser, et je me suis rendu compte que le motif qui en faisait le tour représentait leurs pas. J'ai même reconnu la danse en question. Le couvercle sculpté d'un pot de chambre d'enfant m'a fait éclater de rire, mais personne n'étant d'humeur légère, on m'a lancé des regards noirs.

« C'est le motif », me suis-je justifiée. On aurait dit à première vue les lignes entremêlées typiques des faïences murales verrières. Des différences subtiles de hauteur à certains endroits révélaient une petite plante basse. « C'est une plante à caca, ai-je expliqué. Camouflée. » Des curieux se sont approchés et l'ont discernée à leur tour ; quelques-uns ont gloussé. J'ai désigné les autres objets. « Une boîte à valse. Un chat-maison. » Lentement, d'autres sourires se sont esquissés.

« Harry était un homme bien », ai-je dit à voix haute. J'ai pris conscience que je pouvais faire avancer mon enquête si je continuais à parler. « Il me manquera. Son art me manquera. » J'ai désigné le gobelet blanc. « J'aurais voulu pouvoir faire quelque chose pour l'aider. Je regrette de ne pas avoir su. » J'avais les larmes aux yeux. Étonnant. J'ai compris à ce moment-là que le fruit d'intelligence faisait son effet. Être plus intelligente me rendait-il moins froide ?

Mes propos ont fait réagir les autres. Ils se sont mis à parler de ce qu'ils faisaient ce jour-là et de ce qu'ils auraient pu faire. J'arrivais à écouter deux voire trois conversations à la fois en me rappelant tout ce que j'entendais. J'ai éliminé soixante suspects. Et j'ai transformé cette soirée en un véritable hommage à Harry, et une occasion pour notre société de se remettre un peu – même si je vais la bouleverser plus que jamais quand j'aurai identifié le meurtrier.

Maintenant, de retour dans mon bureau, je me penche sur mon manuel de criminologie. En général, les meurtriers se répartissent en deux catégories. Les premiers tuent par passion – dans la fièvre d'une dispute avec un proche, par exemple – et ne recommenceront pas. Les seconds tuent par plaisir. Ils planifient leur attaque, entravent leur victime et contrôlent soigneusement l'événement. Ceux-là recommenceront.

Harry a été tué par un meurtrier du second type. Je ne peux pas me permettre de perdre plusieurs jours.

Je m'interroge sur le sort de Lief. Est-il en vie ? Près d'ici ? Une institutrice est venue me trouver il y a quinze ans pour me signaler de drôles de marques sur les enfants de Lief. J'ai demandé des explications à sa femme et elle a inventé des excuses. Lui n'a rien dit, et je me suis posé beaucoup de questions : comment devais-je procéder ? Fallait-il déposer une plainte officielle et publique ? Mais le lendemain, il a annoncé son intention de partir seul en exploration – un projet hasardeux dont nul n'est parvenu à le détourner. Il est parti, direction plein sud. L'avais-je envoyé au casse-pipe ? Cette idée m'a tenue éveillée bien des nuits cet hiver-là.

Il est revenu au printemps avec un fippochat sylvestre sur l'épaule et des informations sur des terres inexplorées. Ce voyage l'avait transformé, disait-il. Sa famille était devenue moins effacée pendant son absence et, d'après ce que j'en ai vu, elle est restée heureuse. Peut-être avait-il changé. Il a organisé d'autres voyages d'exploration qui ont mené à la découverte de nombreuses plantes, animaux et ressources utiles, sans compter des chutes d'eau splendides juste après les montagnes de l'est, où on est tous allés au moins une fois. Les Verriers eux-mêmes y avaient construit quelques bâtiments surmontés de dômes – peut-être un lieu de villégiature.

Mais Lief ne m'a jamais reparlé après notre confrontation initiale. Il ne m'a jamais plus regardée dans les yeux.

Il a disparu depuis trois mois, et il est capable de survivre dans la nature tout ce temps.

Jour 374. Rose, la modératrice, était censée retrouver Hathor et Forrest pour déjeuner mais elle n'est pas venue. Ils l'ont attendue avant de partir à sa recherche, très remontés. Je m'apprêtais à aller parler avec Stevland quand je les ai entendus se plaindre. J'ai aussitôt organisé une battue.

« Tu dramatises peut-être un peu », a dit Georg. J'allais lui répondre, mais il a vu ma tête. « Laisse tomber. Excuse-moi. Je prends la tête d'une équipe, si tu veux. »

Que croyait-il que je pensais ? Il alimentait le four à la verrerie quand Harry est mort. C'est un travail de longue haleine, en équipe, et il ne figure donc pas sur la liste des suspects. Quelques minutes plus tard, son groupe de recherche franchissait la porte et suivait la rivière vers l'aval.

Je suis allée demander à Stevland où Rose s'était rendue. Après avoir consulté ses racines, il a dit l'avoir vue pour la dernière fois ce matin-là devant la porte principale en compagnie de Roland, le maître-fipp.

Roland s'était porté volontaire pour rejoindre le groupe de Georg et avait pris des chats renifleurs pour ce qui leur paraissait être un jeu de cache-cache. J'ai attendu son retour dans la maison commune, consciente que le fruit bleu que j'avais de nouveau mangé ralentissait le passage du temps et facilitait la mémorisation. La liste des suspects comptait encore cent noms, dont celui de Roland.

J'avais des sentiments mitigés à son égard, et des souvenirs vivaces.

Il y a plusieurs années, après avoir trop bu, on s'est éloignés discrètement lui et moi d'une fête de naissance nocturne à la maison commune et on a gagné en hâte le mur d'enceinte à travers les rues obscures. Des lézards pépiaient en ce début de printemps, en quête d'un partenaire. Il a étalé son manteau à franges sur le chemin de ronde en haut du mur, on a maladroitement défait nœuds et boutons et fait l'amour à moitié nus.

Le lendemain matin, j'ai mis cet écart sur le compte de la truffe, de la fascination qu'exercent les maîtres-fipp, de la légende d'oncle Higgins, des phéromones de lion – excitantes pour les humains – dont ses vêtements sont imprégnés. Bref, tout ce qui me passait par la tête. Certes il était séduisant, élégant, petit et bien bâti, la barbe luxuriante, et c'était un amant exaltant et accompli, mais je ne me pardonnais pas d'avoir eu des relations sexuelles avec un homme d'une autre génération, aux cheveux aussi verts que ses chats. Je suis le commissaire de la paix publique après tout.

C'était peut-être ça son principal attrait : son âge. La croissance et le succès de la cité Arc-en-ciel ont permis aux jeunes générations de développer leur créativité d'une façon inimaginable pour nous. Prenez Harry. Des jeunes gens deviennent ainsi ce que Sylvia avait espéré.

Quelques jours plus tard, on s'est croisés par hasard hors de la cité ; on a fait l'amour à nouveau dans une petite combe, entourés de jeunes tulipes sauvages. Un an ou presque d'« accidents » s'ensuivit. Je ne peux pas le lui reprocher. Je suis responsable de mes actes mais, encore aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi je l'ai fait. Il est incroyable que personne n'ait rien

remarqué. Peut-être aimais-je le frisson du risque qu'il y avait à enfreindre la règle interdisant le sexe entre membres de générations différentes.

C'est la culpabilité qui a fini par m'arrêter. J'ai dit : « Ça suffit », il m'a baisé les mains et répondu qu'il obéirait à regret. Ensuite, je me suis sentie coupable d'avoir mis fin à cette relation, et j'aurais voulu pouvoir en parler à quelqu'un – parler de tous les secrets de ma vie et de mon travail. À la place, je les couche sur le papier comme maintenant et je les brûle ; les cendres qui remplissent un vase dans un coin de mon bureau me tiennent lieu de confession.

J'ai donc attendu des nouvelles de Rose pendant des heures que les souvenirs et le doute rendaient amères.

Le groupe de recherche est revenu en milieu d'après-midi. Bredouille. Roland voulait prendre des chats plus frais et réessayer. Il s'est dépêché de ramener les animaux fatigués à leur clapier pour en récupérer d'autres, et je l'ai suivi.

« As-tu vu Rose aujourd'hui ? ai-je demandé en espérant pouvoir l'éliminer de la liste des suspects.

– Ce matin... oui. » Il s'exprimait de cette voix calme et apaisante qu'il a pour parler aux chats, mais il avait les joues rouges et le visage luisant de sueur. « Rose et moi on est allés jusqu'à l'abri près des champs de coton. Elle était si seule sans Harry. Je voulais qu'elle se sente mieux, qu'elle se sente aimée et... on a fait l'amour. Ensuite elle a dit qu'elle allait désherber un peu le champ de lin. Elle aurait dû rentrer tout de suite après. »

Il a posé les chats à terre et en a appelé deux autres en leur demandant de faire vite. Rose appartenait à la génération des Perles, pas à la génération Verte comme Roland. J'ai cru en concevoir de la colère, puis je me suis rendu compte que j'étais jalouse.

« Il n'y a pas d'aigles dans le coin d'après les lions, a-t-il poursuivi, mais en tout cas il faut qu'on la retrouve. » Il a ramassé les chats et s'est tourné vers moi. « On a cherché sur une piste, maintenant on va essayer l'autre. Le chemin qui mène aux pacaniers. »

Il a quitté la cité en courant presque. Je me suis précipitée avec lui sur le chemin escarpé qui longe la rivière ; on a passé des rangées d'oignons et de tulipes avant d'atteindre l'abri du champ de coton. J'essayais de ne penser qu'à la trouver, mais je me suis surprise à me demander avec qui Roland n'avait pas couché et j'ai remarqué qu'il était sincèrement inquiet, mais pourquoi ? On a pris un autre chemin et on s'est arrêtés à un croisement. Il a posé les chats et tiré de son sac à dos la chemise de nuit de Rose pour qu'ils la sentent, puis ils ont flairé les alentours jusqu'à trouver une piste, qu'ils ont suivie dans les bois.

On a découvert Rose dans une clairière pleine de chiendent et de jeunes pins. Elle gisait sur l'herbe gris-rouge, un bout de sa ceinture autour du cou et l'autre accroché à une branche de pin qui paraissait avoir cédé sous son poids. Près d'elle se trouvait son panier. Elle semblait avoir renversé les chardons arrachés dans le champ pour grimper sur le panier, nouer la ceinture autour de la branche et de son cou avant de sauter, cassant ainsi la branche. Les chats la reniflaient, perplexes. Roland s'est effondré à genoux et les a rappelés, la gorge serrée. Je me suis approchée d'elle.

J'ai tout de suite vu les marques sur son cou – des meurtrissures et des éraflures, sur la nuque en particulier, montrant qu'elle avait été étranglée à l'aide d'une fine corde. Sa ceinture brodée de perles aurait laissé des marques différentes. J'ai couvert de mon foulard son visage cyanosé et son cou meurtri. J'ai examiné ses ongles pour voir si elle avait griffé son assaillant, mais ils étaient propres. Lavés ? L'herbe coriace n'avait pas gardé de traces de pas ni de lutte. Je ne voyais pas où la branche avait pu se briser dans l'arbre en surplomb et j'ai soupçonné qu'on l'avait apportée d'ailleurs. Cela signifiait peut-être que le tueur n'avait pas eu la force physique nécessaire pour soulever le cadavre afin de le pendre. Roland aurait pu la soulever. Lief aussi.

Je me suis rendu compte que je trépignais sur l'herbe raide et râpeuse, furieuse contre le meurtrier qui avait frappé à nouveau et contre moi qui n'avais pas su protéger Rose. J'aurais dû agir plus vite. Au lieu de quoi j'avais offert une occasion au tueur de récidiver.

Roland s'est assis par terre, la tête basse. Les chats dans ses bras se balançaient d'avant en arrière pour le réconforter. Je suis rentrée chercher des brancardiers pour ramener Rose à la cité.

Personne ne s'est jamais suicidé sur Pax, même si certains, malades ou très âgés, ont demandé à être euthanasiés – mais c'est totalement différent. Les équipes agricoles ont laissé leur travail en plan comme on passait avec le brancard et proposé de nous aider à porter la dépouille ou de courir prévenir de son arrivée. Quand on s'est présentés à la porte, une centaine de personnes attendaient.

« Pourquoi ? » J'ai entendu murmurer cette question tandis qu'on franchissait la porte. Au pavillon des bains, j'ai recruté quelques matrones un peu myopes qui s'occuperaient de Rose sans relever les marques sur son cou. Il y avait plus de chances qu'elles s'évertuent à la rendre présentable. J'ai laissé son cadavre au milieu des baignoires en brique remplies d'eau savonneuse, dans une atmosphère qui sentait le coton humide. Sa mère, l'ancienne modératrice, était morte pendant l'épidémie de scarlatine au printemps. Le père de Rose avait appris la nouvelle avant que j'aie le voir et, après notre entretien, j'ai pressé ses parents et amis de ne pas le laisser seul, comme s'ils avaient besoin que je le leur dise. Si je lui révélais qu'elle avait été assassinée, cela soulagerait-il sa peine ?

Puis j'ai été appelée pour une réunion du conseil communautaire – douze personnes, dont moi, qui aident le modérateur dans ses décisions quotidiennes. Je suis arrivée un peu en retard. Le conseil avait déjà décidé de me nommer modératrice. Je ne m'y attendais pas du tout.

« Au moins pour l'instant », a ajouté Bartholomé. S'adressait-il à moi ou aux autres ? « Tu as assez d'expérience pour gérer la situation efficacement. Pax en a besoin. »

Peut-être Bartholomé ferait-il un bon modérateur : un Vert d'âge mûr, menuisier accompli, veuf jamais remarié qui paraissait puiser sa force dans la solitude et pourvu d'un bon sens qu'il délivrait à coups de sentences précises et désarmantes. Je suis beaucoup moins sympathique. Mais je n'ai pas décliné la proposition. Dans cette position, j'aurais peut-être des occasions d'identifier plus rapidement le tueur, et ce ne serait que temporaire – d'une certaine façon, je ne serais modératrice que de nom. J'ai demandé à Bartholomé d'aider le père de Rose et de prendre les dispositions nécessaires pour la veillée mortuaire, prié la responsable du club de philosophie d'organiser une discussion publique sur le chagrin et je suis allée parler avec Stevland.

« J'accueillir maintenant Tatiana. » Les mots sont apparus avant que j'aie refermé la porte et préparé les pinces.

« Quelqu'un tuer Rose », ai-je griffonné. Puis j'ai tout expliqué, y compris ma propre lenteur à révéler les informations, en ignorant les interruptions du bambou sur la « tristesse » ou le « mal faire répété ». J'ai conclu sur : « Ce matin tu vois Roland et Rose. Tu dis-moi tes autres observations. »

Nous avons discuté des suspects et de leurs faits et gestes, pour aboutir à deux conclusions. D'abord, le tueur avait pu dissimuler ses mouvements aux yeux de Stevland comme à ceux des Pacifistes. Ensuite, on ne pouvait pas exclure que ce soit Roland. D'après mon manuel, les criminels qui agissent de façon organisée sont souvent sexuellement compétents, charmeurs et typiquement masculins. Ils sont susceptibles d'anticiper le fait qu'on les interroge, de retourner sur la scène du crime et de fournir des informations. Évidemment, c'était valable sur Terre, mais nous sommes sur Pax.

« Roland mentir peut-être », a dit Stevland. Je faire-toi fruit de vérité. Mentir être-ça penser deux fois. Le fruit obliger à penser seulement une fois, donc moins intelligent. Mauvais déséquilibre, très mauvais, mais très temporaire. Il pousser près du fruit d'intelligence, avec des rayures.

– Peut-être tu expliquer-moi mauvais déséquilibre ?

– Moins intelligent être-ça mauvais car être-ça moins réfléchir », a-t-il répété inutilement. Je me sens bizarre depuis que je consomme du fruit d'intelligence, alors quel effet peut avoir le fruit de vérité ? Mais je me servirai de ce nouveau fruit. Le tueur frappera encore si je ne l'arrête pas.

À la maison commune, Bartholomé et les philosophes avaient fait du bon travail, et je les ai félicités. J'ai demandé à Roland, qui souffrait affreusement, de venir me voir tôt le lendemain matin. Hathor et Forrest avaient décrété que Rose s'était tuée parce que la mort de Harry lui avait brisé le cœur – et l'exposition toujours visible à la maison commune paraissait étayer leur hypothèse.

J'ai parlé avec beaucoup de gens et éliminé vingt-quatre suspects. J'aurais pu sans peine en écarter davantage, mais je voulais éviter d'éveiller les soupçons de tous et la méfiance du tueur. Avoir menti sur Rose et ses peines de cœur a commencé à me peser. Je ne pouvais plus rien apprendre, alors je suis partie.

En me rendant à mon bureau pour écrire ces lignes, j'ai vu pousser le fruit de vérité. Si Roland reconnaît avoir tué, j'ignore quelle sera ma réaction. Je suis furieuse au plus haut point contre le tueur. Et contre Stevland aussi. Il peut nous rendre plus intelligents ou plus honnêtes mais paraît se satisfaire de nous donner des fruits qui nous rendent en général un peu plus alertes et guérissent parfois nos maladies. Des fruits qui maintiennent notre équilibre. Mais s'il les modifiait de temps à autre, on ne s'en rendrait même pas compte. Que met-il dans la pommade qui apaise mon inflammation chronique ?

D'après le manuel, un comportement destructeur est motivé par une soif de pouvoir, or Stevland a toujours voulu le pouvoir : être le bambou le plus grand et le plus intelligent de l'histoire de Pax et avoir les meilleurs animaux domestiques. Mon arrière-grand-mère avait tort. Il n'est pas altruiste par nature. Par nature, il cherche à contrôler.

La vérité peut surgir grâce à un fruit, mais le mensonge, c'est ma vie. Je mens pour protéger l'intimité des autres, j'ignore les mensonges pour la même raison ; je mens pour me protéger et je mens à mon mari pour lui éviter de penser qu'une défaillance de sa part m'a poussée dans les bras de Roland.

Je voudrais être avec mon mari en ce moment. Je voudrais faire comme si je ne savais rien de spécial, comme si l'ombre d'un tueur ne planait pas sur nous, telle la chauve-souris géante voleuse d'enfants que les petits croient voir quand le défaut d'un pavé de verre produit un drôle d'éclat sous un dôme. Dans notre petite cité, chacun croit connaître tous les autres, et chacun a tort.

Jour 375. Tôt ce matin, Roland est venu me parler à mon bureau en titubant. Son état avait empiré pendant la nuit : il tremblait, il était tout pâle, en manque de sommeil, ni lavé ni peigné, et la truffe qui parfumait son haleine n'avait sans doute rien arrangé. Si c'était lui le tueur, allait-il s'en prendre à moi ? Dans son état, il ne se montrerait peut-être pas très combatif. Il paraissait prêt à se confesser avant même que je lui serve un petit déjeuner composé de thé et de fruit de vérité rayé. J'avais déjà mangé mon propre fruit spécial et j'avais une bonne lame en acier à portée de main, de sorte que j'étais intelligente et parée.

« C'est ma faute si elle est morte. Ma faute... a-t-il balbutié d'une voix rauque. Je l'ai fait. Je sais que c'était mal. Avec toi aussi c'était mal. Seulement, j'aime toutes sortes de femmes. Je sais bien que je ne suis pas censé... mais tu... toi, tu es grande et intelligente, et tu n'es pas comme les autres. Tu tiens à moi. N'est-ce pas, Tatiana, que tu tiens à moi ? Tu veilles sur moi, comme hier, et Rose se sentait si mal, je voulais l'aider à se sentir mieux, mais je sais que c'était mal. Elle aussi, et elle se sentait coupable, je le sais bien. Toi aussi, je sais que ça t'a fait cet effet. Mais tu es forte. Elle... elle... elle... »

Il est de la cinquième génération, elle de la sixième. Il pensait qu'elle s'était suicidée à cause de lui.

C'est allé de mal en pis à mesure que le fruit déployait ses effets, le rendant encore plus douloureusement honnête. Il a avoué avoir couché avec d'autres membres de générations taboues – beaucoup de femmes et quelques hommes. Il négligeait le dressage des fippochats et ne faisait pas sa part des travaux agricoles. Il ne produisait pas de truffe. Il consommait des racines de lotus. Enfant, il avait volé des jouets et rêvassé à l'école.

« C'est moi qui aurais dû mourir à sa place. Pax serait mieux sans moi. La communauté mérite un meilleur maître-fipp. Je suis trop égoïste pour ce rôle. On ne me l'a confié que parce que j'étais beau gosse. »

Éploré, abattu, il me paraissait plus séduisant que jamais – ou peut-être était-ce une fois encore l'effet des phéromones sur ses vêtements et sa peau. J'imaginai sans peine le dessin de ses épaules musclées sous le col à franges de son manteau, et ses cuisses puissantes.

Mais je me cherche des excuses. Je comptais juste le dissuader de se suicider, et voilà qu'en voulant conforter sa dignité, je me suis retrouvée à justifier l'intérêt sexuel que je lui avais porté, et qui n'avait jamais cessé : un amour tabou, incompatible avec mon rôle de commissaire, mais enfreindre ce tabou n'avait fait de mal à personne, n'est-ce pas ? Il m'a dit – sans mentir, si on peut se fier au fruit de Stevland – qu'il s'était toujours senti plus vivant avec moi, plus sûr de lui, qu'il ne s'était jamais senti mieux que quand il me rendait heureuse. Et j'étais heureuse et soulagée qu'il n'ait pas tué Rose. L'âge ne veut rien dire, en réalité, nous étions d'accord – et à ce stade, nous nous tenions la main, excités, le rouge aux joues.

On a fait l'amour sur la table où j'écris en ce moment. Le fruit d'intelligence ne m'a pas aidée à réfléchir à ce que je faisais.

Je me suis sentie stupide aux funérailles de Rose, plus tard ce matin-là. Le tueur était quelque part au milieu des gens rassemblés sur l'esplanade, à moins que ce ne soit Lief, mais pourquoi Lief aurait-il tué Rose ? Ou Harry ? Au moins, elle n'a pas été torturée. Peut-être. La plupart des chasseurs refusent d'utiliser des collets car ils estiment l'étranglement cruel.

À l'enterrement de Rose, j'ai allumé plusieurs de ses bougies et prononcé les paroles traditionnelles sur le nombre des Pacifistes. J'ai fait un éloge honnête mais, en cet instant, à part

moi, qui la croyait vraiment forte ? Les gens restaient assis, sonnés. Je suis cruelle de les laisser penser qu'elle a péri de sa propre main. Le tueur bafoue Pax et me nargue.

Quand je lui ai parlé après la cérémonie, Stevland m'a dit qu'on devrait utiliser le fruit de vérité sur d'autres, puisque Roland n'avait pas tué Rose. J'ai réfléchi quelques instants. « Tu dire-moi comment tu savais ce fait sur Roland. » Le bambou devant mon bureau n'avait rien pu voir.

Il a hésité, et je m'y connais assez en hésitations pour deviner que j'avais posé une question à laquelle il ne voulait pas répondre. « Tu garder-moi mon secret », a-t-il ordonné. Je n'étais pas certaine de le faire, et je ne suis toujours pas persuadée qu'il le faille. Les mots en verrier disparurent, remplacés par de l'anglais. « J'ai appris votre langue. J'ai reproduit des organes auditifs en de nombreux endroits autour de la cité. Ils sont plus utiles que je n'aurais cru.

- Tu m'entends ? ai-je écrit en verrier, trop stupéfaite pour me rendre compte que je n'en avais plus besoin.

- Oui, mais avec difficulté. » Les mots sur la tige s'affichaient en langage humain.

« Depuis combien de temps ? ai-je dit et écrit, en anglais cette fois - poser cette question m'a paru aussi incongru que si je faisais des mathématiques avec un fipchat.

- J'ai appris en lisant votre langue au fil de nombreuses années. J'ai observé vos classes, mais l'ouïe est une nouveauté qui date de cette année. Je perçois beaucoup de sons à la fois et je dois tous les séparer. C'est la principale difficulté que je rencontre. »

Je suis restée immobile un long moment. Ce n'était pas une pause théâtrale. Il sait ce que nous disons, ce que nous faisons, et il dispose d'informations concernant notre biochimie pour nous contrôler à l'aide de fruits et d'odeurs. Il a toujours eu tendance à menacer et donner des ordres. Comment l'odeur de la serre agissait-elle sur moi ? Elle avait peut-être un effet non négligeable, je n'en saurais jamais rien. Les secrets et la puissance de Stevland ne protégeraient les Pacifistes que tant qu'on le servirait.

« Nous pouvons mieux travailler ensemble, a-t-il écrit pour rompre le silence. Nous devons trouver le tueur.

- Je vais interroger d'autres suspects grâce au fruit », ai-je répondu. Mais ça ne lui suffisait pas. Et de loin.

« Nous devons utiliser le fruit de vérité sur *toute* la population.

- Non. La paix sociale est bâtie sur le mensonge. Des mensonges anodins mais nécessaires. Nous devons trouver le tueur sans détruire Pax.

- Nous devons trouver le tueur. Ensuite, je te donnerai un fruit pour tuer cette personne.

- Son châtement sera décidé par le peuple de Pax. » Je l'ai dit et écrit pour bien me faire comprendre, mais ma main est allée si vite que mes mots étaient presque illisibles.

« Je veux le sang du tueur.

- Tu as déjà celui de ses victimes.

- Tu parles de logique. Moi de désir. Je suis très motivé.

- Tu pourras peut-être présenter ton désir au peuple de Pax pour qu'ils en jugent. » Il n'a pas répondu, ce qui valait mieux car je n'aurais pas forcément réagi de manière constructive. Après un long silence contrarié, on s'est demandé par où je devais commencer. Stevland a suggéré Tami, la meilleure amie de Rose, un souffleur de verre nommé Kung et mon mari. Je n'ai pas osé chercher à savoir quel raisonnement le poussait à soupçonner mon mari.

L'amie de Rose a aimé le fruit. Tami aime tout ou presque. Elle n'avait tué personne, mais elle s'est répandue en un bruyant torrent de larmes coupables à l'évocation des morts : elle aurait dû remarquer que ses amis souffraient et les aider. Kung, un grand gars bourru et lent que j'ai toujours soupçonné d'être plus sensible qu'il n'en a l'air, a apprécié le nouveau fruit. Il n'avait tué personne, mais l'idée de ces morts absurdes l'a tellement déprimé qu'il a passé le reste de la journée assis sur le mur d'enceinte, les yeux dans le vague.

Mon mari n'avait tué personne non plus, mais il avait noté que je semblais furieuse et préoccupée ces derniers temps et il voulait m'assurer qu'il respectait et honorait tout à fait mon travail. Il estime que j'aide des gens qui me manquent souvent de respect en retour, et ça lui brise le cœur. Il a avoué avoir couché avec Lune et m'a demandé pardon. Je lui ai certifié que je le lui accordais, sans préciser que j'étais déjà au courant et que j'étais mal placée pour me plaindre. Lune est de notre génération.

Si je pouvais écrire ce soir, si j'avais un crayon, du papier et la paix pour écrire, voici ce que je dirais.

Jour 376. D'une certaine façon, je suis navrée pour Jersey. Mais pas tant que ça. Tout de suite, je la livrerais volontiers en pâture à Stevland.

J'avais des choses à dire au bambou ce matin, et le plus tôt serait le mieux – le fruit d'intelligence me rend si impatiente que le temps semble s'écouler avec une insupportable lenteur. Je me suis bien couverte pour traverser les rues désertes jusqu'à la serre tandis que des nuages sur les montagnes se teintaient de rose avec le lever du soleil. J'ai allumé une bougie – fabriquée par Rose – et je me suis assise, prête à parler d'une nouvelle idée pour l'enquête, de convoquer plus de gens, mais Stevland a écrit le premier : « Une racine en quête de nutriments sur un de mes avant-postes signale la présence de chair humaine dans le sol. » Il m'a expliqué que cet avant-poste poussait près du grand arbre bouteille sur le chemin des magnifiques chutes d'eau découvertes par Lief dans les montagnes de l'est. Les racines de Stevland, minces comme des fils, sont reliées entre elles comme un réseau qui couvre les collines et les champs bien au-delà de la cité. Il estimait que le corps avait été enterré il y a un moment et que les pluies récentes en avaient « propagé l'odeur », selon ses termes, à travers le sol.

C'était forcément Lief. Je suis partie aussitôt afin de pouvoir examiner le site sans qu'on me demande où j'allais. Fruit d'intelligence : aucune patience. J'ai pris une pelle, quelques provisions, laissé un mot à mon mari, puis je suis passée devant les fleurs de bambou spéciales qui poussaient près de la porte principale en hommage à Harry, j'ai traversé le pont de corde et j'ai dépassé la statue que Harry avait érigée en mémoire d'oncle Higgins : un rocher sculpté en une silhouette mi-homme, mi-lion, un verre de truffe à la main et le rire aux lèvres. Derrière moi, dans la cité, une fumée blanche odorante commençait à s'élever de la cheminée de la boulangerie.

Vers midi, j'ai aperçu l'arbre qui dépasse la forêt – l'arbre le plus haut du monde dans notre imaginaire d'enfants, ce qui est sans doute vrai d'après ce que nous en savons maintenant adultes. Stevland dit qu'il s'agit du plus vieil être vivant à sa connaissance. Son tronc gris et noueux est si large que vingt-cinq personnes doivent se donner la main pour en faire le tour et, loin au-dessus de nos têtes, il se divise en de multiples éventails qui se terminent en bouquets de longues feuilles semblables à des cheveux humains à pointe piquante. Des spécimens plus petits de cet arbre poussent dans nos jardins, où ils sont décoratifs plutôt que grotesquement puissants. Stevland le trouve lent et apathique. D'après lui, il pourrait bien ne pas remarquer qu'un être humain a été enterré près de lui, à l'est, et il s'en ficherait sans doute.

Près de l'arbre, à l'est : voilà une indication qui couvrirait un beau territoire. J'ai d'abord songé à un coin boueux derrière des buissons, tout près de l'avant-poste de Stevland, mais il y avait trop de vieilles racines d'arbres pour que ce soit là. J'ai essayé ailleurs. J'ai découvert un vieux terrier d'oiseau boxeur, et les restes de l'oiseau à l'intérieur. Sur une section du chemin non loin de l'arbre, j'ai repéré un monticule bizarre entre deux grosses racines, comme si on avait construit un genre de pont au-dessus d'une flaque de boue. Enterrer Lief sous nos pieds avait peut-être paru suffisamment macabre au tueur – et c'était le cas. Juste sous la terre s'entassaient des pierres en quantité, dont aucune n'était trop grosse pour qu'une grand-mère comme moi ne puisse la soulever. Dessous gisait Lief. Les restes de ses vêtements en étaient la preuve. Il reposait sur le dos. Pieds et mains sans doute liés, vu la façon dont ils étaient placés. Arc et couteau près du corps.

Il n'y avait guère plus à en dire. Il ne restait même plus grand-chose susceptible de puer. Des vers-éponges avaient remplacé une partie de la chair, et les os eux-mêmes étaient rongés par des vers-termites qui récupéraient leur calcium. J'ai recouvert le corps. En me dépêchant, je pouvais être rentrée au coucher du soleil. Quatre-vingts suspects attendaient encore sur ma liste, mais lui au moins n'y figurait plus. J'ai entrepris de passer leurs noms en revue tout en marchant.

Un caillou a glissé derrière moi. Une feuille morte a crissé. Une chauve-souris s'est réfugiée dans un arbre pour en repartir aussitôt. Je me suis retournée sans rien voir. Peut-être un aigle ou un autre prédateur – peu probable toutefois, car les chasseurs s'efforcent de sécuriser les bois. Il y avait plus de chances que je sois suivie par le tueur – qui d'autre se cacherait à ma vue ? Il ou elle avait dû comprendre que j'enquêtais sur les meurtres. Si je regagnais en hâte la sécurité de la cité, je ne verrais pas de qui il s'agissait. D'un autre côté, si le tueur comptait se débarrasser de moi, je risquais de tomber dans une embuscade.

J'avais mon couteau d'acier ainsi qu'un fruit grâce auquel j'étais un peu plus vive que d'ordinaire – et bien trop confiante, comme je l'ai compris plus tard. J'ai opté pour la confrontation.

Je suis revenue vers l'arbre bouteille. Sa couronne verte un peu floue s'élevait comme une touffe géante au-dessus des autres arbres. Je l'ai dépassé et, je ne sais comment, au bout d'un kilomètre, j'ai de nouveau entendu les pas lointains du tueur derrière moi. Je me suis cachée

derrière un récif communautaire de merlebleus et j'ai lancé un caillou sur le chemin pour donner l'impression que j'avais poursuivi ma route. Quelques petits crabes à neuf pattes ont émis des sifflements hostiles depuis les terriers qu'ils s'étaient appropriés. Je me suis accroupie en espérant que mes vêtements sombres se fonderaient dans l'ombre.

Des pas approchaient, hésitants. J'ai jeté un bref coup d'œil de l'autre côté du récif. Jersey est passée sur la pointe des pieds, en s'arrêtant à un coude du chemin pour vérifier que la voie était libre. Jersey. Jersey ?

Oui. Avec sa robe brodée de maths, un arc et un carquois plein de flèches, et toute la discrétion dont elle était capable.

J'ai attendu, puis je l'ai suivie. Elle pensait peut-être me piéger, mais je connaissais le chemin, moi aussi. Un bosquet de bambous arc-en-ciel poussait un peu plus loin. Je m'y suis arrêtée en attendant qu'elle découvre ma ruse et fasse demi-tour. L'avant-poste de Stevland me verrait et transmettrait la nouvelle.

J'ai attendu, mangé un fruit d'intelligence, un peu de pemmican et vidé ma gourde. Mes hanches me faisaient souffrir. J'ai réfléchi à ce que je lui demanderais : pourquoi ? Pourquoi torturer Harry ? Pourquoi tuer tout court ? J'ai imaginé la capturer et la ramener à la cité – mais comment ? Il fallait que je le détermine vite. Quelle serait la réaction des autres ? Sûrement pas bonne.

Le fruit d'intelligence me rendait plus impatiente que jamais. J'ai décidé de m'aventurer plus loin et j'ai marché longtemps sans rien trouver d'étrange. Et soudain Lux se couchait.

Trop tard pour faire demi-tour. Tu parles d'un fruit qui rend malin. Un peu plus loin, je savais qu'il y avait un abri construit pour les voyageurs en route vers les chutes d'eau. Il serait bien fourni en bois de chauffage, plus quelques casseroles et couvertures si aucun animal ne les avait dérobées. Jersey y serait peut-être, mais avais-je le choix ?

La petite forteresse surmontée d'un dôme se dressait dans une clairière au bord du chemin. Des murs de brique et de pierre, un toit de verre double épaisseur, le tout rond comme une maison, mais sans alcôves. Des fentes en hauteur permettaient aux occupants de jeter un œil à l'extérieur et, si besoin, de tirer flèches ou fléchettes. J'en ai lentement fait le tour. La lourde porte qui se découpait en hauteur également, à bonne distance du sol, était fermée. L'échelle qui permettait de l'atteindre n'était pas en vue. Un minuscule hibou a sorti la tête d'un terrier proche du bâtiment et s'est hérissé. Une lueur verte dans le ciel annonçait des aurores. Aucune lumière ne filtrait à travers le toit. Si Jersey se trouvait là, elle n'avait pas allumé de feu – mais n'était-ce pas un relent de fumée que je sentais dans l'air ?

J'ai gratté au bas de la porte à l'aide d'un bâton, comme un lézard ou un crabe sylvestre. Silence. J'ai gratté à nouveau. Silence. Ou pas tout à fait. Un gémissement, à peine. Peut-être juste un insecte.

Puis un frottement, comme celui d'un pied sur le sol. Jersey ?

Je n'avais pas envie de passer la nuit dehors – qui sait quels prédateurs grouillaient dans le secteur –, mais si elle se trouvait à l'intérieur, j'étais peut-être plus en sécurité à l'extérieur. Un bosquet de bambous poussait de l'autre côté du chemin. Les chardons qui le gardaient m'offriraient une forme de protection. À la cité Arc-en-ciel, mon absence avait dû être remarquée, et la sienne aussi. D'ici demain, les choses auraient changé – à condition que je passe la nuit.

J'ai fait quelques pas vers le bosquet. Un claquement a résonné dans l'abri. La barre du volet qui obturait une fente de tir ? Quelque chose a grincé. Une charnière de cuir ? Elle transportait un arc et des flèches, non ? Pourquoi ne l'avais-je pas remarqué ? Quand la flèche arriverait-elle ?

Je me suis figée – l'immobilité était mon seul camouflage – et j'ai attendu. Pas de flèche. Je me suis enfin retournée. La lueur verdâtre des aurores éclairait le sommet des arbres, où des crabes étincelaient. Toutes les fentes de tir étaient obscures. J'ai baissé les yeux vers mes mains pâles et verdâtres qui dépassaient de mes manches sombres. Elle me voyait. Je ne la voyais pas. J'ai inspiré avant de prendre la parole – pour dire quoi ?

Elle a gloussé et murmuré : « Tu es prise au piège, Tatiana.

– Je peux m'en aller.

– Chut, les aigles vont t'entendre ! Ils sont au bout du chemin. Écoute bien. »

J'ai tendu l'oreille. Des chauves-souris chantaient, des oiseaux aboyaient, des lézards pépiaient, un lion hurlait au soleil couchant, ce qui suggérait qu'il n'y avait pas d'aigles à proximité. Une brise dans les arbres, suivie de claquements : des crabes raffermis leur prise. Mais si je jouais le jeu, elle resterait à l'intérieur, coincée par sa propre peur. Quelque chose caquettait à l'est, sans

doute une araignée des montagnes et ses petits venus s'engraisser en mangeant des limaces et du poisson avant l'hiver.

« Ce bruit ? ai-je murmuré.

- Ils chantent. Ils ont fait un feu. Si tu me supplies, je te laisserai entrer. »

C'était son intérêt : m'attirer à l'intérieur.

« Pourquoi ? ai-je murmuré. Pourquoi les avoir tués ? »

Elle a ri et j'ai deviné depuis quelle fente elle s'adressait à moi. « Ce sera drôle de les regarder te dévorer. Je regrette de ne pas pouvoir sortir. Je t'aurais attachée à un arbre pour que tu ne puisses pas t'enfuir. Il paraît qu'ils aiment cuire la viande en attachant leurs proies vivantes à un pieu avant d'allumer un feu autour. »

C'était une pure invention.

« Tu as peur, hein ? Et froid. Tu as essayé de m'attraper, mais c'est moi qui t'ai eue. » Elle parlait comme une gamine, comme si elle jouait à chat glacé et provoquait les joueurs immobilisés. « Tu n'as pas triché ? Tu as respecté les règles ? Bien sûr que oui. Tu n'as jamais manqué un jour de travail. Modératrice ? C'est moi qui t'ai faite modératrice ! Et je vais te transformer en pâtée pour aigle. »

La Jersey que je connaissais était patiente et généreuse. Timide et conciliante, au pire. Qui était cette femme ?

« Imagine, a-t-elle ajouté, des aigles puants avec de grandes serres. Ils peuvent se cacher n'importe où. Tu ne les verras pas te tomber dessus. Demain, je dirai que tu as essayé de me tuer. Tu m'as prise en chasse. Je me suis cachée, et les aigles m'ont sauvée de tes griffes. Ce sera toi la meurtrière. Tout le monde me croira. Tu passes ton temps à fureter partout avec un tas de secrets. »

Quand les enfants parlent sur ce ton, je m'en vais. Ça me rend dingue. Même petite fille, elle n'avait jamais fait ça. Mais je pouvais lui faire changer de ton et obtenir des réponses honnêtes. « Au moins, j'ai à manger, l'ai-je narguée en retour.

- Tu crois pouvoir soudoyer les aigles ?

- Pas avec des fruits, mais j'en ai et pas toi. Tu n'as pas faim ?

- Quel genre de fruit ?

- Des fruits de bambou.

- Si tu ne m'en donnes pas, je crierai pour que les aigles viennent.

- Tu te tairas jusqu'à l'aube ?

- Promis. » Elle mentait, mais ça n'avait pas d'importance. J'ai enfilé quatre fruits de vérité sur une branche longue et fine avant de les lever vers la fente. Elle s'en est emparée. Au bout d'un moment, elle a dit : « Ils sont bizarres, ces fruits. Empoisonnés. Ils vont me tuer.

- Non. Ce sont de nouveaux fruits, pleins de vitamines.

- Prouve-le-moi. Manges-en un. »

J'ai failli refuser, mais j'ai réfléchi : J'avais besoin d'apprendre la vérité. Et j'ai vite répondu pour qu'elle ne se doute de rien : « Bien sûr. »

Un des fruits est passé par la fenêtre et a atterri devant moi. Je l'ai ramassé en étouffant mes hésitations - au moins, c'était le plus petit. J'espérais mieux maîtriser mes émotions que Roland, ou que le fruit d'intelligence neutraliserait le fruit de vérité. Ou que mon habitude de ne jamais parler franc resterait intacte. Je me suis assurée qu'elle me voyait manger et j'ai avalé le fruit par grosses bouchées pour le digérer plus lentement. Il avait un goût trop sucré qui évoquait un peu les suppléments en fer que je prenais quand j'étais enceinte.

J'ai attendu. Il n'y avait pas de lune en vue pour juger du passage du temps. Un autre voile de leur verte brillait au nord. L'aurore a ondulé et s'est rayée de rouge. Des crabes et des étoiles étincelaient. Les araignées continuaient à caqueter.

Je me suis rapprochée de la fente. « Est-ce divertissant de tuer ? » Le fruit ferait bientôt effet et, à ce moment-là, je voulais qu'elle soit déjà en train de parler.

« Tu seras la plus divertissante de tous. Je ne plaisante pas à propos des aigles. J'ai vu leur feu, je les ai entendus. Je devrais les appeler maintenant. »

Je devais la distraire. « Pourquoi ton père ? »

Nouveau gloussement. Le fruit de vérité n'agissait pas encore, sinon elle serait morose. « J'ignorais comme ce serait facile de tuer. Et amusant. J'ai tué des chats, mais ça ne compte pas. Ils ne supplient pas. Alors que papa si.

- Commence par le début.

- Tu ne me supplies pas. Je pensais que tu serais la plus drôle : Tatiana implorante.

- Pourquoi l'as-tu tué ?
- Mais écoute, ils sont là. »

Ce caquètement, encore une fois. Ce n'étaient pas des araignées. Une brise apportait des bribes d'une langue pleine de grincements et de piailllements. Une odeur bizarre, nauséabonde. J'allais confirmer que j'entendais - le fruit de vérité à l'œuvre ? - mais j'y ai réfléchi à deux fois. Si elle pensait qu'il y avait des aigles à proximité, elle les appellerait. « Ce sont des araignées. Des araignées qui apprennent à leurs jeunes à chasser. » J'étais encore capable de mentir !

« J'ai aperçu leur feu. »

J'ai pris une profonde inspiration et menti à nouveau, et chaque mot m'a demandé un effort : « C'est une aurore. Tu as vu son reflet dans une flaque. »

Ses pas ont retenti sur le sol en pierre de l'abri. La charnière d'un volet a grincé à l'intérieur. Plus loin, quelqu'un parlait. Les aigles avaient-ils un langage ? Ils tambourinaient avant d'attaquer, mais je n'entendais rien de tel. J'ai humé l'air en quête d'une odeur de fumée.

Jersey est revenue. « Il va falloir que je me charge moi-même de te tuer alors.

- Pourquoi me tuer ? » La question est venue facilement, comme si elle reflétait mes vraies pensées.

« Personne ne fait de mal à personne sur Pax. Tu y veilles. C'est marrant, non ? Tu pousses les gens à bien se comporter. Je sais comment bien me comporter. Mais imagine les faire souffrir. Leur donner la mort. Je sais faire ça. » Le ton de sa voix avait changé, moins enjoué. « Je leur fais mal. Je les surprends.

- Je suis surprise moi aussi. Tu n'étais pas comme ça avant.
 - Je n'étais pas comme ça avant. » Elle s'est tue puis a soupiré. Silence à nouveau.
- N'arrête pas de parler - voilà ce que je voulais dire. « Quand as-tu changé ?
- Je ne sais pas. » Silence.

Qu'est-ce qui clochait chez elle ? Le fruit de vérité déliait toutes les autres langues. L'avait-elle vraiment mangé ? « Comment as-tu changé ? » C'était une question facile, honnête. J'ai attendu qu'elle réponde, attendu alors même que le fruit d'intelligence me faisait bouillir d'impatience, et j'allais le lui redemander quand elle a gémi : « Je voulais arrêter. Arrêter de penser. »

Le fruit de vérité n'avait pas rendu les autres plus cohérents. Elle non plus, apparemment. « Penser à quoi ? »

Elle a répondu à voix si basse que j'ai dû lui demander de répéter : « À faire du mal aux gens.

- Pourquoi ?

- Pourquoi ? Pourquoi faire du mal à mes enfants ? J'aime mes enfants ! » Elle était enfin devenue morose. « J'ai envie de leur faire mal. J'y pense sans arrêt. Je le vois dans ma tête. J'attrape un balai et je bats Bram jusqu'au sang, ses os se brisent, je lui casse les dents, je lui défonce la tête... Oh, j'entends, je vois, je sens la scène. Tout le temps. En permanence. Aux bains, j'ai envie de les noyer. Quand mon mari m'embrasse, je me dis que je pourrais le mordre, lui trancher la jugulaire à coups de dents. J'y pense, je le sens, j'ai le goût dans la bouche. Je ne pense qu'à ça. J'en rêve. Je veux que ça s'arrête. Que ça s'arrête. »

Je ne me rappelais pas l'avoir jamais vue montrer la moindre colère contre ses fils. Elle disait la vérité pourtant, n'est-ce pas ?

« Que ça s'arrête ? ai-je répété.

- Je ne me sens jamais bien. Malgré mes bonnes actions, même si je traite bien les garçons, même si je traite bien mon mari, je ne peux pas m'empêcher de penser à leur faire du mal. J'entretiens ma maison, je fais mon travail, et ça ne change rien. J'imagine une lame dans ma main et la sensation que j'aurais en la plongeant dans la poitrine de mon mari. Du sang, une fontaine de sang. Je vois tout ça, je le ressens et je m'inquiète en permanence, sans arrêt, au réveil, pendant que j'écris à Stevland, quand je dors... Quelquefois, j'en rêve et ça prend la forme d'une équation mathématique indiquant combien de fois je pourrais frapper Bram avant qu'il ne succombe. Le nombre de coups maximal.

- Mais tu n'as pas fait de mal à tes enfants, ai-je dit doucement.

- Non. Mais je n'arrive pas à arrêter d'y penser. J'ai essayé. Vraiment. Ça n'a pas marché. J'ai tué des chats. J'ai tué papa et les autres. Ça n'a pas marché. »

J'ai répondu d'une voix neutre, sans l'accuser : « Tu pensais que les tuer t'aiderait.

- Je pensais que si je faisais ça à quelqu'un d'autre, je ne le ferais pas aux enfants.
- Tu as tué ton père.

- Je n'avais pas prévu. Je cherchais un récif de merlebleus à incendier, et je l'ai découvert près de l'arbre bouteille. Il s'était cassé la jambe en tombant. Tu es persuadée que je le détestais, je le sais bien ; il était méchant quand j'étais petite, et je croyais aussi le détester. Je croyais... je croyais que si j'avais envie de faire du mal à mes enfants, c'était à cause de lui. C'est ce que je me suis dit quand je l'ai vu allongé par terre. J'ai rusé. Je lui ai dit que j'allais mieux l'installer avant de partir chercher de l'aide, mais je lui ai empilé des pierres dessus, l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus respirer. Il m'a suppliée, il a souffert, et c'était exactement comme je l'avais imaginé. Et je me suis dit : C'est bon, je n'aurai plus besoin de penser à le faire à mes enfants. J'étais libérée. »

Les fruits de vérité et d'intelligence dans mes veines me poussaient à l'interrompre pour lui dire qu'elle aurait dû consulter. Il y a un bon psychologue au dispensaire : Foudre. J'ai ravalé cet élan et attendu qu'elle poursuive. « Je t'écoute. » Je me suis forcée à paraître compréhensive. « Tu étais libérée, disais-tu.

- Non, je ne l'étais pas ! Je pensais toujours à tuer mes enfants et mon mari. Et j'étais obsédée par papa. Je revivais la scène sans arrêt. Pierre par pierre. Ça valait mieux que de penser à mes enfants. Et puis je me suis mise à penser à tuer d'autres gens. Ceux qui se trouvaient autour de moi, n'importe qui. Et je me suis dit : Si je recommence, je me sentirai mieux, j'aurai plus de choses à penser. Si je choisis quelqu'un de spécial et que je lui inflige une mort horrible, ce sera encore mieux. Harry. Tout le monde aimait Harry, et son travail était si important. Ce serait parfait. »

Je savais ce que j'avais besoin de savoir, mais le fruit de vérité rend bavard. J'ai dû rester là, à écouter des détails que je ne voulais pas vraiment apprendre.

« C'était bon de le regarder agoniser si lentement. Mieux que ce que j'imaginais. Quand les limaces sont arrivées, elles ont pris leur temps. Je craignais qu'elles ne commencent par ses yeux, qu'il ne puisse plus voir ce qui lui arrivait, mais non. Et puis le lendemain, j'ai songé combien j'aimerais attacher mes enfants pour les livrer aux limaces, ou empiler des pierres sur mon mari. Je ne veux pas, mais je n'arrête pas de penser à la façon dont je m'y prendrais, au plaisir que j'en tirerais et je réalise que je ne pourrais pas m'en empêcher tellement ce serait amusant. »

Je l'ai interrompue : « Et ensuite tu as tué Rose.

- Ce n'était pas prévu, mais l'occasion s'est présentée, et puis je me suis dit que si je tuais une personne importante comme elle, qui pouvait me dicter ce que je devais faire, alors je pourrais m'imposer quoi faire ou ne pas faire. Et si je te tue... c'est toi qui me pourchasses. C'est à cause de toi que je me sens coupable. Tu es autoritaire, tu passes ton temps à régenter les autres. Si je te tue, je me sentirai mieux. Je n'aurai plus à m'inquiéter d'être découverte. Et si je peux me reposer, j'aurai le temps de changer. C'est tout ce que je veux. Je veux cesser de penser. Je ne veux plus penser à toi, à Harry, à ma famille, à rien, rien, rien. Je veux arrêter ! »

Elle parlait de plus en plus fort. Elle allait finir par alerter les aigles sans le vouloir.

« Moi aussi, je veux que tu arrêtes, ai-je soufflé.

- Quand tu seras morte, je le ferai. » Elle murmurait à nouveau. Cela sentait indéniablement la fumée à présent. « Je veux la paix. Et je veux ta mort. » Les grincements et les piailllements résonnaient plus fort, des voix s'interpellaient comme si leurs propriétaires étaient en mouvement. « Ils arrivent. Je ne veux pas regarder. Je ne veux pas voir cette fois. Je veux juste que ça se fasse. » Elle a refermé le volet sur la fente.

Je n'ai plus bougé. Plus respiré. Certaines créatures détectent la chaleur. C'était peut-être le cas des aigles. J'ai attendu et regardé les lueurs des aurores dans le ciel. Des animaux bruissaient dans les arbres. Une chauve-souris est passée et j'ai compris : « Feu ! Attention, attention ! »

Jersey sanglotait.

Et je ne pouvais pas me mentir : j'avais peur.

Comment expliquerais-je son cas devant une assemblée générale de Pax ? Qu'est-ce que la justice ? Nous n'avons pas de lois écrites concernant le meurtre.

Mais elle ne va pas bien.

Qu'allais-je dire ? Que j'avais menti à tout le monde, que j'avais eu peur de me tromper, peur de perdre le contrôle de l'enquête, de me faire manipuler par Stevland et que je n'avais donc rien dit ? C'est vrai, Rose est morte parce que j'ai gardé mes secrets et trop tardé à agir.

Plus personne ne me respectera. C'est ma raison de vivre, en réalité. Le respect. Le pouvoir. J'en ai à présent. Je suis modératrice et commissaire de la paix publique. Le couteau de Sylvia signifie que je suis spéciale. Je suis différente. Je vaud un peu mieux que tous les autres. Mais j'ai laissé Rose mourir. Et ensuite j'ai pris sa place avec joie.

J'ai rampé jusqu'au bosquet de bambous. Stevland a écarté pour moi ses chardons de garde et j'attends là l'aube, assise dans la nuit froide. Les fruits de vérité et d'intelligence m'empêchent de dormir. Je tremble et je réfléchis. Je ne suis différente de Jersey que par la raison qui m'a poussée à agir. Et parce que je sais m'arrêter. L'aurore s'est encore éclaircie. Je pourrais presque lire sous cette lumière. Si un prédateur me cherche, il me trouvera, et Stevland ne pourra pas me protéger. Ce n'est qu'une plante.

La différence entre Jersey et moi, c'est que je gérerai la situation comme il se doit. J'essaierai de survivre, puis je serai la meilleure modératrice possible. J'ai menti, j'ai commis des erreurs, ils peuvent élire un autre modérateur, un autre commissaire, je serai toujours moi-même, avec ou sans couteau.

Jour 377. Je n'avais jusque-là jamais essayé de me passer de fruits de bambou et j'ignorais que ce serait si difficile. J'ai faim et soif, sans avoir envie de manger ni de boire. En réalité, je me sens trop nauséuse pour manger. J'ai mal au crâne. J'ai l'impression qu'un événement terrible va se produire – une attaque, une tempête, un accident – alors que je suis chez moi, avec mon mari. Il s'est endormi devant le feu qui s'éteint en attendant que je vienne me coucher. Je finirai par m'endormir, mais uniquement parce que je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière.

Je refuse de manger un fruit de plus ou d'utiliser ma pommade. J'ai besoin d'être libérée de Stevland.

La nuit dernière, assise dans le bosquet, j'avais trop peur pour fermer l'œil. Mes muscles se raidissaient, perclus de crampes, mais j'avais trop peur pour m'étirer, pour frissonner même, et à la lueur des aurores, je voyais mon souffle. Trois fois j'ai entendu les pas des aigles dans l'herbe et les feuilles, qui baragouinaient entre eux avec force sifflets, cliquetis et claquements de branches qui cassent. La fumée de leur feu parvenait jusqu'à moi de temps à autre. Ils cuisaient de la viande. Assise là, je réfléchissais sur moi-même et au fait que je m'étais toujours conformée à ce qu'on attendait de moi plutôt qu'à ce que j'avais envie de faire. Je me suis toujours menti.

J'ai fini par comprendre pourquoi j'ai couché avec Roland. À travers lui, je me suis vengée de toutes les modératrices que j'avais servies et de Pax même pour m'avoir imposé un rôle qui me faisait souffrir. J'ai enfreint les règles pour me rebeller contre Sylvia.

Enfin, j'ai aperçu Lux à travers les frondaisons. Le ciel s'est éclairci à l'est. Des clans de dindes et des oiseaux boxeurs se sont mis à aboyer pour revendiquer leur territoire. Une odeur de cendres humides m'est parvenue avec la brise. J'espérais que les aigles avaient donc levé le camp. J'ai attendu, le temps de vérifier qu'ils n'avaient pas emprunté le sentier dans ma direction. Rien. Je me suis levée – ou du moins j'ai essayé. Mes hanches accrochaient comme une poterie fendue, faibles et douloureusement rugueuses aux articulations. J'ai dû me hisser en m'agrippant au bambou.

Stevland m'observait. Les chardons se sont assouplis pour que je puisse les franchir. J'ai cru entendre un léger sifflement venu du nord et je me suis figée. Des aigles ? Des chauves-souris prédatrices ? Je l'ai entendu de nouveau, toujours léger mais plus clair : un sifflet de Pacifiste à deux tons graves. Celui d'une équipe de secours. Stevland avait dû envoyer de l'aide. J'ai avancé au milieu des chardons avant de me précipiter vers l'abri. Il fallait que Jersey reste à l'intérieur jusqu'à l'arrivée des renforts. L'obturateur d'une fente s'est ouvert.

« Les...

– J'ai entendu », m'a-t-elle coupée. Je distinguais à peine son visage et un soupçon de cheveux verts dans l'ombre. « Ils viennent de la cité. » Elle sanglotait. « Les aigles...

– Ils sont partis. »

Un objet en bois a claqué au sol dans l'abri comme si elle avait donné un coup de pied dedans. « Tue-moi, a-t-elle imploré. Je veux que tu me tues. S'il te plaît. Je vais sortir, tu as un arc, un couteau ou quelque chose, n'est-ce pas ? Sers-t'en, s'il te plaît. »

Je n'ai pas répondu. Si je la tuais, je pourrais sans peine invoquer la légitime défense et j'épargnerais aux citoyens le mal de décider quoi faire d'elle. À l'intérieur, j'ai entendu un frottement, bois contre bois, comme elle ôtait la barre de la porte. La charnière de cuir a joué en couinant. Elle se tenait sur le seuil surélevé et me regardait, les yeux bouffis, en tripotant une mèche de cheveux emmêlés.

Elle a sauté la tête la première.

Trois mètres seulement la séparaient du sol, mais son intention était claire, et elle m'a paru tomber sans fin tandis que je la regardais, figée. Le fruit de vérité donne des idées noires, et elle en

avait mangé beaucoup. Un coup à la tête aussi loin de toute assistance médicale pouvait être fatal – c'était le but. C'était un suicide.

Mais elle avait pris trop d'élan et elle a basculé légèrement en tombant, pour atterrir sur les épaules. Quelque chose a craqué : ses os, des branches au sol ou les deux. Elle a crié, tenté de se relever et elle est retombée, haletante. Une ruse ? Je l'ai contournée.

Elle a enfoncé les doigts dans la terre. Ses jambes ont tressailli. Ses yeux m'ont suppliée. « Tue-moi. Je veux que tu me tues. Fais-le.

- Pourquoi ? » J'ai gardé mes distances. Elle s'était peut-être blessée sans forcément s'estropier. « Je sais que tu as une raison.

- J'ai mal.

- Mais tu préférerais être morte. Pourquoi ? »

Elle a gémi et frêmi puis m'a regardée dans les yeux. « Mes enfants. Mes enfants... vont découvrir pourquoi j'ai agi. Je ne veux pas qu'ils me croient capable de leur faire du mal. Si tu me tues, ils ne sauront jamais. »

Un souhait légitime. Mais ce problème appartenait à Pax, pas à moi. Que Pax le règle donc. Néanmoins, en tant que mère – même froide –, je comprenais qu'elle veuille protéger ses enfants. Les sifflets résonnaient plus fort.

« Tu n'as qu'à dire que tu l'as fait pour t'amuser, ai-je répondu. Dis-leur que c'est ce que tu m'as expliqué. Ou que tu as tué ton père, Harry et Rose sous le coup de la colère, parce que vous vous étiez disputés. Dis-leur que tu ne te rappelles même pas l'avoir fait. Je leur répéterai tout ce que tu veux. »

Elle m'a regardée, incrédule. Elle n'a rien dit.

« Mon rôle n'est pas de juger les gens mais de maintenir la paix sociale. C'est tout. Le peuple de Pax a son propre rôle. »

Des voix nous appelaient, et j'ai crié en réponse.

Roland est arrivé en courant, le souffle court et couvert de sueur dans le matin froid. « Tatiana ! Tu es là, tu vas bien ! » Il m'a serrée fort dans ses bras avant de regarder Jersey qui gisait toujours à terre, puis il est revenu à moi.

« Elle s'est blessée en tombant », lui ai-je dit.

L'équipe de recherche est arrivée. Un médecin l'a examinée et les autres l'ont attachée sur un brancard tout en m'assaillant de questions.

Roland et les deux hommes les plus forts de l'équipe sont venus avec moi examiner le campement des aigles. On s'est approchés prudemment, sous le vent, aux aguets. Ils étaient partis en laissant derrière eux de l'herbe piétinée, un foyer humide qui contenait de petits ossements, quelques excréments, et des traces. En forme de sabots fendus – pas des empreintes d'aigles. Des sabots fendus, comme les empreintes qui ornaient les céramiques de Harry exposées au musée.

« Des Verriers », a murmuré l'un des hommes. Il s'est tourné vers l'abri pour crier : « Des Verriers ! Venez voir !

- Tu en es sûr ? a demandé Georg. Ça pourrait être des crabes ramifiés.

- Non, ils laissent des traces en U. Regarde, c'est clairement fendu, deux rectangles, des bords nets. Il y en a beaucoup. »

J'ai scruté les empreintes et les débris du camp, et je me suis rendu compte que j'avais cessé de respirer. J'avais failli rencontrer des Verriers. Ils existaient. On se demandait s'ils reviendraient depuis que Sylvia avait découvert la cité. Et voilà qu'on était fixés.

Roland s'est tourné vers moi, l'air ravi, comme un gosse : « Allons les chercher ! »

J'ai longuement réfléchi. « Non. Ils auraient pu nous trouver s'ils avaient voulu, mais ils ne l'ont pas fait. Si nous les suivons, ils pourraient croire qu'on les pourchasse. Ils pourraient prendre peur. »

Il a baissé les yeux. « Oui. Prendre peur.

- Ils savent peut-être que nous sommes des chasseurs », a approuvé Kung, déçu.

J'étais déçue moi aussi. Des Verriers ! « Il faudra qu'on réfléchisse à la façon de les rencontrer. Pas tout de suite, mais bientôt. »

Regagner la cité nous a pris des heures : mon épuisement et le transport du brancard nous ralentissaient. Quand on s'est lassés de parler des Verriers, les autres ont commencé à me poser des questions sur les meurtres. Jersey restait muette, sous l'effet de puissants calmants. Je leur ai montré où Lief était enterré. Un groupe pouvait revenir plus tard chercher ses restes. Notre arrivée

à la cité a été saluée par des exclamations de soulagement et d'étonnement. Les enfants et le mari de Jersey ont accouru.

Je l'ai pris à part. « Elle est tombée par la porte de la forteresse. » Il est resté bouche bée. « Dis aux enfants qu'elle doit voir le médecin et qu'elle restera un moment au dispensaire. Rentrez chez vous, et veille à ce qu'ils ne sortent pas. Ta famille t'aidera. » Il a obéi mécaniquement.

J'ai convoqué une assemblée générale de la Communauté et expliqué – brièvement, sans entrer dans les détails – ce qui s'était passé. J'ai aussi reconnu que j'avais peut-être causé la mort de Rose en gardant le secret et en tardant à agir. « Il vous revient à présent de décider des suites. » Murmures. « Sauf objection, je souhaite convoquer une autre assemblée demain soir, pour nous laisser à tous le temps d'y réfléchir. Nous devons retourner à la moisson. » J'ai marqué une pause. Nombreux murmures. « Entre-temps, je suis disponible pour répondre à vos questions, et je serai à la maison commune ce soir. »

La mère de Jersey s'est levée et a pris la parole d'une voix si faible que quelqu'un a dû répéter sa question : « Pourquoi a-t-elle fait ça ? »

- Je l'ignore, mais il se peut qu'elle souffre de troubles psychiatriques. »

L'après-midi, j'ai parlé avec Stevland, trop fatiguée pour avoir envie de me battre – pourtant il a bien fallu.

Je me suis assise dans la petite serre qui étincelait au soleil, et Stevland a commencé par des flatteries : « Je ne saurais exprimer ma joie et mon soulagement de te voir en vie et de savoir que tu as identifié le tueur. Je t'ai observée : tu t'es montrée très courageuse et intelligente. Les aigles tuent sans raison.

- Il s'agissait de Verriers.

- Des Verriers ? Tu en es sûre ? Vous ont-ils vus ? Vous ont-ils suivis ? Je vais interroger mes avant-postes les plus éloignés. Les Verriers sont pires que les aigles.

- Pires ?

- Pires. Je ne souhaite pas les revoir. Ils m'ont abandonné sans explications, comme des insectes saisonniers. Ils m'ont laissé souffrir, me poser des questions et attendre. Ils ne m'intéressent absolument pas, et je ne les intéresse pas davantage. Ils étaient près de l'abri et je l'ignorais parce qu'ils ont délibérément évité mes avant-postes. Un comportement déplorable. »

Mais nous voulions rencontrer les Verriers. Il allait devoir se faire à cette idée, et j'avais besoin de l'amener à le comprendre. « Tu ne veux pas savoir pourquoi ils sont partis ? »

- Comprends ma position. Mutualisme et égoïsme. Protection et abandon. Confiance et trahison. Ces dualités ne permettent pas l'émergence d'une troisième voie. Les Verriers m'ont valu un désastre. Veulent-ils connaître les conséquences de leur irresponsabilité ? Savoir que j'ai failli mourir ? »

On allait au-devant d'un sérieux problème. Je réfléchissais à ma réponse quand il a changé de sujet : « Jersey. Pourquoi a-t-elle tué ? »

- Je pense qu'elle souffre de troubles mentaux », ai-je répondu. C'était en train de devenir la version officielle.

« Je peux soigner les maladies. Je veux l'examiner avant sa mise à mort.

- Les citoyens de Pax décideront quoi faire.

- Ils ne doivent pas la laisser vivre. Les tueurs n'ont pas leur place dans ma cité. Elle ne les a même pas tués comme le font les chasseurs, en limitant les souffrances de l'animal. Elle est comme un aigle dans nos murs. La décision la plus radicale s'impose. »

La cité ! J'ai réfléchi et écarté bon nombre d'idées, de sorte que j'ai fini par répondre par une proposition qui me paraissait constructive : « Tu pourrais devenir un citoyen de Pax. Tu pourrais voter et prendre part aux débats.

- Je ne suis pas un animal. »

J'ai préféré ne pas demander ce qu'il entendait par là. « Quelqu'un t'a-t-il déjà montré notre Constitution ? Non ? Je vais demander que ce soit fait. » J'ai saisi cette occasion pour sortir et je me suis rendue à l'atelier de Bartholomé pour le prier, en tant que juriste, d'instruire Stevland. Je lui ai expliqué que le bambou entendait et comprenait l'anglais si on lui parlait lentement – il a failli lâcher la porte de placard qu'il était en train de fabriquer. Je suis partie après avoir répondu à deux ou trois de ses innombrables questions. C'était son problème à présent.

Au dispensaire, on m'a annoncé que Jersey s'était cassé plusieurs vertèbres et que des lésions et une inflammation du tissu nerveux lui causaient une paralysie et une douleur incontrôlable. On lui

avait administré des calmants qui la plongeaient dans une torpeur végétative. Je leur ai recommandé de faire ce qui leur semblait le plus adapté à son état.

Je suis allée voir sa famille. J'ai frappé doucement à la porte. Son mari m'a fait entrer dans la petite maison impeccable.

« Elle va se remettre ? a demandé Bram.

- Je ne pense pas. »

Il a fermé les yeux et frémi. Les garçons m'ont lancé un regard noir : j'apportais de mauvaises nouvelles.

« Mais nous avons parlé, elle et moi, pendant que nous étions dans la forêt, et elle veut que vous sachiez qu'elle vous aime plus que tout. Vous êtes ce qui compte le plus à ses yeux. Je n'ai aucun moyen de vous signifier à quel point c'est vrai. Mais il n'y a rien de plus vrai. Quoi qu'il arrive, j'espère que vous le croirez toujours. » Les garçons se sont mis à pleurer. Je suis partie.

J'étais fatiguée. Je n'avais pas mangé de fruit du tout, et je commençais à prendre conscience du manque de stimulants. Dans la serre, Bartholomé avait presque fini de parler à Stevland. « L'affinité avec l'esprit de la Communauté vise, eh bien, les principes et objectifs exposés à l'article II, articulait-il lentement quand je suis entrée. Je peux te le relire, si tu veux.

- Comment fait-on la preuve de cette affinité ? a écrit Stevland sur sa large tige pâle. Salutations, Tatiana. »

Bartholomé s'est retourné en souriant. « Salut, Tat. En fait, nous n'avons pas de précédent pour établir cette affinité. Confiance mutuelle et soutien : oui, tu nous as indéniablement apporté ton soutien, mais concernant la confiance mutuelle, pourquoi nous avoir caché que tu entendais et comprenais l'anglais ? Ne réponds pas tout de suite, mais réfléchis-y. Et écoute bien : d'après la Constitution, "tout être intelligent ayant exprimé son affinité avec l'esprit de notre Communauté et prêt à en partager les objectifs peut s'en déclarer citoyen". Selon moi - mais il ne s'agit que de mon opinion -, il te suffit d'expliquer pourquoi tu te sens proche de nos objectifs et prêt à les partager, que tu écrives une sorte d'argumentaire, j'imagine, qui se conclurait par : "Et je me déclare donc citoyen de la Communauté de Pax." Mouais, peut-être qu'on aurait dû établir une procédure plus rigoureuse - pas dans ton cas, Stevland, parce que je ne vois pas ce qui s'y opposerait, mais cela pourrait créer des problèmes à l'avenir. La Constitution a été rédigée par des idéalistes et elle a ses défauts, comme le fait d'accorder le droit de vote aux enfants. Qu'en penses-tu, Tat ? Qu'est-ce que notre ami doit faire d'autre ?

- Je crois que c'est bon, ai-je répondu, pas tout à fait sûre de moi, avant de souligner : Stevland serait un citoyen égal aux autres.

- Égal, a écrit Stevland. Pas comme un fippochat.

- Égal, bien entendu. » Bartholomé a caressé sa barbe verte tressée. « Il est question d'êtres intelligents. Les fipps ne sont pas dénués d'intelligence, d'accord, mais ils ne semblent pas avoir développé une conscience d'eux-mêmes. Je n'ai jamais eu de véritable conversation avec l'un d'eux, en tout cas. J'imagine qu'un critère recevable de l'intelligence consiste à s'en dire doué.

- J'aurai la pleine citoyenneté ?

- Bien sûr. Comme tout le monde. Je pense que tu devrais envisager un moyen de communication supplémentaire, peut-être dans la maison commune, pour tes devoirs de citoyen.

- Je peux faire pousser une tige semblable à celle-ci d'ici demain, au prix d'un grand effort. Vous devez ménager une ouverture dans le sol. »

Ils ont mis au point les détails, et Bartholomé est parti arracher des carreaux de mosaïque. Je me suis assise.

« Jersey est malade, a annoncé Stevland. Les médecins m'ont donné un prélèvement sanguin à analyser. Son corps continue à produire des anticorps contre le parasite responsable de la scarlatine au printemps. Son système immunitaire combat quelque chose. Je pense que les parasites ont atteint les méninges.

- Elle m'a confié être incapable de contrôler ses pensées.

- Comme une infection qui touche les racines. J'ai déjà eu à détruire des racines. C'est terrifiant. »

Je me demandais s'il voulait toujours qu'elle soit exécutée. Je n'ai pas eu l'occasion de lui poser la question.

« Je veux que tu démissionnes de ton poste de modératrice. Quand je serai citoyen, j'assumerai ce rôle. »

De citoyen à chef sans transition. L'égalité ne suffirait pas. Il voulait contrôler – peut-être pour qu'on ne l'abandonne pas comme les Verriers ? Il a commencé à m'expliquer qu'il était plus dévoué que nous à la paix et à notre réussite, et qu'il était surtout plus intelligent, tout en me citant des passages de la Constitution – il avait appris très vite ! Il arguait qu'il pouvait mieux se mettre au service de nos objectifs, comme la justice, puisqu'il était au-dessus des relations interpersonnelles et des hypocrisies qui...

J'ai filé. Je suis allée à l'atelier de métallurgie de mon mari, où j'ai fini par m'endormir malgré le bruit. Il m'a réveillée au soir et nous nous sommes rendus à l'assemblée ; j'étais bien consciente de passer devant une tige de bambou tous les deux ou trois mètres. Stevland était partout. À la maison commune, vers l'avant, on avait retiré une section de mosaïque et installé des barrières temporaires pour éviter que le sol ne soit piétiné, pourtant même les enfants étaient calmes. J'ai aperçu une bosse et une fêlure dans la terre : la nouvelle tige poussait.

Les questions qu'on m'a posées tournaient autour de la chronologie et du déroulement précis des faits – beaucoup de questions exigeantes et de conjectures. J'ai évoqué les fruits d'intelligence et de vérité. Hathor a voulu savoir qui au juste j'avais considéré comme suspect et s'est offusquée de m'entendre répondre : « Tout le monde, au début. » De quoi encore alimenter les conjectures.

Bartholomé a annoncé que Stevland projetait de devenir citoyen.

« Il le mérite. Il a tant fait pour nous », a réagi Marie. Elle fait partie du conseil et analyse soigneusement toute idée nouvelle en temps normal, mais elle est aussi dentiste, or le bambou collabore étroitement avec les soignants, de sorte qu'elle voit déjà en lui un collègue fiable.

Un fermier a renchéri : « Sans lui, on mangerait beaucoup moins.

- Un nouveau citoyen ! » Hathor a flanqué un coup de coude à Forrest. Ils auraient une nouvelle cible.

« Mais nous comprend-il ? a demandé Nevada. Il n'a même jamais assisté à une assemblée générale. Comprend-il en quoi consistent la démocratie et le vote ? »

Bartholomé a haussé les sourcils. « C'est un aspect que j'examine avec lui. Il compte faire pousser une de ses tiges ici pour communiquer », a-t-il ajouté en désignant le trou dans le sol.

Les médecins ont expliqué que Jersey se trouvait dans un état stable mais grave. Selon eux, les anticorps que Stevland avait découverts pouvaient être liés à une maladie auto-immune ou à une infection. Ils s'efforçaient de soulager ses souffrances, et ses enfants avaient pu la voir.

Je m'attendais à ce qu'on critique ma décision de ne pas chercher à retrouver les Verriers car beaucoup se passionnent réellement pour eux. Au lieu de quoi j'ai eu beaucoup de questions sur ce que j'avais vu et entendu : comment parlaient-ils ? Leur odeur ? Chaque petit détail, répété deux fois. Certains chasseurs ont proposé de lancer un processus d'observation, voire de don. Nevada voulait laisser des copies des œuvres de Harry à des endroits où les Verriers pourraient les trouver – un geste de paix, pour qu'ils commencent à nous comprendre. Se lancer à leur poursuite aurait pu être mal interprété, la plupart étaient d'accord, mais pourquoi n'étaient-ils pas entrés en contact avec nous ? On voulait tant faire leur connaissance ! Mais il fallait faire ça bien.

Tout le monde aurait dû se plaindre de mes agissements. Au moins Hathor et Forrest. Mais au cours de l'assemblée, quelqu'un s'est mis à manger un fruit. La question était réglée. Stevland les avait rendus dociles et accommodants. Ils étaient drogués.

Après avoir répondu à toutes les questions, j'ai pris à part les membres du conseil pour leur annoncer que Stevland voulait devenir modérateur. « Il veut tout contrôler, et il est puissant. Vous savez de quoi il est capable – et s'il accédait à ce poste il n'hésiterait pas à régenter jusqu'aux plus petits détails de nos vies.

- Les modérateurs ne peuvent agir que dans les limites que leur fixe le conseil, a répondu Cèdre.

- Peut-il devenir modérateur ? a demandé Lune. Il n'est pas humain.

- Techniquement, une fois qu'il sera citoyen, il peut être élu. Mais nous avons déjà une modératrice, donc le poste n'est pas à pourvoir.

- Sur Terre, ils ne laisseraient jamais une plante commander et devenir l'égale des hommes, a dit Lune comme si c'était une bonne raison.

- Il ne s'est jamais envisagé comme notre égal. Toujours comme notre supérieur, ai-je protesté.

- Mais on peut travailler avec lui », a dit Cèdre.

Marie a froncé les sourcils, ce qui a accentué les rides de son front. « Modérateur, c'est peut-être un peu trop, mais Stevland est notre ami. Il a ses manies, et c'est un problème. Les plantes pensent différemment, il faut en tenir compte, mais il se soucie réellement de nous. »

Le fruit de docilité était à l'œuvre.

« Repose-toi un peu, m'a conseillé Marie. On en reparlera. »

Quand il a appris ce que voulait Stevland et pourquoi je ne mangeais plus de fruits de bambou, mon mari les a discrètement tous retirés de chez nous pour m'éviter la tentation.

Je finis donc la journée plus mal encore qu'hier. Hier, j'étais en danger. Aujourd'hui, tout le monde l'est, et je ne peux rien y faire.

Jour 378. Notes sur l'assemblée générale de la Communauté. Ordre du jour établi en collaboration avec Bartholomé et d'autres. Quorum atteint avec deux cent soixante et onze présents. Absents : les enfants de Jersey, sa mère, le personnel médical, les divers patients dont Jersey, et les gardes du mur d'enceinte. Les soignants et les gardes ont établi des procurations. Le mari de Jersey était présent. Je n'ai jamais vu personne plus malheureux, pâle et abattu comme une fleur qui manque d'eau, ce qui n'était pas étonnant vu ce qu'il avait à dire.

Première question : la déclaration de citoyenneté de Stevland. On avait préparé la cérémonie, sans l'informer des détails. La tige avait poussé, longue, pâle et bouffie. Stevland avait expliqué plus tôt dans la journée que cet effort lui avait beaucoup coûté et qu'il avait dû faire venir de l'adénine et des sucres de racines distantes.

Les gens se sont installés sur des chaises et des bancs, sur le sol dans les allées, debout contre les murs. Les œuvres de Harry avaient été poussées dans les coins.

Bartholomé a expliqué les dispositions constitutionnelles. Stevland a présenté sa déclaration d'affinité avec l'esprit de la Communauté de Pax : « ... Je partage votre disposition naturelle à la joie, la communauté, la liberté et la paix, plus particulièrement la paix... »

La liberté. J'en avais discuté avec lui dans l'après-midi. Je ne crois pas qu'il ait compris ce que cela signifie. « Les animaux sont des êtres répétitifs, a-t-il dit. Si on arrivait à les empêcher de répéter leurs erreurs, leur vie serait plus libre. » On avait débattu un bon moment à ce sujet. Il persistait à vouloir interdire les courses de bateaux.

Et pendant l'assemblée, il a continué : « ... Je regrette la perte de la civilisation des bambous qui a précédé ma germination, mais vous m'avez ouvert des perspectives qui dépassaient mon imagination. Je partage votre amour de la beauté et votre curiosité pour le monde et l'univers qui nous entourent, ainsi que votre espoir d'une vie meilleure. Avec certains d'entre vous, j'ai aussi en commun la vanité, c'est pourquoi je ne vous ai pas dit d'emblée que j'entendais et comprenais votre langue. J'attendais de la maîtriser parfaitement... »

Menteur. Mais la liberté inclut celle de mentir, et de se mentir à soi-même. Le fruit de vérité n'avait fait que rendre les gens malheureux.

« ... Et pour toutes ces raisons, moi, Stevland Jamil Barr, je me déclare aujourd'hui citoyen de la Communauté de Pax. »

Il s'était approprié le nom complet du premier homme à mourir pendant notre voyage jusqu'à Pax. Gonflé.

Tout le monde s'est levé pour l'applaudir. Des enfants se sont avancés pour chanter et danser le chant de bienvenue aux nouveau-nés. Stevland ne s'y attendait pas. « Merci, a affiché sa tige. Je suis très heureux. C'est le début d'une nouvelle vie. »

La deuxième question à l'ordre du jour concernait Jersey ; elle s'est soldée comme prévu. Les médecins ont expliqué qu'ils pouvaient traiter sa paralysie mais pas sa douleur, qui était intense. Ils ont discuté des anticorps présents dans son sang et de la probabilité que l'infection ait affecté son comportement, selon la littérature médicale. Son mari, qui avait parlé avec elle, s'est levé pour plaider très dignement en son nom, en faveur d'une euthanasie douce.

Comme prévu, Stevland a proposé de collaborer avec les médecins pour déterminer s'il était possible de soigner sa maladie. Il a promis de lui éviter toute douleur pendant ce processus et dans son dernier sommeil, comme il l'a déjà fait dans d'autres cas d'euthanasie. Son mari a déclaré que rien ne pourrait les rendre plus heureux, Jersey et lui, que la certitude que personne ne souffrirait plus jamais du même mal. Les citoyens ont approuvé la décision lors d'un vote par acclamation.

Tout le monde était donc satisfait, notamment Stevland, qui voulait sa mort et pourrait donc la tuer. Les questions difficiles ont été passées sous silence.

Le troisième point concernait les Verriers. Dans l'esprit de leur proposition initiale, les chasseurs se sont levés pour suggérer qu'on dépose des cadeaux à leur intention afin de préparer une rencontre pacifique. Stevland, qui n'avait pas été consulté, nous a mis en garde contre le

caractère capricieux des Verriers : « Ils ont brusquement quitté la cité. J'ignore pourquoi, mais ils ne s'intéressent ni à cet endroit ni à vous. Ce serait une perte de temps et d'énergie. »

Le débat a été long, sérieux et fructueux, et plusieurs Pacifistes ont souligné qu'on pourrait leur demander pourquoi ils étaient partis si nous établissions le contact. La proposition des chasseurs, légèrement amendée, est passée avec cinquante-trois voix contre, dont celle de Stevland, la plupart des opposants souhaitant pour leur part une stratégie plus rapide.

Je me demande quel effet cela fait à une créature aussi habituée à la solitude de découvrir les compromis liés à la vie en société.

Quatrième question : la candidature de Stevland au poste de modérateur. Il ne l'avait pas annoncée officiellement, mais peu importait. Le conseil avait un plan. Bartholomé a pris la parole : « Bien sûr, le poste n'est pas vacant, quand bien même le conseil pourrait mettre un terme au mandat de Tatiana, mais je pense que c'est l'occasion de débattre de la nature même de ce rôle. » Il a exposé en détail les devoirs, contraintes et prérogatives de la fonction. Un historien a évoqué les mandats des précédentes modératrices.

Les enfants commençaient à s'agiter – comment le leur reprocher ? Ils n'étaient pas directement concernés par ces discours. Dans la salle, des orateurs ont souligné la relation que le modérateur entretient avec des groupes tels que les fermiers, les tisserands et les chasseurs. Stevland écoutait et, de temps en temps, Bartholomé lui demandait s'il avait compris un point ou un autre. Marie a pris la parole sur l'autodétermination des générations. Chaque génération décide de sa propre organisation, détermine ses coutumes et ses règles vestimentaires aussi librement que possible.

Je crois en tout cela, bien entendu, et c'est la seule raison pour laquelle j'ai laissé la réunion se poursuivre. À ce moment-là, j'étais déjà au courant du projet de la sixième génération. C'est Cèdre qui m'en a informée juste après le déjeuner – dans un champ d'ignames, pour parler loin de tout bambou. Je déteste leur plan, mais ils ont rassemblé une majorité et le pire c'est que leur raisonnement pourrait bien être correct.

« Stevland obtiendra ce qu'il veut d'une façon ou d'une autre », a-t-elle argué d'un ton aigre. Elle est toujours comme ça. Elle est jeune, dure, et c'est une meneuse qui s'impose dans un groupe en jouant des coudes. « Je sais qu'il est pétri de bonnes intentions mais, tu vois, il demande beaucoup, et il ne nous comprend pas vraiment. On est inquiets. On ne peut pas survivre sans lui, et on travaille et vit avec lui depuis longtemps. On a rallié les Verts à notre projet. Même Marie. » Elle a fait la grimace – ces deux-là ne peuvent pas se supporter – avant de poursuivre : « Elle dit qu'il se comporte depuis longtemps comme le chef de sa propre petite équipe. Mais tous les chefs d'équipe doivent rendre des comptes, et c'est une forme de contrôle. On a décidé que le meilleur moyen de le contrôler consisterait à lui donner un peu de ce qu'il veut : un pouvoir limité – avec les contraintes qui s'imposent à n'importe quel chef. Tu vois ce que je veux dire. Tu travailles bien avec lui. Tu peux l'obliger à rester raisonnable, et le conseil te soutiendra. »

J'ai répondu lentement : « Il peut nous contrôler à l'aide de drogues. Il l'a fait avec les fruits d'intelligence et de vérité, et il pourrait nous forcer à tomber d'accord avec lui. »

Cèdre a écarté mon objection en faisant non de la tête. « Marie s'est entretenue avec lui. Il dit qu'il n'est pas satisfait de ce fruit. Il a besoin de nous en bonne santé. Il sait qu'il ne faut pas nous "déséquilibrer", comme il dit si bien. Écoute, Tatiana, on aura beaucoup de pouvoir dans cette relation. On lui expliquera que c'est une juste division du pouvoir et des responsabilités, un équilibre. »

En fait elle n'était pas venue m'expliquer leur plan mais me donner des ordres. Elle n'était certainement pas docile, et il n'y a peut-être pas de fruit qui rende docile en réalité, mais elle se montrait incroyablement optimiste quant à mes capacités. Toutefois, je n'avais pas de meilleure idée ni les voix nécessaires pour la faire passer s'il m'en venait une, et j'ai l'habitude d'agir à contrecœur. Pax éviterait donc une autre crise. J'ai accepté de devenir co-modératrice et on s'est tous demandé comment Stevland réagirait. S'il se retournait contre nous, on était morts.

L'exposé de Bartholomé était censé le convaincre qu'il lui faudrait un co-modérateur humain pour un meilleur équilibre.

« Enfin, a conclu Bartholomé, le modérateur est quelqu'un de très occupé. Peut-être trop. Certaines responsabilités demandent de la réflexion et de la sagesse. D'autres de la réactivité et la capacité d'agir. À mesure que notre population grandit, le fardeau s'alourdit. Je propose donc la création de postes de co-modérateurs. Sylvia et ses descendantes nous ont bien servis. Stevland

également. Qui peut douter de ses contributions à notre réussite ? Qu'en dis-tu, Stevland ? Co-modérateur ? »

J'ai eu le temps d'inspirer et d'expirer lentement cinq fois avant qu'il ne réagisse. Je sais qu'il est capable de répondre très vite. Il réfléchissait. Enfin : « J'accepte. » Je me demande à quel point il était sincère. Un vote par acclamation a confirmé son élection.

Fin de l'assemblée générale. Nous sommes restés dans la maison commune, en une sorte de veillée funéraire pour Jersey qui nous a permis d'exprimer notre chagrin face à sa maladie tout en évitant la question plus difficile de ses actes criminels. Ce genre de chose n'arrive pas sur Pax.

Cèdre m'a donné une tape dans le dos, et sa veste cousue de perles a cliqueté. « Bon travail, m'a-t-elle glissé à l'oreille. Bonne chance. » Elle s'était rassemblée avec des Verts et d'autres Perlés autour de Stevland pour le flatter. J'ai bientôt quitté la maison commune et marqué une pause dans la rue près d'une tige que je savais pourvue d'oreilles. « Nous parlerons demain. »

Stevland et moi avions déjà discuté plus tôt dans l'après-midi, et cela n'avait pas été agréable. Il avait remarqué que je ne mangeais plus de fruits. « As-tu peur que j'essaie de te contrôler ? »

Soudain, la serre s'était remplie de limaces qui s'avançaient vers moi en bourdonnant. Mes mains étaient attachées à la table et mes os, rongés par des vers termites, perçaient déjà la peau. Puis la vision s'était dissipée.

« C'est une odeur, était-il écrit sur la tige. Un gaz qui provoque des cauchemars. Ne crains pas les fruits. Je les fais savoureux et sains, mais pas pour vous contrôler. Je pourrais faire beaucoup de choses, mais ce serait mal. J'ai appris à me fier aux Pacifistes, et je sais désormais qu'autorité n'est pas violence. La force est violente. Le mutualisme implique la confiance, et je vais donc te montrer que tu peux me faire confiance. Je veux aider tous les Pacifistes, et je peux faire beaucoup de bien. L'avenir peut être une nouvelle façon de vivre. Ça te plaira. »

Je remercie les étoiles d'être une vieille femme. Je n'aurai pas à supporter Stevland trop longtemps.

Jour 379. La crise est donc terminée, les problèmes sont réglés. Ce matin je me suis levée et habillée et je suis allée aux fours. Nye, un des boulangers, s'activait avec l'efficacité de l'adolescence : il sortait des chaussons aux lentilles de fours d'où s'échappait une fumée blanche. Il avait les bras couverts de farine, et un collier de perles autour du cou. La sueur sur ses joues perlait aux premiers poils frisés de sa barbe naissante. Il travaillait sous un panneau qu'il avait lui-même gravé et placé au-dessus des fours : « Le pain est l'essence de Pax. Le blé fut sa première récolte. »

J'aime aller chercher du pain le matin. Les fours s'alignent au fond d'un bâtiment carré. La suie qui en macule les murs et le plafond lui donne des airs de sombre caverne. Les larges portes restent ouvertes par presque tous les temps, et même la brise froide de l'aube ne parvient pas à dissiper l'odeur chaleureuse de levure, de croûte brunie et de bois de caryer. Je faisais partie des lève-tôt, comme d'habitude, et j'attendais avec des enfants qui bâillaient et des travailleurs agricoles qui se préparaient à gagner des champs éloignés. Cèdre est arrivée, couverte de rangées de perles de la sixième génération comme une poupée peut l'être de rosée. Elle est météorologue en plus de cartographe, et les observations faites au lever du soleil sont importantes pour elle.

« Bonne assemblée, hier soir », a-t-elle lancé.

Quelques personnes ont hoché la tête. « Tout était bien réfléchi, a dit l'une d'elles.

- C'était plus une démonstration qu'une discussion », ai-je fait remarquer. Stevland n'avait pas de tige dans les parages.

« On a dit ce qu'on avait à dire. » Cèdre a haussé les épaules et souri. « Bref, maintenant, tu as un assistant.

- Stevland estime sûrement que c'est moi son assistante. »

Elle a jeté un coup d'œil au bambou qui dépassait les maisons et a de nouveau haussé les épaules. « Les fippochats pensent que nous sommes là pour leur inventer des jeux. Cet après-midi, nous allons récolter du lin et le leur apporter. Ils feront la course pour débarrasser les graines de leur duvet et les avaler, et nous nous servirons du duvet pour rembourrer des matelas. Les chats pensent ce qu'ils veulent. Stevland aussi. »

J'ai pris un pain chaud et, en partant, j'ai prélevé deux fruits de bambou roses dans un panier posé sur un banc près des fours - une délicieuse ration de vitamines, de minéraux et peut-être quelques antibiotiques en plus d'alcaloïdes légèrement stimulants, parce que la santé, c'est important. Peut-être Cèdre ferait-elle une bonne modératrice, et elle est assez jeune pour occuper cette fonction pendant des décennies. Il faut que je commence à y réfléchir. Je trouve que le

prochain co-moderateur devrait être issu de la sixième génération puisque l'idée même de co-moderation est venue de leurs rangs. Qu'ils assument.

Après le petit déjeuner, j'ai accompagné mon mari jusqu'à son atelier, rejoint une équipe qui récoltait des lentilles, puis je suis allée me baigner. Enfin, je suis entrée dans la serre et, alors qu'il faisait chaud à l'intérieur, j'ai fermé la porte.

« Les réunions du conseil sont toujours ouvertes aux observateurs, ai-je écrit. Nos consultations devraient l'être aussi, à compter de demain. Si tu as une remarque à me faire en privé, fais-la maintenant.

- Pourquoi des observateurs ?

- Parce que nous sommes responsables de nos décisions devant les autres citoyens. » J'espérais qu'avoir un public pousserait Stevland à modérer ses déclarations et allégerait mon fardeau ; mais, surtout, je comptais créer un précédent. Le but était de le maintenir sous contrôle, après tout.

« J'ai quelque chose à te dire en privé. » Et aussitôt s'est affiché : « Je ne suis pas d'accord avec la décision concernant les Verriers. Je n'ai pas compris grand-chose sur leur compte car je n'avais pas de point de comparaison avec une société d'animaux intelligents mais, maintenant que je vous ai observés, je trouve leur comportement préoccupant. Ils ne me paraissent pas tout à fait intelligents. Toutefois, conformément à la décision des citoyens de Pax, nous allons entrer en contact avec eux, et nous devons viser la paix et une bonne compréhension. Je vous donnerai des fruits à leur goût en guise de cadeau. Je pense que s'il y a des problèmes et qu'ils sont habitués à mes fruits, alors on pourra s'en servir pour les contrôler. »

Les mots se sont effacés, et la tige est restée vierge.

« C'est tout ? ai-je demandé.

- Perse et Loup brutalisent d'autres enfants.

- Ils aiment les jeux de bagarre. Tu te trompes peut-être sur leurs intentions. Mais je me pencherai sur la question.

- Un groupe de femmes se réunit certains soirs près de la porte occidentale, a-t-il ajouté. C'est suspect.

- C'est le club de philosophie. Elles aiment débattre.

- Pourquoi excluent-elles les autres ?

- Pour éviter que des gens sérieux ne viennent. » Je n'avais assisté qu'à une réunion, en tant qu'invitée.

« Je les écouterai.

- Tu apprendras des choses intéressantes.

- As-tu quelque chose à me dire en privé ? » a-t-il demandé.

J'avais envie d'évoquer Véra pour le mettre en garde contre une attitude trop sévère, mais il n'aurait pas compris. « Il est difficile d'être modérateur, ai-je répondu. Tu auras peu de vrais amis.

- Je suis content d'être modérateur. Surtout co-moderateur. La dualité est bonne dans cette fonction : animal et végétal, éphémère et permanent. C'est une direction plus forte pour Pax et un équilibre parfait, comme l'a expliqué Bartholomé. J'ai étudié le polysaccharide présent dans mes racines les plus actives et je suis parvenu à des conclusions sur l'égalité.

- Sommes-nous égaux ?

- L'égalité n'est pas un fait, comme la longueur du jour. Je vous suis clairement supérieur par la taille, l'âge et l'intelligence. L'égalité est une idée, une croyance, comme la beauté. La dualité fondatrice se joue entre barbarie et civilisation. Il est barbare que des aigles dévorent des Pacifistes. Il est civilisé que les Pacifistes recherchent la paix avec les Verriers. Il est civilisé de vivre comme l'égal des Pacifistes. C'est la barbarie qui a détruit la civilisation bambou quand mes ancêtres ont laissé leurs interactions avec des animaux devenir égoïstes. La civilisation gouvernera mes interactions et leur donnera un sens. Elle donnera un nouveau but à mon espèce. »

Cette déclaration appelait une réponse. J'aurais voulu croire Stevland de tout mon cœur. En tant que commissaire, j'ai entendu bon nombre de gens jurer de changer de vie et de renoncer à leurs mauvaises habitudes, comme battre leur mari ou tirer au flanc. Ils étaient peut-être sincères sur le moment mais, souvent, ils retombaient vite dans leurs vieux travers. Parfois, seul un choc terrible peut mener à un changement définitif.

« Voilà de nobles buts, ai-je écrit. Je me réjouis de partager avec toi le rôle de modérateur. » Je devais me montrer encourageante, même si Stevland se faisait des illusions. « D'ici demain, eau et soleil. »

Je viens de rentrer d'une visite auprès de Jersey. Le médecin qui la surveille s'occupe d'elle scrupuleusement. Elle est nourrie et reçoit tout le confort qu'une mère accorde à son nouveau-né, y compris un lit propre, chaud et douillet près d'une fenêtre du dispensaire. Des cirres se déploient depuis une touffe de bambous à l'extérieur. L'un des cirres s'insinue dans son oreille, un autre dans son nez ; tous deux poussent pour explorer son cerveau, goûter le sang et les tissus à mesure que Stevland cherche comment les parasites l'ont rendue folle.

Pourrait-il la guérir ? Il guérit bien la scarlatine. Il pourrait tuer les parasites. Mais il veut la voir morte, pas guérie.

De larges sangles de tissu souple l'empêchent de se blesser par des mouvements involontaires. Sa respiration est calme, sa peau rose et tiède. Un troisième cirre s'enroule autour de son cou, et des radicelles dispensent sédatifs et calmants. Stevland finira par lui administrer une dose de sédatifs suffisante pour la plonger dans un sommeil éternel, comme il l'a déjà fait pour d'autres cas d'euthanasie. On l'entertera dans le cimetière, et il enverra des racines plus grosses se nourrir de son cadavre, comme il le fera avec moi quand la vieillesse m'emportera.

Je suis montée sur le mur d'enceinte de la cité avant d'entrer dans mon bureau ce soir. De l'autre côté du champ, dans la forêt, un arbre a tremblé plusieurs fois, puis il est tombé. Les fippolions étaient au travail, et Roland les dirigeait en chanson. Des chauves-souris s'interpellaient. Un bosquet de bambous s'élevait le long du mur. Stevland nous entend, mais il ne lit pas les pensées. Même avec des cirres plongés dans le cerveau de Jersey, il ne saura pas qu'elle a agi par amour – affreusement mal, mais avec un courage tragique. Comment est-on censé deviner quand nos propres pensées nous mènent à des erreurs indicibles ?

On se dit que Pax est un bel endroit et que nous sommes heureux dans la cité Arc-en-ciel, en sécurité au milieu des ruines restaurées des Verriers, où Stevland est notre ami, notre bienfaiteur et notre chef. La récolte est un moment joyeux de l'année. Un long hiver nous attend encore avant la fête du printemps, mais pendant les festivités, je brûlerai une effigie que personne ne reconnaîtra, et elle représentera Stevland. Pour autant, je ne prometterai pas de changer. Je suis trop vieille pour changer autant qu'il le faudrait.

Nye



AN 106 – SIXIÈME GÉNÉRATION

« Nous, citoyens de Pax, nous engageons à affirmer et promouvoir la valeur et la dignité inhérentes à tous les êtres intelligents et au réseau d'existence interdépendant dont nous faisons partie ; la justice, l'équité et la compassion dans nos relations interpersonnelles... »

Extrait de la Constitution de la Communauté de Pax

C'était couru d'avance. À peine sortis de la cité, Marie, Cèdre et Roland ont commencé à se disputer.

« On aurait dû suivre les Verriers sans attendre, a dit Marie, mais Tatiana n'a pas voulu. Ils peuvent être n'importe où maintenant ! »

Ça ne la dérangeait pas de critiquer la modératrice, mais seulement dans son dos et deux semaines après la décision. Enfin, Marie lit et écrit le verrier mieux que personne et c'est une tâche finie, pile ce qu'il nous fallait pour une mission de paix. À moins qu'elle n'ennuie les Verriers à mourir avec ses commérages.

« Pas à ce moment-là, a répondu Roland. Il y avait trop à faire. Jersey était blessée.

- Cette enquête tout entière était un désastre », a décrété Cèdre. Elle ne supporte ni Marie ni Tatiana. C'est peut-être une question de génération. « Tatiana aurait dû se faire aider. Elle n'était pas obligée de tout faire toute seule.

- Stevland l'a aidée, a fait remarquer Marie.

- Tatiana veut ce qu'il y a de mieux pour Pax, a insisté Roland.

- Quel dommage qu'elle soit trop vieille pour toi. » La voix de Cèdre n'exprimait pourtant aucun regret.

Roland s'est contenté de sourire. Il agit toujours comme s'il pouvait avoir toutes les femmes qu'il veut. Il a des muscles et une barbe magnifiques, mais il n'est pas obligé d'en faire étalage.

Kung et moi n'avons rien dit. Kung est un Vert, comme Roland et Marie, mais la teinture ne prend pas sur ses cheveux noirs, alors il glisse des rubans verts dans ses tresses. Il est grand et un peu lent, mais inutile d'être bien malin pour éviter de se mêler d'une querelle idiote. Même si je commence tout juste à avoir de la moustache, j'en sais assez pour laisser les politiciens perdre leur temps et gaspiller leur énergie plutôt que la mienne.

Tout ce qui m'intéresse, tout ce qui m'a jamais intéressé, c'est faire la connaissance des Verriers. Nous sommes les cinq Pacifistes les plus motivés pour essayer de les trouver, et nous ne formons pas la meilleure équipe de l'histoire. Les Verriers ne se prendraient pas le bec comme nous.

Les choses ont encore empiré quand on est arrivés à l'abri pour la première nuit. Roland et les femmes se sont lancés dans un débat : aurait-on dû remarquer que Jersey était malade ? Je suis allé chercher du bois pour le feu et de la verdure, j'ai réchauffé les chaussons que j'avais apportés, joué un petit air sur ma flûte pour noyer le bruit de la conversation et je suis allé me coucher. Au moins, personne ne s'est plaint du repas ni de la musique.

Le lendemain, les femmes ont discuté de Stevland et de son rôle de co-moderateur.

« Il se préoccupe de notre sort », affirmait Marie. Elle est dentiste et passe ses journées à tripoter des dents malades. « Il nous donne tout ce qu'il peut, des antalgiques au fluor.

- Il a besoin qu'on lui pose des limites strictes, a répondu Cèdre. Il faut tout prendre en considération, sans se cantonner aux détails médicaux, et l'obliger à rendre des comptes. » Elle travaille sur la météo et la géographie, elle est tout le temps en train de gribouiller des cartes ; Stevland ne lui est pas d'une grande aide dans son domaine.

Pendant des heures, elles ont débattu de la co-modération et de pourquoi c'est une bonne idée. Eh bien, c'est une bonne idée, point final. J'ai essayé de profiter de la promenade. En automne, il y a beaucoup de choses à voir.

Roland, Kung et moi les avons laissées prendre la tête pour observer la migration de troupeaux de crabes ramifiés ou de buissons colons aux grandes ailes colorées. Des rubans flottants essayaient de s'accrocher pour l'hiver dans des arbres déjà en train de perdre leurs feuilles. Autant de détails intéressants auxquels les femmes ne prêtaient pas attention parce qu'elles s'inquiétaient des gens plutôt que des choses. Je me suis demandé si elles entendaient le chant des chauves-souris ou le rythme du vent.

Au soir, quand on a atteint l'abri, on avait si bien grimpé dans le piémont que l'air se raréfiait déjà et que l'eau bouillante n'était plus aussi chaude. J'ai préparé un bon repas - oiseau boxeur fumé et pommes de terre - et j'ai voulu lancer une conversation plus positive : « J'ai déjà l'impression d'être ami avec les Verriers. Pas vous ? » Ils m'ont regardé sans réagir. « Je veux dire, quand on était gamins, on avait toutes ces poupées, ces petits outils et ces briques, et on faisait semblant de construire la cité. »

Cèdre a hoché la tête en soupirant. Elle est de la sixième génération, comme moi, mais elle porte tellement de perles qu'elle flotterait si elle tombait à l'eau. Elle n'est pas rondelette comme Marie, ni même grande, mais elle prend beaucoup de place rien que par sa façon de se tenir.

« Vous vous rappelez quand on dansait ? » ai-je ajouté. Deux enfants faisaient un Verrier : le premier se penchait derrière l'autre et le tenait par la taille, ensuite ils essayaient de danser à quatre pieds. C'était idiot, mais quand j'étais petit, je trouvais ça génial. Les véritables Verriers ne ressemblent pas à ça, on le savait : ils se dressent sur des jambes frêles pliées, leurs bras sont tout aussi frêles et doublement articulés, leur corps évoque un long pain, et leur tête a un peu la même forme. Ils ne sont pas plus grands que des enfants humains. On fabriquait des poupées à leur image avec des bâtons.

Marie s'est mise à rire comme une maman, mais elle doit bien avoir été petite fille un jour. Ou pas. C'est une Verte, du genre à tout se teindre, y compris les poils pubiens pour la fête du printemps, mais elle veille à laisser ses racines repousser entre deux teintures pour qu'on voie bien qu'elle grisonne. La maturité implique la sagesse, il paraît, mais je n'ai jamais voté pour elle au conseil, même quand elle n'avait pas d'opposition.

« Leur population était plus nombreuse que la nôtre, a-t-elle dit d'un ton très docte. Et ils doivent avoir une structure sociale plus complexe, dans la mesure où ils ont des castes morphologiques. J'aimerais voir comment tout ça fonctionne.

- Moi aussi. » Un corps différent pour un rôle différent.

Petit, j'avais des poupées des trois castes : les grandes femelles, les porions, costauds, et les petits ouvriers. Les porions et les ouvriers étaient asexués, même si je ne comprenais pas la notion d'asexualité à l'époque. Après tout, pourquoi parler de femelles s'il n'y avait pas de mâles et qu'elles pondaient juste des bébés quand elles voulaient ? Mais c'était le terme qu'ils utilisaient eux-mêmes, d'après Stevland, et puis le bambou arc-en-ciel avait trois sexes, ce qui était encore plus bizarre.

Bref, je voulais savoir comment marchaient les castes. Je voulais les rencontrer, pas être coincé dans un abri avec des politiciens bavards. J'avais un rôle dans l'équipe : faire la cuisine, jouer de la musique, me montrer fraternel et être simplement un adolescent pour qu'ils voient des humains de sexe et d'âge différents.

« Stevland n'a pas beaucoup aidé, a lâché Cèdre.

- Stevland n'avait aucun point de comparaison, a répondu Marie, et ils n'ont communiqué que pendant deux ans avant le départ des Verriers. »

Rien que pour faire bisquer Marie, j'ai commenté : « Le pauvre petit orphelin...

- Il est très seul, a-t-elle rétorqué. Grandir sans compagnons n'a pas contribué à le socialiser. »

Cèdre a répondu sur le même ton : « Eh bien, à présent, il est des nôtres. » Elle a deux jeunes enfants dont elle répète sans arrêt qu'ils lui manquent. Je suis bien content de ne pas être l'un d'eux.

« Quel effet ça fait, à votre avis, de rencontrer quelqu'un de nouveau ? » a demandé Roland. Pour je ne sais quelle raison, il m'a adressé un petit sourire discret.

« Nous avons nos instructions, a dit Marie. Nous sommes des diplomates. Nous serons calmes et fraternels.

- Calmes, fraternels, d'accord, a répété Roland. Mais quel effet ça fait ? Quelqu'un qu'on n'a jamais vu. Dont on ne sait rien du tout. Entièrement nouveau.

- Ce n'est même pas comme rencontrer un animal, a fait Kung en souriant, les dents de travers. Avec un lion, on sait à quoi on a affaire, pas vrai ? Mais les Verriers, non.

- On en sait beaucoup sur eux, a protesté Cèdre. On sait comment ils ont bâti la cité, ce qu'ils mangent, comment ils s'habillent. On connaît leur niveau technologique, qui était déjà plus élevé que le nôtre aujourd'hui. » En effet. Ils avaient des radios et beaucoup plus de métal.

« Nous ignorons pourquoi ils sont partis sans jamais revenir », a nuancé Marie. C'est le grief que Stevland a contre eux, et il n'a pas tort.

« J'ai hâte d'entendre leur musique, ai-je lancé. Mieux, de jouer avec eux. Un duo. Ils jouent de la flûte eux aussi. Il y en a sur les fresques, donc on a la musique en commun. » J'en rêve depuis que j'ai commencé la flûte. Vraiment. C'est pour ça que je voulais donner le meilleur de moi-même dans la musique.

« Leur musique. » Roland me souriait toujours. Et Cèdre avait l'air contrariée.

Je me suis efforcé de les ignorer. « Et je veux leur demander d'où ils viennent. Je peux leur montrer notre soleil.

- C'est une idée fantastique », a dit Marie, sur un ton ni maternel ni docte en fin de compte.

Je me suis levé le lendemain matin, heureux d'être à la chute d'eau pour l'après-midi. La première fois que je l'ai vue, j'avais dix ans - il n'y a pas si longtemps, ou du moins est-ce l'impression que j'en ai. À l'époque, avant notre départ, j'en avais beaucoup entendu parler, j'avais vu des croquis et j'étais certain que ça me plairait, mais le meilleur là-dedans, c'était le ciel. Je n'avais jamais vu l'horizon plus bas que mes pieds, une ligne pâle au lointain.

On a entendu le rugissement de la cascade comme un bourdonnement à un kilomètre de distance, et les montagnes autour de nous étaient si hautes qu'elles touchaient les nuages. On allait franchir un col humide et pierreux, puis on verrait de nouveau la cascade. L'eau se précipite d'une falaise de pierre rouge et tombe tout droit en un jet étroit, elle dévale de si haut qu'on peut compter dix battements de cœur avant qu'elle n'atteigne le bassin en contrebas. Le sentier descend vers une large plateforme herbeuse près de la chute d'eau et, quand le soleil brille, on distingue des arcs-en-ciel dans la brume qui monte du bassin. Les Verriers ont bâti là quelques maisons semblables à celles de la cité, dont les toits sont rayés de rangées de pavés de verre colorés qui forment des arcs-en-ciel. Stevland y a aussi un bosquet de vingt cannes adultes, mais elles ne sont pas reliées au reste de son réseau à cause des montagnes.

On a passé le col en contournant des rochers et des falaises, et le fracas de l'eau s'est amplifié. Kung a pris le dernier virage et s'est arrêté. Je me suis dit qu'il attendait qu'on le rattrape pour admirer la vue ensemble, mais c'est autre chose qui l'avait arrêté net.

Le bosquet de bambous avait été réduit en cendres et les maisons brisées comme des œufs. On a longuement fixé la scène, et l'eau semblait rugir au rythme de mon cœur emballé.

« Un séisme n'est pas exclu, a dit Cèdre d'un air peu convaincu.

- Les séismes ne mettent pas le feu », a calmement répondu Roland. Il a regardé derrière nous, puis sur toute la plateforme.

Marie a soupiré. « Vous avez vu quelque chose bouger ? Non ? Alors allons-y. »

Kung a grogné, et on s'est dépêchés de descendre. Quand on est arrivés, il a posé ses sacs et entrepris de sonder les bâtiments en ruine. Marie fixait les restes du bosquet.

« Inspectez la zone, a-t-elle dit. Restez groupés. Chacun doit être en vue d'un autre à tout moment. Qui sait à quoi nous avons affaire ?

- Des ours, des loups de rivière et des araignées des montagnes. Ainsi que des aigles et des dragons, a répondu Cèdre. Ah, des lions sauvages et des limaces aussi. » Marie lui a lancé un regard noir. « Juste pour qu'on reste vigilants.

- Merci », a rétorqué Marie.

J'ai décidé qu'un jour, j'essaierais de reproduire ce ton en musique. La musique n'est pas toujours obligée d'être belle. Elle pourrait aussi être nerveuse : plein de petites notes en attente de quelque chose pour former un air et prendre leur sens.

« Où sont les fippochats ? » Roland a sifflé pour appeler la colonie qui grignotait la pelouse. Il a fini par trouver une chatte planquée dans les vestiges d'une maison, et il lui a fallu un moment pour la convaincre de sortir.

Les quatre adultes ont inspecté la zone, mais l'après-midi avançait et Marie m'a donc demandé de préparer à manger. J'ai examiné le foyer. Du bambou y avait été brûlé récemment, à en juger par les cendres, mais Stevland déteste le feu et ne nous laisse jamais en faire avec ses cannes. J'ai ôté les morceaux carbonisés avant de commencer. J'ai cuit des ignames et fait bouillir de l'eau pour

préparer le thé dans un cactus jaune mûr que j'avais attrapé le matin sur le sentier, mais je pensais tellement aux Verriers et aux bâtiments détruits que je me suis brûlé le doigt sur une braise.

Roland a gardé la fippochatte sur les genoux pendant le repas. Je n'avais jamais vu une chatte se tenir si tranquille. Kung a expliqué que les maisons s'étaient effondrées car on en avait fragilisé les fondations en creusant.

« Beaucoup d'animaux sauvages creusent, a répondu Cèdre, mais lequel aurait la force de détruire quatre bâtiments ?

- Peut-être des aigles, non ? a dit Kung. Ils savent faire du feu. Ils mangent les chats.

- Ou les Verriers, a fait Cèdre. Ils sont dans le coin, après tout.

- Non, ai-je protesté, ils n'auraient pas fait ça. Ce sont leurs propres maisons. Ils les ont construites eux-mêmes. »

Elle n'aimait jamais rien. Peut-être qu'elle détestait déjà les Verriers.

Elle m'a regardé comme si j'étais idiot : « Ce ne sont plus leurs maisons.

- Ils ont peut-être peur de nous, a suggéré Roland.

- Peut-être, ou pas, a coupé Marie. Stevland sait ce qui s'est passé si ses racines ont survécu, mais en attendant, il faut qu'on prenne une décision. On reste ou on s'en va ? »

J'aurais parié qu'elle voulait partir, vu sa lâcheté. On était censés attendre dix jours pour voir si des Verriers venaient à la cascade, mais on pouvait rentrer plus tôt si on l'estimait nécessaire. Roland voulait rester pour découvrir ce qui s'était passé. Kung souhaitait rester et commencer à réparer les maisons. Cèdre s'est prononcée pour rester, mais elle aurait choisi de rentrer si Marie avait voulu rester. Mon avis ne changerait rien, mais j'ai voté pour rester parce que je ne voulais pas croire que les Verriers aient tout cassé. C'étaient nos amis. En tout cas, j'étais le leur. C'était une occasion unique de les rencontrer.

L'attente a donc commencé. Kung a posé un toit de bois et de feuilles sur les vestiges d'une des maisons. On allait être fin bien, à cinq dans une demi-maison. Roland s'est pelotonné à l'intérieur avec la fippochatte pour faire la sieste. Il prendrait le tour de garde le plus tardif, cette nuit. Cèdre et moi avons fait un tour dans les environs. Nous avons trouvé un gros récif de merlebleus - une bonne nouvelle puisqu'ils adorent les limaces -, quelques buissons colons, des légumes, un buisson perlé aux graines énormes et, surprise, un lourd chiffon de tissu brun-rouge sur une épine.

Cèdre l'en a décroché. « Du lin. Teinté après le tissage. Nous teignons toujours directement la laine ou le fil.

- Alors c'est l'œuvre des Verriers ? »

Elle m'a regardé, bouche ouverte comme pour me répondre, mais elle a détourné les yeux en ricanant. « C'est une interprétation. »

À notre retour, on en a parlé pendant que le soleil se couchait. Les Verriers étaient passés par là.

« Ils sont peut-être arrivés ensuite, après que des aigles ou je ne sais quoi ont tout détruit », ai-je dit. Cèdre a de nouveau ri comme si je racontais n'importe quoi, mais Marie a admis que c'était possible.

J'ai pris le premier tour de garde, et j'ai joué quelques berceuses sur une flûte alto pour aider tout le monde à se calmer. Je peinais à contrôler mon souffle dans l'atmosphère raréfiée par l'altitude et il y avait trop de nuages pour voir des aurores. Quand j'ai estimé qu'il était minuit, j'ai réveillé Roland.

« Merci, a-t-il murmuré. Tiens, prends mon lit. Il est chaud et la chatte appréciera ta compagnie. » J'ai fait un rêve érotique, évidemment. Les maîtres-fipp sont couverts de phéromones de lions, et ça affecte tout le monde. J'aurais dû m'y attendre. Il savait bien que ça arriverait, et il l'a fait juste pour m'embêter.

Le lendemain, Kung a trouvé une plume qui pouvait venir d'un aigle dans le tas de pierres qui restait d'une maison. Il l'a montrée à la chatte, qui a paniqué. Une plume d'aigle, c'était certain. Mais ça ne prouvait rien, a souligné Cèdre. Les crabes marchands se servent de plumes d'aigle pour éloigner leurs rivaux de leurs terriers. Ils s'échangent les plumes sur de longues distances. Mais on n'avait pas vu de crabes marchands.

On a fini par s'ennuyer. Les femmes se lançaient des piques, Kung transportait des pierres et de la terre, Roland s'occupait de la fippochatte et explorait les alentours, je cherchais et préparais à manger. Sur mon temps libre, je jouais de la flûte, bien décidé à ce que les Verriers nous remarquent. *On est là. On ne se cache pas. Écoutez-nous. Venez faire connaissance. J'ai des flûtes à partager avec vous.*

Je pensais aux Verriers et je les voyais en rêve. Ils nous surpassaient de bien des façons. Ils devaient être beaux parce que leur cité était belle. Sages car la cité était organisée avec logique. Nous autres humains n'aurions pas pu la construire. J'ai vu le vieux village – ce qu'il en reste. Ce n'était rien à côté.

Ils étaient sûrement plus efficaces que nous parce qu'ils comptaient trois castes et qu'ils pouvaient donc répartir le travail de manière logique. Ils ne se disputaient pas à propos des groupes de travail, des spécialités de chacun et de qui couchait avec qui. Et ils avaient conservé une technologie fonctionnelle. Nous n'en avions pas été capables.

La cité abritait autrefois deux ou trois fois plus de Verriers que nous, étant donné le nombre de maisons, mais nous ignorions comment ils étaient organisés, à quoi ressemblaient leurs familles. Nous voulions tout apprendre sur eux. Ce serait bientôt le cas.

Au bout de quatre jours, désœuvré, j'ai cueilli les grosses perles argentées.

« Elles t'iront bien, a commenté Roland avec son habituel sourire en coin quand il m'a vu les ranger dans mon sac à dos.

- Je pense m'en servir pour convaincre une fille de coucher avec moi, ai-je répondu. On ne peut pas tous s'en remettre aux phéromones. Tu sais comment les gars fêtent leur dépucelage chez les Perlés ? On file dans les bois et on bouffe un fippochat bien cuit. »

Je pensais le choquer, mais il a continué de sourire.

« Ça a beaucoup de goût, ai-je ajouté.

- Je me réjouis que tu aies eu l'occasion de le découvrir. Beaucoup de femmes t'apprécient, tu sais. Je vois bien leur façon de te regarder. Elles attendent juste que tu prennes quelques années. »

Je n'aurais pas su dire s'il était sérieux, mais je n'allais pas le laisser me mettre en rogne. Je n'avais pas eu beaucoup de chance avec les filles jusque-là et il le savait sans doute. Quelquefois, je le voyais assis là, souriant sans raison, et puis il m'apercevait et son sourire s'élargissait, satisfait. Je ne savais pas comment réagir. Je ne voulais pas me battre, mais je n'arrivais pas non plus à trouver comment l'agacer. Les Verts se comportent vraiment comme des Parents.

Et on avait encore six jours à patienter.

Mais ce qu'on a trouvé le lendemain matin nous a poussés à partir. Marie était allée creuser un nouveau trou de don près de ce qui restait de Stevland, en espérant que les racines seraient encore vivantes, et elle a découvert un piège.

« Venez voir, et attention où vous mettez les pieds ! » Lentement, on s'est rassemblés autour d'elle. Elle avait ramené vers elle un tissu couvert de feuilles mortes et de cendres qui dissimulait un trou si large que même Kung aurait pu y tomber de tout son long. Des pieux en hérissaient le fond. J'ai frémi en m'efforçant de ne pas m'imaginer empalé dessus.

« C'est peut-être Jersey qui a préparé ce piège, a dit Roland.

- Non, a répondu Marie avec calme – comme si c'était une idée plausible.

- Est-ce qu'il est teint après tissage ? » ai-je demandé en espérant que ce n'était pas le cas. Cèdre a vérifié et secoué la tête. J'ai ajouté : « Ça doit être là pour protéger Stevland des aigles ou autres, pas vrai ?

- Peut-être, ou alors c'est pour la chasse, a fait Marie. Il se peut qu'il y en ait d'autres. »

Kung a sondé le sol autour de Stevland et découvert un autre trou. Je ne l'aurais jamais remarqué. Soudain, j'avais peur de bouger. J'ai baissé les yeux pour essayer de deviner où je pouvais poser les pieds sans risque, mais impossible de le savoir.

Marie a poussé un bruyant soupir. « Partons. Nous savons où nous pouvons marcher mais, en cas d'urgence, nous n'aurons pas le temps de vérifier où nous courons. Et il pourrait y avoir d'autres types de pièges. On vote ?

- Inutile de voter, a tranché Cèdre. C'est unanime. »

On est restés une minute immobiles à fixer le sol.

« Je voulais faire leur connaissance », ai-je lâché. Mais il fallait qu'on parte, j'en étais bien conscient.

« Ce n'est pas forcément nous qui sommes visés », a déclaré Roland.

Cèdre a ramassé et secoué le tissu. « Pour autant, on aurait pu être blessés.

- C'est décevant. » Marie a soupiré. « Mais Tatiana approuve la prudence. Elle comprendra.

- Stevland aussi. » Cèdre provoquait-elle Marie ?

« Est-ce qu'on laisse quand même des cadeaux pour les Verriers ? ai-je demandé.

- Eh bien, oui, a répondu Marie sur un ton qui m'a donné l'impression d'être intelligent.

- Il y a trop de choses qu'on ignore », a dit Kung. Il a secoué la tête et ses tresses ont ondulé. En regardant où il posait les pieds, il est allé chercher dans le foyer une pierre fendue par la chaleur. Il la tenait comme une hachette. « Hmm. Ça pourrait faire une bonne arme.

- Non. » Lentement, prudemment, Marie est allée jusqu'aux maisons entourées de terre retournée. Elle a pris une grosse pierre qu'elle a cognée plusieurs fois contre les fondations avant de revenir vers Kung. « Celle-ci est plus affûtée. Rassemblez vos affaires, mais voyageons léger. Abandonnez le superflu. Roland, tu emmènes la chatte. Nye, laisse quelques flûtes et tout ce qui pourrait leur plaire. Cèdre, je n'oublie rien ? »

Kung fixait sa nouvelle arme. Cèdre, elle, fixait Marie, surprise d'être soudain traitée en numéro deux. De mon côté, je me disais que Marie savait vraiment organiser une retraite précipitée - pile ce qu'il nous fallait à cet instant - et même si j'étais encore un peu tenté de rester, il me faudrait attendre une autre occasion pour rencontrer les Verriers. J'espérais qu'ils allaient bien.

« On devrait laisser un message, a proposé Cèdre, l'air encore surprise.

- Excellente idée, s'est exclamée Marie. De quelle teneur ? » On en a discuté et on est tombés d'accord sans se quereller. À l'aide de flûtes, de cadeaux et de quelques bâtons, on a écrit en verrier : « Nous désirer-vous amitié », en utilisant des flûtes pour le mot « vous ». J'en ai gardé une petite en noyer bigarré, ma préférée.

On a fait nos sacs en un rien de temps puisqu'on n'avait pas grand-chose. On avait surtout apporté à manger. On en a gardé assez pour marcher deux jours et placé le reste près du message. J'ai pris la tête du groupe. Kung fermait la marche, sa hachette en main.

On venait de dépasser le col, entre les rochers, et on descendait de l'autre côté de la montagne quand j'ai aperçu une empreinte boueuse. J'ai fait signe aux autres de s'arrêter. Les Verriers ont des sabots fendus, mais la marque n'était pas claire. Roland y a jeté un coup d'œil. « Peut-être un crabe ramifié. » Ou peut-être pas. Je n'arrivais pas à déterminer si j'étais soulagé ou déçu.

On a encore marché quelques minutes. Le sentier décrivait un coude autour d'un rocher. De l'autre côté se trouvaient des traces bien reconnaissables de Verriers dans la terre. « Plusieurs individus, a annoncé Roland. Les empreintes sont de taille et de profondeur différentes.

- Elles sont récentes, a ajouté Cèdre. Les bords ont à peine eu le temps de sécher.

- Ils sont partis par là. » Roland a montré la direction que nous suivions nous aussi. Ils avaient peut-être fabriqué les pièges, mais ils étaient forcément fraternels, comme nous. Et on allait faire leur connaissance !

Kung a regardé la pierre dans sa main et l'a jetée. « Je ne me battra pas contre des Verriers. Je le jure. » Il s'est tourné vers Marie. « Demande à Nye de jouer un air. On ne les prend pas en chasse, pas nous. On n'arrive pas en douce. »

Marie a acquiescé. J'ai sorti ma flûte et j'ai dû m'y reprendre à deux fois pour inspirer correctement, puis j'ai entamé une chanson joyeuse. *On arrive. On ne vous prend pas par surprise.* Voilà ce que je voulais qu'ils entendent dans ma musique. *N'ayez pas peur. Venez faire connaissance. Enfin. Nous sommes là.* J'espérais que ça ne prendrait pas longtemps, j'étais trop impatient pour attendre. *Venez à notre rencontre. S'il vous plaît.* Et soyez conformes à nos espérances, soyez fraternels, comme nous. Nous nous ressemblons beaucoup.

Roland est reparti devant sur le sentier et s'est mis à marcher en rythme. Cèdre et Marie frappaient des mains et Kung sifflait affreusement faux. *On arrive !*

Deux cents mètres plus loin, on savait avant de prendre le tournant qu'ils nous attendaient derrière un rocher. Je voyais leur ombre. Des Verriers ! Roland les a montrés du doigt et a ouvert la marche en souriant. Je l'ai suivi en continuant à jouer, mais trop excité pour bien souffler, respirer comme il faut, me rappeler la mélodie ou quoi que ce soit. Je m'apprêtais à rencontrer des Verriers !

De l'autre côté du rocher, ils bloquaient le passage. L'espace d'un instant, ils me sont juste apparus comme un enchevêtrement de branches mortes et de troncs. Puis j'ai commencé à les distinguer : le corps, la tête, les bras et jambes frêles. Sur Terre, on aurait parlé d'insectes. Bruns comme des arbres, mais de teintes différentes. Il y en avait peut-être vingt-cinq. Leurs grands yeux brillaient.

Et ils pointaient des épieux vers nous. Des épieux.

Ce n'était pas du tout ce que j'avais espéré, mais j'ai continué à jouer, les yeux rivés sur eux. On s'est immobilisés ; les autres frappaient dans leurs mains et bougeaient sur la musique - pas moi car je me sentais à deux doigts de défaillir d'excitation. Et à chaque note, je me rendais compte que je n'étais pas le seul. Kung avait cessé de siffler et un des trois autres avait perdu le rythme.

Les Verriers n'ont pas cillé ni émis le moindre son. C'étaient des porions et des ouvriers, plus petits que je ne m'y attendais. Beaucoup plus petits que nous. Mais ils n'étaient pas bien habillés comme sur les fresques. Ils portaient de bêtes couvertures loqueteuses sur le dos, des jambières en cuir, comme nous, et des paniers en bandoulière. Quelques-uns avaient un chapeau ou un col en cuir.

Ils sentaient la moisissure pourrissante – une odeur si forte que j'en avais le cœur au bord des lèvres.

La pointe de leurs épieux était en pierre. En pierre, comme nous. Où était passée leur technologie ?

Un porion vêtu d'un plaid brun et vert s'est avancé.

Peut-être s'agissait-il d'explorateurs ? Nos explorateurs à nous voyageaient léger et ne faisaient pas de frais de toilette. Ils ne se baignaient pas souvent. Ils emportaient des outils simples. Je n'aurais pas dû m'attendre à ce qu'ils soient magnifiques. Ni m'étonner qu'il n'y ait pas de femelles. Elles avaient sans doute mieux à faire.

J'ai joué le refrain une dernière fois en battant la mesure du pied tandis que les autres frappaient dans leurs mains. Le Verrier qui s'était avancé a tapé plusieurs fois de ses sabots avant. Il comprenait la musique ! Nous avons déjà communiqué sans avoir dit un mot. J'ai terminé la chanson, baissé ma flûte et attendu. J'avais rempli mon rôle. C'était le tour de Marie.

Elle a levé les bras, coudes vers l'extérieur, mains vers le ciel, comme les Verriers des fresques. Ils n'ont pas réagi. J'aurais voulu qu'ils baissent leurs épieux. Je me suis rendu compte que je tenais ma flûte comme une massue alors, lentement, j'ai détendu mes doigts pour la prendre comme un stylo.

Marie a orienté ses mains vers elle-même. « Marie. » Vers nous. « Cèdre, Nye, Kung, Roland. » Puis elle a désigné le porion qui s'était avancé.

Son expression n'a pas changé. Il n'a pas répondu.

« Nous sommes très heureux de vous rencontrer », a-t-elle déclaré lentement. Ils ne comprendraient pas, bien sûr, mais nous n'avions aucune idée de la prononciation de leur langue. Le porion sous son plaid ne réagissait toujours pas.

« Nous sommes venus des étoiles, nous aussi, et nous sommes heureux de partager cette planète avec vous. J'espère que nous pourrions beaucoup apprendre les uns des autres. »

La fipposchatte est sortie du sac à dos de Roland. Il l'a ôtée de son épaule et l'a prise dans ses bras. « Qu'en penses-tu, mon amie ? » a-t-il murmuré en la cajolant comme une mère.

Les yeux protubérants des Verriers se trouvaient de chaque côté de leur tête et ne présentaient pas de pupille, de sorte que je n'arrivais pas à savoir ce qu'ils regardaient. Quant à leur visage, il restait immobile, et je ne pouvais donc savoir ce qu'ils pensaient. Étaient-ils bien disposés ? L'un d'eux a émis un sifflement qui s'est conclu par un bruit cassant.

Plaid-Brun a désigné le sentier dans notre dos et avancé d'un pas, puis d'un autre en répétant ses gestes. « On revient sur nos pas ? » a proposé Marie. J'ai acquiescé. Je crois que les autres aussi. Elle s'est retournée et a fait quelques pas en regardant par-dessus son épaule. Le porion a avancé. « Allons-y, dans ce cas. »

Kung a pris la tête du groupe et on l'a suivi ; Marie était la dernière. Des sabots heurtaient le sol derrière nous.

Le trajet retour m'a paru plus long que l'aller, pourtant il n'y avait que de la descente et aucun obstacle. Je regardais beaucoup par-dessus mon épaule. Les Verriers nous suivaient en file indienne dans la montagne. Quelques porions gesticulaient et parlaient – une succession de crissements et de claquements, ainsi qu'un bruit comme « tchak » ou « chok » ou « tchik », dur et discordant. J'étais incapable de reproduire ces sons. Ils ne sauraient sans doute pas non plus faire les miens. Mais on pouvait apprendre à s'écouter. On y serait tous bien obligés, et on en avait tous envie. C'est pour ça qu'on était là.

De retour sur la plateforme, on s'est alignés derrière le message qu'on avait laissé. « J'espère qu'ils savent lire », a murmuré Marie. Ils ont formé un cercle autour de nous, et Plaid-Brun a crissé et caqueté en montrant le message. L'air humide de la cascade rendait leur odeur pestilentielle plus prégnante encore.

Marie s'est avancée. Plaid-Brun a tourné la tête. Elle s'est baissée pour ramasser un bulbe de tulipe au milieu de la nourriture qu'on avait abandonnée. D'après Stevland, ils en mangeaient. Elle le lui a tendu. « Tulipe », a-t-elle articulé. Le Verrier a regardé sa main, bougé la tête pour mieux l'examiner, et piétiné avec nervosité. Lentement, il a tendu un bras frêle doublement articulé,

terminé par quatre longs doigts. Marie se tenait immobile, un grand sourire sur ses lèvres pincées. Ne pas montrer les dents, ne pas être menaçant.

Le porion a touché le bulbe mais, au lieu de s'en saisir, il a glissé ses doigts autour de la main de Marie. Il paraît que Sylvia en avait rêvé : main dans la main avec un Verrier ! J'en avais rêvé enfant. Les Pacifistes et les Verriers, enfin amis.

Le porion a émis un bruit de bâton humide brisé, et il a tiré si fort sur le bras de Marie qu'elle est tombée. Kung a grogné, et les autres Verriers se sont raidis comme si on risquait de les attaquer, mais on devait se montrer fraternels. On est donc restés plantés là. De toute façon, je ne savais pas quoi faire. Marie a levé les yeux.

« Pourquoi avez-vous fait ça ? » a-t-elle demandé.

Le porion n'a pas répondu.

Elle s'est relevée et l'a gratifié d'un regard propre à lui griller les poils. Ils se sont regardés fixement.

Le Verrier a empoigné son épieu à deux mains.

« Reconnaissez. » La véritable Marie faisait surface. Elle s'est penchée pour ramasser le bulbe de tulipe. « Voici une tulipe. Tulipe. C'est pour vous. Cadeau. Prenez-la. » Elle l'a tendue en la tenant par le haut entre ses doigts plutôt que sur le plat de sa main. « Allez, a-t-elle ajouté avec plus de douceur. Je ne vous ferai pas de mal. »

Le porion a avancé de quelques pas nerveux en hochant la tête. Elle a posé le bulbe par terre, près de ses pieds, avant de se retourner pour montrer le message sur le sol. « Nous désirer-vous amitié. » Elle a ramassé une flûte qu'elle m'a remise. « Nye, joue un air court et chaleureux. »

Chaleureux. Je savais faire. J'ai joué quelques mesures du chant de bienvenue des enfants pour les bébés, je les ai répétées puis, en référence aux bruits qu'ils produisaient, j'ai repris la même mélodie avec force notes dures et grinçantes. J'ai donné la flûte à Marie. Elle l'a tendue au représentant des Verriers. Celui-ci a fait signe à un autre porion, qui s'est avancé pour la prendre. Il a soufflé dans le bec mais il s'y prenait mal et aucun son n'en est sorti. Il m'a regardé en couinant quelque chose qui ressemblait à l'air que j'avais joué.

J'ai pris une autre flûte et soufflé dedans en lui montrant selon quel angle la tenir. Il a réessayé, en a enfin tiré une note et a recommencé. Puis il m'a rendu la flûte.

« Merci, Nye, a insisté Marie.

- Bonne idée, Marie », ai-je répondu. On avait communiqué ! Mais ils auraient dû savoir ce qu'était une flûte : il y en avait sur leurs fresques.

Plaid-Brun a tendu le bras vers Marie. Elle n'a pas bronché, mais elle a écarquillé les yeux. Il a montré la lanière de son sac à dos et lui a fait signe de l'ôter. Elle l'a posé à terre avant de reculer. Deux ouvriers se sont avancés et en ont tout sorti : les sous-vêtements, les provisions, une couverture, un peigne, un pain de savon enroulé d'une feuille et un dictionnaire verrier-humain. Plaid-Brun et quelques autres porions ont ramassé chaque objet un par un et conféré entre eux. Ils ont reniflé le savon et feuilleté le livre sans paraître rien lire.

Ils ont aussi observé les cadeaux qu'on leur avait laissés, notamment la sculpture que Harry avait faite d'un Verrier. Ils ont reniflé le fruit que Stevland avait produit à leur intention, puis l'ont reposé. Pendant qu'ils sifflaient et caquetaient, j'ai murmuré à l'oreille de Roland : « Qu'est-ce que tu en penses ? » Il comprend bien les fipps, il pourrait comprendre les Verriers.

« Ils sont surpris qu'on soit si semblables, eux et nous.

- C'est plutôt bon signe, non ? » a soufflé Cèdre.

Plaid-Brun nous a lancé un « Tchik ! » vigoureux. À en juger par ses gestes, il voulait qu'on dépose nos sacs, et on s'est exécutés. Ils en ont examiné le contenu. La viande séchée dans celui de Kung a été accueillie par un retentissant « Kongari ! ». Le sac de Roland contenait un miroir d'obsidienne - et je ne crois pas qu'ils en avaient jamais vu auparavant - ainsi qu'une petite pelote de fil tissé à partir de poils de lion, qu'ils ont reniflée à plusieurs reprises. Il n'y avait rien d'intéressant dans mon sac. Quand ils ont eu fini, ils se sont rassemblés pour discuter.

« Les couteaux », a dit Marie en déposant par terre la lame en pierre large comme le pouce qu'elle portait à la ceinture. On l'a tous imitée. Ça les a vraiment enthousiasmés. Ils ont ramassé les lames et les couteaux, les ont étudiés puis les ont placés dans le panier d'un ouvrier. Celui-ci a fait un commentaire. Plaid-Brun lui a demandé d'avancer et l'a frappé si violemment au visage qu'un sang rouge a coulé de sa bouche. Quoi qu'il ait pu dire, il ne méritait sûrement pas ça. J'ai regardé Roland. Il les observait et serrait la chatte dans ses bras comme pour la protéger. Marie n'affichait aucune expression.

J'avais déjà vu des gens se frapper au cours de bagarres, mais si les deux parties portent des coups, c'est équitable. Roland avait dû tabasser le vieux Qin pour prendre la tête de la troupe de lions, mais ils avaient préparé le combat à l'avance. Nous autres Pacifistes avions observé le duel en compagnie des lions, et quand Qin avait quitté le terrain en faisant mine de boiter, le visage couvert de sang factice, nous l'avions hué.

Mais les Verriers étaient des gens, et les gens normaux ne se laisseraient pas cogner pour de bon, pas plus qu'ils ne frapperaient un être sans défense. J'avais juré d'être un diplomate. Si un Verrier me frappait, je ne pourrais pas répondre. Mais jamais au grand jamais je n'aurais envisagé que l'un d'eux me frapperait. Comment pourrait-il ?

Ils ont pris nos provisions, à part le fruit de bambou, et se les sont distribuées. Ils ont mangé très vite. Tous les ouvriers n'ont pas eu leur part.

« Regardez, a chuchoté Kung. Ils ont des dents dans la gorge. Vous les voyez bouger ? » Mais on n'en a pas dit davantage. Plaid-Brun n'avait pas l'air d'apprécier qu'on bavarde.

On a récupéré nos sacs. Puis le porion nous a ordonné de descendre la montagne avec eux. « Comme ils veulent », a dit Marie - avait-on le choix ? Que feraient-ils si on résistait ? J'ai rassemblé les flûtes sans réussir à déterminer si j'étais furieux ou effrayé, mais j'ai trébuché en me relevant, une faiblesse passagère dans les jambes. Les Verriers n'étaient pas conformes à ce que j'imaginai. Peut-être avaient-ils réellement détruit les maisons et brûlé le bosquet de Stevland.

Le sentier sous la plateforme était étroit et escarpé. On avançait en file indienne, en silence. Marie avait insisté pour rester près de Plaid-Brun et des autres porions. Ils parlaient de temps à autre, et elle avait sorti son dictionnaire. Le sentier devenait parfois si raide qu'il fallait progresser à quatre pattes, mais ils ne nous ont pas proposé d'aide et ils semblaient impatients. Parfois, un porion frappait du poing ou du pied un ouvrier, sans que je comprenne pourquoi - comme s'il pouvait y avoir une bonne raison.

Un vent froid soufflait dans les rochers au pied des falaises. Cèdre, devant moi, s'est recroquevillée. Roland s'est mis à chanter pour son fipp mais, sur un geste de Plaid-Brun, un ouvrier lui a plaqué la main sur la bouche. Il s'est tu.

On a marché toute la journée en s'arrêtant à peine pour pisser, et on a constaté qu'ils se soulageaient par un orifice à l'arrière de leur corps. En revanche, aucune pause pour manger, et quand le soleil s'est couché, on n'était pas encore à mi-chemin du pied de la montagne. On a campé sur une large plateforme sans rien d'autre que des cailloux, quelques buissons et lianes. On s'est allongés, épuisés, et Kung a distribué des fruits de bambou séchés. J'ai mâchonné ma ration par petites bouchées sucrées pour les faire durer. Les Verriers se sont agenouillés pour dormir, les jambes repliées sous le corps.

« Tu les comprends ? ai-je soufflé à Marie.

- À mon avis, ils ne veulent pas que je les comprenne.

- Ils ont peur de nous, a ajouté Roland.

- Trop peur pour nous faire du mal, hein ? a dit Kung.

- Trop pour nous laisser partir, aussi. Trop pour nous toucher. Ils ont peur les uns des autres, pour certains. Les ouvriers craignent certains porions.

- Ils les ont frappés, ai-je murmuré. Ce n'est pas normal.

- Non, ça ne l'est pas, a sifflé Marie.

- Est-ce qu'on peut prendre la fuite ? a demandé Cèdre.

- Est-ce que tu cours plus vite qu'eux ? » a répondu Roland - non, bien sûr.

Plaid-Brun n'aimait pas qu'on parle, donc on n'a plus rien dit. Je me serais pourtant volontiers levé pour lui crier dessus. J'ai fixé le ciel noir et nuageux. Les Verriers ne parlaient pas non plus. À force de silence et d'ennui, je me suis endormi.

Le lendemain, on a emprunté un ravin venteux avant d'entrer dans une forêt d'arbres aux troncs rectangulaires. Des fippochats sylvestres, fourrure brune tachée de vert, babillaient dans les branches. Des chauves-souris s'interpellaient mais je ne les comprenais pas du tout. Leur langage était différent.

Devant nous, les meneurs sifflaient et caquetaient ; ils se sont arrêtés devant un petit bosquet de bambous arc-en-ciel qui devait avoir dix ou vingt ans. Nos explorateurs plantent des graines de Stevland partout. Le bosquet me rappelait la maison, la famille, les amis et les Perlées qui m'ignoraient. Ils pensaient sans doute le plus grand bien des Verriers en ce moment même.

Le porion a grincé des ordres. Des ouvriers ont rassemblé du bois mort en hâte et l'ont empilé autour des bambous. Marie les observait, les mains et les traits du visage mobiles, et je savais ce

qu'elle pensait. C'était comme si on les regardait se préparer à nous frapper. Je devais les laisser me cogner, et voilà que je devais aussi les laisser faire du mal à quelqu'un d'autre. J'ai croisé les bras pour maîtriser mes mains.

Elle pleurait presque quand ils ont enflammé le bois. Je n'aimais pas Stevland, mais je ne lui aurais jamais rien fait, et je ne l'aurais pas laissé souffrir. Là j'y étais obligé. Elle aussi. On y était tous obligés.

J'ai sifflé comme une chauve-souris de la cité Arc-en-ciel : « Feu. Mauvais. » Je crois que Marie m'a entendu.

Les bambous fumaient encore quand on a repris notre chemin. Ce devaient être les Verriers qui avaient brûlé le bosquet de Stevland à la cascade. Ils avaient dû détruire les maisons, pourtant rien ne les y forçait. Ils n'avaient pas de bonne raison. J'avais juré d'être non violent, et ils n'étaient pas comme moi.

On marchait vite. À la nuit tombée, Cèdre a estimé qu'on avait fait les deux tiers de la descente. L'air était brumeux et humide. On s'est installés pour dormir. Même m'allonger par terre était un soulagement tellement j'étais fatigué. Kung a distribué des fruits séchés et j'étais si affamé que j'ai failli avaler le mien tout rond.

« Ils se dépêchent parce qu'ils ont faim, a murmuré Roland. Ils voudraient aller beaucoup plus vite.

- Qu'est-ce qu'on fait ? » ai-je demandé.

Personne n'a répondu dans un premier temps, puis Marie a lâché : « On apprend tout ce qu'on peut. »

J'ai essayé de m'endormir. Je n'avais jamais eu aussi faim ni éprouvé pareille colère. Je n'apprenais rien.

On s'est remis en marche dès qu'il a fait suffisamment clair pour y voir malgré la bruine froide. J'avais avec ma couverture drapée par-dessus mon manteau. La pluie produisait de tristes échos sur la pierre nue. De caillouteux, le sentier est devenu boueux, ce qui était plus pratique pour les pieds larges des humains que pour les sabots étroits des Verriers. Puis pierreux à nouveau. À un moment, on s'est retrouvés sur un sentier en lacets à flanc de falaise, si étroit que les paniers des ouvriers frottaient contre la roche. La bruine rendait le sol glissant. Il fallait avancer lentement, avec prudence. Je m'efforçais de ne pas regarder le vide qui s'ouvrait juste à côté.

Roland a poussé un cri et avant même de me retourner j'ai su que quelqu'un était tombé. Pas lui, espérais-je égoïstement, parce que c'était un des nôtres, un membre de notre équipe, et qu'on était tout seuls de ce côté de la montagne. Je me suis retourné si vite que j'ai glissé et, l'espace d'un instant affreux, je me suis dit que j'allais tomber aussi, tout en réalisant brusquement que sa voix venait d'en bas et non de derrière.

Je savais ce que j'allais voir avant même de regarder en bas de la falaise. Roland tombait. Son corps a rebondi sur un affleurement rocheux, son cri s'est achevé par un grognement sonore et il a poursuivi sa chute, bras et jambes ballants. Il a atterri sur le sentier loin en contrebas, et l'écho d'un craquement a résonné. J'ai espéré, tendu l'oreille dans l'attente d'un gémissement, scruté en quête d'un spasme ou de quoi que ce soit, mais il gisait immobile, face contre terre, comme une poupée sur les pierres humides. Puis il a bougé. Non, c'était la chatte qui passait la tête hors du sac à dos. Elle en est sortie en boitillant prudemment, verte comme les cheveux de Roland, et elle a frotté la tête contre son visage.

Des Verriers descendaient déjà en courant. Marie les a suivis aussi vite qu'elle pouvait, et je suis resté planté à les regarder.

Elle a examiné Roland. Ça n'a pas pris longtemps. Elle s'est tournée vers nous en secouant négativement la tête. Elle se trouvait trop loin pour qu'on distingue l'expression de son visage. Elle a ramassé la chatte. Les meneurs verriers se criaient dessus et adressaient force gestes à Marie. Ils ont enlevé son sac à Roland et sorti sa couverture. Elle était juste assez grande pour l'envelopper en diagonale. Plaid-Brun a appelé un ouvrier, celui qu'il avait frappé à la cascade je crois, et il lui a ordonné de déposer ses paniers. Puis ils ont placé Roland sur son dos - une tâche malaisée sur l'étroit sentier - et on est tous repartis.

Roland était mort... Je le détestais pour un tas de raisons idiotes : il couchait avec qui il voulait et il avait un travail prestigieux alors que je me brûlais les mains dans les fours sans réussir à convaincre une seule femme de me prendre au sérieux. Ça n'avait plus d'importance. Je le connaissais depuis toujours, il était énervant, mais il ne m'avait jamais fait de mal. Je n'arrivais pas

à l'imaginer causer du tort à quiconque. Il n'était pas maladroit. Ce n'était pas sa faute s'il avait glissé. C'était celle des Verriers. Ils nous avaient imposé un rythme trop soutenu.

On est arrivés dans une vallée. Des insectes nous assaillaient. Des troupes de petits oiseaux grognards aux plumes en forme de brindilles couraient dans les broussailles, comme autant de mauvaises herbes sèches. Un vent tiède soufflait de la plaine et se condensait en brouillard sur les montagnes. Des merlebleus aboyaient et nous filaient entre les jambes. Les feuilles sur la piste devenaient glissantes à cause du brouillard.

J'étais trop fatigué pour faire autre chose que poser un pied devant l'autre. Les Verriers n'avaient pas l'air en bien meilleure forme mais, au moins, les porions paraissaient trop épuisés pour frapper qui que ce soit. Il y a eu une éclaircie, puis les nuages sont revenus. On a atteint un pré où poussaient des herbes dentelées qui sentaient le céleri ; j'avais plus faim que jamais. On a transféré le corps de Roland sur le dos d'un autre ouvrier.

Le sentier était moins escarpé. J'ai regardé en arrière. Les montagnes se dressaient derrière les forêts, et la roche rouge formait comme des murs soutenant les nuages – les vallées n'étaient que des failles dans les murs. La descente depuis la cascade de Lief avait été interminable, et l'ascension le serait tout autant sur le chemin du retour. Si on rentrait un jour.

On a traversé quelques ruisseaux. Une mousse écailleuse poussait partout. Je m'inquiétais de la présence de limaces, mais on ne voyait que des scarabées nageurs et beaucoup d'oiseaux aquatiques. Les Verriers voulaient accélérer, et quand Marie nous a demandé de presser le pas, Cèdre s'est contentée de répondre : « J'essaie. »

Je n'allais pas geindre comme elle, et pourtant il m'était impossible d'avancer plus vite. Quelques Verriers sont partis devant en émettant sifflements, caquètements et autres bruits de bois sec. Des cris de plus en plus forts leur ont répondu pour se résoudre en une mélodie : « Kongari, kongari. » Des tambours battaient la mesure. On était arrivés à destination, quelle qu'elle soit.

Le sentier s'est élargi ; des souches d'arbres l'encadraient de chaque côté. Un village verrier devait se trouver tout près – peut-être une ville entière. Il y aurait à manger, à boire, et de quoi se laver et se reposer. Quelqu'un saurait lire et écrire, et Marie pourrait accomplir sa mission diplomatique. Quelqu'un saurait peut-être jouer de la flûte. Et on nous expliquerait pourquoi ils avaient brûlé Stevland, détruit les maisons près de la cascade, et nous avaient imposé une marche si dure que Roland y avait laissé la vie.

Je ne m'attendais pas à entendre une explication valable.

Et là, dans un champ, se dressait le village verrier. Petit, terne et si laid que j'ai d'abord cru qu'il ne s'agissait que d'une zone artisanale, pourtant c'était là qu'ils vivaient : deux douzaines de tentes de la même forme que les dômes de la cité Arc-en-ciel, mais étriquées et faites d'écorce, de peau, de tissu et de paille tressée, minables et usées. Pas de couleurs, pas d'arc-en-ciel. Même les récifs communautaires des merlebleus étaient mieux fichus que cette cité.

Kung a fait : « Oh » et secoué la tête. Il n'y avait rien à ajouter.

Des Verriers nous attendaient – peut-être une cinquantaine. Ils ont couru vers nous en agitant les bras et en chantant si fort que j'en avais mal aux oreilles ; certains tapaient sur des tambours. On a traversé un champ d'herbes vertes couvertes d'insectes blancs – comme de gros flocons de neige. Le vent nous apportait la forte odeur de pourri des Verriers. À chaque pas, les chants et le bruit des tambours s'amplifiaient. Bientôt, comme Cèdre, j'ai dû me boucher les oreilles. La chatte avait baissé les siennes et se couvrait le museau de ses pattes.

Alors qu'ils approchaient, j'ai vu deux femelles, assez grandes : la tête à peu près à hauteur de mes yeux. Quelques Verriers étaient plus petits encore que les ouvriers, au point que leurs yeux ne dépassaient pas mes genoux. Des enfants. Beaucoup n'avaient même pas de couverture sur le dos, et certains boitaient ou paraissaient malades. Ceux qui ne chantaient pas jacassaient sans cesse entre eux, et deux autres se poussaient, manifestement en désaccord.

Ni sages, ni magnifiques, ni civilisés. Je regardais autour de moi, en quête de je ne sais quoi. Je suppose que j'espérais découvrir une vraie ville cachée quelque part.

On s'est dirigés vers une tente plus grande, plus belle que les autres, dont le dôme supporté par des piquets de bois culminait plus haut que nous. Marie y voyait leur maison commune. Sur le sol de terre battue étaient disposés quelques tapis d'écorce et des feuilles. L'ouvrier a déposé le corps de Roland près de la porte. Il était raide.

« J'espère qu'ils vont nous nourrir », a geint Cèdre.

Trois femelles sont bientôt arrivées avec Plaid-Brun. L'une d'elles devait être vieille car sa fourrure était clairsemée et elle boitait. Elles portaient toutes des couvertures propres et moins

usées.

Elles sont restées immobiles à nous fixer, et on a soutenu leur regard.

J'avais envie de m'asseoir, mais je n'osais pas. Plaid-Brun s'est lancé dans une explication quelconque en pointant sans cesse le doigt vers nous et vers Roland. Ses sifflets et caquetages ne voulaient rien dire pour moi, mais Marie l'a interrompu d'un « Tchik ».

Tout le monde l'a regardée, y compris les Verriers qui, dehors, se pressaient devant les portes ouvertes. Plaid-Brun a répété ce qu'il avait dit. Marie a émis le même son à nouveau, avant d'essayer d'expliquer à l'aide de gestes et de quelques sons que nous venions de la cité Arc-en-ciel. En tout cas, c'est ce que j'ai compris. Ensuite elle a montré sa gourde pour réclamer à boire.

L'une des jeunes femelles a répondu quelque chose. Plaid-Brun a encore parlé, puis ils se sont crié dessus, enfin la jeune a paru se mettre en colère et ils sont tous partis. Des gardes sont restés à la porte.

« Tu parles verrier, Marie ? » Kung s'est assis par terre, loin du corps de Roland.

Marie a cherché où s'asseoir. Je m'étais déjà installé sur un tapis – presque affalé en réalité, tellement j'étais fatigué – et je lui ai cédé la place.

« En les écoutant pendant qu'on marchait j'ai appris quelques mots. J'ai dit : "Votre attention" ou "Écoutez", je crois. Quelque chose de ce genre. »

Dix ouvriers sont venus chercher Roland, toujours enveloppé dans sa couverture.

« On ne devrait pas les en empêcher ? a demandé Cèdre.

– Qu'est-ce qu'on ferait de lui ? » a répondu Marie.

Les Verriers se sont alignés, quatre de chaque côté du cadavre, deux autres aux pieds et à la tête ; ils ont eu l'air de compter jusqu'à trois avant de le soulever et de partir.

Marie a doucement répété leur compte : bourdonnement, coassement, gargouillis. Elle a consulté les mots dans son dictionnaire. « Je crois que leur écriture est phonétique. J'espère. Ce serait une percée majeure.

– Demande-leur à manger, a suggéré Cèdre.

– J'ai demandé de l'eau. Quand ils en apporteront, on pourra réclamer à manger. » Elle a voulu sourire, mais elle était trop fatiguée. Elle s'est vite assoupie.

Je crois que j'ai dormi, moi aussi. Au bout d'un long moment, j'ai cru sentir qu'on faisait cuire de la viande, peut-être de l'ours des montagnes. Difficile à dire. Foutus Verriers. Au moins, ils nous avaient apporté de l'eau.

« Hmm. Peut-être un festin après les funérailles, a dit Kung.

– Une exécution », a rétorqué Cèdre. La chatte somnolait sur ses genoux. « Ce sont des gens violents.

– Je meurs de faim », ai-je ajouté.

Marie s'était réveillée. « Essaie de survivre. » Elle a pris un peigne dans son sac à dos et a arrangé ses cheveux. « On ne veut surtout pas les offenser. En tout cas pas inutilement. Ils ont des coutumes étranges et des règles sûrement plus bizarres encore.

– Ils sont violents et primitifs, s'est plainte Cèdre.

– Oui. C'est inquiétant.

– Il doit bien y avoir de vrais Verriers quelque part, ai-je insisté. Ce doit être un sous-groupe. Ils ont perdu la trace du groupe principal, ou quelque chose dans ce genre. »

Marie a hoché la tête. « Peut-être. Ces spécimens sont très décevants. Mais ce sont des Verriers, et nous avons une mission à remplir. »

On a regardé vers l'extérieur, mais on ne voyait que des gardes et la paroi de la tente voisine.

« Des funérailles, a repris Marie. Ce sera une épreuve révélatrice. » À en juger par l'expression de son visage, elle comptait la surmonter quoi qu'il arrive.

« Ces Verriers, regardez leurs épaules, a dit Kung. Elles bougent de haut en bas – pas de côté, pas comme ça. » Il a imité un mouvement de lancer. « Deux coudes. Ils n'ont pas de forces dans les bras. Sont-ils capables de creuser pour l'enterrer ? Ou bien c'est nous qui allons creuser ? »

Deux ouvriers sont passés devant la tente, chargés de bois pour le feu. « J'ai lu que dans certaines cultures terriennes, on brûlait les morts, a déclaré Marie. Nous sommes ici pour nous faire des amis. Ils ne donnent pas l'impression d'avoir beaucoup d'expérience dans ce domaine, alors nous allons devoir donner l'exemple. De la musique, quelques mots – vous pouvez dire quelque chose si vous êtes émus, bien sûr. Moi, je le ferai. Nos adieux, nos souvenirs, notre amitié. Donnez l'exemple.

– On peut pleurer ? a fait Cèdre d'un air de défi.

- Mais je t'en prie. »

Au coucher de Lux, un groupe d'ouvriers marchant au pas est venu nous chercher ; emmenés par Plaid-Brun et un porion qui battait la mesure, ils portaient des épieux. J'ai attrapé mon sac à dos et les flûtes. Ils nous ont guidés jusqu'à l'orée du village, où tout le monde s'était rassemblé. Cinq femelles se tenaient devant la foule. La puanteur noyait presque l'odeur de viande grillée.

J'avais jeté un œil par la porte des tentes devant lesquelles on était passés. Les objets les plus volumineux que j'y avais aperçus étaient des métiers à tisser. Pas de meubles ni grand-chose d'autre à part quelques boîtes et paniers pathétiques.

Deux tapis nous attendaient, l'un presque neuf et l'autre jonché de feuilles vertes. « Asseyez-vous », a dit Marie en pointant le doigt, et on s'est installés sur le premier tapis. J'ai réfléchi à quelle chanson jouer sur quelle flûte. Les visages inexpressifs des Verriers nous cernaient. Un tambour a retenti. Le son venait de là où on faisait cuire la viande.

J'ai choisi la flûte au registre le plus bas et joué une chanson triste de l'oncle Higgins qui parlait de vivre un jour de trop et d'assister à des échecs qu'on ne pouvait empêcher. Parfait. Marie s'est mise à fredonner. La deuxième fois, Cèdre et Kung en ont fait autant. « Recommence », a chuchoté Marie. Je l'ai fait, avec plus d'émotion. Je n'avais jamais aimé Roland, et il me manquerait pour cette raison précise. J'ai reposé la flûte.

Une femelle au dos couvert d'une fourrure noire bouclée, celle qui s'était disputée avec Plaid-Brun, a repris les premières mesures de la chanson dans un sifflement rauque, presque un coassement. J'ai rejoué les sept premières notes puis je lui ai tendu une autre flûte. Elle s'est avancée pour la prendre. J'ai porté la mienne à mes lèvres. Elle a copié mon geste, même si sa bouche était verticale. J'ai soufflé et émis un *fa*. Elle a soufflé et obtenu une note pousrive. Elle a recommencé. J'ai couvert le premier trou pour souffler une note différente : *mi*. Elle en a fait autant. Une par une, on a fait défiler les notes. Puis, ensemble, en duo, on a joué les sept premières dans l'ordre : *fa, mi, do, mi, ré, do, ré*.

Enfin, enfin ! J'avais joué un duo avec un Verrier !

J'ai baissé ma flûte et je me suis incliné d'un air solennel. Alors qu'en réalité j'avais envie de sauter partout et de crier. J'avais partagé ma musique ! Si on pouvait y arriver, tout était possible. Ils étaient de bonne volonté ; simplement, ils ne savaient pas faire, ainsi que Marie l'avait dit, et on allait devoir leur montrer l'exemple. On avait beaucoup à leur apprendre. Plus qu'ils ne l'imaginaient.

La femelle me fixait de ses grands yeux inexpressifs. Elle m'a rendu la flûte, mais j'étais certain qu'on jouerait à nouveau ensemble. Tout n'était pas mauvais chez les Verriers.

S'il s'agissait bien de funérailles, le moment était venu d'enterrer Roland, mais on ne savait pas où il était. On n'avait pas de pelles. Il nous fallait un endroit où creuser. Le vent a apporté l'odeur de viande cuite, et j'avais tellement faim que je n'ai plus pensé qu'à ça pendant quelques instants.

Un tambour a résonné à nouveau depuis la zone de cuisson. Des gens se sont écartés devant quelque chose de large. Des nuages de vapeur s'en dégageaient. Un gros animal rôti, peut-être un fippolion. Je n'avais jamais senti cette odeur-là, mais elle était exquise. Je l'ai encore aperçu au milieu de la foule. Peut-être s'agissait-il d'un petit lion.

« Un ours », a murmuré Kung.

J'ai eu un meilleur aperçu de la bête. Pas un ours. C'était un gros animal à la tête ronde et au torse plat qui ne ressemblait à aucune bête de ma connaissance, et sa peau était dorée, grillée, luisante de graisse. La foule s'est séparée et j'ai vu. Ce n'était pas un lion, pas avec de si longues jambes.

Cèdre a hurlé, les mains plaquées sur le visage, avant de se détourner. La tête était orientée vers le bas, et j'ai reconnu une oreille grillée. Une oreille humaine.

Ma bouche s'est emplie de salive - non pas de faim mais de nausée. Je me suis levé et j'ai couru à l'écart, la main sur la bouche, avant de m'effondrer à genoux. Marie n'avait cessé de répéter qu'on devait donner l'exemple. Il fallait que je m'y plie, d'une façon ou d'une autre, car les Verriers me regardaient. J'ai arraché un pan de mousse pour faire un trou dans la terre et j'y ai vomi. Il n'y avait rien dans mon ventre que de la bile, jaune, amère, spasme après spasme. Chaque fois que je pensais avoir repris le dessus, un effluve de... un effluve me retournait à nouveau l'estomac.

La bile a fini par me brûler le nez et me détruire l'odorat. J'ai attendu, haletant. Quand j'ai eu terminé - vidé, totalement vidé -, j'ai reposé la mousse sur ma production et je me suis nettoyé le visage en étalant mes larmes avec ma manche. Le sel sur mes lèvres m'a un peu lavé la bouche.

Je me suis relevé. Les Verriers crissaient et sifflaient. Cèdre avait la tête entre les mains. J'ai titubé jusqu'à Roland. Peut-être que j'avais mal interprété la situation. Non, je sais à quoi ressemble un rôti. On nous proposait à manger. Kung fixait le sol. Marie s'est levée et a regardé Plaid-Brun, le visage inondé de larmes. Je ne l'avais jamais vue pleurer. Jamais.

La femelle qui avait joué de la musique est venue se planter à côté du porion. Les bras écartés, elle nous a dit quelque chose et a attendu la réponse. Derrière elle, des Verriers jacassaient entre eux. Elle s'est répétée, et je me suis tourné vers Marie. Elle a soupiré.

« Merci beaucoup », a-t-elle dit avec douceur, alors que l'expression de son visage exprimait tout autre chose. Elle a fait face aux Verriers. « Nous sommes diminués aujourd'hui, et pas seulement en nombre.

» Nous sommes venus en paix, a-t-elle poursuivi. Nous resterons en paix quoi qu'il arrive. Il me revient à présent de faire l'éloge de Roland. Il était ce que doit être un maître-fipp : enjôleur, doux et toujours, toujours confiant. Un lion parmi les hommes. Il était ce qu'un membre de cette mission doit être : prêt à tout donner pour que la première rencontre entre nos deux peuples se déroule bien. Il a tout donné.

» Je vais partir du principe que votre intention était bonne, a-t-elle dit d'une voix forte alors qu'elle pleurait encore. En fait, je suis certaine que vous vous êtes comportés avec respect. Nous ne pouvons accepter votre attention, mais nous vous en remercions. Roland ne reposera pas en paix, je crois. Moi non plus, jusqu'à la fin de mes jours, si longs soient-ils encore. J'espère seulement que nous parviendrons à un résultat malgré les nombreux malentendus. Je suis certaine que nous vous déroutons. Et ce n'est pas fini. » Elle s'est tournée vers nous. « Nye ? Kung ? Cèdre ? Quelque chose à ajouter ? »

Cèdre s'est levée et a envoyé un baiser à Roland. « Au nom de toutes les femmes de Pax. » Elle a frémi puis s'est détournée.

Kung s'est redressé avec raideur. « Il était bon envers ses animaux, toujours bon. »

Je me sentais vaseux, mais j'ai pris la parole : « Ce n'était pas mon ami. Souvent, il était franchement énervant, mais c'était un bon maître-fipp, et il s'efforçait d'être gentil. Il me manquera. Vraiment. »

Marie s'est emparée d'une cuillère qui avait été apportée en même temps que le corps de Roland et s'est approchée de la femelle amicale. Elle a fait mine de creuser, ponctué son mime de quelques bruits verriers et tenté de montrer qu'elle avait besoin de quelque chose de plus gros. « Nous allons l'enterrer, a-t-elle déclaré. Ce serait plus facile pour nous tous si vous nous fournissiez des outils et que vous choisissiez l'emplacement. »

Après bien des caquètements confus, une femelle a giflé un porion. Des cris ont suivi, si perçants que j'en avais mal aux oreilles, puis de grands gestes et quelques gifles supplémentaires. J'ai regardé Marie.

« Je leur avais bien dit qu'on les dérouterait. » Mais elle ne plaisantait pas.

Un ouvrier a fini par nous apporter en courant une pelle faite en carapace de crabe. « Où ? » a insisté Marie tout en pointant différents endroits. Après de nouvelles remontrances, Plaid-Brun a désigné la limite de la zone où nous nous trouvions. Il avait l'air contrarié.

« C'est toi qui commences, a-t-elle dit à Kung, puis elle a mimé le fait de boire et grincé : « Tchik ! » Ils ont tous sursauté, et un ouvrier nous a apporté de l'eau dans des seaux d'écorce. La douceur de l'eau a lavé ma bouche et ma gorge du goût de la bile, et j'ai su que je ne la vomirais pas. Quelque chose dans l'éloge de Marie avait changé mon état d'esprit, sans que je sache quoi au juste. J'ai donné à boire à la chatte dans mes mains tendues, puis elle est allée aider Kung à creuser.

J'ai bientôt pris la relève. Il fallait que je creuse. Sinon j'allais cogner les faces inexpressives de ces Verriers aux grands yeux. Rien ne les forçait à être aussi abjects. Rien ne les forçait à faire cuire Roland. La pelle mordait le sol humide. Les Verriers continuaient à se hurler dessus.

S'ils avaient peur de nous, ils auraient dû nous traiter mieux que ça. Nous nourrir, nous parler. Nous accompagner à la cité Arc-en-ciel. Ils auraient dû avoir eux-mêmes une cité magnifique. S'abstenir de brûler Stevland. Ils auraient dû chanter au lieu de brailler – leurs cris me faisaient mal au crâne. Ils auraient dû avoir des chats, des vêtements et s'exprimer de façon compréhensible. Pas se taper dessus... Cèdre m'a appelé et montré du doigt six porions qui se battaient, puis deux femelles qui s'efforçaient de les séparer. Elles se sont mises à hurler et à se menacer elles aussi.

Marie les observait avec beaucoup d'attention : manifestement elle trouvait cela très instructif. J'ai recommencé à creuser. Les Verriers n'étaient pas du tout comme je les avais rêvés. C'étaient des

sauvages puants et imbéciles. Et Roland, ce qu'ils avaient fait à Roland était atroce. Mes pensées tournaient en rond.

Je haletais. La chatte s'était arrêtée pour mâchonner une racine. Les Verriers hurlaient toujours, mais ils ne se battaient plus.

Marie m'a tapoté l'épaule. « Cèdre va creuser un peu. Elle a besoin de faire quelque chose, a-t-elle dit tout bas.

- Et s'ils ne nous laissent pas partir ?

- Pense à la mission. » Elle n'avait pas l'air d'y croire elle-même.

« J'y pense. On était censés fraterniser. Mais je n'ai pas envie.

- Je comprends. Je ne suis pas certaine non plus de le vouloir, mais on a besoin d'être en paix avec eux. »

Marie a elle-même fini de creuser le trou, puis elle en a sorti la chatte. On a chacun pris un coin du tapis sur lequel gisait Roland et on l'a fait glisser dans la fosse. Son corps est tombé en morceaux. Marie l'a vite aspergé de terre, et la chatte l'a aidée en poussant la terre dans le trou à l'aide de ses puissantes pattes arrière. Je suis allé jusqu'à mon sac chercher les graines argentées dont je comptais faire des perles pour séduire une petite amie, et je les ai répandues sur Roland.

On a rajouté de la terre, et c'était fini. La chatte a sauté sur le monticule pour l'aplanir. Marie s'est tournée vers les Verriers. Séparés en deux groupes adverses, ils ont commencé à crier plus fort que jamais, entre eux et contre nous ; des mains s'agitaient, dont certaines tenaient des bâtons. J'ai regardé alentour où me réfugier s'ils attaquaient, mais ils couraient plus vite que nous. J'ai ramassé mon sac pour m'en faire un bouclier.

« Tchik ! » a braillé Marie. Ils se sont un peu calmés. « Tchik ! » a-t-elle répété. Elle leur a lancé un regard incendiaire. « Merci de ne pas être intervenus. Je suis certaine que vous êtes perplexes. Nous sommes nous-mêmes plus déçus et abasourdis que je ne pourrais vous l'exprimer si nous parlions la même langue. Il y a peu de chances que cela change avant longtemps, et j'en suis très perturbée. »

Elle m'a ordonné de jouer à nouveau. Je n'en avais pas envie, mais j'ai obéi : j'ai répété la chanson de l'oncle Higgins, en laissant cette fois mes sentiments emplir les notes. Elle sonnait comme les Verriers, exactement comme eux : dure et discordante. On n'aurait jamais dû venir, voilà ce que disait la chanson : j'avais vécu un jour de trop au mauvais endroit et vu des choses que j'aurais voulu ne jamais savoir. Ils n'ont pas cessé de se quereller pendant que je jouais.

Deux ouvriers nous ont apporté à manger. Marie les a scrupuleusement remerciés, même s'il n'y avait pas grand-chose : quatre petites galettes de pain de noix, un ragoût d'oignons et d'insectes blancs grumeleux, et un panier contenant quelques feuilles d'abutylon et des tomates. On a donné les feuilles à la chatte. J'avais encore faim.

« Vont-ils nous laisser partir ? a demandé Cèdre. Si on ne rentre pas bientôt, on ne pourra pas franchir les montagnes à cause de l'hiver.

- J'espère, a répondu Marie. Notre rôle consistait à les rencontrer et exprimer notre espoir d'amitié.

- On l'a fait, ai-je remarqué.

- Oui, en effet. » Marie paraissait inquiète, voire effrayée.

Dès qu'on a eu terminé de manger, ils nous ont amenés à une petite tente dont le sol était couvert de feuilles d'oignons.

« Un parfum pour eux », a commenté Kung. Il a secoué la tête. Les pans de la tente empêchaient la circulation d'air frais. Je me sentais trop fatigué pour dormir, mais je me suis allongé au milieu des feuilles et j'ai aussitôt sombré dans le sommeil.

Quand j'ai ouvert les yeux, Kung était sur le pot de chambre. Ça sentait plus mauvais que jamais. Marie a passé la main entre les rabats de la tente jusqu'à trouver de quoi en fixer un et l'ouvrir. Le soleil se levait. Dehors, les gardes ont émis un commentaire. « Nous avons besoin d'air frais », a-t-elle répondu. Je ne me serais pas risqué à la contredire.

« Bruyants la nuit, a lâché Kung, et bruyants le jour. »

Les caquètements, grincements et autres « Tchik » fusaient. Apparemment, ils continuaient à se chamailler.

Cèdre a regardé dehors. « Il va pleuvoir, c'est sûr. Pleuvoir ferme. »

La chatte grignotait les feuilles d'oignons. J'avais soif. Marie a demandé - exigé, plutôt - à boire, en ponctuant son propos d'un couinement dont elle pensait qu'il signifiait « eau ». J'ai senti de la fumée et l'odeur de noix grillées. J'avais faim à nouveau.

« On devrait aller mettre en garde la cité, a dit Cèdre. Les Verriers sont dangereux. »

Marie n'a pas répondu.

Ils n'avaient pas l'air très pressés de nous parler. La chatte s'est mise à harceler les gardes par jeu. À midi, trois femelles et Plaid-Brun sont arrivés avec un groupe d'ouvriers armés d'épieux.

« C'est mauvais signe », a commenté Cèdre. Mais Marie a quitté la tente et les a salués comme s'ils venaient en visite officielle. Je me suis efforcé de copier son assurance et je les ai regardés sans ciller, ces imbéciles puants.

« Observez tout, a recommandé Marie. Apprenez ce que vous pouvez. Nye, compte-les. »

La femelle qui avait joué de la flûte a fait une annonce. Les Verriers se sont tus. Ils nous ont fait signe de les suivre. Des tambours battaient devant nous, d'autres derrière, bien trop fort dans les deux cas. Dans mes bras, la chatte essayait de s'enfuir et je l'ai serrée plus fort en lui couvrant les oreilles. J'ai commencé à dénombrer le groupe pendant qu'on traversait l'affreux petit village. Cinq femelles, environ quarante porions, une soixantaine d'ouvriers, peut-être quinze enfants, mais ils couraient dans tous les sens et j'avais du mal à les compter. Ils étaient peut-être cent vingt au total – autant de déceptions.

La procession s'est dirigée vers le chemin qui menait aux montagnes. On était obligés de trotter pour tenir le rythme. Les Verriers ont fini par s'arrêter en lisière de la forêt en montrant le lointain. Youpi ! Ils nous renvoyaient chez nous ! Mais nous n'avions rien. Nous ne pouvions pas faire une marche pareille sans rien. Ils nous envoyaient à la mort. Marie s'est éclairci la gorge.

Des bruits de sabots ont résonné derrière nous depuis le village, et des ouvriers sont arrivés, portant nos sacs à dos. Ils ont donné nos gourdes remplies d'eau à Kung et remis à Marie un vieux panier plein de pain.

« Nous devons leur offrir quelque chose en retour, a-t-elle déclaré.

– La chatte, a dit Kung. Ils veulent la chatte. » Marie a hoché la tête.

Je la leur ai donnée, douce et chaude. Je me demandais s'ils apprendraient quelque chose de cette pauvre créature ou s'ils la feraient rôti.

« Une dernière chose. » J'ai pris une flûte dans mon sac et l'ai tendue à la femelle qui en avait joué avec moi. Plaid-Brun s'en est saisi, puis elle la lui a prise en hurlant et en l'agitant comme une massue. Soudain, je me suis pris à espérer qu'ils s'étoufferaient en essayant de s'en servir...

Marie leur faisait face, impassible. « Nous avons apprécié votre hospitalité et nous espérons sincèrement vous revoir. Je suis certaine que nos peuples ont beaucoup à partager et que notre relation finira par être longue, pacifique et productive. Participer à cette mission et rencontrer des Verriers en personne fut un privilège. Et je vous assure en notre nom à tous que nous n'oublierons jamais cette rencontre. »

Je me demandais dans quelle mesure elle pensait ce qu'elle disait. Moi, je n'en pensais pas un mot.

La femelle a sifflé quelque chose en réponse avant de se détourner. Une autre l'a imitée, mais Plaid-Brun a continué de nous observer. Message reçu : on s'est mis en route. Loin derrière les arbres, les montagnes se dressaient comme des murs rouges, et le ciel était gris et menaçant.

Au bout de deux heures, une pluie fine a commencé à tomber et le sentier est devenu plus escarpé. Une heure plus tard, on a trouvé une saillie rocheuse sous laquelle s'abriter. Cèdre disait qu'une averse n'allait pas tarder. J'ai creusé une rigole pour nous protéger du ruissellement de l'eau. Les femmes ont ramassé du bois pour le feu. Kung a arraché quelques branches pour nous bricoler un brise-vent.

On s'est rassemblés autour du feu et on a mangé un peu de pain.

« On a fait notre travail, a lâché Kung.

– Quoi ? On a totalement échoué ! s'est exclamée Cèdre avant de dérouler la liste de tout ce qui avait mal tourné. À cause de Marie... »

Je l'ai interrompue : « Marie s'est très bien comportée. Je ne l'aime pas, mais elle était parfaite pour ce rôle. »

Marie était juste à côté, mais je ne supportais plus d'entendre Cèdre geindre.

« D'accord, beaucoup de choses se sont mal passées, ai-je concédé, et je déteste ces Verriers. »

Kung a grogné son assentiment. J'ai poursuivi : « Mais je ne pense pas qu'on aurait pu faire quoi que ce soit autrement. On a essayé de fraterniser. On s'est donné du mal. Qu'est-ce que tu veux de plus ? »

Tout le monde est resté muet. Marie m'a regardé et a fini par hocher la tête. La pluie a redoublé de force.

« Je voulais qu'ils soient conformes à mes attentes, ai-je dit. Voilà ce qui a cloché. Ils n'étaient pas du tout comme je les rêvais. Ce n'étaient pas les Verriers avec lesquels j'ai grandi.

- On a beaucoup appris, a répondu Marie. Ce sont des nomades. Leur campement était temporaire. Ils se sont débarrassés de nous parce qu'on les aurait ralentis et qu'ils peinent déjà à survivre. Et ensuite on a gâché de la bonne viande. Nous ne sommes pas compatibles. Pas pour l'instant.

- Mais on n'a même pas communiqué, a gémi Cèdre.

- Si. Ils nous ont vus. Ils ont constaté qu'on était différents mais qu'on ne leur ferait aucun mal.

- Tout ce chemin pour ça. Et ils pourraient nous faire du mal.

- Ils ont aimé la musique, a insisté Marie. La musique a eu du succès.

- J'ai détesté jouer pour eux. » Sans réfléchir, j'ai sorti les flûtes de mon sac et je les ai brûlées. Personne ne m'en a empêché. Je ne le regretterai jamais. Ce voyage tout entier était une erreur, et la mienne c'était d'avoir voulu y participer. Une erreur si facile à faire et qui nous a tant coûté. Je ne jouerai plus jamais de la flûte. Je ne voulais plus jamais revoir un Verrier. Si je devais avoir des enfants, je ne les laisserais pas jouer avec des poupées verrières.

Il nous restait beaucoup de chemin, et le voyage serait difficile, pénible et glacial. Mais le pire serait l'arrivée à la cité Arc-en-ciel, car il faudrait raconter à tout le monde ce qui s'était passé et à quoi ressemblaient vraiment les Verriers.

Lucille et Stevland



AN 107 – SEPTIÈME GÉNÉRATION

« Cette planète et cette Communauté porteront le nom de Pax, qu'il nous rappelle de tout temps nos aspirations. »

Extrait de la Constitution de la Communauté de Pax

Lucille

Crotte ! Cèdre est entrée dans le centre de don juste après moi.

« Lucille », a-t-elle marmonné, sans un bonjour ni un sourire. Quel lézard l'avait encore piquée ?

« Il fait doux ce soir », ai-je répondu. Les mots se sont répercutés sous le dôme du centre de don. Je me suis baissée pour entrer dans une cabine et j'ai refermé le rideau de paille. Je me suis assise, le cul nu sur un siège de céramique froid – il faisait doux, tendance frisquet quand même. Cèdre et moi, on s'appréciait un peu moins chaque jour. Évidemment, personne n'aime perdre. C'est moi qui ai remporté l'élection au poste de co-moderateur il y a une semaine, pas elle.

Je me suis dit que si je me dépêchais, je pouvais ressortir alors qu'elle était encore dans sa cabine, mais je l'ai entendue ouvrir son rideau alors que je reboutonnais seulement mon pantalon. Le printemps ayant été sec, les nappes phréatiques n'étaient pas pleines et le centre de don empestait la merde, mais je me sentais capable d'attendre le temps qu'elle parte. Ensuite, je pourrais retourner aux funérailles de Tatiana et me demander quoi faire.

Dans mes rêves.

« Tu as remarqué ce que Stevland a dit à propos de Tatiana ? » a-t-elle lâché. Elle devait s'adresser à moi puisqu'il n'y avait personne d'autre. « Il a raconté qu'ils se disputaient et qu'elle se mettait même en colère. Songes-y. » Et sans attendre que j'y songe, elle a ajouté : « Elle se montrait dure envers lui. Ça fait partie du boulot : veiller à ce qu'il se conduise de façon responsable et raisonnable. » Traduction : *Tu as intérêt à en faire autant, cocotte.*

J'ai pris le temps de refaire le nœud de ma ceinture. C'était une vieille ceinture, évidemment – de vieux habits pour un enterrement – et elle s'aplatissait mal. J'ai répondu sur un ton modéré : « C'était incroyable de le voir faire pleuvoir des fleurs dans sa tombe, non ? »

Traduction : *Leur relation était plus complexe que tu ne crois.* J'ai regardé à travers les mailles du rideau. Cèdre se tenait dans la lumière d'une lampe à huile, apparemment pas décidée à s'en aller. Crotte.

« Tu sais, a-t-elle repris, Stevland estime que c'est lui qui aurait dû trouver les Verriers, pas nous. Tout doit toujours dépendre de lui. »

Exactement. Stevland a un ego de la taille d'une montagne. C'est un peu ce qui le rend attachant. Le nœud de ma ceinture était aussi parfait que possible, les lacets de mon vieux gilet défraîchi serrés, le couteau caché dessous restait invisible, mes chaussettes étaient remontées et leurs foutues pièces frottaient sur mes talons, mon col ne s'aplatirait jamais malgré tous mes efforts, et j'aurais bientôt l'air d'éviter Cèdre si je restais dans cette cabine. J'en suis donc sortie en souriant.

« C'est le problème avec notre défense, a-t-elle poursuivi, debout près du lavabo en carapace de crabe. Il faut bien qu'on ait un système de défense, pas vrai ? » Elle a pointé l'index vers moi : *Réponds si tu l'oses.*

« Eh bien, se préparer ne peut pas faire de mal », ai-je osé répondre. Tout le monde n'était pas d'accord, mais il y avait toutes sortes d'animaux dangereux, donc avoir des moyens de défense n'était pas une mauvaise chose, même si les Verriers n'étaient pas hostiles – et qui les croyait hostiles ? Bon, d'accord, quelques-uns. Je me suis approchée pour me laver les mains. C'est à peine si elle s'est poussée ; elle n'avait que dix ans de plus que moi, mais elle s'efforçait de creuser la différence.

« Notre défense doit reposer sur ce que nous pouvons faire plutôt que sur ce que Stevland peut faire pour nous. » Elle a encore agité l'index, dans un cliquetis de vieilles perles funéraires. « Il en fait partie intégrante, bien sûr. Ses avant-postes, ses observations, ses avertissements seront cruciaux. Mais que peut-il accomplir pendant une attaque ? Je ne crois pas qu'il comprenne l'idée de posture offensive. Il ne pense que défense, défense, défense, et ça ne suffit pas.

– Eh bien, nous devons pondérer ses idées. Il ne jure que par ça : l'équilibre, l'équilibre et encore l'équilibre. » J'ai décrété que mes mains n'étaient pas sales et je les ai rincées brièvement. L'eau parfumée à l'orchidée était glaciale. Je serais sortie en un rien de temps. On avait discuté de défense à de nombreuses reprises au cours des réunions du conseil, alors pourquoi aborder le sujet maintenant ?

Elle s'est penchée vers moi par-dessus le lavabo. « On a besoin d'un exercice. Une simulation. Comme une véritable attaque.

– Eh bien, on pourra en reparler. » Il y aurait encore des débats sans fin sur ce thème.

« Et pas juste une simulation défensive, a-t-elle ajouté. Un scénario offensif. Comme la bataille d'Higgins.

– Avec des lions ?

– Sérieusement ! » Elle n'a jamais eu le sens de l'humour.

Des pas ont résonné sur les caillebotis qui menaient au centre de don. Quelqu'un approchait, qui me permettrait peut-être de filer en faisant diversion.

« Un exercice complet, a-t-elle insisté. Avec une attaque. »

Marie est entrée. Cèdre avait encore moins d'affinités avec elle qu'avec moi. J'ai essayé de prendre un air grave. « C'est à l'ordre du jour de la prochaine réunion du conseil. » Les Verriers étaient toujours à l'ordre du jour.

« Bien. » En se retournant, elle a vu Marie. « Oui, un exercice de contre-attaque face aux Verriers, juste au cas où notre prochaine rencontre ne serait pas un succès diplomatique. »

Marie était suffisamment diplomate pour ne pas réagir quand il le fallait. En tout cas, je l'espérais.

« Qu'en penses-tu, Marie ? » a dit Cèdre.

Elle l'a regardée droit dans les yeux. « J'espère que ce sera un succès. »

Marie paraissait beaucoup plus vieille qu'au moment de son départ en mission. Elle avait perdu du poids sur le trajet du retour, l'automne dernier, comme les trois autres, et sa tignasse était à présent vert vif – la couleur qu'on obtient en teignant des cheveux bien blancs. Elle a soupiré. C'était un vieux débat. Cèdre avait répété tout l'hiver qu'on ne savait en réalité rien des Verriers si ce n'est qu'ils avaient des armes et qu'ils se malmenaient copieusement, ce qui signifiait qu'ils étaient prêts à se battre ; Marie n'avait cessé de répondre qu'on en avait une vision plus réaliste à présent et que, à l'évidence, il faudrait nous protéger, notamment Stevland, mais qu'il était inutile de se montrer agressifs puisque des comportements agressifs augmentaient les risques de passage à l'acte.

Elles n'avaient accepté de trêve qu'au moment où Tatiana avait remis des plumes d'aigle aux membres de la mission, y compris Roland à titre posthume. La sienne était exposée au musée.

Et voilà que dans le centre de don, Cèdre disait à Marie d'une voix dégoulinante d'arrogance : « Les gosses ne jouent plus autant avec les poupées de Verriers.

– Ce n'est peut-être pas plus mal, a-t-elle répondu d'une voix douce. Nos attentes à leur égard seront moins fortes.

– Ce ne sont plus nos chers amis.

– Perdre un ami, c'est douloureux. »

Du ton le plus positif possible, je suis intervenue : « On essaiera de fraterniser avec eux la prochaine fois. » Ça avait été mon slogan de campagne : « La prochaine fois, fraternisons ! » Mais vu le regard que Cèdre a soudain braqué sur moi, j'aurais mieux fait de m'abstenir.

« Absolument. » Marie a soupiré. « Tous. Nous voulons encore presque tous la fraternité. » Traduction : *Lucille, la candidate de la fraternité, l'a emporté à une large majorité. Pas toi.* Elle a

voulu passer devant Cèdre.

« Alors les autres auraient dû voter pour toi », a craché Cèdre. Traduction : *Toi aussi tu étais candidate, et tu n'as presque pas récolté de voix.* J'avais trouvé ça bizarre.

Elle a fixé Cèdre pendant ce qui m'a paru un long moment, puis elle a soupiré de nouveau avant de répondre : « Je souffre d'insuffisance rénale, une néphrite interstitielle. Je serai peut-être morte avant qu'on ne recroise les Verriers. J'ai donc demandé à mes partisans de se reporter sur Lucille.

- Hein ? » C'est la réaction la plus intelligente qui me soit venue spontanément.

« Tu offrais une parfaite solution de repli », a déclaré Marie en entrant dans une cabine.

Cèdre m'a regardée sans la moindre chaleur. « Un exercice, n'oublie pas, a-t-elle répété avant de partir.

- Marie, tu leur as demandé de voter pour moi ?

- Tu aurais gagné de toute façon », m'a-t-elle répondu très diplomatiquement.

- Ah. » Encore une réaction des plus intelligentes. J'ai laissé une minute d'avance à Cèdre, puis je suis retournée vers la réception funéraire.

On savait depuis quelque temps que Tatiana se mourait. On l'avait tous vue nue à la fête du printemps, quand elle avait annoncé prendre sa retraite. Elle peinait à marcher même avec deux cannes et elle était terriblement amaigrie, à l'exception de ses articulations enflées par une infection. Puis elle avait brûlé le fauteuil du modérateur - le vrai ! - dans le bûcher. Tout le monde avait été choqué.

Moi, c'est de remporter l'élection au poste de co-modérateur qui m'a choquée, car je ne m'étais présentée que pour montrer à mes élèves de maternelle - mes anciens élèves - comment fonctionnent les élections. « Il faut voter pour une personne expérimentée qui fait preuve de maturité. » Ils avaient hoché la tête comme s'ils comprenaient, et qu'ont-ils fait ensuite ? Eh bien, ils n'étaient que quinze et le soir de l'élection, dans la maison commune aux bancs bondés, on regardait la commission électorale sortir un par un de jolis bulletins de l'urne et les lire à voix haute avant d'en faire des piles : « Lucille. Lucille. Cèdre. Lucille. Flora. Lucille. Lucille. Bartholomé. Lucille. Marie. Lucille. Lucille. Lucille... » J'avais voté pour Marie. Et j'ai obtenu près de deux cents voix.

À présent, Tatiana n'était plus là pour me conseiller. En ce moment, sur fond de musique douce, la maison commune devait bruisser de discussions. Qui avait voté pour moi à la demande de Marie ? Daisy, sans doute. Et Kung et Nye. (Nye était revenu de mission terriblement transformé : silencieux, grave, plus de disputes, plus de flûte.) Le nouveau maître-fipp, Monti, pour qui avait-il voté ? Il passait ses soirées à faire danser les chats et les enfants, et il était si calme et patient qu'on ne savait jamais ce qu'il pensait. Hathor et Forrest, eux, avaient sûrement voté pour Cèdre. Mes parents ? Qui sait ? Deux cents voix en ma faveur... Je ne saurais jamais.

J'avais essayé, pourtant. Le soir de l'élection, alors que je la raccompagnais chez elle, j'ai posé la question à Tatiana : « Pourquoi ont-ils voté pour moi ? »

Elle a avancé de plusieurs pas douloureux avant de me répondre : « Octavo a dit il y a bien longtemps que les Pacifistes étaient de gros fippochats. Le Pacifiste idéal est heureux et serviable. Joueur. Doux. C'est toi, ça, Lucille, le plus gros fippochat de la cité. C'est ce que les gens voudraient être. Ils veulent un fippochat pour nous représenter face aux Verriers.

- Eh bien, merci, enfin... je veux dire...

- Et quelqu'un de jeune. Tu dureras longtemps. Les élections bousculent les choses, les gens n'aiment pas ça.

- Bon, d'accord. » J'étais la première-née de la septième génération et beaucoup plus vieille que les suivants, mais à peine assez âgée pour devenir co-modératrice. Dès que j'avais atteint la puberté - parfaitement chaste, ajouterais-je, puisque personne d'autre n'avait mon âge -, j'avais décidé que la peinture faciale serait la marque de ma génération et j'avais commencé à peindre un orage, de nouvelles couleurs et de nouveaux motifs chaque jour. « Devrai-je cesser d'enseigner ?

- Tu auras trop à faire pour continuer », a dit Tatiana. On était arrivées chez elle, et elle m'a tapoté la joue de ses mains froides et sèches. « Retourne à la soirée électorale. Bois beaucoup de truffe. Tes problèmes commencent demain. »

Mais ce « demain » n'était venu qu'aujourd'hui, une semaine plus tard, avec sa mort. Les problèmes emplissaient à présent la maison commune. Mes lendemains venaient de commencer. Alors, au lieu de retourner à la réception, j'ai décidé de me rendre plutôt à la serre et j'ai laissé la porte ouverte pour que Stevland et moi ne parlions pas en secret.

Je me suis assise et j'ai posé les pieds sur la table. « Hé, c'était gentil ce que tu as dit à l'enterrement. »

Au bout de quelques instants, des mots sont apparus sur sa tige : « Bonjour, Lucille. Il est d'usage de s'exprimer sincèrement lors de funérailles. »

(Il avait déclaré : « C'est comme si on me privait d'un bosquet. Personne d'autre qu'elle ne m'a jamais tenu tête. Personne d'autre ne s'est jamais fâché contre moi. Elle pratiquait une égalité qui dépassait la croyance et l'entendement. Nous n'étions pas amis, elle et moi. Je ne crois pas qu'elle m'appréciait, mais elle n'a jamais hésité à essayer de m'apprendre. Je suis un meilleur Pacifiste grâce à elle. »)

« Tatiana nous a tous beaucoup appris », ai-je dit. Puis : « Cèdre veut organiser un exercice en cas d'attaque des Verriers.

- En effet. Tatiana m'a appris à aspirer au mutualisme avec les Verriers en me disant que c'était une réaction plus civilisée que de rester prisonnier de mes peurs et de ma tristesse, or j'ai l'intention de m'appliquer agressivement à la poursuite de la civilisation. Ensemble, nous pouvons trouver un équilibre, Cèdre et moi. Comme avec toi. Tu es optimiste et sociable, des qualités qui ne me viennent pas naturellement et qui seront cruciales pour bâtir l'amitié avec les Verriers et vaincre les peurs des Pacifistes. »

Traduction : j'allais devoir l'aider avec Cèdre. Comme si je pouvais... « Oui, je suis un gros fippochat.

- Tout à fait. Les humains et les fippochats sont des animaux sociaux qui évitent les comportements violents et agressifs, et les Verriers sont manifestement sociables. À mon avis, c'est pour cette raison que si peu de gens soutiennent Cèdre. »

Les humains ne sont pas violents ? C'est ce qu'il croyait. Tatiana m'avait confié un couteau d'acier et une triste leçon d'histoire. Jersey n'était pas la première meurtrière de Pax. Mais Cèdre n'avait pas raison pour autant, pas vrai ?

Pour qui Stevland avait-il voté ? Bah, il devait être au courant des problèmes de santé de Marie, puisqu'il aidait au dispensaire.

Mais, encore une fois, il voulait parler d'avant-postes éloignés qui ne répondaient plus. Chaque fois qu'il n'en avait pas de nouvelles pendant deux jours, il paniquait, alors que le seul problème était que le vent poussait le pollen du mauvais côté. Sa réaction était compréhensible, toutefois. J'avais peur des limaces et des écrevisses, lui redoutait le feu et beaucoup d'autres choses. Tatiana m'avait dit qu'il était malheureux, qu'il ne savait même pas comment être heureux et qu'elle n'était pas bien placée pour donner des leçons dans ce domaine. À présent elle était morte, et je me retrouvais seule.

Mais les fippochats étant toujours contents, je l'ai écouté, et je lui ai dit que des Verriers fraternels ne mettraient pas le feu à des Pacifistes, en espérant que ça le rassurerait. J'avais le sentiment que trop de choses dépendaient de moi. Je lui ai souhaité « eau et soleil » puis je suis rentrée chez moi.

Le lendemain, j'ai peint mon visage en vert fippochat et je me suis rendue à la maison commune pour m'entraîner à produire les sons du verrier avec Stevland et Marie. Le soleil brillait à travers le toit, répandant des couleurs dans la grande pièce. On avait nettoyé les vestiges de la réception funéraire, et des œuvres de Harry décoraient encore la salle. J'ai pris place à la table avec Marie. J'ai hésité à reparler de l'élection, mais comme elle me l'avait dit, j'aurais gagné de toute façon, pas vrai ?

J'ai pris une profonde inspiration. D'après Tatiana, j'étais capable d'imiter les sons du verrier parce que je n'avais pas peur du ridicule. Marie en avait appris des rudiments lors de la mission, et j'allais devoir parler aux Verriers tôt ou tard.

J'ai hurlé : « Aaaah kak uiuuuu ! » Puis j'ai éclaté de rire. J'avais sans doute effrayé toutes les chauves-souris de la cité. « C'était comment ?

- Refais le "kak". Je crois que tu le tiens.

- Kak ! Kak ! Kak ! Kak !

- C'est ça ! Comment tu fais ?

- Je ne sais pas.

- Tu bloques ta gorge et tu pousses avec ton diaphragme, est intervenu Stevland.

- Comment le sais-tu ?

- Comprendre le langage oral humain impliquait de comprendre vos techniques de vocalisation.

J'y ai consacré une racine, comme je dois aujourd'hui le faire pour le verrier.

- Des racines ! Je veux une racine de verrier. J'ai besoin d'apprendre plus vite. On ne peut pas fraterniser sans se parler.

- Rectification : ce qu'il te faut, c'est une voix de Verrier. La vocalisation n'est pas une caractéristique végétale. Les chromoplastes, si. Une petite greffe, et tu n'aurais plus besoin de te peindre le visage : je peux t'offrir tout un arc-en-ciel de couleurs. »

J'ai réfléchi une minute. « As-tu consacré une racine à l'humour ?

- Tu m'as dit que je trouverais ça instructif, et tu avais raison.

- Ah. » Je lui avais conseillé il y a quelque temps de se détendre un peu et de se faire une « racine d'humour », mais dans la mesure où il n'en avait pas encore, j'imagine qu'il n'avait pas compris la plaisanterie.

J'ai repris : « Et le "aaah" ? Aaah ! Aaah ! Est-ce que je tiens le bon bout ou je me plante complètement ?

- Je dirais que tu tiens le bambou », a répondu Stevland. La racine comique à l'œuvre.

« Tends davantage tes cordes vocales, m'a conseillé Marie.

- Modérateurs, excusez-moi. » C'était Carl qui nous appelait depuis la porte. Déjà de retour ? Oui, il était bien là, devant une vingtaine de personnes. C'était notre meilleur éclaireur, souple comme un chat, nerveux comme un oiseau, petit et bronzé. Il pouvait marcher quarante heures sans se reposer, il savait ce qu'il allait trouver à chaque détour d'un chemin même s'il ne l'avait encore jamais emprunté, et il pouvait prendre un hibou par surprise. Il était parti ce matin pour suivre la rivière dans la vallée jusqu'à la mer - un voyage de trois semaines en principe, censé préparer une expédition pour récolter du sel, mais nous savions tous que ce n'était pas du sel qu'il cherchait.

« Carl ! » ai-je lancé. Puis, pour faire le fipp joueur, je l'ai répété façon kak : « Karl ! Entre. Aaaaantre ! Au rapport ! Dis-nous tout sur l'océan. Toujours plein d'eau ? Toujours vaste ? Et ce sel ? Un plaisir de te voir de retour. T'as fait rudement vite. Aaaaantrez tous ! »

Il a ôté son chapeau et s'est approché, suant sous sa cape camouflage et ses grosses bottes de randonnée. Les autres l'ont suivi en murmurant parce qu'ils savaient ce qu'il s'apprêtait à dire. Ça concernait les Verriers, à l'évidence. Il s'est assis à la table du conseil pour faire son rapport officiel, et ses doigts ont tambouriné nerveusement le plateau. Cèdre est arrivée en courant et s'est postée non loin. Elle portait déjà son arc et un carquois rempli de flèches, je savais donc à quoi elle s'attendait.

(La mission diplomatique n'ayant pas repéré d'arcs ni de flèches chez les Verriers, à son retour elle s'était entraînée jusqu'à viser juste à deux cents pas. Elle ne circulait plus que bras nus pour bien montrer ses muscles.)

« Des Verriers arrivent », a lâché Carl.

Des Verriers !

Ne sachant comment réagir, j'ai affiché un sourire béat de fippochat. La salle s'est figée et j'en ai fait autant intérieurement, mais cette immobilité n'avait rien de serein. Je ne pouvais pas le laisser transparaître, toutefois.

Il a poursuivi : « Ils étaient dans la vallée, en aval de la cascade. J'en ai vu... oh, je dirais une centaine. Ils transportaient beaucoup de matériel et ils s'apprêtaient à grimper la falaise. Je suis revenu en courant, mais ils avancent vite. Ils seront là d'une minute à l'autre. »

Tout le monde s'est tourné vers moi. Je devais donner le ton. Une centaine ? On avait compté sur une délégation diplomatique, peut-être six individus, et on n'était pas prêts pour un nombre pareil. Donner le ton : sérieux et calme. Un calme simulé suffirait. « Eh bien..., ai-je commencé.

- Il faut rappeler tout le monde ! a tonné Cèdre.

- Eh bien, ai-je encore essayé, c'est...

- Ils sont trop nombreux, a-t-elle insisté, et ils vont trop vite. S'ils sont hostiles, nous devons être prêts.

- Je...

- C'est bien beau d'être attaché à la paix, mais ce n'est pas le moment de prendre des risques...

- Stevland, a murmuré Marie, des feux ?

- Je n'ai pas de racines à l'est de la faille géologique responsable de la cascade. Je n'ai pas d'observations.

- On va enfin les rencontrer ! s'est enthousiasmée Daisy.

- Pas une centaine à la fois, a lâché Hathor. Pas avec l'odeur qu'ils dégagent !

- Mais on veut les rencontrer, pas vrai ? a dit Nevada. C'est eux qui ont fondé cette cité. Ils ont des droits dessus. Et si on s'enferme derrière nos murs, ce ne sera pas très fraternel. »

Marie m'a donné un coup de coude. « Une centaine, ça représenterait tout le village, s'il s'agit des Verriers qu'on a rencontrés.

- Eh bien, oui. » Joyeuse, serviable, enjouée - ça me faisait une belle jambe, là, avec tous ces gens d'avis opposés. C'était Marie qu'on aurait dû élire. Tout le monde me regardait en s'attendant à ce que je sache quoi faire. « Qu'est-ce qu'on fait ? ai-je chuchoté à Marie.

- Il est encore temps pour une action diplomatique, a-t-elle répondu sur le même ton. De notre côté. On fait rentrer tous les Pacifistes comme en cas d'attaque d'aigles, et quelques-uns ressortent à leur rencontre.

- J'approuve », a écrit la tige de Stevland.

Je me suis levée. « D'accord ! Voici le plan : tout le monde rentre dans la cité, et ensuite on enverra une mission diplomatique.

- On rentre ? s'est lamentée Daisy. Mais on veut faire leur connaissance ! »

Cèdre n'a pas dissimulé son mépris : « Encore une mission diplomatique !

- Exactement, ai-je répondu. Et si elle donne des résultats, on fera tous leur connaissance, mais une centaine de Verriers, ça représente le village entier, pas vrai ? S'il s'agit des mêmes. » Cèdre a écarquillé les yeux. Traduction : *Je n'y avais pas pensé*. « Maintenant, tout le monde à l'intérieur ! Ils puent et ils sont une centaine, alors il faut se montrer prudents, compris ? » Quelques-uns ont hoché la tête. « Les Verriers arrivent ! Préparons-nous ! Kak ! Kak ! Kak ! » J'ai souri comme un fippochat ravi. Un beau mensonge. J'éprouvais - eh bien, en réalité, j'ignorais ce que j'éprouvais.

Toute la population s'est mise en mouvement. On savait se préparer à une attaque d'aigles. Première étape : faire rentrer tout le monde. Les clairons ont sonné le rappel, les équipes agricoles se sont précipitées vers la cité et des chauves-souris dressées à cet usage sont parties en reconnaissance.

J'ai rassemblé nos diplomates. Stevland a ordonné aux chardons qui entourent ses bosquets de se tenir prêts. Des équipes ont rapporté entre les murs le bois de chauffage, les bateaux et tout ce que les remises et ateliers extérieurs contenaient de précieux. Monti a couru jusqu'à la troupe de lions qui paissaient à quelques kilomètres au nord-est. On communiquerait avec lui à l'aide de signaux de fumée et de chauves-souris dressées à transmettre des messages en échange de nourriture.

Les Verriers arrivaient ! Fraternelles ? Courtoises ? Ou terriblement décevantes encore une fois ? On attendait ça depuis l'époque de Sylvia, dont la légende - si on peut encore croire la moindre légende sur son compte - prétendait qu'elle avait pleuré en voyant la cité Arc-en-ciel en ruine et en comprenant qu'elle n'en rencontrerait jamais les architectes. Et voilà qu'on allait rencontrer un village entier. Je les espérais cordiaux, ne serait-ce que pour ne plus avoir à supporter Cèdre.

La plupart des gens attendaient sur le mur d'enceinte. Nous autres diplomates patientions devant la cité, près de la rivière : Marie, Kung, Bartholomé, Carl, deux autres membres du conseil et moi. Cèdre se trouvait quelque part sur le mur.

Le mur. Avec ses deux mètres de haut, il nous préservait de vilaines bestioles telles que les limaces, mais les aigles étaient capables de le franchir, de même que certaines variétés de crabes ramifiés, et peut-être les Verriers. Après l'avoir réparé, on y avait ajouté des guérites pour les archers, mais Cèdre en voulait davantage et, pour une fois, elle avait sans doute raison. Le temps nous avait manqué.

Dehors, sur la rive, j'attendais en regardant autour de moi. Des deux côtés de la rivière, des céréales et du coton avaient germé, et des lentilles semaient le paysage comme autant de pois violets. On les cultivait espacés afin qu'une attaque de scorpions ne touche qu'un arbre avant qu'on puisse les arrêter. De jeunes feuilles pâles poussaient partout sur les arbres, les buissons et les haies de lianes blanches sur la berge, et des bosquets de bambous arc-en-ciel se dressaient çà et là. C'était joli, ordonné, prometteur. Les Verriers apprécieraient-ils ?

Marie se tenait près de moi, et des larmes perlaient sur sa paupière inférieure. Je l'aurais volontiers serrée dans mes bras, mais Kung l'avait déjà prise par le cou. Nye était resté dans la serre pour nous transmettre les messages de Stevland parce qu'il refusait de voir un seul Verrier, et qui pouvait lui en vouloir ?

Il a crié : « Ils sont au vieil avant-poste... En amont... En haut de la côte. Ils ne me prêtent pas attention. » Traduction : *Ils ne me brûlent pas*. Nye semblait soulagé.

J'ai tâté le couteau d'acier sous ma chemise, parce que Tatiana m'avait dit qu'elle se sentait courageuse quand elle le portait, mais je n'avais pas envie d'être courageuse : j'aurais voulu bondir partout comme un fippochat insouciant. Derrière nous, on a fermé les portes, et les imposantes

charnières ont grondé malgré la graisse. Puis on a barré les portes dans un grand *bang* qui a résonné dans les murs de pierre et de brique.

J'ai tendu l'oreille. « Les Verriers sont bruyants, c'est ça ? » ai-je demandé à Kung et Marie. Ils ont hoché la tête. On n'entendait rien. Enfin, une chauve-souris est passée au-dessus de nos têtes : « Gros animal. Tout près ! » Sur le mur, quelqu'un s'est écrié : « Je les vois ! » Beaucoup de gens se sont mis à brailler.

Eh bien, du sol, je ne voyais rien. « Où ça ?

- Sur la route de la berge. Ils transportent quelque chose, une caisse. » Nouveaux cris et grands gestes sur le mur. J'ai reconnu la voix de Daisy : « Tchik-o ! » - le mot dont on pensait qu'il signifiait « bonjour ».

J'ai plissé les yeux en regardant la route. Il y avait trois ou quatre Verriers à cinq cents mètres, à l'endroit où la route émerge entre deux arbres, et ils ne bougeaient pas. La caisse était assez grosse pour contenir un fippolion.

« Ils ont peur, a grogné Kung. Ils nous voient, une grande cité, des gens qui braillent. » Il s'est mis à agiter les bras. J'en ai fait autant, tout en criant : « Tchik-ooo ! » Fraternelles : ni effrayants ni effrayés.

Ils se sont rassemblés - les conseils et les réunions sont apparemment des pratiques universelles - puis ils ont repris la boîte, un à chaque coin, et ont couru vers nous. Ils allaient vite ; leurs membres frêles à double articulation leur garantissaient de longues enjambées, comme les poupées avec lesquelles je jouais enfant. Des porions.

« Est-ce qu'on les connaît ? ai-je demandé.

- Hmm. Je ne sais pas, a répondu Kung. Faisons-leur signe.

- C'est juste une mission diplomatique, hein ? Quatre types et une caisse. Rien à craindre. »

Les Verriers se sont arrêtés brusquement, ils ont posé la caisse, grincé quelques mots et ils se sont enfuis, vifs comme l'éclair. Mission accomplie : caisse livrée.

« Quelque chose est écrit dessus, a dit Marie. J'espérais bien que certains d'entre eux savaient lire.

- Allons le déchiffrer », ai-je proposé. Sur le mur, on débattait pour décider s'il fallait ou non ouvrir les portes. Cèdre hurlait que non. J'ai fait la sourde oreille et j'ai continué à avancer en donnant l'exemple du calme, même si ça ne servait à rien. La diplomatie repose beaucoup sur le mensonge. J'avais déjà appris cette leçon grâce à Marie. La porte est restée close.

On y était presque quand Marie a lu : « "Cadeau d'amitié pour la cité". C'est pour nous, vous voyez ? » Le message avait été peint à la boue sur un côté de la caisse. Le dessus était béant. On s'est approchés et penchés pour voir ce qu'elle contenait. Trente ou quarante fippochats s'y tortillaient en nous regardant. Un treillage sur le dessus les empêchait de sortir, mais l'un d'eux a bondi, attrapé une lame entre ses pattes avant et y est resté suspendu quelques instants. Carl a crié vers la cité : « Des chats !

- Pourquoi des chats ? » s'est étonnée Marie.

J'allais répondre : « Parce que c'est gentil », mais je me suis mise à éternuer.

Nye a hurlé depuis le mur : « Ce n'est pas un cadeau ! N'apportez pas la caisse ! N'y touchez pas ! »

J'ai reculé pour ne pas éternuer sur les chats et j'ai fait signe à Nye que j'avais entendu.

« Il y a une drôle d'odeur, a fait remarquer Kung.

- Lucille, a hurlé Nye, viens parler à Stevland ! »

J'ai regagné la cité en courant. Ils ont descendu une échelle pour que je puisse franchir le mur et passer de l'autre côté, puis j'ai gagné la serre en ignorant tous ceux qui me regardaient, les yeux écarquillés d'inquiétude. Nye était assis à l'intérieur, la tête entre les mains, fixant les mots qui s'affichaient sur la tige de Stevland d'une mine défaite : « Je soupçonne qu'ils se servent des fippochats comme les crabes qui infestent un récif de merlebleus de larves de limaces pour éliminer les oiseaux. Je dois reconnaître que ce n'est qu'un soupçon. Je n'ai pas de certitude.

- Ils croient que les chats vont nous dévorer ?

- Vous pourriez manger les chats. Le poison peut aussi être absorbé par la peau ou inhalé, à moins que les fippochats ne soient porteurs de maladie. » Les mots se succédaient rapidement. « Mais le poison pourrait ne pas vous affecter. Les poisons peuvent n'agir que sur certaines espèces, et les Verriers ne sont pas familiers de votre physiologie. Je ne peux vous assurer de rien. Je ne sais même pas s'ils sont empoisonnés. Je ne pense pas qu'il faille faire entrer les fippochats, mais j'ignore pourquoi. J'extrapole à partir du comportement des crabes, mais d'autres comportements

animaux seraient peut-être plus proches. Je n'agis pas comme un modérateur idéal car j'ai des préjugés émotionnels contre les Verriers. Mais s'ils sont bienveillants... »

Il ne s'arrêtait plus, alors je l'ai interrompu : « As-tu vu d'autres comportements suspects ?

- Ils attendent un peu plus loin, à couvert de la forêt. J'estime leur nombre à une centaine, sans doute une unité sociale complète. Toutes les castes et tous les âges sont là, mais avec une surreprésentation des castes non reproductrices et une sous-représentation des jeunes, comme c'était le cas dans le village découvert par la mission. Ils sont manifestement en proie à des querelles internes. Il pourrait s'agir du même groupe. Il n'était pas harmonieux non plus.

- Ils n'ont pas besoin de s'entendre entre eux, juste avec nous.

- Idée intéressante. Que les fippochats aient été empoisonnés ou non risque de conditionner le dialogue. J'aimerais les analyser, mais je ne sais pas si ce sera possible.

- Les chats m'ont fait éternuer. Kung dit qu'ils ont une drôle d'odeur.

- Votre sens olfactif est un outil d'analyse chimique limité mais efficace.

- Bien. Qu'est-ce qu'on fait ? Je ne veux pas me montrer hostile.

- Attendre un peu pourrait nous permettre d'en savoir davantage. Je suis affligé que cette réaction semble la plus appropriée. »

J'ai quitté la serre, redescendu les échelles du mur d'enceinte, couru jusqu'à la caisse et parlé à notre diplomate. L'idée de Stevland ne faisait pas l'unanimité, c'est le moins qu'on puisse dire.

« Qui empoisonnerait des chats ? a protesté Carl.

- Attendre pourrait paraître impoli », a ajouté Bartholomé.

Cèdre m'avait suivie en courant, son regard m'a effrayée. « Je le savais ! C'était leur cité autrefois, pas vrai ? On est juste des animaux bizarres qu'ils doivent éliminer. C'est parfaitement logique. Mais la cité nous appartient à présent. »

On a envoyé chercher Flora, la vétérinaire, pour examiner les chats. « Ils sont apathiques, a-t-elle remarqué. Ce n'est pas bon signe. »

Par l'intermédiaire de Nye qui s'égosillait depuis la cité, Stevland nous a fait savoir que les Verriers nous observaient encore depuis la forêt. « Leur réaction à notre refus de ce cadeau pourrait nous en révéler davantage qu'une analyse des fippochats. » Le ton de Nye ne présageait rien de bon.

« Regardez, a dit la vétérinaire. Ils ont du mal à respirer.

- On est dans de beaux draps, a commenté Cèdre. Lucille, il faut qu'on se tienne prêts. On aurait dû organiser des exercices. »

Flora a ajouté : « Ils saignent du museau. »

Marie s'est mise à pleurer.

J'ai touché mon gilet et tâté le couteau qu'il dissimulait. Ils avaient commis une erreur en m'élisant, mais je ne pouvais pas revenir une semaine en arrière pour changer le résultat. Que ferait Tatiana ? « Rentrons et commençons à nous préparer. » Les mots n'ont aucun goût, hein ? Eh bien ceux-là, si : un goût de merde.

Au début, j'ai cru que les Pacifistes organiseraient contre moi une révolte comme celle de Sylvia - ils auraient peut-être dû. « Se préparer à quoi ?

- Tu avais promis la fraternité ! »

Puis Daisy a descendu l'échelle et elle est venue voir les chats en courant. Elle est repartie en bêlant d'une façon qui en a fait changer d'avis plus d'un : « Les pauvres petites bêtes ! Oh, si seulement je pouvais les aider ! Mais il est trop tard pour eux. Il faut qu'on sauve notre peau !

- Les Verriers se préparent à agir, a annoncé Stevland. Je suis affligé, affligé qu'ils soient revenus. Nous avons trouvé dans notre communauté une source de joie, ils ne doivent pas la remplacer par la barbarie. » Cette déclaration n'a pas amélioré l'humeur générale. Les parents ont fait rentrer leurs enfants à l'abri.

Les Verts et les Perlés ont commencé à s'invectiver en opposant les différentes manières dont on aurait pu éviter ça. Les Perlés sur le mur, les Verts en bas. Il fallait que je les arrête, alors j'ai lancé : « Hé, si on leur montre qu'ils ne peuvent pas gagner, ils seront bien obligés de discuter, non ?

- Comment est-ce qu'on fait ça ? a demandé Daisy.

- Avec des flèches, andouille, a répondu une Perlée.

- Je refuse de tuer un Verrier, s'est récrié un Vert.

- On est obligés. Si on s'était préparés... », a déploré un autre Perlé. Cèdre s'est précipitée en bas du mur pour se joindre à la querelle.

« Moi, j'ai aidé à renforcer le mur, a protesté le Vert, c'est pas ma faute. »

Diriger. Allons-y. « Servons-nous de flèches émoussées, d'accord ? ai-je proposé. Pour commencer au moins.

- Quoi ? s'est insurgée Cèdre. Qu'est-ce que ça prouvera ?

- Hé, c'est une excellente idée, s'est exclamé un jeune Vert. Lucille a raison. Des flèches émoussées ! Ça montrera qu'on a la capacité de les blesser, mais qu'on refuse de le faire.

- Et s'ils veulent toujours se battre ?

- Si on s'y prend bien, ils finiront par voir qu'on veut être leurs amis », ai-je répondu.

Et ainsi de suite. En fin de compte, j'ai fait grimper tout le monde sur les murs, fin prêts et juste à temps.

D'après Stevland, les chauves-souris et des gardes aux yeux perçants postés sur les murs, les Verriers se faufilaient dans les bois en nombre. On les entendait grincer, plus fort au fur et à mesure, et soudain ils sont apparus. Vingt ou trente porions filaient sur la berge ; je leur ai crié : « Tchik-ooo ! » Ce n'était peut-être pas la bonne prononciation, mais je voulais leur faire savoir qu'on était au courant de leur présence.

Ils ne se sont pas approchés de la cité. Ils ont traversé le pont en courant pour installer leur camp de l'autre côté de la rivière - pas l'endroit idéal, mais ils ne nous avaient pas consultés.

À présent des Verriers sortaient sans cesse de la forêt et déposaient de lourds paniers au nouveau camp. Certains ont commencé à regarder le jardin planté par les enfants autour de la statue de Higgins qui marque l'emplacement de sa bataille contre les aigles. Le vent portait leur odeur. Même de loin, ils puaient affreusement.

Un ouvrier vêtu d'une couverture noire a cueilli une fleur. Un autre s'est précipité pour s'en emparer, puis un troisième, et une bagarre a éclaté : ils se poussaient et se bousculaient. Des Verriers qui arrivaient ont lâché leur panier au milieu du chemin et se sont précipités au spectacle. Chaque adversaire avait ses partisans, et je distinguais au moins trois parties. Ils ont piétiné le jardin. Puis un porion en plaid a levé une massue - « Lui, là, c'est le meneur », a précisé Kung -, il a crié : « Tchoou-a-riiii ! » et l'altercation a cessé.

« Rien n'a changé », a dit Cèdre.

Ils continuaient d'arriver par le chemin. Les adultes ont installé des tentes en forme de dômes et déballé le contenu de leurs paniers. Plaid-Brun a beuglé quelque chose et de petits ouvriers se sont précipités pour accueillir quatre femelles - imposantes, lentes et maladroitement, comme l'avait rapporté la mission. Avec elles se trouvaient six Verriers si minuscules qu'il s'agissait sûrement d'enfants ; ils se sont élancés dans le jardin sans égards pour les plantes encore debout et ont pourchassé les lézards-bijoux qui y vivaient.

« C'est le groupe qu'on a rencontré », a déclaré Marie. Miteux, comme elle l'avait dit. « Il manque une femelle et beaucoup d'enfants. Les jeunes grandissent-ils si vite ?

- Tu as l'air d'en douter.

- Il y a quelque chose qui cloche. Ils survivaient difficilement. C'est peut-être la réponse. » Vu sa mine, elle ne lui plaisait pas. À moi non plus. Mais qu'est-ce qui clochait au juste ?

L'assaut n'a pas tardé. Certains se sont faufilés entre les arbres avec des catapultes fabriquées à partir de ce qu'on avait pris pour des piquets de tentes et ils ont commencé à lancer des fioles de poison par-dessus les murs. Un vieil homme du nom de Bjorn a été éclaboussé. Fièvre. Détresse respiratoire. Mais les médecins ont vite réagi et l'ont sauvé.

Nos arcs les ont surpris - ou plutôt la portée de nos arcs. Ils ont vite battu en retraite, mais quelques-uns ont été touchés. Même des flèches émoussées peuvent faire mal. Cèdre et d'autres tireurs habiles ont détruit les catapultes, mais les Verriers avaient aussi des boules fixées au bout de cordes, et c'étaient de bons lanceurs avec leurs deux coudes articulés un peu comme un fouet. Ils pouvaient donc attaquer de loin eux aussi.

« Il est temps de passer aux vraies flèches maintenant, a dit Cèdre. On est plus nombreux qu'eux. On va gagner. »

Un Perlé a renchéri : « Ouais ! Tuons-en un et voyons s'ils font rôtir le corps pour le manger.

- On ne cherche pas à se venger, a répondu un Vert. On veut la paix.

- On aura la paix en gagnant », a craché Cèdre, la mâchoire serrée.

Pour régler cette question, on a organisé une réunion impromptue du conseil dans la serre, qui se trouve près du mur. Marie menait le groupe opposé à l'emploi de vraies flèches. « Des diplomates », disait Cèdre - une insulte dans sa bouche. Stevland ne savait pas ce qu'il voulait. Au final - parce que j'en avais assez des récriminations stériles -, on a décidé que chacun pouvait agir

selon sa conscience. Certains sont donc passés aux vraies flèches tandis que les autres en restaient aux pointes émoussées. Les deux semblaient aussi efficaces. Cèdre s'est amusée un moment à tirer des traits enflammés sur le pont. Jusqu'à ce qu'un vieux chasseur lui explique que si elle persistait à rater sa cible, les Verriers finiraient par déterminer notre portée pratique, comme l'avaient fait les araignées montagnardes, et qu'on perdrait un avantage.

Cela a duré cinq jours. On lançait une volée de temps à autre quand des Verriers tentaient de s'approcher discrètement du mur. Les chauves-souris effectuaient des vols de reconnaissance et portaient des messages à Monti ; comprenant la situation, ces fichues bestioles avaient triplé la quantité de nourriture qu'elles exigeaient à chaque voyage. Les gens me regardaient en se demandant quoi faire.

Que ferait un fippochat ? Quand des araignées ou des hiboux attaquent, les fippochats courent se cacher. Ils sont verts. Ils savent rester immobiles. Ils creusent un trou en quelques secondes. Ils peuvent sauter assez haut pour atterrir dans les branches d'un arbre. Ils descendent la pente herbeuse humide d'une colline plus vite qu'une balle ne roule. Et nous, les gros fippochats, nous étions pris au piège, sans pouvoir fuir ni nous cacher. Mon rôle consistait à diriger, et je ne savais pas quoi faire à part paraître contente, serviable, joviale et douce. À quoi bon ? Je ne servais à rien.

Les Verriers avaient entrepris de battre du tambour et de chanter jour et nuit pour nous user les nerfs, quand ils ne se hurlaient pas dessus. Nos enfants se plaignaient : ils ne pouvaient pas quitter la cité et il y avait trop de bruit pour dormir – effectivement. Un bruit constant, étourdissant, parce que les Verriers voulaient nous faire souffrir. Nos enfants ont fabriqué des bouchons d'oreilles. Les adultes se perdaient en débats stériles. Les vieux chasseurs et Stevland passaient leur temps à observer nos assaillants – ordre social, habitudes alimentaires et techniques de combat – et nous apprenions des choses, mais pas assez vite. On ne pouvait pas attendre indéfiniment entre nos murs. On deviendrait fous.

Ce soir, on est passés à deux doigts de la bagarre. « Il est temps de tuer les musiciens, a déclaré Cèdre pendant la réunion du conseil.

- Le bruit tient les Verriers éveillés aussi, a tempéré Daisy.

- Quoi ? s'est récriée Cèdre. Tu veux que je les plaigne ?

- Tu peux surmonter cette épreuve, a dit Carl.

- Une épreuve ? C'est de la torture ! Pour moi, pour mes enfants, pour tout le monde !

- Exactement, et ça te rend dingue, a chuchoté quelqu'un dans la salle.

- Qui a dit ça ? » Cèdre a bondi sur ses pieds en lançant un regard noir aux gens assis sur les bancs, et quelqu'un a ricané.

« Ne sois pas bête, lui a dit Carl.

- Je ne suis pas bête. »

Nouveaux ricanements, y compris à la table du conseil. Cèdre paraissait avoir identifié le coupable et elle a avancé dans sa direction. C'était le moment de me montrer heureuse et serviable, mon seul vrai talent. Je me suis levée : « Eh bien, je suis d'accord avec Cèdre. Après tout, qui n'a pas envie de tuer ces musiciens ? Vote par acclamation, purement consultatif : que tous ceux qui y sont favorables tapent des pieds et donnent de la voix. Faites-vous entendre ! » Un oui écrasant. « Est-ce que ça vous rend dingues ? » Cris et trépignements. « Cèdre a dit ce qu'on pense tous, pas vrai ? » Même chose. « Merci, Cèdre. On avait besoin de l'entendre. » J'ai encouragé la salle à l'applaudir tout en me rasseyant. Elle paraissait déconcertée mais elle a repris place elle aussi.

Nye quittait rarement la boulangerie et ne parlait qu'à Stevland. L'état des chats dans la caisse restée dehors empirait, et leur odeur bouleversait les chats présents dans la cité. Les Verriers pillaient nos cultures, qui souffraient d'être négligées, mais au moins ils n'avaient pas mis le feu à Stevland. On leur a envoyé des lettres attachées à des flèches émoussées pour leur proposer la paix et l'amitié. Ils ont regardé les bouts de papier mais, s'ils savent lire, ils ne s'en sont pas donné la peine. Que pouvions-nous faire d'autre ?

Stevland

Mes feuilles terminent leur rotation nocturne vers l'est en prévision du lever de soleil. La pression racinaire et la forte humidité de la nuit provoquent une guttation, et l'eau s'exsude par les pores de mes feuilles comme une imitation de rosée. Dans ma turgescence, j'aspire au dessèchement. La guerre est un désastre, sécheresse et inondation mêlées.

Par les yeux de mon bosquet de l'autre côté de la rivière, je vois les musiciens verriers, sources de rayonnement infrarouge dans la nuit froide, tandis qu'ils marquent une pause pour laper un peu d'eau avant de reprendre leurs tambours à contrecœur et d'élever la voix pour un nouveau chant bruyant. Ce sont de petits individus, des ouvriers. Ils voudraient dormir, mais au lever du soleil, on les enverra dans les champs ramasser des bulbes de tulipes bien que ce ne soit pas la saison, et les tulipes en sont furieuses. « Du chant aux champs », me suggère ma racine humoristique, non sans à-propos.

Ils récoltent n'importe quoi, même hors saison, provoquant chaque fois plus de ressentiment. Et si les dégâts qu'ils causent dans notre vallée sont tristes, le fait que les ouvriers ne mangeront que ce que les castes supérieures leur laisseront l'est tout autant. Un parasite forme fréquemment une relation biologique avec son hôte, mais le parasitisme dans le cas présent se joue au sein d'une même espèce ; c'est une perversion du mutualisme, une relation barbare.

Les Verriers ont-ils toujours été ainsi ? J'avais moins de racines quand ils ont fondé la cité et j'en comprenais trop peu, beaucoup moins que je ne le croyais à l'époque ; quant à ma communication avec eux, elle fut brève et limitée à quelques individus. J'aurais dû me rendre compte que des différences de taille chez les animaux, et spécifiquement chez les Verriers, ne signifiaient pas la même chose que chez les plantes. La taille d'une plante dépend de son environnement et de son âge. Celle des animaux est réglée par leur type, comme le genre chez les humains. Le type peut affecter la fonction et le statut social. L'égalité entre types est une pratique éthique plutôt qu'universelle. Elle ne s'applique pas entre Verriers.

Sur le mur de la cité, deux gardes pacifistes patrouillent en chaussons à semelle souple, veillant à éviter tout bruit susceptible d'alerter un ennemi qui tenterait une approche. Dans la serre, une jeune femme surveille ma tige en quête d'avertissements. Plus tôt dans la nuit, le maître-fipp Monti a dissuadé sa troupe d'aller chercher et éliminer la source de ce vacarme irritant – les musiciens ouvriers. On a évité une tragédie car les Verriers auraient tué tous les lions mais ils auraient eux aussi essuyé des pertes, or je ne veux pas voir de morts.

C'est tout ce que je peux dire à la jeune femme tandis que Lux se lève et que l'aube approche. Elle et moi tuons le temps en discussions. L'entretien des tiges de communication me coûte, et bavarder dilapide mes réserves immédiates d'adénosine triphosphate, de sorte que je préférerais garder le silence en cette période troublée, mais l'inaction pèse aux Pacifistes, me dit la jeune femme, et elle doit rester vigilante. Cinq jours de confinement entre les murs ont rompu l'équilibre des Pacifistes, qui ont besoin d'activité.

Des cactus et des rubans encore attachés à leur ancre d'hibernation libèrent des zygospores pour produire de nouvelles plantes aériennes. Des fleurs éclosent partout, et les vents portent pollens et parfums. Le printemps est la plus belle et la plus impatiente des saisons. Les plantes doivent pousser vite ou périr, même celles d'entre nous qui ont mis des animaux à contribution pour les aider à surmonter le cycle saisonnier. On se remet rarement des pertes subies au printemps, et celui-ci a été sec, ce qui ajoute à l'urgence.

Dans la cité, les humains en sont conscients. Leurs propres ressources s'épuisent au cours de l'hiver et doivent être renouvelées. Eux aussi sont impatients, et inquiets car capables d'imaginer le désastre et la mort. Ils reportent sur leur voisin la peur et la colère que leur inspirent les Verriers. Cèdre a provoqué une altercation hier soir quand on a refusé sa proposition de tuer les musiciens. Sans l'intervention de Lucille comme l'eau qui éteint l'incendie, cela aurait pu mal finir.

« On ne le supportera plus longtemps », m'a avoué Lucille plus tard. Nous avons de la chance d'avoir une co-modératrice aussi sociable et ingénieuse. J'ai une idée qui pourrait nous permettre de résoudre la situation, mais pas sans mal.

Je dois être vaillant et partager le courage comme un don mental. J'ai des racines fortes et des feuilles innombrables. Le soleil se lève. Les photons pleuvent et je commence à dissocier l'eau en oxygène, ions hydrogène et énergie. Je suis vaste. Mises bout à bout, mes racines iraient jusqu'au soleil. Au lieu de quoi elles s'étendent dans toute la vallée, et je sais qu'à mesure que le jour avance, elles vont aspirer une cacophonie grandissante de plaintes chimiques de la part d'autres plantes. Notre animal domestique a été remplacé par un nuisible. Les plantes prévoyantes s'inquiètent. Notre écosystème est perturbé et furieux en plus d'être assoiffé.

La plus fragile de toutes, c'est moi, car je vois les étoiles pour ce qu'elles sont. Ce sont des soleils et elles ont leurs planètes, et voyager jusqu'à elles serait plus long et plus difficile que je ne le croyais autrefois. Pourtant, plus j'en apprend, plus cette idée s'impose, et ces désirs perturbent mon équilibre. Mes aspirations deviennent complexes.

Les Pacifistes voient les étoiles et rêvent de voyages, eux aussi. Je leur demande quand, et ils répondent : « Un jour. » Ils sont sincères. Et le jour venu, nous partirons ensemble, leurs descendants et mes graines, plantules et racines – confinées dans un pot, mais je peux surmonter cette épreuve. Ce sera un doux fruit de la civilisation. Les efforts combinés des humains et des Verriers permettraient d'y parvenir plus tôt.

Un petit essaim d'insectes, le premier groupe migratoire, est arrivé du sud. Ils ont pour habitude de m'apporter des bouts de viande à analyser en échange de nectar, et j'ai ainsi pu enfin étudier en profondeur la physiologie des Verriers. Grâce à cette information, j'ai accouché cette nuit d'une idée incroyable. Le mutualisme peut être contraint. La civilisation imposée. Cela résoudra la situation sans barbarie, mais c'est un plan complexe qui exigera la coopération de tout notre écosystème et un engagement sans précédent de la part des humains comme des plantes. Son échec se solderait par un désastre pire encore.

Une lampe est allumée chez Lucille. C'est son attachement à la fraternité qui a inspiré mon idée. Cèdre rejoint les gardes et fait les cent pas sur le mur. Les limites qu'on a imposées à sa réaction aux assauts des Verriers rendront mon plan réalisable.

Les Verriers se réveillent. D'autres musiciens reprennent le concert. Les castes dominantes se rassemblent pour planifier cette nouvelle journée de harcèlement. Ils s'efforcent maladroitement de reproduire les arcs et les flèches des humains. Ils ont vandalisé mon bosquet mais n'y ont pas mis le feu.

Lucille arrive à la maison commune. Je partage avec elle les nouvelles de la nuit concernant les fippolions, et ma racine humoristique intervient : « Peut-être que les enfants pourraient leur fabriquer des bouchons d'oreilles. » C'est absurde étant donné l'équipement auditif des lions, mais l'absurde est une forme d'humour. Elle rit et répète la plaisanterie à Bartholomé quand il arrive.

D'autres gens se présentent. Je partage mes observations sur les Verriers et leurs arcs et, après discussion, Cèdre conclut qu'ils manquent d'expérience pour produire une arme vraiment dangereuse. « Mais ils pourraient apprendre très vite », dit-elle. Un puissant grincement musical retentit. « Je devrais abrégier les souffrances de ces pauvres petites choses. »

Je réponds : « Les ouvriers sont exploités et épuisés. » Cèdre se fend d'un sourire désagréable.

La réunion commence, en présence de tous les membres du conseil et de nombreux citoyens. Privés de tâches agricoles, ils n'ont pas grand-chose à faire. Les chasseurs, assis au fond, affûtent soigneusement les pointes en verre de leurs flèches.

Je ne suis pas la seule entité à avoir réfléchi cette nuit. Les chasseurs de la quatrième génération proposent un raid surprise contre le camp adverse. Les maîtres chasseurs sont peu nombreux et l'âge les a rendus fragiles comme des joncs secs, mais ils sont rusés, et leur plan suscite l'admiration par son audace.

« Le problème, explique Orion, leur porte-parole, dont la peau tannée et ridée lui tombe sur les yeux, c'est qu'il faut tous les tuer, sinon nous devons faire face aux survivants. Or ils seront hostiles puisque nous aurons exterminé leurs amis et leur famille. » Dans sa jeunesse, il a passé de nombreuses années à observer les araignées montagnardes, et ses connaissances nous ont permis d'aboutir à une coexistence pacifique. « Alors je crois qu'on doit en tuer aussi peu que possible. Peut-être se limiter à Plaid-Brun. Mais ça implique de faire beaucoup de prisonniers. Ce n'est pas un excellent plan, mais ça peut marcher. »

Ce plan présente des similitudes avec le mien. L'essentiel de ses partisans sont les fermiers. « Ils ont même coupé quelques noyers protégés, lâche l'un d'eux – un dénommé Hakon. Stevland, les arbres n'apprécient pas, hein ? »

C'est l'occasion que j'attendais. « En effet. Les tulipes aussi sont furieuses. De même que les ananas. Le coton. Le blé. Les lentilles. Et les autres. Ils s'attendent à être respectés, soignés, mais ils comprennent bien que leurs alliés animaux sont victimes de prédateurs. Les semences de pomme de terre que vous avez plantées dans la plaine alluviale sableuse en amont se plaignent en ce moment même parce qu'on les récolte avant qu'elles aient pu donner une nouvelle génération.

- Nos pommes de terre ! proteste Hakon.

- Elles se plaignent, mais elles sont incapables de réagir. Nous pouvons réagir. J'ai une proposition. Elle n'est pas très éloignée de celle des chasseurs. Avant l'attaque, nous devons

neutraliser les Verriers en introduisant des stupéfiants dans leur alimentation. Je pense pouvoir convaincre les autres plantes de le faire. Quand les Verriers seront sans défense, nous devons leur retirer leurs armes et leurs possessions. Ensuite, pour survivre, ils devront coopérer avec nous, et nous leur apprendrons à se comporter de manière civilisée. J'envisage cela comme une forme de domestication, de la même façon que vous avez domestiqué les fippolions. »

Silence. Enfin, quelqu'un dit : « Mais les Verriers puent. » Rires.

« Ils se lavaient quand ils vivaient ici. » Ma réponse provoque de nouveaux rires, bien que ma remarque n'ait pas été inspirée par ma racine humoristique.

« Coopérer ? répète Hakon. Bien sûr qu'ils coopéreront, mais juste le temps d'obtenir ce qu'il leur faut pour nous tuer. »

Je déclare : « Cela demandera beaucoup de temps et d'attention. Mais l'issue sera extrêmement bénéfique pour tous.

- Des stupéfiants, fait doucement Marie. Il s'agit de substances très complexes. » Elle a raison. Je ne réponds pas.

« Pourquoi on ne les empoisonne pas carrément ? » demande Hakon.

Marie lui lance un regard chargé de colère, ainsi qu'à Orion. « Nous nous sommes déjà fixé un objectif de coexistence », dit-elle lentement.

Personne ne bronche.

Enfin, Cèdre résume la situation d'une voix incrédule : « Alors on les assomme et on confisque leurs armes.

- On prend tout. Vêtements, paniers, tentes. Notre réaction a été mesurée jusqu'à présent. Ils verront que nous ne leur souhaitons aucun mal, mais nous leur imposerons de coopérer.

- Peut-être qu'ils refuseront, fait remarquer le vieil Orion.

- Je vous accorde que ce plan n'est pas sans risques, dis-je. Il repose sur le développement prudent d'une confiance mutuelle et d'une coopération grâce à la non-violence contrainte. Il faudra beaucoup de patience et d'efforts pour les forcer à devenir nos amis. Pour faire simple, nous allons enrôler de force un symbiote. » Silence. J'ajoute, en guise d'encouragement : « C'est une pratique courante chez les plantes vis-à-vis des animaux.

- Examinons ton plan pas à pas », propose Lucille. Elle paraît intéressée, et son attitude encouragera les autres. Ce plan est différent de la manœuvre dont je me suis servi pour attirer les humains hors de leur vieux village jusqu'à la cité, pourtant le principe reste le même : nous devons récompenser les comportements appropriés jusqu'à ce qu'ils deviennent naturels.

J'en suis à la moitié de mon exposé quand je dois signaler que les Verriers se sont mis en mouvement. Les sentinelles sur le mur d'enceinte lancent le même avertissement presque aussitôt. L'effectif des porions au complet est en route, et leur objectif semble être l'approvisionnement en eau de la cité. Ce pourrait être un désastre. L'eau coule des sources vers la cité dans des conduits, et les sources sont l'aspect le plus vulnérable de ce système.

« Je vais prévenir les iris à feuilles-rasoirs », dis-je. Il y a dix ans, sur mes conseils, nous avons planté des iris pour garder les sources et les têtes de canalisation. Les iris ont soif de sang, beaucoup plus que moi. Ils sécrètent des anticoagulants sur les lancettes cassantes dont leurs feuilles sont couvertes, et leurs racines aériennes sont prêtes à absorber tout le sang qui coule. Les lancettes se détachent facilement, de sorte que si les Verriers tentent de couper les fleurs, elles répandront des nuées de lames tranchantes, dont certaines si petites qu'ils les inhaleront et qu'elles leur déchireront les poumons de l'intérieur.

« Cela nous donne un peu de temps. » Cèdre se retourne et s'écrie : « Appelez les combattants ! » Les archers et les jeunes estafettes présents à la réunion se précipitent dehors. Elle me lance : « Combien de temps faudrait-il pour droguer les Verriers ?

- Deux jours. Je dois négocier avec les autres espèces, comme les tulipes par exemple, or elles sont lentes et superficielles. Je dois les aider à créer la substance appropriée.

- Deux jours ! » Cèdre a déjà commencé à enfiler son équipement de combat, comme d'autres Pacifistes. « C'est trop. Ils ont quarante porions, pas vrai ? On devrait se battre tout de suite. On a l'avantage numérique, deux contre un, mais seulement si on compte tous ceux qui savent se servir à peu près correctement d'un arc, même Lucille - sans vouloir te vexer, mais tu vois ce que je veux dire. Tout le monde doit se battre. »

Mes racines de l'autre côté de la rivière signalent un mouvement étrange. Les ouvriers ont cessé de travailler et reviennent au camp. Vont-ils traverser la rivière pour nous empêcher de protéger les sources ?

« On devrait attaquer leur camp, intervient Orion. Les gros seront encore en train de se débattre avec les iris le temps qu'on en prenne le contrôle.

- S'ils ont déjà eu affaire à des iris, ils pourraient aussi renoncer tout de suite », fait remarquer Carl.

J'écris pour les informer des mouvements des ouvriers pendant que la discussion se poursuit. Je voudrais avoir une voix, une flûte, un tambour... Regardez-moi !

Cèdre reprend : « Les porions peuvent faire demi-tour et revenir en un rien de temps. Il faut qu'on agisse.

- D'accord, dit Orion. Et si on prenait les femelles en otage ?

- Non, on s'attaque aux porions, insiste Cèdre. Sans attendre ! »

Marie lit ma tige. « Regardez Stevland. Les ouvriers mijotent quelque chose ! »

Cèdre agite les bras dans ma direction. « C'est une ruse !

- Les ouvriers ne traversent pas le pont, écris-je.

- En quoi consiste la ruse ? demande Lucille.

- Les ouvriers se sont rassemblés autour des grandes tentes qui abritent les femelles. Je ne comprends pas leur comportement. Il semble y avoir un conflit. » Je pourrais ajouter qu'ils chantent - les femelles à l'adresse des ouvriers, les ouvriers à l'adresse de leurs semblables -, mais c'est évident pour quiconque a des oreilles. De temps en temps, je reconnais un mot que Marie m'a enseigné, mais un vocabulaire limité aux termes comme « non », « eau » et « bonjour » n'est pas d'une grande utilité.

Cèdre demande des nouvelles des iris, mais je suis trop concentré sur le camp pour répondre. Les voix grondent comme le tonnerre. Des ouvriers se battent et versent le sang.

Je signale : « Les porions se sont arrêtés pour écouter.

- Vous croyez vraiment qu'on peut vivre avec les Verriers ? » tempête Cèdre en partant. C'est à l'évidence une question rhétorique.

Je dis à Lucille : « Les porions font demi-tour, il se pourrait qu'ils reviennent. Ils avancent à une vitesse impressionnante.

- Il faut que j'aille voir. Navrée. » Et elle s'en va.

Au camp, les femelles se querellent entre elles, les ouvriers entre eux et les ouvriers avec les femelles. À l'approche des porions, certains ouvriers s'emparent d'outils et coupent le pont de corde. Les porions se tiennent sur la berge. Ils brandissent leurs armes, menacent de lancer des projectiles et crient sur les ouvriers et les femelles, qui en font autant. Mon bosquet situé près du camp cesse de pousser tant le vacarme est assourdissant. Sur le mur d'enceinte, les humains se bouchent les oreilles.

Une vingtaine de porions se tournent vers la cité et s'adressent avec colère aux humains en agitant leurs armes. De l'autre côté de la rivière, les femelles et les ouvriers aussi hurlent et gesticulent en direction des murs de la cité, mais leurs mots ne produisent qu'un tumulte discordant. Certains porions se querellent avec les autres. Soudain, l'un de ceux qui s'adressent aux humains reçoit un coup d'épée par-derrière, si puissant qu'il lui coupe la tête. Un deuxième cherche la bagarre. Trois autres l'attrapent et un quatrième le découpe. Les deux cadavres sont poussés sans aucun respect dans la rivière.

Orion s'écrie : « Montrez vos armes ! » Le long du mur, les combattants humains brandissent leurs arcs.

En voyant cela, quelques porions se jettent à l'eau pour gagner l'autre rive.

« Baissez vos armes ! Tenez-vous prêts ! »

Les Verriers digèrent l'avertissement et font progressivement le silence.

La démonstration d'Orion est vraiment très bien pensée. C'est un fruit riche. Un message qui ne saurait être plus succinct, et qui va appuyer mon plan : *Nous pourrions vous tuer mais nous ne le ferons pas*. Au bout d'un moment, l'altercation reprend entre les Verriers, mais un ton plus bas. Les discussions s'éternisent. Sur le mur d'enceinte, des enfants apportent à boire, et plus tard à manger. J'envoie un peu de glucose à mon bosquet malade près du camp des Verriers. Le bruit de leur conversation ne dépasse pas à présent celui d'une forte brise.

L'après-midi est entamé quand tous les porions traversent la rivière, un par un et sans le talent naturel des humains, bien qu'ils flottent facilement. De l'autre côté, ils se secouent et sèchent leurs armes à grands gestes. Certains porions saluent certaines femelles - des mains et des têtes entrent en contact - mais la plupart s'en abstiennent. Les ouvriers qui protestaient ont battu en retraite et

beaucoup sont retournés récolter des vivres dans les champs. Les chants et les tambours ne reprennent pas.

Je crois que ma proposition est oubliée, et j'apprends que des pluies torrentielles s'abattent sur les montagnes, loin à l'ouest. Ces violents orages de printemps n'atteindront sans doute pas notre vallée, mais si la rivière connaît une crue, cela compliquera tout assaut.

Dans la cité, les enfants font la sieste et les gardes se détendent. Le repas du soir se prépare des deux côtés de la rivière, et soudain plusieurs porions se mettent en mouvement. Ils ramassent leurs armes, encerclent trois ouvriers et leur coupent la tête. Le sang imprègne le sol. Bientôt me parvient un goût de fer. La musique reprend.

Alors que le soleil se couche, le débat recommence dans la maison commune. « Il faut qu'on fasse quelque chose, déclare Lucille.

- Leur enseigner la civilisation ? demande Hakon. Ils en ont une. Simplement, ce n'est pas la même que la nôtre. C'étaient des meurtres. Inexcusables.

- Justement, dit Lucille. C'est ce qu'il y a de bien dans le plan de Stevland. Pas de tuerie. »

Bartholomé se lève. C'est un vieux menuisier, grisonnant et replet, tatillon mais à l'esprit acéré. Il demande : « Quelle différence y a-t-il entre domestiquer les Verriers et les faire prisonniers ? » J'entreprends de formuler une réponse, mais il poursuit : « Aucune. Le problème, c'est combien de prisonniers on peut gérer et sous quel délai. Tu as parlé de deux jours, Stevland ?

- En effet. » Argumente-t-il pour ou contre ma proposition ? Je l'ai observé pendant qu'il discutait avec Lucille cet après-midi. Bartholomé est intelligent. Il est capable de prendre une idée et de lui faire produire des choses inattendues, comme s'il s'agissait d'un fipPOCHAT et qu'il lui apprenait à voler. Et c'est précisément ce qu'il fait. Je ne me serais pas cru si génial, et je n'ai jamais vu Lucille si pleine d'espoir, d'énergie et de conviction. Je ne m'étais pas rendu compte que mon plan avait tant d'avantages. Pour un peu, il saurait voler.

« Pax, dit Bartholomé, c'est un ancien mot terrien qui signifie "paix". Nos ancêtres sont venus jusqu'ici pour créer la paix. Nous connaissons le prix de la guerre. Tous, humains comme bambou. La destruction n'en est que la partie visible. Nous perdriions tout ce que nous sommes. Des Pacifistes. Il est temps de nous montrer à la hauteur de notre nom en donnant corps à cette paix. »

Dans l'heure, la marche à suivre est établie : nous domestiquerons les Verriers.

Tandis que la nuit avance, nous commençons à tout mettre en place. Lucille organise des groupes de planification. Hors de la cité, beaucoup de plantes s'efforcent de leur mieux de compenser la perte en eau de la journée ; c'est donc le moment idéal pour leur envoyer des messages par les racines. Des ions calcium transportent l'information de cellule en cellule, par vagues, chacune accompagnée de ses substances et enzymes particuliers, et chaque cheminement créant du sens. La plupart des plantes parlent des langages chimiques similaires et sont capables de produire à volonté des composés chimiques, tout comme les animaux créent des outils ou bâtissent des récifs. C'est une question de connaissances et de sophistication.

Je commence par les tulipes puisque les Verriers ont l'air de les apprécier et que la nuit est le seul bon moment pour leur parler, quand leurs fleurs sont closes. Elles ne sont pas assez intelligentes pour garder une fleur ouverte et communiquer en même temps.

« Nuisibles ici », dis-je. Et j'expédie ce message par mes radicules à un millier de tulipes.

« Nuisibles. Mauvais », « Mauvais », « Mauvais », « Mauvais », « Mauvais », « Mauvais », répondent-elles une par une. Ma racine humoristique observe que pour des plantes qui n'ont rien à dire, elles sont très bavardes. Je suis content de m'être doté d'humour. Je supporte mieux les situations désagréables. Les lentilles plantées au milieu des tulipes se plaignent elles aussi de leurs propres problèmes.

J'essaie d'estimer où les Verriers effectueront leurs prochains prélèvements de tulipes. Le comportement animal est trop variable pour en tirer des certitudes, surtout concernant des animaux sans lien avec les cultures, mais il paraît évident qu'ils pilleront les champs intacts les plus proches de leur camp qui sont facilement accessibles par la route ou les chemins.

« Aide proposée, dis-je aux champs de tulipes. Aide chimique. Chasser nuisibles. » Je montre un opiacé endogène et accompagne cette information d'un peu de biotine pour la rendre plus intéressante. Il y a vingt ans, j'ai introduit des opiacés similaires en quantités minimales dans mes fruits médicaux pour induire la relaxation et diminuer l'anxiété. J'espère que cet alcaloïde à plus forte concentration produira des effets plus marqués sur les Verriers.

Les tulipes produisent déjà une phytohormone à base de phénylalanine, un acide aminé. En quelques étapes supplémentaires, elles sont capables de développer un noyau hétérocyclique qui

peut devenir cet alcaloïde. Je montre la formule. Je répète cette explication des dizaines de fois à chaque plante car elles apprennent lentement. Des molécules glissent de mes racelles vers les leurs. C'est fatigant. Je déplace un peu d'azote du centre de don de la cité vers leur sol pour les aider.

La moitié de l'azote sera redirigée vers la création de bases puriques et pyrimidiques pour fabriquer de l'ARN et contribuer à la croissance propre de la tulipe plutôt qu'à la production de l'alcaloïde. C'est une des raisons pour lesquelles elles ont réagi si vite. Elles sont stupides, mais l'intérêt personnel n'est pas corrélé à l'intelligence. J'espère qu'il y aura du soleil demain pour qu'elles puissent travailler vite.

Les lentilles aussi s'emparent de l'azote et geignent de plus belle. Elles attendent qu'on les récolte. Ce sont des plantes pitoyables qui ont besoin d'aide afin de déterminer la meilleure façon d'arranger leurs feuilles pour recevoir la lumière du soleil. « Aidez-nous », « Taillez-nous », supplient-elles.

Les Verriers les ignorent, pourtant leurs bourgeons et leurs brindilles sont comestibles - les humains et les scorpions le savent. J'aurais aimé qu'il en soit autrement. Les lentilles sont toujours prêtes à rendre service.

Entre-temps, je contacte les ananas. Eux sont intelligents mais bornés.

L'accord que j'ai négocié il y a longtemps entre les humains et eux est simple. Les ananas produisent un fruit terminal au printemps et à l'automne. Celui du printemps doit être replanté par les humains. Celui de l'automne peut être récolté. Les humains fournissent leur protection, défrichent et travaillent. En échange, les ananas ajoutent des arômes et des nutriments aux fruits d'automne. Mais voilà qu'on cueille leur fruit alors qu'on est au printemps, et ils sont furieux. Je suggère de droguer le fruit de printemps pour qu'on puisse soumettre les Verriers et retrouver une vie normale.

« Non, entends-je huit cents fois.

- Réfléchissez-y. Cela revient à aromatiser votre fruit. Vous le faites déjà en vertu du contrat. »

Une réponse commune me parvient : « Nos touffes terminales doivent être plantées au printemps, pas récoltées, en aucun cas, or elles sont consommées.

- Ce ne sont pas les humains qui vous consomment.

- Les humains doivent appliquer l'accord. Ils sont ta propriété.

- Nous demandons votre aide pour venir à bout des prédateurs.

- Notre contrat inclut la protection contre les prédateurs. Nous ajouterons des terpènes à nos fruits pour les rendre immangeables.

- Je propose mieux que les terpènes, car des animaux intelligents pourraient les apprécier, de la même façon qu'ils se servent de cire de pin. Ils peuvent simplement apprendre à éliminer les terpènes. Vos touffes terminales feraient de bonnes torches qui pourraient ensuite être mangées.

- Alors du poison, répond une plante, et les autres reprennent en chœur : Poison. Poison. Poison.

- Cela se rapproche de mon idée. Mais il n'est pas nécessaire de tuer les animaux.

- Ces animaux devraient l'être. Ce sont des nuisibles. Tes animaux approuveraient. Les humains arrachent les mauvaises herbes. C'est la même chose. »

Ce ne serait pas la même chose. Quand on enlève les orties d'un champ, il y en a toujours ailleurs. Si on élimine les Verriers, il n'y en aura plus d'autres. Et puis ce ne serait pas civilisé. Mais je ne l'explique pas car les ananas ne comprendraient pas que je suis un Pacifiste. À la place, je déclare : « Nous souhaitons domestiquer ces animaux. Nous souhaitons contrôler leur comportement. Ils sont trop précieux pour qu'on les détruise.

- Tu dois passer un contrat avec eux, ordonne un ananas.

- En effet. On doit leur apprendre à faire des contrats.

- Les humains ont facilement accepté de traiter avec nous.

- Je les avais déjà domestiqués.

- Tu dois domestiquer ces nuisibles, dit un autre.

- Oui, domestique-les, renchérissent-ils tous.

- Pour cela, j'ai besoin de votre aide. Aidez-moi à vous aider. » J'attends leur réponse.

Au-dessus de nous, les étoiles brillent. Des chauves-souris passent en piqué et sifflent. Des fippolions hurlent, peut-être pour protester contre la musique des Verriers. Un lion sauvage répond. Loin, loin au sud, un éclair zèbre le ciel et un grondement retentit. Les fleurs nocturnes embaument. Des lézards pépient. J'isole un bosquet de mon réseau racinaire pour un instant, et je goûte la nuit

comme pourrait le faire un humain, petit par la taille mais intense par sa vision, entièrement et agréablement attentif à mon environnement immédiat à l'exclusion du reste, un luxe que je ne peux m'offrir qu'un instant, mais je m'émerveille de constater que la petitesse est une différence qualitative plutôt que quantitative. La forme du monde extérieur change. Je reporte mon attention vers mon réseau racinaire. Les lentilles continuent de pleurnicher. La plupart des Pacifistes et des Verriers dorment.

Un par un, les ananas acceptent et poussent leurs voisins à rejoindre la majorité. Je leur montre comment combiner l'urée et l'acide malonique pour produire de l'acide barbiturique, et je transporte un peu d'urée du centre de don pour sceller le contrat.

Ainsi se passe la nuit : poireaux, pommes de terre, ignames, laitues.

Je ne m'attendais pas à entendre parler des noyers. Ils ont coutume de sélectionner leur porte-parole en fonction de l'âge et de la vigueur, ce qui signifie que c'est toujours le plus gros et le plus agressif. Celui-ci devient aussi le seul mâle reproducteur. Leur sexualité est bipolaire mais élective. La théorie de l'évolution que les humains ont apportée de la Terre explique le résultat. Leur population sélectionne d'elle-même une agressivité croissante, et ils avaient déjà atteint en la matière un degré de réussite significatif avant que la protection humaine ne permette l'émergence d'un spécimen surabouiti.

« Et nous, qu'est-ce qu'on obtient, bambouffon ? demande le porte-parole des noyers. Les intrus nous abattent. Nous aussi, nous apprécions notre relation avec les animaux de la cité. Nous avons beaucoup à offrir. » Une pointe d'éthylène dans son message fige mes radicelles en inhibant les auxines. Comme je le disais, il est agressif.

Je m'efforce de répondre avec assurance, mais je m'exprime difficilement : « Qu'avez-vous à offrir, au juste ? » Ils ne produisent que du bois décoratif et des graines comestibles à l'automne.

« Nous proposons une concession raisonnable à l'avenir contre de nouvelles plantations dans les forêts du sud.

- C'est tout de suite que nous avons besoin d'aide. »

Il produit plus d'éthylène. « Nous vous satisferons dès que vous nous ferez une offre convenable. Attention, nous ne répéterons pas cette proposition. Si vous voulez notre aide, voilà nos exigences. »

Je suis distrait. Les lentilles sanglotent. Je leur glisse aussi gentiment que possible : « Nous comprenons votre problème et nous vous aiderons bientôt. »

De douloureuses rafales d'éthylène en provenance de plusieurs noyers attirent mon attention. Tatiana aurait qualifié pareil procédé d'« extorsion ».

« Je n'ai rien à vous faire faire.

- Nous accepterons toute tâche raisonnable, mais nous voulons une colonie au sud en échange. C'est important pour nous. »

Ma racine humoristique suggère de tous les déplacer loin au sud. Une vieille racine fait remarquer que les compétences du porte-parole en matière de communication et peut-être son intelligence ont connu une amélioration phénoménale avec l'âge.

« Nous avons trop d'éthylène, déclare celui-ci. Cela finirait par abîmer beaucoup de plantes, y compris les ananas et les tulipes.

- Vous ne me laissez pas vraiment le choix.

- Nous vous offrons un marché équitable. »

Si Tatiana était en vie, elle aurait des idées bien utiles pour réagir à cette forme de délinquance, mais elle est morte et je dois répondre au plus vite, avant que mes racines ne subissent des dommages définitifs. « J'accepte. Quand les conditions permettront de nouvelles plantations, elles auront lieu. Mais soyez prêts à obéir à mes ordres quand je les donnerai. » Ma racine humoristique propose de leur ordonner le suicide.

Entre-temps, j'ai commencé à communiquer avec la liane blanche qui pousse près de la rivière. Cela pourrait se révéler crucial. Je peux me servir de l'instinct de contrôle de la liane pour la pousser à faire ce que je veux.

« Nouvel animal à contrôler », lui dis-je. Elle ne s'est jamais rendu compte qu'on s'en servait comme d'une digue pour stabiliser les berges pendant les crues. Elle a un accès facile à l'eau, on fait attention à elle, elle se prend pour la reine des berges et la maîtresse des humains. Les Verriers s'en servent pour nourrir leurs insectes écailleux en forme de flocons de neige, dont les ouvriers en particulier sont friands - s'il en reste une fois que les autres castes se sont servies.

« Tu dois contrôler insectes.

- Insectes pas manger fruits », répond-elle. En d'autres termes, comment peut-on contrôler un animal si ce n'est avec des fruits ?

« Modifie sève pour insectes. Comme ça. » Je montre un composé chimique. « Sève contrôlera animaux.

- Insectes pas manger fruits.
- Insectes boire sève.
- Oui, dit-elle. Insectes pas manger fruits.
- Change sève pour insectes. Insectes boire sève, pas manger fruits.
- Insectes pas manger fruits. »

Je me rends compte que nous sommes apparentés - nous appartenons tous les deux à la famille des bambous - et notre physiologie commune est la seule raison pour laquelle je peux avoir avec elle une conversation un tant soit peu complexe. La haie le long de la rivière est trop petite pour compter beaucoup de racines intelligentes. La présence de lianes rivales provoque une croissance agressive, mais celle-ci vit seule et se satisfait d'une petite vie manucurée à parasiter ses peupliers et à planter plus de racines gardiennes que nécessaire, servant ainsi les humains sans le savoir. Elle n'a pas besoin d'intelligence. Pas besoin du tout.

Je répète, en espérant que le rabâchage s'avérera persuasif : « Change sève pour insectes. Gros animaux manger insectes.

- Insectes pas manger fruits.
- Gros animaux manger insectes.
- Gros animaux manger insectes », répète la liane. On progresse.
- « Oui, dis-je. Change sève pour insectes.
- Gros animaux manger insectes.
- Oui. Change sève pour insectes. Comme ça.
- Insectes manger sève, répond-elle. Insectes nuisibles.
- Insectes bons. Gros animaux manger insectes comme fruits. »

La liane blanche balbutie quelques composés chimiques sans intérêt et déclare finalement : « Insectes comme fruits. » Une belle avancée.

Je confirme : « Insectes comme fruits. Insectes manger sève. Change sève. Sève contrôlera deux animaux.

- Sève contrôlera insectes. Gros animaux manger insectes.
- Oui. Tu dois changer sève pour insectes et animaux.
- Je changerai sève pour insectes et animaux. »

Enfin ! « Oui. Change sève comme ça. » Je fournis des prototypes chimiques.

Toutes ces plantes. Il y a longtemps, je me comportais exactement comme elles. Nous avons grandi ensemble. Nous avons bravé les tempêtes, souffert de la sécheresse, échangé des remèdes contre les nuisibles, tenu à l'écart les coraux dangereux et les animaux amateurs de racines, marchandé soleil et nutriments, synchronisé notre floraison pour partager les pollinisateurs, et étagé la maturation de nos fruits pour nourrir les animaux qui dispersent nos graines. Nous parlions simplement car réfléchir exige de l'énergie, et les plus forts d'entre nous pouvaient survivre correctement presque sans réflexion car nos vies étaient simples. Je me suis développé, pas elles. Et mes besoins reflètent les leurs d'une façon qu'elles n'imaginent pas.

Seules les créatures intelligentes créent des civilisations. La civilisation produit l'idée de paix de même que celle de guerre et rend les deux possibles. Je suis un Pacifiste. J'ai choisi l'idée que j'entends voir se réaliser.

Le soleil se lève. Je suis fatigué après cette nuit chargée. Le soleil envoie des photons qui, dans mes feuilles, transforment l'eau en oxygène, ions hydrogène et énergie. Je suis vaste. Je me renouvellerai aussi efficacement que possible car des temps plus difficiles encore nous attendent dans notre campagne pour domestiquer les Verriers.

Marie entre dans la maison commune. Son teint tire trop sur le jaune. Je regrette qu'elle n'arrive pas à manger davantage, car cela lui donnerait de la force. « Quelles substances chimiques es-tu en train de produire au juste ? demande-t-elle.

- Quelque chose qui ressemble à la morphine. Cela devrait avoir un fort effet déprimeur et hypnotique sur le système nerveux central des Verriers tel que je le comprends. Et puis des barbituriques pour ralentir l'activité intellectuelle.

- Une combinaison dangereuse.

- Dangereuse parce que ces substances provoquent des réactions fortes. Leurs effets sont susceptibles de se cumuler. Le but est de les neutraliser. Nous avons vu qu'ils étaient prêts à tuer. »

Elle s'assied. « Nous ne pouvons pas contrôler les quantités qu'ils ingèrent, toutefois. Une overdose pourrait causer un arrêt respiratoire.

- Exact. J'ai songé à un autre sujet d'inquiétude. Les femelles et les porions mangent les premiers, à satiété. Les ouvriers peuvent ne rien absorber. Nous devons examiner le plan d'attaque d'Orion. Il faudra peut-être contenir physiquement les ouvriers. » Le terme « contenir » sonne presque pacifique, intervient ma racine humoristique.

Marie acquiesce. « Nous devons envisager des blessures en plus des overdoses. Nous en perdrons sans doute quelques-uns. Je ne sais même pas comment fonctionne leur système sanguin. Je sais juste qu'ils en ont un.

- Je fournirai des antidotes à mes drogues.

- En l'absence de tests, nous ignorons quels effets ils produiront, or nous ne pouvons pas effectuer de tests.

- Exact. Beaucoup de choses dépendront du talent des médecins. »

Elle se carre dans son siège, ferme les yeux et laisse le soleil baigner son visage. Les animaux apprécient la chaleur du soleil. « Lucille est douée, dit-elle enfin. On sera prêts grâce à elle. » Elle rouvre les yeux pour regarder ma tige parlante.

« Elle s'est révélée un choix judicieux. Et tes efforts sont cruciaux. Tu as déjà accompli énormément pour Pax. »

Je devrais peut-être lui faire savoir que, après avoir passé la nuit à parler à des plantes, je ressens avec plus d'acuité encore le plaisir qu'offre une compagnie intelligente. Ma vie est heureuse grâce aux humains. J'aimerais qu'ils vivent plus longtemps.

J'évite de penser à ce qui pourrait se passer si mon plan échoue. Je suis vaste. Les humains sont fragiles. S'ils étaient exterminés, je survivrais sous une forme ou une autre malgré tout ce que les Verriers me feraient subir, mais je serais affligé à un point qui dépasse l'imagination.

Lucille

Après que Stevland a obtenu que les plantes commencent à droguer les Verriers, il y a eu un jour et demi de fête incroyable dans leur camp de l'autre côté de la rivière. Au début, les stupéfiants les ont rendus un peu idiots et bruyants : ils criaient et chantaient, la démarche chancelante. Puis ils se sont disputés, battus, et certains ont fini en sang dans la rivière. L'un d'eux au moins s'est noyé. Des chauves-souris ont même apporté à manger à Monti pour lui demander ce qui se passait. Les tambours ne battaient plus en rythme. Ce devait être effrayant pour tout Verrier encore en possession de ses moyens.

J'ai continué à feindre la bonne humeur et l'optimisme pour contrebalancer l'attitude des médecins et de Stevland qui s'inquiétaient d'une foule de détails. Cèdre identifiait un nouveau revers toutes les demi-heures : ils mangeaient trop, trop peu, ils étaient trop agressifs, trop endormis, nous étions (j'étais) trop optimistes, trop pessimistes - il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas.

Enfin, le deuxième jour, un peu avant le coucher du soleil, ils se sont écroulés. Les femelles et les porions se sont effondrés sur leur dîner ; les voyant endormis, les ouvriers se sont précipités pour manger les restes et sont bientôt tombés la tête la première dans leurs bols. On n'attendait que ça. On s'est glissés hors de la cité par la porte arrière, on a jeté un pont de corde en travers de la rivière à hauteur d'un ravin en aval et on a remonté la route sur la berge vers leur camp. Les vieux chasseurs menaient le groupe. Avec Cèdre, bien sûr.

Marie marchait juste devant moi, pliée en deux sous son sac à dos, et quand elle trébuchait dans le noir, on entendait cliqueter les bouteilles pleines d'antidote qu'elle transportait. Ça devait peser lourd, mais je ne pouvais pas l'aider à les porter car on ne resterait pas ensemble. Moi je ne portais rien, surtout pas d'armes. Elles pourraient tomber entre de mauvaises mains si... Mais mon rôle ne consistait pas à envisager l'échec. Hathor s'en était déjà amplement chargée. Trop vieille

pour se battre, elle était restée en sécurité dans la cité. J'avais été trop nerveuse pour manger de la journée.

Nous étions une centaine à cheminer discrètement vers leur camp, soit la plupart des adultes valides et des grands enfants de Pax. Une cinquantaine d'autres étaient cachés sur la berge d'en face, prêts à traverser en bateau dès que possible. Nous étions plus nombreux que les Verriers. Nous allions gagner, mais à quel prix ?

« Des paralysants, voilà ce qu'il y avait dans leur nourriture ce soir, nous avait expliqué Marie avant qu'on se mette en route. Des overdoses sont non seulement possibles mais inévitables. Il se peut également que certains s'étouffent dans leur bol et se noient dans la soupe. Commencez par vérifier s'ils respirent. »

On n'avait pas pu emporter de lanternes et on ne voyait donc pas ce qu'il y avait devant nous. Les nuages nous privaient même de la lumière des étoiles et des aurores, mais on entendait beaucoup de râles.

« Ils ronflent », a murmuré Marie.

Piotr a étouffé un rire – c'est le petit-fils de Tatiana, il a seize ans. Il s'était peint de grands yeux gris sur le visage et une bande verticale en travers de la bouche et sur le nez pour ressembler à un Verrier. Du camouflage, selon lui.

« Écoutez, a-t-il dit, tout est calme. » En effet. Rien n'aboyait, ne chantait ni ne brillait dans la nuit.

« Les lézards mangent des légumes », a dit Marie. Je voulais lui demander si cela pouvait leur causer du tort, mais ma question devrait attendre.

On approchait du camp, muets de peur, l'oreille tendue. Les vieux chasseurs et les meilleurs combattants étaient arrivés avant nous. Aucun bruit insolite. Traduction : pas de problème majeur – normalement. Mais je n'y voyais rien, donc je n'avais pas de certitude.

Un aboiement digne d'un merlebleu nous est parvenu des broussailles. Un seul. Tant mieux. C'était le signe que tout se passait bien. On a continué d'avancer. « Ouaf ! » à nouveau. Puis un Verrier a gémi plus loin, quelque chose est tombé, la corde d'un arc a vibré – sans doute pour lancer une flèche imbibée de tranquillisant – et des voix humaines ont échangé des murmures furieux. Piotr a inspiré bruyamment puis retenu son souffle. J'ai continué d'avancer.

On savait qu'ils ne seraient pas tous endormis. Certains auraient trop peu mangé ou seraient moins sensibles aux effets des drogues. Mais combien étaient conscients ? Pourquoi personne ne braillait ? Autant d'overdoses ? Un bruit sourd, puis un craquement – comme un panier qu'on écrase. Quoi donc ? Devais-je aboyer une question ?

Un « Ouaf ! » a retenti juste devant nous, suivi de nombreux murmures et d'un bruit de tente qui s'effondre.

Encore quelques pas et on a passé un coude du chemin pour découvrir Orion, l'arc à l'épaule. Il tenait une lanterne rouge à la lueur vacillante, tandis qu'une femme penchée sur un Verrier immobile écoutait sa respiration tout en détachant des ceintures d'armement. Plus loin, une lampe pourpre luisait d'une flamme minuscule et de vagues ombres se pressaient autour. De ma gauche est montée une parfaite imitation du gémissement d'un merlebleu : on appelait un médecin. Marie s'est hâtée dans cette direction.

J'ai continué à chercher mon commandant de terrain – là, avec une lanterne orangée. Le vieux chasseur a levé le pouce (tout était ouaf), avant de désigner une femelle affalée sur une natte. À moi de vérifier comment elle allait et de la dépouiller de tout ce que je pouvais, y compris ses vêtements. La lumière s'est reflétée dans son œil gris, rond comme une bille. Elle a cillé. Bon signe : elle allait sans doute bien, elle était consciente, juste incapable de bouger. Je pensais qu'elle sentirait mauvais de près, mais non. Plutôt une odeur de truffe mûrissante et de girofle amère, mais subtile. Elle avait dû se baigner récemment.

Je lui ai ôté sa couverture, douce, duveteuse et pliée plusieurs fois – plus grande que prévu et bien chaude. Le lendemain matin, je l'ai mi-poussée mi-aidée à embarquer sur un radeau pour traverser la rivière. Je me sentais petite à côté des femelles. Elles étaient presque de ma taille mais beaucoup plus imposantes, longues et massives, perchées sur des jambes frêles. D'après Marie, une grande partie de leur thorax était occupée par les poumons et des os creux, de sorte qu'on pesait à peu près le même poids.

Les drogues se sont avérées un peu trop puissantes, comme on s'y attendait. On a perdu cinq porions et neuf ouvriers par arrêt respiratoire. Deux Verriers qui nous avaient résisté et quatre autres qui s'étaient battus sous l'emprise de la drogue avant de s'effondrer ont succombé à leurs

blessures. De notre côté, il y a eu quelques éclopés, dont un chasseur qui s'est accidentellement blessé avec une flèche tranquillisante. Un enfant verrier est resté dans le coma pendant une journée terrifiante, et la plupart des adultes se sont réveillés nauséeux et paniqués. Quelques-uns sont devenus hystériques – dont Billes-Grises.

Stevland était maussade. « Vingt pour cent de pertes, c'est trop. J'ai commis une terrible erreur de jugement et causé un massacre inutile. J'ai répété l'histoire dépravée de mon espèce. J'ai si gravement trahi les Verriers qu'ils n'accepteront jamais le mutualisme. » Et ainsi de suite. J'ai demandé au conseil la permission de lui parler seule à seul. Le médecin qui y siège m'a adressé un regard interrogateur mais s'est exprimé en faveur de la motion, qui est passée. Stevland s'est abstenu – j'ignore pourquoi, mais cela importait peu.

Tout le monde a donc quitté la maison commune. J'ai fermé et barré la porte, je me suis assise devant la tige de Stevland, j'ai sorti le couteau et j'ai commencé par dire : « Belle arme, pas vrai ? Je la tiens de Tatiana. Qui la tenait de Sylvia.

- Je ne l'avais jamais vue. C'est du métal.

- De l'acier. Une arme terrienne. C'est un secret. C'est le couteau dont Sylvia s'est servie pour tuer la vieille modératrice, Véra. Tu connais cette histoire ? Je veux dire, la véritable histoire. Tout le monde croit que la révolte de Sylvia ne s'est exprimée que par un vote, qu'on a voté pour démettre l'ancienne modératrice – la seule et unique fois où c'est arrivé. Eh bien, les choses ne se sont pas passées comme ça. Sylvia voulait venir ici, à la cité Arc-en-ciel, mais la modératrice refusait, et les Parents aussi. En fin de compte, elle a dû tuer la modératrice. Avec ce couteau. D'autres gens ont aussi été blessés et tués. Sylvia a même laissé des Parents dans le vieux village parce qu'ils ne voulaient pas venir ici. Ils avaient peur de toi. »

Il n'a pas répondu, sans doute trop choqué. Je comptais un peu là-dessus.

« Sylvia a remis le couteau à Tatiana, qui me l'a transmis pour que je sache qu'être modératrice n'est pas un jeu. Ce n'est pas facile. Ce n'est pas rigolo. Nous ne sommes pas des fippochats, joyeux, doux et tout. Enfin, peut-être que si. Les chats sont capables de tuer au besoin, à coups de pattes, comme de petits lions. Nous pouvons commettre des erreurs, mais nous pouvons aussi faire ce qu'il faut, même quand il s'agit d'un acte terrible. Le plus difficile, c'est de déterminer quoi faire.

- Les Parents avaient peur de venir ?

- Tu es toujours le premier à répéter combien tu es grand et puissant. Tu peux être effrayant.

- Je ne voulais pas être effrayant.

- Ne t'en fais pas. C'était à eux de savoir quand ne pas avoir peur.

- J'avais peut-être trop envie que vous veniez.

- Nous sommes heureux que tu en aies eu envie.

- Je ne savais pas jusqu'à aujourd'hui qu'elle avait dû tuer pour obtenir le déplacement de la colonie.

- Ce n'est pas ce qu'on enseigne à l'école, hein ?

- J'ai fait tout mon possible pour pousser Sylvia à revenir. Je voulais une colonie d'animaux domestiques à mes côtés. Je ne voulais pas l'amener à tuer. Cela n'aurait pas été civilisé du tout du tout.

- C'est elle qui a décidé de tuer Véra, pas toi. Et tu n'as pas essayé de tuer des Verriers – d'ailleurs, globalement, tu ne l'as pas fait. J'ai visité le vieux village dans le cadre de la grande sortie scolaire historique. On a marché sur des échasses en faisant semblant d'être des Terriens, on a étudié les vieilles caves où ils s'abritaient pendant les cyclones et les friches où poussaient les lianes blanches. Ce n'était pas un endroit agréable à vivre. Sylvia a fait ce qu'elle devait. Toi aussi. Nous pouvons commettre des erreurs, mais toi tu n'en as pas commis. D'accord, quelques Verriers sont morts, mais tu sais ce qu'est un massacre, et ce n'en était pas un.

- Il y a eu plus de victimes que je ne m'y attendais.

- Plus exactement, tu espérais qu'il n'y en aurait pas autant. Pèse ces deux mots : attente et espoir. »

Il est resté muet un moment. « La différence, c'est l'émotion.

- Exactement. Mais les sentiments ne sont pas des faits. » J'ai pris le couteau. « Je suis là pour te donner ceci. Où puis-je le déposer ?

- Les plantes n'ont pas d'effets personnels.

- Mais les modérateurs, si. » Après un temps, quand il a compris que je ne changerais pas d'avis, il m'a demandé de le mettre dans une boîte en verre, comme un artefact du musée, avant de

l'enterrer sous une dalle de la maison commune. Il a promis de prendre davantage en compte ses sentiments face aux faits.

Et il a sans doute tenu parole, car il a bientôt dirigé l'autopsie des Verriers. « J'apprendrai de mon erreur, car si je peux causer beaucoup de tort, je peux aussi faire beaucoup de bien. Les Verriers verront la différence entre conflit et mutualisme. » Et ainsi de suite, à nouveau.

Nye et Kung ont organisé des cérémonies funéraires élaborées et enterré les victimes dans le bosquet mortuaire, à la vue des survivants « pour qu'ils voient qu'on ne les mange pas », a précisé Nye. Marie l'avait bien dit : Nye n'a jamais perdu foi dans les Verriers.

On a placé les femelles et les enfants de notre côté de la rivière, sous une grande tente ouverte le long du mur d'enceinte, près d'un bosquet de bambous dotés de nombreux yeux et oreilles. Les porions et les ouvriers sont restés de l'autre côté, dans un enclos ouvert, à manger de la nourriture chargée de tranquillisants qui n'avaient pas l'air de beaucoup les calmer. Ils marchaient comme des somnambules. Ils étaient aussi... somnagressifs : coups de pied, bagarres, bastons. Quand ils ne tentaient pas de s'en prendre aux gardes.

On a retiré les tranquillisants aux femelles car tous les membres de la mission (Cèdre incluse) estimaient qu'elles avaient un rôle de commandement et qu'elles étaient beaucoup plus raisonnables que Plaid-Brun. Et c'était le cas. Elles ne se tapaient pas dessus, elles se contentaient de hurler beaucoup, et très fort. Elles ne nous ont pas menacés, juste ignorés d'un air arrogant et supérieur.

On a commencé à les emmener visiter la cité. En réalité, il a fallu argumenter et presque les traîner pour qu'elles acceptent de nous suivre. Je me suis mise à les appeler « reines ». J'avais trouvé ce mot dans un vieux livre terrien. Il désignait des femmes qui règnent avec arrogance et se croient supérieures. Des reines !

Au quatrième jour de l'opération Domestication, j'ai voulu organiser une visite pour la femelle aux yeux gris et une autre qu'on surnommait Minerve pour sa capacité à s'énerver bruyamment. Elle était un peu plus imposante que Billes-Grises, et sa fourrure brune présentait un léger motif rayé.

Une brise matinale tiède agitant la toile de tente, et les gardes m'ont fait signe. « Tchik-ooo ! ai-je lancé. Bonjour ! Allons-y ! »

Les enfants se sont enfuis pour se rassembler près du bosquet. Les reines n'ont pas bougé. Billes-Grises était assise sur un tapis. Je lui ai pris la main – elle avait la peau dure – et l'ai tirée doucement, en tenant mes doigts loin de ses pinces. « Allez, on va s'amuser. On te donnera même à manger. » Elle m'a d'abord ignorée, mais elle a fini par se lever. J'ai confié sa main à Piotr, qui m'accompagnait souvent lors des visites, avec quelques gardes ; mais son rôle consistait en réalité à courir chercher de l'aide en cas de besoin.

Minerve a reculé de quelques pas à mon approche et lâché un commentaire hostile. « Tu n'as pas encore vu notre cité, ai-je dit. Enfin, votre cité aussi. » Je lui ai pris la main et ne l'ai pas laissée se dégager. « Tu sais qu'on ne te fera pas de mal. Kak kak ! C'est l'heure. » J'ai tiré. Tiré plus fort. Une autre reine a dit quelque chose, et elles ont eu un bref échange agressif. Puis Minerve a bougé.

On s'est dirigés vers la porte, et deux gardes nous ont emboîté le pas. Minerve a enchaîné quelques pas rapides pour le plaisir de montrer qu'elle était capable de nous échapper si elle le voulait. Mais quand on a franchi le mur d'enceinte, elle s'est arrêtée net, les yeux écarquillés.

« Hé, c'est magnifique, je te l'avais dit ! Viens, on va te montrer. »

Les enfants avaient installé des panneaux en verrier sur les bâtiments pour les accueillir. « Dispensaire », « Maison commune », « Centre de don », « Pavillon des bains », « Réfectoire », « Musée verrier ». Mais les reines n'ont pas eu l'air de les remarquer. Billes-Grises grommelait parfois quelques mots à l'intention de Minerve, qui répondait sur le même ton. Pas de réaction, jusqu'à ce qu'elles inspirent profondément dans la cuisine. Du ragoût de crabe ramifié aux oignons. Ça sentait très bon, et j'ai demandé aux cuisiniers de leur en donner chacune un bol, qu'elles ont englouti très vite. Quand elle a eu fini, Minerve a jeté son bol à terre.

Elle avait réagi ! Je me suis donc dit, comme une idiote, que Billes-Grises n'était pas impressionnée car elle avait déjà vu la cité, mais que c'était la première fois pour Minerve et que nous avions désormais éveillé son attention. Elle aimerait le musée. On y est allés, et j'ai ouvert la porte. Il est plein de pièces de machines, de vieux plats, de bouts de tissus et d'autres artefacts assez étonnants. Clou de la visite : un diorama de la cité en ruine dans l'une des alcôves du bâtiment et, dans une autre, les vingt-quatre portraits de Verriers en céramique issus du cimetière, le tout

étiqueté en verrier comme en humain. Minerve constaterait qu'ils étaient honorés et qu'ils étaient nos amis, ou du moins qu'ils pouvaient le devenir.

On est entrées, et nos pas ont retenti dans le musée. J'ai désigné le diorama et les portraits avec tout l'enthousiasme que j'aurais déployé face à une classe de petits. « Nous sommes particulièrement fiers de tout cela. » Elles ne comprenaient pas, mais c'était l'intonation et le geste qui comptaient. « C'était votre cité, et cela peut le redevenir. »

Minerve s'en fichait. Je crois qu'elle n'a rien regardé. Avec leurs traits toujours immobiles, qui sait ? J'ai décidé de ne pas m'arrêter à la galerie de Harry – un autre hommage aux Verriers –, quelques bâtiments plus loin. Elle n'y prêterait pas attention, et puis les enfants et les chats attendaient de danser pour elle et Billes-Grises. Notre message ne pouvait pas être plus clair : *Nous voulons être vos amis, alors laissez-vous domestiquer*. Leur réponse l'était tout autant : *Allez crever*.

Pendant que je regardais les enfants et les chats chanter et virevolter, j'ai envisagé la situation du point de vue des reines. Après tout ce qui s'était passé, l'attaque, les morts, et l'obligation désormais de vivre nues sous une tente froide, Billes-Grises me haïssait sans doute profondément.

Le spectacle s'est terminé – une belle performance, émaillée d'acrobaties époustouflantes. Tous les Pacifistes ont applaudi avec chaleur. Les reines sont restées aussi impassibles que des statues. Un petit garçon à l'air solennel leur a apporté des colliers de fleurs en déclarant dans son meilleur verrier : « Cong-wi, cong-wi. » On les a passés au cou des reines...

Plus tard, lors de la réunion du conseil dans la maison commune, j'ai raconté : « Billes-Grises a reniflé les fleurs. Des roses, très parfumées, et Minerve a dit quelque chose comme "Poriporipori" ; c'est tout ce qu'on a tiré d'elles. Pour ainsi dire, rien. Je les ai ramenées à la tente, et toutes les reines se sont mises à se hurler dessus.

- Elles faisaient le bilan de la visite, a expliqué Bartholomé. Elles ne sont pas d'accord sur l'interprétation à faire des événements. » Il passait le plus clair de son temps sous la tente, en observateur, prêt à communiquer si elles le souhaitaient – en vain. « Je crois que Minerve a une opinion très divergente.

- Ils ne se domestiquent pas fort, a renchéri Cèdre. J'ai séparé les ouvriers des porions ce matin, dans deux enclos différents. On s'est dit que ça faciliterait les choses.

- Et c'est le cas, hein ? a dit Kung. Moins de bagarres, des affrontements plus équilibrés. Ce sont toujours les mêmes qui se battent, contre certains en particulier.

- Voilà, il y a des camps rivaux, a ajouté Cèdre. Des opinions divergentes, comme dit Bartholomé. Notamment Plaid-Brun, mais c'était prévisible.

- Eh bien séparons-les encore, ai-je proposé. Les différentes factions de porions, par exemple.

- Bien sûr. Alors donne-moi des gens pour bâtir des enclos. Mais tout le monde travaille dans les champs, et c'est normal : il y a du boulot à abattre. Nous manquons de main-d'œuvre pour que ça marche.

- Cela prendra du temps, est intervenu Stevland, mais les bénéfices seront grands.

- Combien de temps ? Nous ne sommes pas aussi lents que les plantes. »

Stevland a répondu après une pause – il en marquait fréquemment ces temps-ci, sans doute pour réfléchir, comme le faisait Tatiana : « L'intelligence complique les prédictions, mais il n'y a qu'une issue intelligente.

- Et tout un tas d'issues imbéciles.

- En agissant intelligemment, nous limitons les occasions où l'imbécillité pourrait prendre le dessus – comme quand on élague un arbre pour guider sa croissance.

- Il me faudra beaucoup plus d'élagueurs si on veut réussir », a lâché Cèdre. Quelques Perlés ont hoché la tête.

Stevland a répondu après une nouvelle pause : « Je propose d'entraver les Verriers trop enclins à se battre afin de restreindre leur capacité à se déplacer et donner des coups de pied, peut-être en leur attachant les jambes.

- Ils se détacheront, a protesté Cèdre.

- Collez le nœud. »

Elle s'est empourprée. J'imagine qu'elle n'avait pas envie de laisser le dernier mot à Stevland, et il fallait absolument que je fasse avancer le débat. Si l'opération Domestication ne lui plaisait pas, très bien, on a tous nos opinions, mais elle commençait à se comporter comme une reine. « On va mettre les bourreliers sur le coup, ai-je déclaré. Ils ont de vieux cuirs solides et de la colle. Flora, peux-tu travailler avec eux ?

- Il faut que vous sachiez qu'un orage se prépare pour demain. Ils seront dehors sous la pluie. Ils ne vont pas apprécier, a commenté Cèdre.

- Ils acceptent les entraves, ils coopèrent, ils auront un toit, a dit Kung. Je peux faire des toits, des toits de chaume séparés. Comme ça on les répartit rapidement. Celui qui se tient tranquille reste au sec.

- Récompenser les comportements adaptés, c'est un grand pas vers la domestication, a commenté Stevland, tirant un sourire à Kung. Les médecins et moi avons conclu qu'ils communiquent via des odeurs, à l'aide de diverses phéromones et substances chimiques volatiles. Cela explique la pauvreté relative de leur langue. Au cours des autopsies, nous avons découvert que leurs organes olfactifs sont énormes et qu'ils possèdent de grosses glandes qui génèrent et diffusent des odeurs. Leurs capacités sensorielles dépassent de loin les vôtres et les miennes, c'est pourquoi vous n'avez pas remarqué ces odeurs, et je dois me doter rapidement d'organes plus sensibles. Nous devons analyser et apprendre leur langage chimique.

- Ils ont peut-être un langage des coups », ai-je glissé en espérant faire rire. Gagné.

« La violence est une forme de communication chez les animaux, bien que vos capacités à communiquer la rendent trop grossière pour les relations sociales courantes.

- Ils n'ont pas autant de règles que nous, a dit Bartholomé.

- Ils sont peut-être intrinsèquement mauvais, a répondu Cèdre.

- Peut-être que leur ordre social s'est effondré, a fait Marie avec tact. Il en faut beaucoup pour préserver une société. J'y ai longuement réfléchi. Ils sont tous malades, même les enfants. Ils souffrent de nombreuses pathologies chroniques, et certaines de leurs blessures n'ont pas bien guéri. Il n'y a pas assez d'enfants, et sans doute pas assez de femelles. Un déséquilibre entre ouvriers et porions - Cèdre, tu vois bien comment ils se comportent. Ils sont malades, et leur population est asymétrique. Mais pourquoi ? Nous pouvons traiter leurs symptômes, mais impossible de les guérir si nous ne savons pas de quoi ils souffrent. Il peut s'agir d'un problème environnemental, comme une toxine exogène ou des carences nutritionnelles. Ce pourrait être une épidémie. Nye et moi avons tous les deux compté plus de Verriers l'automne dernier. Ils se meurent. Ils ont besoin d'aide. »

Elle avait l'air en moins bonne santé mais pleine d'énergie. Stevland m'avait expliqué que les toxines dans son sang agissaient comme des stimulants.

Il y avait d'autres points à aborder. Les fermiers s'efforçaient de réparer les dégâts causés aux cultures, mais certains champs devaient être entièrement replantés. Les chasseurs étaient trop occupés à surveiller les Verriers pour pouvoir faire leur boulot, et les cuisiniers auraient désormais recours à de la viande séchée ou des substituts carnés. Rien de positif. Certains sont restés ensuite pour une leçon de phonologie du verrier. « Waaak ! Tsi ! Tchik-e-tchik-e ha ! » Mais on était tous épuisés et on est vite rentrés chez nous.

Les feuilles de Stevland bruissaient dans le vent tandis que je traversais la cité. Les plantes se fatiguaient, comme moi, et il négociait encore avec les autres pour qu'elles continuent de produire des stupéfiants à doses plus précises, et celles à qui il avait affaire n'étaient pas nécessairement coopératives ou intelligentes. Un peu comme Cèdre.

Les Verriers étaient donc toujours nos prisonniers. Ni des symbiotes ni des partenaires. Pas domestiqués du tout. Bien loin de toutes nos histoires de mutualisme et de fraternité. Il fallait se montrer patients, patients et encore patients. Crotte, j'allais devenir la reine de la patience.

Telle était la situation au quatrième jour de l'opération Domestication. Et cette belle matinée de printemps où les nuages d'orage s'accumulaient à l'horizon, les chauves-souris chantaient : « Pluie bientôt ! », les rues grouillaient de gens qui commençaient leur journée ou finissaient leur nuit. Même pendant les moissons, on ne travaillait pas autant. Quelques enfants descendaient la rue, du bois de chauffage sur le dos. Ils jacassaient comme des Verriers : « Keurteulkeurteul. » C'était peut-être un jeu pour eux, mais ils auraient dû être en classe, à apprendre les multiplications ; et quand ils auraient livré leur bois, il faudrait qu'ils aillent travailler dans les champs pendant que les adultes gardaient l'œil sur nos prisonniers.

Je me suis dépêchée de gagner la boulangerie pour aider à livrer le pain. D'après Stevland, l'une des façons de domestiquer un animal consistait à lui donner à manger : pain, ragoûts, fruits, salades, soupes, thé, rôtis, tout ce qu'on avait.

Le bâtiment sentait le pain et la fumée, un doux mélange. Les trois boulangers avaient les mains plongées jusqu'aux coudes dans la pâte. Tous les fours étaient en fonction. La sueur plaquait la chemise de Nye sur ses bras et son dos tandis qu'il sortait du four les plaques de pierre où avait

cuit le pain aux noix destiné aux Verriers. J'ignorais qu'il était si musclé. À force de soulever, pétrir, transporter des sacs de farine et de graines, c'était assez logique, sans doute. Ses deux collègues l'étaient tout autant maintenant que j'y regardais.

« Bien sûr, on va tomber à court de blé », a dit l'une d'eux. Elle formait des miches à partir d'une boule de pâte de la taille d'un enfant de quatre ans.

« On aurait fini par en manquer de toute façon, a répondu le chef, qui façonnait des chaussons aux lentilles.

- Manquer ? a-t-elle répété. On a dix mois de réserve ! Enfin, on avait, avant de récupérer toutes ces bouches à nourrir.

- Cinq jours, onze sacs de farine. Fais le calcul. Si la récolte ne rentre pas, on va en manquer.

- De bois aussi, a ajouté la femme. Il nous en faudra plus. »

Le chef a relevé les yeux, et son crâne chauve s'est ridé comme il haussait les sourcils. « Peut-être qu'avec de l'aide... Travailler tous les jours, c'est une chose, mais du lever de Lux au coucher du soleil ? Je suis trop vieux pour ça.

- Il faudrait un apprenti, a répondu la femme. Que dirais-tu de Joyau ? Elle est grande maintenant.

- Joyau aime cuisiner, pas faire du pain ou des chaussons, a protesté l'homme. Ce n'est pas pareil. »

Nye a fini par prendre la parole : « Et un ouvrier ? Un ouvrier verrier. Ils sont intelligents. Rapides. »

On l'a tous regardé bêtement. Il entassait des pains aux noix dans un panier. Cuits à point.

« Je croyais que tu ne les aimais pas, a fait remarquer le chef.

- Peu importe mes sentiments. Ce qui compte, c'est nos besoins. Il faut qu'on les intègre. Ça veut dire qu'ils doivent faire ce que nous faisons. Je travaillerai avec eux, je leur apprendrai, je mangerai et je parlerai avec eux. Parce que tel est mon devoir. »

Personne n'a rien dit pendant un moment, puis le chef a repris : « Ils savent déjà se servir d'un four. Ils font du pain. Ils ne mettront pas longtemps à prendre leurs marques ici.

- Oui, un Verrier, a dit la femme.

- Eh bien, voilà du mutualisme, ai-je conclu. Vous voulez du bois et un ouvrier, vous les aurez. » Je leur ai adressé un grand sourire, à Nye en particulier. Il m'a aidée à préparer un panier pour les reines et les enfants.

J'ai franchi la porte principale du mur d'enceinte. On la maintenait à demi fermée au cas où. Je me réjouissais de sortir, de voir le mur de brique vernissée et le bambou arc-en-ciel qui le dépassait comme si la cité était un vaste jardin, et j'ai compris pourquoi ils voulaient nous évincer. C'était une cité magnifique.

De l'autre côté de la rivière, les porions et les ouvriers titubaient dans leurs enclos entourés de larges haies de ronces et d'épines. Des gardes - dont Cèdre - les surveillaient, arc en main, avec le soutien d'autres gardes sur la rive d'en face, et Flora discutait avec eux en désignant les individus à entraver. Kung est sorti des bois avec une brassée de palmes : du chaume pour les toits.

Des plumes d'aigle. J'allais devoir décerner un paquet de plumes d'aigle quand tout serait terminé.

On devait trouver un ouvrier prêt à devenir l'apprenti des boulangers. Mais comment ?

J'ai évité de regarder le jardin des enfants piétiné et les champs boueux qui étincelaient il y a peu de tulipes. D'après Stevland, les plantes se remettraient vite avec notre aide et seraient plus loyales que jamais : on avait prouvé l'intérêt qu'on leur portait, notamment aux ananas. Je l'espérais bien. Je me sentais toute petite quand je contemplais les champs et les forêts tout autour de nous. Et si les plantes décidaient qu'elles ne nous aimaient pas ? Elles savaient quoi faire pour se débarrasser de nuisibles.

Dans la tente des reines, il y avait des tapis au sol et à manger. Pas de vêtements ni de meubles, rien de superflu, et il allait bientôt faire froid et pleuvoir. Voudraient-elles récupérer leurs couvertures ? Nous avions expliqué dans un courrier qu'elles n'avaient qu'à demander. La lettre gisait au sol - à notre connaissance, personne ne l'avait lue. Pourtant, l'un des Verriers savait lire et écrire, nous en étions certains. Il leur suffisait de communiquer. Pas forcément d'être d'accord. De gribouiller une simple note. Pour demander quelque chose. Nous traiter d'idiots. N'importe quoi. Fichues reines.

« Tchik-ooo, Bartholomé ! me suis-je exclamée en entrant sous la tente.

- Question de point de vue », a-t-il répondu. Il jouait au go tout seul, assis sur un tapis. Les reines discutaient entre elles sans nous accorder un regard - même quand j'ai déposé le panier plein de pain au milieu de la tente. Les enfants ont accouru et se sont emparés des miches dès que j'ai reculé.

« On persiste à m'ignorer comme une merde, a-t-il ajouté.

- La merde est un don. Demande à Stevland. Tu es notre don aux Verriers. Ils ne s'en rendent pas compte, c'est tout. »

Un enfant a pris la lettre qui traînait par terre, l'air prêt à la déchirer. Un gamin qui s'ennuyait et cherchait de quoi s'occuper. Ils étaient vraiment mignons, ces gosses, avec leur douce fourrure frisée et leur tête un peu trop grosse, comme les enfants humains. Minerve a grincé quelque chose. Le gamin a reposé la lettre. Un chat a bondi vers lui et effectué un saut périlleux. Eux aussi aimaient les enfants. Les petits Verriers et le chat ont entamé une partie de cache-cache.

« Elles refusent d'admettre notre existence, a dit Bartholomé. Mais ce matin, deux d'entre elles ont quitté la tente en direction de la porte principale. Elles voulaient manifestement se rendre quelque part, très bien, donc je les ai escortées et elles sont allées tout droit au musée. On croyait qu'elles n'y avaient pas prêté attention lors de la première visite, mais ce n'était qu'une façade, parce qu'elles savaient exactement ce qu'elles voulaient voir cette fois-ci : la section sur l'abandon de la cité.

- Ah, intéressant !

- Celle-ci a lu les cartels à haute voix. » Il a désigné une femelle au dos couvert de poils noirs bouclés, celle qui s'était montrée la plus réceptive lors de la mission diplomatique de l'automne. « Ils sont rédigés en verrier et en pacifique, et elles se sont querellées sur je ne sais quoi. Enfin, le terme est un peu fort. Quelque chose les a bouleversées. Elles en ont discuté. Elles étaient très émues. En particulier devant le cartel qui commence par : "La cité Arc-en-ciel a été fondée il y a environ quatre cents ans par des voyageurs de l'espace comme nous." Elles sont revenues juste après et n'ont plus cessé de parler. Écoute.

- Elle se coupe la parole tout le temps.

- Comme d'habitude. Dans le musée, il est écrit qu'il y avait mille Verriers dans la cité. Je crois que c'est ce dont elles parlent. Je les ai vues compter sur leurs doigts. Elles préparent quelque chose, voilà ce que j'en conclus. »

Minerve a saisi la lettre et l'a agitée. J'ai échangé un regard avec Bartholomé.

« Rien de stupide, j'espère.

- Elles ne sont pas stupides », a-t-il répondu.

Elles ont continué de parler, le visage impassible, la voix perçante et criarde. La femelle bouclée avait beaucoup à dire. J'ai posé quelques pierres sur le plateau de go pour compliquer le jeu de Bartholomé, tout en tendant l'oreille. Bouclette a ramassé une miche de pain et s'en est servie pour gifler Minerve. Puis elle a crié à nous vriller les tympan.

« Elles aiment ce qu'on leur donne à manger, a dit Bartholomé. Marie ! Bonjour ! »

Je me suis retournée et je l'ai vue se dépêcher d'entrer. La matinée n'était pas fraîche, mais elle avait enfilé plusieurs pulls. Elle avait le teint jaunâtre et l'air épuisée.

« Bonjour, Bartholomé. Comment se nourrissent-ils ?

- Ils avalent tout ce qu'on leur donne. » Il s'est levé pour la serrer dans ses bras. Un truc de Verts.

« Même les ragoûts et les salades ?

- Ils adorent les ragoûts.

- Bien. Stevland a effectué des tests pendant la nuit. Ils souffrent tous de malnutrition - une malnutrition sévère. Ils ne sont pas juste malades, ils sont rabougris et handicapés. C'est... » Elle a secoué la tête. « Ça explique beaucoup de choses. Les reines vont aussi mal que les autres, or, en théorie, ce sont elles les chefs. Elles ne sont pas en état de diriger. Je vais vous montrer. »

Les reines continuaient à se disputer en nous ignorant. Marie s'est plantée au milieu d'elles et s'est mise à pointer du doigt tout en criant pour se faire entendre : « Regardez leurs yeux ! Regardez les facettes ! Certaines luisent, d'autres non. Cette femelle-ci, par exemple, elle est totalement aveugle ! » Il s'agissait de Billes-Grises. « Celle-là, vous voyez la zone grisée autour de ses yeux ? Comme elle est large ? »

Je me suis approchée de quelques pas en plissant les yeux. « Alors elle n'a qu'une vision centrale ? Pas même la moitié de la normale ? Crotte. » J'ai observé autour de moi. Bouclette avait les yeux presque entièrement luisants. Et elle manigançait quelque chose.

« Oui, aveugles, a répété Marie. Mais ce n'est pas tout. Regardez, ici, la peau autour des yeux et de la bouche. » Billes-Grises a frémi sous la main de Marie comme si un insecte s'était posé sur elle. « Ces marques qui ressemblent à des rides, ce sont des plaies et des cicatrices. Il y en a d'autres, mais on ne les voit pas sous la fourrure. Ils ont des dents dans la gorge et, chez ceux que j'ai autopsiés, elles étaient gâtées. Ces Verriers ne sont pas comme ceux du musée. D'accord, ce sont leurs descendants, mais leur état de santé... Les proportions entre les générations sont faussées. Il n'y a pas assez de vieux, et si personne n'atteint un âge avancé, c'est qu'ils meurent tous jeunes de quelque chose. Quand on souffre de malnutrition, on est exposé à toutes sortes de problèmes. »

Elle a désigné d'un geste furieux la tranchée dont ils se servaient comme centre de don. « Il y a du sang dans certaines selles, et toutes sortes de parasites. Un simple purgatif leur ferait le plus grand bien. » Elle est tombée à genoux devant un enfant, celui qui était resté dans le coma à cause des tranquillisants, et elle l'a pris par les mains. « Regardez cet enfant. Ses yeux s'abîment déjà. Sa fourrure est clairsemée, ses griffes mal formées. » Des larmes brillaient dans ses yeux. L'enfant s'est agité, nerveux.

Je devais faire quelque chose, je le sentais.

« Les plaies sur ses jambes ne guérissent pas, a ajouté Marie. Des plaies ulcéreuses sur un enfant ! » Elle a effleuré ses articulations et il a couiné. Les reines s'étaient tues et Bouclette approchait pour l'observer. « Articulations déformées. Et je n'ose pas penser à ce que cela implique en termes de développement intellectuel. » Les larmes glissaient sur sa joue. « Il est difficile de nous nourrir correctement. Nous y consacrons toutes nos compétences et Stevland nous aide beaucoup. Nous ne sommes pas faits pour cette planète, mais nous obtenons ce dont nous avons besoin. » Elle s'est mise à sangloter, trop affaiblie pour retenir ses larmes. « Nous pouvons les aider. Nous pouvons rendre la santé aux Verriers. S'ils nous laissent faire. »

Je me suis agenouillée pour passer le bras autour de ses épaules, frappée de plein fouet par ces mots : « S'ils nous laissent faire. » Pourquoi est-ce qu'on attendait ? On forçait leur amitié, de toute façon. On décidait de leur sort. On les pousserait à accepter notre aide. C'était nous qui commandions, et les foutues reines avaient intérêt à se faire à cette idée. Le plus tôt serait le mieux.

Puis j'ai inspiré profondément. La colère ne résoudrait rien.

Bouclette disait quelque chose à Bartholomé.

Elle communiquait ! Même si on ne comprenait pas ce qu'elle disait.

Il a pris une ardoise et s'est mis à écrire : « Elle être-elle triste, a-t-il lu à haute voix en désignant Marie. Vous tous être-vous malades. » Il a tendu l'ardoise à Bouclette, qui l'a examinée. Elle suivait les lignes d'écriture du doigt. Elle savait lire !

Il a ajouté : « Vous besoin de bon manger. Nous être-vous tristes parce que vous être-vous malades. Nous donner-vous bon manger. »

Bouclette a lu le message, s'est retournée vers les autres et a recommencé à hurler. Bartholomé m'a lancé un clin d'œil.

« Est-ce que tu veux parler ? » ai-je crié à la reine. Elles aimaient se quereller ? Je savais faire aussi. « Je veux écouter. Tchik-ooo ! Kak ! » Elle s'est tournée vers moi. « Bartholomé, dis-lui... Non, force-la à venir discuter avec moi à la maison commune. En face à face. J'ai des choses à lui dire.

- La forcer ? »

J'ai désigné le bambou arc-en-ciel autour de nous. « Il est temps de se montrer agressivement fraternels, pas vrai, Stevland ? Trêve de jeux ; elle et moi, nous allons devenir les meilleures amies du monde. Dès maintenant. »

Bartholomé a jeté un coup d'œil à Marie. « Il est temps d'essayer autre chose, j'imagine.

- Amène-la-moi. » J'étais co-modératrice, je pouvais donner des ordres. J'ai aidé Marie à rentrer se reposer chez elle - elle y était totalement opposée - puis je suis allée voir Stevland à la maison commune.

« Hé, eau et soleil. Je vais forcer l'amitié avec les Verriers. Fini d'être gentils.

- Chaleur et nourriture. » Une pause. « Tu es une personne sympathique et cette nouvelle tactique est pleine de promesses, mais tu ne vas pas aimer celle que j'ai faite. »

La porte était ouverte, on ne se voyait pas en secret, mais personne n'était là. Tout le monde avait trop à faire.

« Je t'apprécierai toujours. » Je me suis assise. Sa bonne humeur n'était sans doute que de façade, comme la mienne.

« J'ai promis aux aulnes que vous alliez les couper.

- Pourquoi ? Bon sang, je ne comprendrai jamais les plantes !

- Ils ne veulent pas être coupés, bien sûr. Mais ils ne veulent pas non plus produire de chatons, ces inflorescences nourrissantes, pour les Verriers, qui ont besoin d'acide ascorbique et de thiamine. Je leur transférerais du cuivre dans cette optique, et vous récolteriez les chatons dans des proportions qui permettraient malgré tout la pollinisation. Mais ils refusent de fortifier leurs chatons. Le comportement animal équivalent serait celui d'un lion défiant le maître-fipp.

- Maître-fipp Stevland ? » ai-je plaisanté.

Il a pris son temps pour répondre : « Mon analogie n'était peut-être pas adaptée, bien que l'image que tu évoques soit drôle. Leur comportement est pervers. Un apport supplémentaire de cuivre leur permettrait d'améliorer la production de cytochromes et plastocyanine dans leurs chloroplastes. Ils en tireraient profit. Mais ils s'y opposent parce que les aulnes sont insubordonnés par nature. Ils refusent régulièrement de se synchroniser avec les autres plantes pour partager les pollinisateurs ou de soutenir les frugivores qui dispersent nos graines, peut-être parce qu'ils poussent à l'ombre et qu'ils n'ont pas besoin de négocier des droits de canopée. Pourtant ils ne sont pas idiots. Ils verront bien qu'ils ont intérêt à nous aider. »

Je savais ce qu'était un chloroplaste, au moins. « Mais si on les coupe, on ne pourra rien récolter.

- Je suggère d'en tailler un au niveau du sol. C'est assez barbare, mais nécessaire. Et nous devons agir vite. Leurs chatons poussent en ce moment même. Si vous taillez sévèrement l'arbre, il souffrira mais il ne mourra pas, et le bosquet tout entier aura peur. Nous n'avons pas de temps à perdre. Les Verriers sont malades depuis longtemps, et si nous parvenons à les guérir, ils seront plus réceptifs. Ils verront que nous leur voulons du bien et que la cohabitation peut se faire au profit de tous. Nous devons en appeler à leur intelligence. J'ai constaté que les créatures intelligentes sont plus faciles à contrôler parce qu'elles peuvent envisager les conséquences à long terme de leurs actes.

- À contrôler ? » Tatiana disait qu'il voulait trop nous contrôler.

« Exactement. Avec très peu d'efforts, vous les humains et moi avons su entrer dans une relation mutualiste, qui implique un contrôle mutuel. Je suis une créature sociale et me soumettre à un contrôle social me paraît souhaitable. Les Verriers se soumettent, mais nous devons agir vite. Je suis fatigué. Je sais que tu l'es aussi. La santé de Marie se dégrade. Vous devez couper un aulne ce matin. Leur bois est très utile. Je peux guider un bûcheron dans le choix de l'arbre idéal pour faire peur à tout le bosquet. »

Son discours ne me semblait pas trop effrayant - du moins la partie sur le contrôle mutuel.

« Le bûcheron pourrait amener un lion, a-t-il ajouté. Les arbres craignent les lions parce qu'ils mangent les racines. Dans le règne animal, l'équivalent serait une attaque au visage. Les Verriers et vous n'êtes pas natifs de Pax, c'est pourquoi vous ne vous y épanouissez pas naturellement. J'ai travaillé dur pour vous maintenir en bonne santé, alors que les Verriers, eux, dépérissent. Mais quand ils vivaient ici, je n'étais pas capable de les aider comme je vous ai aidés. C'est peut-être la malnutrition qui a causé la chute de la cité - si, comme le suppose Marie, la malnutrition mène à l'effondrement social. Je ne sais pas. L'ignorance est une autre forme de déséquilibre. Je ne peux que hasarder des hypothèses générales quant à leurs besoins, mais nous apprenons beaucoup et très vite. »

Il commençait à pleuvoir dehors. J'ai songé à fermer la porte, mais on aurait été seuls. « Bien. Les reines... enfin, tu as vu, elles préparent quelque chose.

- Elles se rendent compte que la situation est tout à fait inattendue. Cela pourrait nous offrir des occasions de communiquer et de créer de nouveaux rapports équilibrés. Bartholomé a persuadé une reine de venir. Il a crié et il s'est mis en colère, mais je crois qu'il simulait. Les humains sont très doués pour faire semblant.

- D'accord. Je sais crier, moi aussi.

- Tu dois trouver l'équilibre face au comportement de la reine. Je pense que ce sera un tournant. Rectification : j'espère que ce sera un tournant. Il est dans notre intérêt à tous de sortir positivement de cette impasse.

- L'équilibre, encore et toujours. »

J'ai entendu la voix de Bartholomé : « Voici notre destination. Ici. Non, ici !

- Tchik-ooo ! » ai-je dit. La reine et un ouvrier sont entrés et se sont arrêtés. « Venez ! » ai-je insisté en lui faisant signe. Bartholomé l'a poussée dans le dos, un parapluie en feuille de palme à la

main, et elle s'est approchée, l'ouvrier sur ses talons. Même de l'autre bout de la pièce, je voyais que l'ouvrier était souffrant et un peu aveugle, maintenant que Marie m'en avait montré les signes.

Bouclette regardait autour d'elle.

Bartholomé a pris place à la table en montrant bien comment on faisait les choses dans la maison commune. Elle a avancé un peu plus. « Elle a insisté pour amener l'ouvrier. C'est ce qui a pris du temps.

- Pas de problème. » J'ai pris une ardoise et un pinceau. « Nous proposer-vous amitié. Nous parler-nous de l'avenir. J'être-moi Lucille (j'ai écrit aussi phonétiquement que possible) et j'être-moi chef de la cité. » Je me suis tournée vers Bartholomé. Je n'étais pas douée à l'écrit. « La grammaire est correcte ?

- Presque. » Il a corrigé un mot. La reine s'est penchée pour lire. Je suis restée assise, l'œil à hauteur de son large corps, à portée de ses mains griffues à quatre doigts.

« Eh bien ? Dis-moi ce que tu en penses. » J'ai poussé vers elle de quoi écrire. Elle a fixé l'ardoise et le pinceau en émettant un son qui semblait exprimer un désaccord.

Je me suis levée. « Bon, on ne peut pas attendre toute la vie, toi et moi. Il faut qu'on mette quelque chose en route, là. » J'ai désigné le pinceau, l'ardoise et la bouteille d'encre et, de mon ton le plus régalien, j'ai ajouté : « Écris quelque chose, bourrique. Tu es toute seule, tu n'as pas besoin de te disputer avec les autres reines, juste avec moi. »

Elle contemplait les instruments d'écriture d'un œil méfiant. Elle a pris le pinceau comme si c'était un outil inconnu, l'air de ne pas savoir comment le tenir entre ses quatre doigts - deux petits en opposition, deux droits mais articulés comme les nôtres. Une ligne de chair durcie, comme un ongle, couvrait le dos de ses doigts. Les cuticules latérales étaient écartées par endroits et présentaient des croûtes fraîches. Elle s'est mise à écrire lentement, d'une main mal assurée, comme si elle n'en avait jamais eu beaucoup l'occasion.

« Vous voler-nous choses. » Traduction : *Vous avez confisqué nos biens*. Exact.

« Réponds ceci, ai-je demandé à Bartholomé qui écrivait plus vite et mieux que moi : "Nous ne les garderons pas. Vous savez que nous voulons l'amitié, pas la guerre. Nous pouvons partager la cité." »

Elle a lu et marmonné quelque chose, puis elle s'est assise sur un banc, les jambes sous son corps. L'ouvrier s'est installé par terre, juste à côté d'elle.

« Vous peut-être pas besoin-vous ami », a-t-elle écrit. Et je jure qu'elle a mis tout son mépris dans le mot « ami ».

C'est Stevland qui a répondu : « Non, nous avons-nous pas besoin. Pas besoin être-ça art. Notre art être-nous amitié vous. » Il jouait sur les mots car « art » et « besoin » étaient graphiquement presque identiques. Bartholomé a montré la tige de Stevland. Bouclette l'a regardée et a lâché un « Iiiiip ! ». Elle a hoché puis tourné la tête. Ses dents ont grincé dans sa gorge. L'ouvrier près d'elle s'est agité.

En verrier, il a poursuivi : « J'être-moi Stevland. Tes ancêtres connaître moi. J'être-moi heureux peut-être m'adresser à toi. » Traduction : *Comment tu t'appelles ?* Elle l'a pointé du doigt et m'a regardée, puis elle a commencé une phrase et s'est interrompue.

J'ai acquiescé. « Stevland, ai-je dit en le montrant. Lucille. Bartholomé. » Je l'ai montrée à son tour. Elle a répondu quelque chose comme : « Voit-Clair. » En tout cas, c'est ce que j'ai répété.

« Tu choisir intelligence de partager-nous cité, a écrit Stevland. Vous être-vous malades. Tes sœurs être-elles aveugles. Vos enfants trembler de faim. Nous nourrir vous. Nous rendre vous santé. »

Elle a reniflé. De ses doigts fins et galeux, elle a trempé le pinceau dans l'encre et s'est mise à écrire - peut-être le mot « nous », mais elle l'a barrée. Elle a recommencé, lentement, construisant péniblement son mot : « Esclaves ».

J'ai saisi un pinceau : « Non. Jamais esclaves. » Mais comment l'expliquer ? Je me suis tournée vers Bartholomé. « Parle-lui de la loi. »

Il a écrit en verrier tout en lisant à voix haute en humain : « Nos écritures nous imposent de pratiquer l'égalité. Pas d'esclaves. Veux-tu lire nos livres ? » Il s'est levé pour attraper l'original de notre Constitution sur une table où elle était encadrée, sous verre, et il l'a posée devant elle. « Je peux traduire pour toi. » Elle s'est penchée pour l'examiner.

Nye est entré, portant un plateau de nourriture. Je ne m'y attendais pas.

« Chaleur et soleil, Nye, a dit Stevland en verrier. Je demander-Nye apporter-nous à manger.

- Vous rendre-nous armes », a-t-elle écrit sans paraître remarquer Nye.

J'ai réfléchi à la manière de lui expliquer la situation, mais Stevland m'a prise de vitesse : « Armes être-elles avec égalité, toi comprendre ça, car nous aussi croire en prudence et vous essayer de tuer nous.

- Nous. Tu être-toi plante », a-t-elle écrit et dit à voix haute. J'ai cru reconnaître le grincement qui correspondait à « être ».

« J'être-moi égal », a répondu Stevland.

Elle a reniflé tandis que Nye étalait devant elle des fruits arc-en-ciel, de la confiture de noix, de la viande, des légumes rôtis et du thé de blé. Il y a beaucoup de vitamine C dans ce thé.

J'ai montré l'exemple - je n'avais pas pris de petit déjeuner et j'avais faim. Elle a hésité, mais bientôt elle lapait délicatement son thé dans un petit bol. Nye s'est assis près de l'ouvrier, lui a souri et proposé une assiette de légumes. Des marques grises zébraient ses yeux et des cicatrices rouges luisaient au creux de ses coudes glabres. Ses griffes étaient courtes et gondolées, comme un ongle qui repousse après un choc. J'ai expliqué à Nye ce que ça signifiait.

Il a fixé le sol si longtemps que Voit-Clair l'a remarqué. Enfin, il a de nouveau regardé l'ouvrier. « Stevland, dis-moi quoi leur donner à manger et je le préparerai.

- Demande-leur ce qu'ils souhaitent manger et je ferai en sorte que ce soit sain. Ils mangeront davantage si nous leur proposons une nourriture qu'ils estiment désirable. »

Bartholomé a posé son assiette, pris une ardoise et transmis les questions de Nye à la reine. Plus de sucré ? Plus de salé ? Des oignons rôtis ? De la viande ? Qu'est-ce que les enfants préféraient ? Les questions semblaient l'agacer.

« Nous vouloir-nous vêtements.

- Hé ! me suis-je exclamée. On attendait juste que vous les réclamiez ! » Je me suis levée pour ouvrir un coffre près du mur et en sortir des couvertures. « Récupère donc la tienne. »

À la place, elle a pris une assiette de viande de crabe ramifié rôtie, l'a reniflée puis fixée du regard. Au bout d'un moment, j'ai compris : des mots en verrier désignant différents aliments en décoraient le bord. Elle a dit quelque chose tout bas. L'air a paru un peu plus sucré. Un mot odorant ?

Elle a pris un pinceau. « Peut-être nous pas tous d'accord-nous.

- La grammaire est complexe, a commenté Bartholomé. Elle a dit : "Peut-être qu'on ne sera pas toutes d'accord entre nous." C'est-à-dire que les reines vont se quereller, comme d'habitude. Et voilà qui nous donne une situation intéressante. Ou plutôt qui met en lumière la situation existante. On les a vues s'affronter. Faut-il toutes les traiter de la même façon ? Ou doit-on diviser pour mieux régner ?

- Dis-lui que celles qui acceptent n'auront pas seulement de quoi s'habiller et se nourrir, mais aussi un toit. » Bartholomé m'a regardée en haussant les sourcils. « Bah, j'ai parlé de fraternité agressive, non ? Et je le pense. Qu'elles coopèrent et elles auront une maison. Regarde cette pluie. » J'ai brandi une couverture. « Elle est à toi, Voit-Clair ? Kak ? Maison, couverture, abri, manger ! On vous laissera même travailler. Tu connais quelqu'un qui a envie d'être boulanger ? Et cette couverture-ci ? Oui ? Tsiii ! Tiens. » Je me suis approchée et, comme si c'était un grand honneur - c'était d'ailleurs le cas -, j'ai drapé son corps de la couverture gris-vert.

Un moment charnière.

Bartholomé s'est mis à écrire.

« Je vouloir-nous maison », a-t-elle répondu avant qu'il ait terminé.

Cèdre est entrée en trombe, dégoulinante. « Il paraît qu'elle parle ! »

Je me suis dit qu'elle apprécierait la nouvelle politique de fraternité agressive, même si ce n'était sans doute pas le cas. Elle a lancé son poncho de pluie sur le porte-manteau près de la porte, s'est dirigée vers nous du pas assuré d'un maître-fipp qui affirme son statut et s'est mise à lire par-dessus mon épaule.

« Peut-être tu définir nous, a écrit Bartholomé.

- Nous signifier-nous famille.

- Combien ? » a demandé Cèdre. Je m'apprêtais à poser la même question, avec moins d'inquiétude, et Bartholomé la rédigeait déjà sans en manifester du tout.

« Trois porions, quatre ouvriers, deux enfants. Eux pas combattre vous.

- Pourquoi ? s'est écriée Cèdre.

- Elle être-elle peut-être quoi », a écrit Voit-Clair en inclinant la tête vers Cèdre. Traduction : *Pour qui se prend-elle, celle-là ?*

« Tu sais ce que je suis, a répondu Cèdre. Pourquoi n'attaqueront-ils pas ? Qu'est-ce que vous avez, tous ? Tiens, donne-moi un pinceau. » Elle a empoigné celui que tenait Bartholomé. Il ne l'a pas lâché.

Voit-Clair a regardé le sien, hérissé la rangée de boucles sur son dos, puis elle a trempé la pointe dans la bouteille d'encre et a repris, émettant une odeur florale familière que j'étais pourtant incapable de nommer : « Ceux sans mère attaquent. Mères contrôler chacune leur famille, orphelins plus nombreux que familles et contrôler tous par la peur. Orphelins ordonner d'attaquer vous, emmener-nous cité. Orphelins brûler beau-buisson Stevland pour donner-vous peur. Maintenant, j'échapper orphelins peut-être pour sûreté, maison, manger, vêtements, sec, chaud, repos, paix, bonheur. » Elle écrivait lentement.

On a lu en silence et Bartholomé a conclu : « Ça explique beaucoup de choses.

- Si on peut la croire », a lâché Cèdre.

Voit-Clair a fixé Stevland, marmonné puis écrit : « Beaucoup mourir quand nous nomades. Beaucoup de mères. Nous revenir-nous ou tous mourir. Cité faire vie saine. Peut-être. » C'était une question.

« Nous vous souhaitons la bienvenue », a dit Nye d'une voix tremblante. Je me suis retournée et j'ai vu qu'il lisait le message en verrier sur la tige de Stevland. Nye a passé le bras autour des épaules de l'ouvrier et l'a serré. Il avait l'air sur le point de rire ou de pleurer.

« Si les familles sont aussi réduites, ça nous laisse un paquet d'orphelins hostiles, a dit Cèdre sans rire.

- Demande-lui pourquoi ils ont fait cuire Roland, est intervenu Nye, au bord des larmes. Demande-le, s'il te plaît. » Bartholomé s'est exécuté.

Elle a incliné la tête vers lui avant de répondre : « Orphelins dire vous manger morts comme aigles. Je dire non, et si non, vous vivre. J'essayer bâton musical mais être-ça volé. J'aimer musique. J'aimer manger. J'aimer vous vivre. »

Elle a reposé le pinceau pour gratter une plaie au coin de son œil. J'avais envie de lui prendre la main pour l'en empêcher. Envie de l'entraîner dans une danse autour de la salle. Envie de me jeter sur Stevland et de le serrer dans mes bras car je savais qu'il partageait mes sentiments, ou d'embrasser Nye et Bartholomé ; mais je ne voulais pas lui faire peur. Alors j'ai pris le pinceau des mains de Bartholomé et écrit : « Amis. »

C'est sur ce thème que j'avais fait campagne. Lucille, la fippochatte tout crachée, heureuse, serviable, enjouée, douce. Serviable... « Hé, ai-je lancé, tous ceux qui sont nos amis peuvent entrer. »

Évidemment, ça n'a pas été si simple. Cèdre s'inquiétait : il faudrait garder les maisons des reines parce qu'on ne devait pas leur faire confiance - et elle n'avait pas tort. Elle s'inquiétait de savoir quelles maisons et où. Mais, au final, on n'en a eu besoin que de trois car la quatrième reine ne voulait pas entrer.

« Minerve estime qu'il s'agit d'un piège », a dit Bartholomé - ou plutôt crié, car l'averse avait pris des allures de tempête et des rafales de vent rabattaient la pluie sous la tente ouverte. Minerve et son enfant se pelotonnaient dans l'angle le plus protégé. « Elle dit qu'elle sera prisonnière. »

De l'eau s'est engouffré sous mon manteau. « Dis-lui que c'est maintenant qu'elle est prisonnière. Si elle entre dans la cité, elle sera une amie. Elle récupérera ses vêtements. Oh et puis flûte, j'irai chercher des couvertures pour elle et le petit de toute façon. » J'ai remarqué que, de l'autre côté de la rivière, les toits de Kung tenaient bon sous l'averse.

Je m'attendais à ce que la réunion du conseil ce soir-là se transforme en petite fête. On avait enfin de bonnes nouvelles.

« Les ouvriers et les porions liés à des familles ont quitté les enclos. Moins de bagarres, a dit Kung.

- Effectivement, mais il y a près de soixante orphelins là-dehors qui nous détestent, a objecté Cèdre. Et peut-être trente autres Verriers entre les murs qui sont du même avis, et on ne peut pas les entraver sous la pluie. On ne devrait pas relâcher la garde.

- Il est bon d'être prudent, a répondu Stevland, toutefois nous avons obtenu des avancées majeures en matière de domestication. Si les orphelins l'avaient emporté, la barbarie aurait englouti la cité.

- D'après eux, les barbares c'étaient nous, a fait Bartholomé. La diplomatie a payé. » Il a adressé un signe de tête à Marie, qui souriait depuis que je l'avais réveillée dans l'après-midi pour lui annoncer la nouvelle.

« On devrait célébrer cette journée, s'est exclamée Daisy. Aujourd'hui, les Verriers sont enfin rentrés chez eux. Nous pourrions faire de la musique pour commémorer le succès de la mission, lancer des études d'astronomie en mémoire de nos premiers foyers...

- Et des concours de tir à l'arc, a lâché Cèdre sans sourire. Les archers nous ont sauvés.

- Non, pas d'armes, a protesté Daisy. Nous voulons célébrer l'amitié, pas vrai, Lucille ?

- Oui. Et nous pouvons faire la fête tout de suite. L'opération Domestication porte ses fruits !

- Les archers travaillent en ce moment même sous la pluie, a fait remarquer Cèdre.

- Un banquet, peut-être ? a proposé Stevland. Un repas particulièrement nourrissant à la même date l'année prochaine. Il y a encore beaucoup à faire. La nourriture sera un élément clé de la domestication. Les aulnes sont revenus sur leurs objections et acceptent d'améliorer leurs chatons. Mes avant-postes signalent que la rivière est en crue en amont. Notre surveillance des orphelins sera compliquée par une inondation printanière.

- Pile ce qu'il nous fallait », a commenté Cèdre.

Au temps pour ma soirée de réjouissances. Je suis passée par la maison de Voit-Clair en rentrant chez moi. Le garde a ouvert la porte et j'ai jeté un œil à l'intérieur. La reine, drapée dans une couverture, était assise sur un matelas posé par terre, près du feu, sa famille blottie autour d'elle. Sur une table trônaient les vestiges d'un grand repas nourrissant et savoureux. Une drôle d'odeur planait, pas exactement sucrée - impossible à identifier - mais heureuse. Une odeur heureuse. Elle a tourné la tête vers moi.

« Tchik-ooo ! ai-je lancé. Navrée de vous déranger, je voulais juste vous souhaiter bonne nuit. » J'ai agité la main. Elle en a fait autant et sa famille l'a imitée : dix mains s'agitaient vers moi. Ils avaient chaud, ils étaient nourris, au sec, en sécurité et ils se reposaient paisiblement sous des couvertures douces, heureux. Oui, je les espérais heureux.

Je l'étais moi-même en repartant. Le garde a fermé la porte et m'a regardée en souriant. On s'est embrassés en riant dans la nuit froide et pluvieuse.

Stevland

L'eau, c'est la vie. En tout cas, c'est ce que disent les plantes. Je n'ai pas discuté de croyances spirituelles avec les humains, mais ils célèbrent les équinoxes et les solstices, se livrent à des observations minutieuses des étoiles, et chaque étoile est un soleil. Je soupçonne que les humains révèrent implicitement le soleil. L'ensoleillement étant prévisible, le soleil est un objet de révérence qui convient à des êtres cycliques tels que les animaux. L'eau est vénérée par les plantes non parce qu'elle est indispensable mais parce qu'elle est imprévisible : inondations et sécheresses. Nous poussons et changeons avec le temps, et nous vénérons l'eau.

Alors que le soleil se couche, je me prépare à une célébration qui rappelle la fête humaine pour l'équinoxe de printemps. Nous autres plantes allons nous réjouir. Les pluies de printemps sont arrivées et laissent le sol très humide – cela nous cause une grande joie car nous faisons monter l'eau dans nos bourgeons, et de nouvelles feuilles et tiges se déploient à mesure que l'eau emplit nos cellules. Nous poussons. Une sensation source de plaisir et de liesse.

Les humains ont repris le contrôle et, il y a deux jours, les Verriers ont commencé à communiquer avec eux – pas tous, mais une communication même limitée permettra une plus ample compréhension mutuelle. Des progrès ont été faits, et la pluie nous a servi ; le désastre a cédé la place à l'optimisme et au printemps glorieux. Le printemps est la saison la plus impatiente, passionnante et triomphante. Nous célébrons la vie.

Alors que l'obscurité s'installe, nous autres plantes nous préoccupons de croissance et de catabolisme, mais il nous reste de l'énergie pour nous réjouir et partager. J'envoie du carbure de calcium à mes voisins, qui disposent d'eau à foison pour dégrader ces molécules en acétylène, lequel s'oxyde ensuite en un délicieux éclair d'énergie distrayant et nourrissant. Je ne saurais exprimer pleinement mon bonheur et la dette que j'ai envers eux. Nous avons la pluie, nous avons la paix, nous avons la vie. Nous poussons.

« Je suis taillée ! Je suis taillée ! chantent les lentilles.

- Bien, pépient les tulipes. Bien. Bien. Bien. Bien. Bien. Bien. »

Les ananas m'envoient des isoprènes. « Tu as dit que les humains aimeraient les terpènes, disent-ils. Tiens. Fais-leur plaisir. »

Les isoprènes peuvent donner un grand nombre de terpènes utiles : arômes, vitamines ou parfums. J'ai commencé à apprendre la signification de certaines odeurs émises par les Verriers, et ces composés chimiques sont tout à fait familiers aux plantes – certains terpènes et alcools par exemple. N'importe quelle plante peut produire des dizaines voire des centaines de parfums, selon son intelligence, la complexité de ses fleurs et d'autres structures, et c'est souvent par ce biais que nous communiquons avec les lézards et autres pollinisateurs. Les Verriers seraient-ils capables de communiquer avec d'autres plantes que moi ? Je ne suis pas certain que ça me plairait.

Le porte-parole des noyers me donne une quantité généreuse d'ions zinc. « Bon travail, bambouffon. Tes humains sont de bons animaux. N'oublie pas notre accord.

- À quelle distance au sud voulez-vous aller ? » Je lui envoie assez de carbure de calcium pour m'éclater une radicelle.

« Rapproche-moi d'animaux utiles, loin de toi. »

Je me rends compte que je ne suis pas la seule plante à avoir une racine humoristique. « Lesquels veux-tu ?

- Les putois.

- Éteints. » À cause des bambous.

« Les geckos dragons.

- Lents, bêtes et venimeux. Parfaits pour toi.

- Quand je pense que les humains travaillent pour une grande herbe colorée qui donne des fruits ! Qu'est-ce qu'ils te trouvent ?

- Les frugivores aiment les fruits colorés, lui dis-je. Je les traite bien. »

Il m'envoie du fructose, le sucre des fruits. Je lui expédie du xylose, le sucre du bois. Avant même de me doter d'une racine humoristique, j'avais compris que le sucre est une substance comique car sa structure chimique est excessivement tarabiscotée. Le noyer est rarement de si bonne humeur. Du sucre !

Saules, palmiers, blé, ignames, jusqu'aux aulnes même, nous nous réjouissons tous à la perspective d'une saison productive et déplions des bourgeons pour être prêts à accueillir le soleil demain. Les crues de printemps sont courantes ; elles ne sont qu'une vague source d'agacement pour la plupart des plantes près de la rivière, mais la liane blanche panique soudain : « Insectes partis ! Insectes partis ! Gros animaux manger insectes ! Sève contrôler deux animaux ! Eau venue, insectes partis ! »

Elle ne comprend pas qu'on peut reconstituer le stock d'insectes. Néanmoins, je partage son inquiétude. Les insectes en forme de flocons de neige nourrissaient et droguaient à la fois les ouvriers et les porions. De plus, l'inondation crée des problèmes logistiques. Je transmets un peu de carbure de calcium à la liane blanche.

« Encore ! » réclame-t-elle.

Je la satisfais et lui dis : « Eau partir, insectes revenir. Racines bien ?

- Racines bien. Insectes partis ! Gros animaux manger insectes. Sève contrôler deux animaux. Eau venue, insectes partis. Insectes partis !

- Eau partir, insectes revenir. Joie ce soir, joie demain. » Je le répète plusieurs fois en saupoudrant mon message de carbure de calcium ; la liane blanche finit par se calmer.

Les oignons s'expriment à peine mieux que les tulipes, et ils ne sont pas d'humeur festive ce soir. Je ne suis pas sentimentalement attaché à chacune de mes feuilles, mais eux sont jaloux des leurs car elles sont issues d'un bulbe unique. Les Pacifistes ne les récoltent qu'une fois qu'ils ont développé des bulbes secondaires pour la reproduction. Les oignons ont subi des déprédations prématurées aux mains des Verriers, jusqu'à ce que le « pesticide » que je leur ai suggéré les pousse à cesser d'en prélever. Mais leurs champs proches de la rivière sont inondés, ce qui ralentira leur croissance - à moins que ça ne les tue. Je leur envoie autant d'oxygène que possible par l'intermédiaire de mes racines. La noyade est une mort lente et douloureuse. Peut-être les fermiers peuvent-ils ériger des digues pour les protéger. La pluie a cessé dans l'après-midi, mais le niveau de l'eau continuera de monter pendant plusieurs jours.

La vie chez les humains revient lentement à l'équilibre. Ni blessé ni malade ne souffre dans le dispensaire ce soir. La crue de la rivière complique la surveillance des Verriers orphelins, mais elle les a également isolés. Ils sont trop abrutis par les drogues pour affronter le courant à la nage, de sorte que les gardes peuvent se détendre un peu. Globalement, les orphelins se comportent de manière plus courtoise même sans entraves, et certains ont même aidé à récolter de la nourriture, allégeant ainsi la charge des humains. Minerve, la femelle alliée aux orphelins, s'est légèrement adoucie.

Mais s'agit-il réellement d'un début de domestication ? « On n'a pas de certitude, déclare Cèdre à la réunion quotidienne du conseil. Qu'on baisse la garde, et on risque d'offrir aux orphelins l'occasion qu'ils attendent.

- Je suis d'accord, dis-je, et Nye me prête sa voix. L'élagage n'est pas encore terminé.

- Tu es d'accord ? s'étonne-t-elle.

- La domestication prend du temps. » Je devrais fournir davantage d'explications, mais la fête des plantes retient mon attention. Le noyer est en train de développer une blague au sujet de l'eau à partir d'aldose et de cétose. La chute est que... l'eau est plate ! Comme les flocons de neige ! Bien sûr, mais qui aurait vu les choses sous cet angle ?

« Ils doivent continuer à nous craindre », dit Cèdre.

Je m'efforce de localiser une racine attentive. « La peur élaguera leurs actes.

- Je n'arrive pas à croire qu'on soit d'accord.

- Les lignes de conduite intelligentes sont rares. Il est probable que nous tombions d'accord », dis-je sans mentionner mes inquiétudes plus profondes. Je n'ai pas vérifié l'état de santé de Cèdre depuis longtemps. J'aimerais pouvoir. Elle se conduit de manière désordonnée, ce qui pourrait augurer de problèmes plus graves. J'ai découvert cinq cas de la maladie de Jersey depuis son diagnostic. Les patients témoignaient de comportements obsessionnels compulsifs. Cèdre est obsédée par les Verriers. Y a-t-il moyen de la persuader de se rendre au dispensaire ?

Je reprends : « Nous cherchons tous une solution pacifique.

- Quelquefois, il faut se battre », rétorque-t-elle. Elle se lève et fait les cent pas pour souligner ses propos. « On ne peut pas les droguer ad vitam. À la première occasion, ils nous attaqueront. S'il s'agissait d'aigles, vous voudriez les exterminer. »

Ayant trouvé une racine vigilante, je réponds : « Les aigles n'ont pas le même niveau d'intelligence. De plus, il y a peu de Verriers. L'extinction n'est pas une pratique civilisée. Quand c'est possible, même les aigles ne devraient pas être éliminés, simplement envoyés chasser ailleurs. Ils mangent des crabes ramifiés, qui mangent des plantes - dont moi-même -, de sorte que j'apprécie leur niche écologique.

- Les aigles sont bien assez intelligents. Ils se servent du feu. Ne fais pas ta tulipe. C'est nous contre eux. Il y a cinquante-deux orphelins, et nous avons au mieux une centaine de bons combattants. Les Verriers sont rapides, ils auraient l'avantage sur nous.

- Crotte, lâche Lucille. Donc vous êtes partisans de les tuer maintenant ? » Cèdre, elle et moi pouvons lire les fronts qui se plissent, les têtes qu'on secoue, les yeux qui se baissent, tous les petits mouvements qui trahissent les pensées du reste du conseil. Personne ne veut les tuer. Bartholomé traduit pour Voit-Clair, qui assiste à la réunion. Impossible d'interpréter sa réaction : même si je détecte une odeur, j'en ignore la signification.

« C'est stupide, dit Cèdre. On pourrait en finir tout de suite. On n'a pas le temps d'attendre les bras croisés. Il faut qu'on plante, qu'on chasse. Qu'avez-vous à proposer ? Attendre et discuter. Ce n'est pas un plan, ça ! Les grandes phrases finiront par avoir notre peau ! » Elle s'assied rageusement, une manifestation de colère déplacée.

Les Pacifistes ont déjà repris la chasse et le travail dans les champs. Ils ont replanté les cultures ravagées et suffisamment rattrapé leur retard sur les tâches primaires pour s'accorder parfois un peu de temps pour des tâches secondaires. Ils ont récolté des anthères de safran pour produire des épices et posé des pièges à plantes-rubans, qu'ils cultivent pour leurs fibres. Les chasseurs ont tué des cerfs et des oiseaux délogés par la crue, ce qui a permis de préparer de bons repas. Les forestiers ont intercepté du bois emporté par la rivière afin de le sécher pour alimenter le feu en hiver. Les Pacifistes ont accompli beaucoup de choses, comme le rapportent les membres du conseil, et le pessimisme de Cèdre est contesté. Les porions et les ouvriers des femelles coopératives ont rejoint la main-d'œuvre de la cité.

« Les Verriers sont fantastiques, affirme un fermier. On abat l'équivalent de quatre jours de travail en trois jours seulement, alors qu'ils n'ont pas fini d'apprendre et qu'on doit encore faire attention à leur santé. Si on arrive à obtenir la coopération des autres, imaginez ! Imaginez tout ce qu'on pourra faire ! »

Les gens sourient. Bartholomé traduit, et Voit-Clair émet un parfum. Nye hoche la tête. Ce matin, il m'a demandé de produire des flûtes dont le bec serait adapté aux Verriers.

Leur communication odorante restera sans doute hors de portée des humains, mais je suis en train de développer des organes sensoriels spécifiques et des racines spécialisées pour les comprendre. Voit-Clair m'a donné des leçons, et je commence à saisir la grammaire sous-jacente.

Par exemple, l'éthanol signifie « Bienvenue » ou « Détends-toi », et c'est l'ingrédient actif de la truffe, que les humains perçoivent comme légèrement sucré et plaisant. « Viens » est exprimé par le méthanol. En revanche, chaque famille possède sa propre odeur, qui l'identifie : une huile persistante sécrétée uniquement par la femelle, et qu'on ne détecte que de plus près. « Bienvenue » ou « Viens » sont faciles à produire et diffuser sur une zone étendue pour les membres de toutes les castes, et leurs usages sont nombreux. « Identification » est spécifique, contrôlé et durable. N'importe qui peut dire : « Détends-toi. » Rares sont ceux qui peuvent dire : « Tu m'appartiens. » Voit-Clair a accordé cet honneur à Lucille, Marie et Bartholomé, qui comprennent et apprécient le message.

« Il y a beaucoup d'autres odeurs. Ceci, c'est du parler bébé, m'a dit Voit-Clair après la leçon d'aujourd'hui, qui concernait l'eugénol, un phénol sucré et épicé qui signifie "Que vois-tu ?". Ton langage et tes odeurs sont ceux d'un bébé », a-t-elle ajouté. J'ai décidé de le prendre comme un compliment. J'ai acquis des bases. Il y a beaucoup de mutualisme à célébrer.

La réunion du conseil prend fin. Les humains et les Verriers rentrent se coucher. La fête de la pluie des plantes se termine par la libération massive de thiamine au bénéfice des champignons mycorhiziens à nos racines, qui absorbent de l'eau et d'autres nutriments tirés du sol et nous les transmettent. Je me réjouis à l'avance d'une soirée de paix et de croissance.

Porté par les vents tourbillonnants de la tempête, du pollen est arrivé en provenance de mes bosquets alpestres affamés. Des aigles descendent des montagnes de l'ouest vers la vallée et sa

rivière. C'est logique. Les tempêtes ont frappé la vallée, et les aigles en comprennent les conséquences. Les crues déplacent les proies. Ils sont venus chasser. Monteront-ils si loin au nord ? Peu probable, car ils ont appris à craindre les humains et, comme Cèdre l'a souligné, ils sont assez intelligents. Mais je les surveillerai. Le pollen n'est pas tout frais et les aigles courent vite.

À cause de l'humidité, relativement peu d'autres pollens arrivent avec le vent, bien que ce soit le printemps, mais les espèces anémophiles ne peuvent pas se permettre d'attendre des conditions idéales, et maintenant le vent souffle en continu de l'est. Chaque espèce est reconnaissable aux ornements du biopolymère qui forme la paroi externe du pollen ainsi qu'aux enduits visqueux qui le protègent. Je reconnais le pollen d'un aulne à ses piques, sa forme en écaille et son enveloppe d'huiles aromatiques. Ont-ils respecté leur part du marché et amélioré leurs qualités nutritionnelles ? D'après eux, oui, et ils connaissent la sanction s'ils refusaient, mais j'entame une analyse de l'huile et du cytoplasme malgré tout.

Des chauves-souris volent en chantant. Des lézards de printemps pépient, en quête de partenaires. Des oiseaux aboient. Dans des vallons humides, des limaces sifflent et bourdonnent. Sous terre, des éponges palpitent en filtrant le limon. Je pense à la musique et contracte des bourgeons pour les flûtes de Nye. Les plantes sont silencieuses. Est-ce une fatalité ?

Les grains de pollen se décomposent rapidement pour mon analyse. Les aulnes m'ont trahi : il n'y a ni acide ascorbique ni thiamine mais un produit très différent, un dérivé de l'ammoniaque. Je vérifie à nouveau à l'aide d'autres grains en traitant l'information dans une seconde racine ; j'attends, j'attends que les composés soient identifiés car ce serait une trahison considérable, dont les conséquences pourraient être désastreuses.

Résultats confirmés. Les aulnes ont produit de la dexamphétamine pour contrer l'effet des hypnotiques. Les aulnes rejettent le mutualisme : ils nous veulent du mal, à mes camarades pacifistes et moi. Les orphelins ont mangé beaucoup de chatons d'aulne préparés en ragoût. Ils ne sont pas apaisés du tout. Ils pourraient attaquer. Nous devons prendre des précautions. Tout de suite.

Il n'y a personne dans la serre pour lire ma tige. Personne dans la maison commune. Au dispensaire, le médecin somnole. Mais les Pacifistes doivent être mis au courant. Je dois trouver un moyen de les prévenir.

J'observe les orphelins, bien que la nuit soit très noire. Des nuages obscurcissent les étoiles et les aurores. Je distingue les orphelins grâce à leur chaleur corporelle – par cette nuit fraîche, tout nus, ils luisent carrément. Ils ont l'air léthargiques, endormis. Mais ils ne dorment pas. Je vois trop de petits mouvements. Je crois qu'ils attendent. Ils ont peut-être un plan, et nous n'y sommes pas préparés. Cèdre a dit qu'ils attaqueraient à la première occasion, et je suis d'accord avec elle.

La reine alliée aux orphelins, Minerve, bouge. Elle se dirige vers la rivière. Les gardes du mur d'enceinte sont partis effectuer une vérification de routine de la porte occidentale. Elle s'arrête et émet un son qui évoque une branche qui craque. Les orphelins, qui faisaient semblant de dormir, se lèvent. Même si les gardes étaient présents, le remarqueraient-ils par cette nuit si noire ? Et que vont faire les orphelins, séparés de la cité par cinquante mètres de rivière en crue ? Ils doivent d'abord s'évader de leur enclos. Mais ils le savent, et nous les savons hostiles.

Aucun humain n'est là pour lire ma tige. Orion se rend au centre de don. À l'intérieur, il chantonne. Si je pouvais lui dire ce que je sais, il réagirait encore plus efficacement que moi, car il est intelligent et expérimenté. Il peut chanter, murmurer, crier, je ne peux qu'écouter et observer, et ce que je vois est accablant.

De l'autre côté de la rivière, les ouvriers démontent les toits qu'a construits Kung et se servent des bâtons et des palmes pour déployer un pont de fortune au-dessus de la clôture épineuse qui les entoure. Un par un, ils s'échappent de leur enclos. Peut-être vont-ils entrer dans la forêt et fuir la cité au lieu d'attaquer ? Je l'espère. Un porion émet à son tour un bruit de branche qui craque, et ils s'élancent vers le nord sur un chemin qui surplombe la berge. Ils sont arrivés du nord, de la vallée fluviale qui se trouve sous la grande cascade. Avec un peu de chance ils repartiront par là en nous laissant en paix, mais Minerve ne bouge pas, et je ne la crois pas prête à rester dans la cité si les orphelins s'en vont. Ils ont un plan, qui ne consiste pas à s'échapper.

Les orphelins s'arrêtent à hauteur d'une gorge où l'eau rugit entre deux falaises de pierre, là où les humains avaient établi un pont de corde temporaire pour leur assaut contre les Verriers sept jours plus tôt. Mais ils n'ont pas de corde, alors peut-être que... J'entends une hache à l'œuvre et triangule sa position. Aux falaises.

« On abat l'un des nôtres ! L'un de nos plus grands spécimens. Qui fait ça ? » demande le porte-parole des noyers en fournissant la localisation. Les arbres y voient à peine au grand jour.

J'explique : « Les nuisibles se sont échappés et rassemblés à cet endroit. Si le tronc tombe correctement, il servira de pont pour traverser la rivière, et ils attaqueront mes animaux domestiques dans la cité. » Je m'efforce de rester calme, mais je sens que les oscillations des flux d'ions calcium dans mes racines sont désordonnées.

« Peuvent-ils l'emporter ?

- Je l'ignore. Ils pourraient surprendre mes animaux, et cela risquerait d'être décisif.

- Nous sommes à ton service. Nous allons alerter les autres. » Ses flux à lui aussi sont perturbés.

Mais que pouvons-nous faire ? Nous autres plantes nous sentons souvent à part : les oiseaux boxeurs luttent contre les dragons, les araignées sont en compétition pour leur territoire, et nous menons notre vie indifférents aux conflits futiles des animaux. Pas cette fois. Les conséquences pourraient être inimaginables. Si seulement je pouvais chanter, crier, hurler...

Minerve attend les orphelins, qui arrivent en courant sans bruit sur le chemin qui surplombe la rivière. Je perçois des échanges olfactifs, bien que je ne connaisse pas ces odeurs. Les orphelins s'attendent sous des arbres tandis que les gardes humains passent sur le mur.

Je connais ces gardes. Néfertiti, vingt-sept ans, a trois enfants et un mari. Elle dirige la moisson du blé. Elle joue des percussions d'une façon qui donne aux humains et aux fippochats envie de danser. Osbert, trente-trois ans, divorcé, a deux jeunes fils. Avec son frère jumeau, il souffle de magnifiques objets en verre de toute taille et pour tout usage - dans cet art ils expriment le meilleur d'eux-mêmes. Le père des jumeaux est Bartholomé.

Je connais tous les humains de la cité. Je les connais depuis la naissance. Ils sont tous en danger, les vieux, les adultes et les nouveau-nés, sans distinction. J'ai envie de crier, de hurler, de briser des choses...

J'ai des chardons autour du mur d'enceinte. Je leur ordonne de stimuler leur turgescence au maximum pour que, grands et raides, ils opposent le meilleur obstacle possible. Ils devraient retarder les orphelins brièvement. Brièvement. Brièvement.

Dans la cité, j'entends bouger chez Marie. Elle sort et marche sans lumière car après toute une vie passée ici, elle connaît les rues d'instinct. Où va-t-elle ? Souhaite-t-elle me parler ? Je ne peux que l'espérer. Elle marche lentement, en claudiquant bizarrement - c'est nouveau.

Un grand porion approche de l'enceinte. Il jauge la distance nécessaire pour franchir les chardons et le mur, puis part en quête d'un endroit plus propice.

Marie entre chez Lucille. J'entends pleurer. J'essaie de deviner pourquoi. Marie connaît l'évolution de sa maladie et sait reconnaître les symptômes de la phase finale. Son heure est peut-être venue. Si je pouvais pleurer, si je pouvais brailler, sonner comme un glas...

Le porion découvre un endroit qui lui convient, bondit et se réceptionne sur le mur, armé d'un bout de bois en guise de gourdin. Je sais ce qui va suivre. Je voudrais rompre avec certaines racines pour ne rien voir, mais je n'ose pas. La mort vient si brutalement à Néfertiti qu'elle ne sait peut-être même pas ce qui l'a tuée. Son corps tombe devant le mur, au milieu des chardons. Je sais ce qui attend Osbert. Tout ce que je peux faire, c'est jurer que si mes humains demeurent souverains, je trouverai le moyen de faire du bruit.

Osbert tombe. Les ouvriers érigent un genre de pont pour franchir les chardons et atteindre le mur. Ils vont à une vitesse phénoménale. Les nuages se dispersent, révélant des aurores vert vif couronnées de rouge. Si le ciel s'était éclairci quelques minutes plus tôt...

Marie et Lucille sortent. Lucille soutient Marie et parle tout bas, avec douceur ; elle rit parfois, d'un rire inhabituel qui mêle plusieurs émotions, dont l'une évoque un serrement de gorge proche du sanglot. Je crois qu'elles se dirigent vers le dispensaire. Très bien. J'ai une tige communicante au dispensaire. Je pourrai les avertir et, malgré leur chagrin, elles réagiront sans tarder.

Des orphelins bondissent à bas du mur, silencieux, en émettant les odeurs « Viens » et « Quevois-tu ? » pour se guider mutuellement, mais ils progressent lentement malgré la luminosité désormais suffisante. Ils ne connaissent pas la ville. Un porion marque une pause, l'oreille aux aguets. Il entend Lucille. Avec plusieurs autres, il se précipite vers les femmes en s'inclinant avec une grâce ignoble dans les rues sinueuses.

Je sais ce qui va suivre... Non, ils ne tuent pas les femmes, ils s'emparent brutalement d'elles et leur plaquent la main sur la bouche. Lucille résiste, et trois porions s'efforcent de la maîtriser. Elle a l'avantage de sa taille et de ses bras musclés. Elle arrache une main de sa bouche et se met à crier,

mais une autre la remplace avant qu'elle ait pu faire trop de bruit. Je perçois l'odeur du sang. Elle et Marie gémissent et grognent. Marie donne un coup de pied dans une bouteille, qui se brise contre une maison. Puis d'autres orphelins arrivent et maîtrisent les deux femmes.

C'est Bartholomé qui vit dans cette maison. En général, il a le sommeil léger. J'espère qu'il s'est réveillé. J'espère que quelqu'un va se réveiller.

Minerve patiente près de la porte principale pendant que dix ouvriers rassemblent quelque chose en hâte. Du bois. Ils récupèrent du bois de chauffage devant les maisons et l'entassent dans mon bosquet, celui qui pousse près de la porte. Ils emportent les femmes dans cette direction. Je crois qu'ils ont l'intention de me brûler ; ce serait affreux, car qu'y a-t-il de pire que le feu ? Mais que vont-ils faire aux femmes ? J'ai mal rien que d'y penser.

Bartholomé jette un coup d'œil par sa porte, un chat dans les bras ; la chaleur de son visage se détache en infrarouge dans la nuit. Il n'y a rien à voir de là où il se trouve, et bien peu à entendre : le grattement discret de griffes sur les pavés, le bruissement du bois que les ouvriers récupèrent, des gémissements lointains. Des odeurs flottent, plus légères que le pollen dans l'air. Le chat se tortille. Bartholomé renifle et tend l'oreille.

« Oh non », murmure-t-il. Il comprend ce qui se passe ! Du moins je crois. Il pose le chat, se glisse hors de chez lui et traverse un jardin, puis un autre, lentement, pour déboucher dans une rue. Il est presque aussi discret que son chat, pourtant il n'est pas souple et il doit avoir froid, vêtu de sa seule chemise de nuit. J'espère qu'il va réveiller quelqu'un... Cèdre. C'est elle qu'il nous faut à présent.

Les Verriers explorent les rues, écoutent aux portes et pénètrent dans les bâtiments inhabités. Ils fouillent une remise et en ressortent avec des faux, des couteaux, des pelles, des fourches et de la corde. D'une autre ils tirent des marteaux, des scies et des haches. Les humains gardent leurs armes chez eux – arcs, flèches, lances, javelots et machettes – de sorte qu'elles ne tomberont pas entre les mains de l'ennemi, mais une faux ou une hache peuvent aussi faire des armes redoutables. Les orphelins continuent de fouiller ; ils envahissent l'atelier de viscosité et en resurgissent armés de couteaux et de hachoirs qui servent à déchiqueter l'écorce pour sa cellulose. Ceux qui s'occupent de Marie et Lucille en ont fait un jeu et utilisent leurs griffes pour les tenir plus efficacement. J'ai des yeux tout proches et je vois le sang couler. Je suis révolté.

Billes-Grises et sa famille commencent à s'agiter, puis c'est celle de Voit-Clair. Peut-être les odeurs portées par le vent les ont-elles alertées. Voit-Clair ouvre sa porte, renifle, et réveille le garde humain qui s'est endormi devant sa maison : le jeune Piotr. Il veut dire quelque chose, mais elle le fait taire et lui fait signe d'entrer. « Nous parler », chuchote-t-elle. Elle l'attrape par le bras et l'entraîne à l'intérieur. La porte se referme.

Je crois que Bartholomé se rend bel et bien chez Cèdre. Il remonte une rue en courant, regarde derrière lui et étouffe un juron quand son pied nu heurte un obstacle. Il prend un tournant, se retrouve devant chez Cèdre, toque discrètement puis entre en murmurant : « Cèdre, c'est Bartholomé. Chut. Ne dis rien. » Il ferme la porte. Je les entends parler, s'exclamer même. Cèdre saura quoi faire.

Les orphelins se servent de la corde qu'ils ont trouvée pour immobiliser Lucille et Marie dans le bosquet où ils entassent des bûches, et ils continuent de fouiller des bâtiments. Le bois de chauffage est effrayant. Lucille essaie de parler, mais une main reste plaquée sur sa bouche. Elle regarde Marie et lâche un grognement interrogatif. Marie ne répond pas ; ses yeux sont fermés, mais elle respire toujours. Leurs blessures dues aux griffes brillent de chaleur. J'essaie de pomper de l'eau jusque dans mes tiges et mes feuilles à cet endroit. J'espère juste que Cèdre réagira sans hésiter. Elle qui attendait ce moment avec impatience.

Les orphelins sont à présent en quête de feu. Trois d'entre eux enfonce la porte d'une maison où vit l'une des vieilles chasseuses, Béatrice, la seule arrière-grand-mère de la cité.

La porte de Cèdre s'ouvre enfin. Elle se précipite dehors en attachant à son poignet une protection pour tirer à l'arc. « Nous allons jeter un œil, murmure-t-elle par-dessus son épaule à l'adresse de Bartholomé qui court derrière elle, moins rapide.

- Mais ils sont à l'intérieur, souffle-t-il. Les orphelins sont entre les murs.

- Oui, les reines prétendument amies sont là. Vous les avez laissées entrer. Ça pourrait être elles. »

De l'autre côté de la cité, la porte de Voit-Clair s'ouvre. Piotr sort et se met à crier de sa voix de gamin : « Aux armes ! Aux armes ! Les orphelins sont entrés ! » Il tient son arc prêt, flanqué des

porions de Voit-Clair. L'un brandit le couteau de Piotr, les deux autres des bouts de bois en guise de gourdins. Piotr adore Lucille. Il fera tout ce qu'il peut pour la sauver.

Des cris retentissent dans la maison de mémé Béatrice. Puis c'est le silence. Deux orphelins sortent précipitamment, dont l'un serre entre ses griffes un bol contenant des braises prélevées dans l'âtre. Béatrice apparaît sur le seuil, appuyée contre l'encadrement de la porte. Je crois qu'elle est blessée. « Orphelins dans la cité ! Porte principale ! » crie-t-elle d'une voix grêle et haletante.

Cèdre se met à courir. Derrière elle, Bartholomé beugle : « Orphelins dans la cité ! Aux armes ! Porte principale ! » Tout le monde va entendre et réagir. Ils vont aller sauver les femmes.

Minerve grince des ordres sans plus se soucier de discrétion.

Les porions relâchent leur prise sur la bouche de Lucille, ensanglantée, déchirée par les griffes, et elle hurle : « Kak ! » encore et encore, « Stop ! ». Et à Marie, elle lance : « Tu vas bien ? De l'aide est en route ! »

À côté d'elle, Marie ne bouge pas.

Un ouvrier orphelin répand les braises au milieu de feuilles sèches sur le bois de chauffe, souffle dessus, et une flamme jaillit. Les orphelins applaudissent et libèrent du benzaldéhyde, de la pyridine et d'autres odeurs fortes.

Les flammes grandissent. Je pousse l'eau hors de mes pores comme de la rosée, assez pour qu'elle tombe en gouttes de pluie, assez pour gagner une minute, bien que les orphelins abritent le feu de leurs mains et continuent d'y pousser de l'amadou. Les flammes montent, la chaleur augmente et, juste au-dessus, la sève d'une feuille frémit, un rameau se met à fumer et l'écorce roussit. La pression due à la vapeur empêche l'eau de monter dans les tiges. La pression s'intensifie jusqu'à ce que les vaisseaux conducteurs éclatent, et la vapeur pénètre mes tissus, me cuit de l'intérieur ; c'est un supplice, mais je dois maintenir le contact pour pouvoir observer la situation de près et agir un tant soit peu. Vingt, trente feuilles se flétrissent et commencent à brûler. Mais les flammes sont encore loin de Marie et Lucille, qui persiste à se tortiller et à crier : « Ne faites pas ça ! On peut discuter ! Per-zii kik kik tsii ! »

Les orphelins l'imitent, moqueurs.

Marie respire encore, bien que ses vêtements, comme ceux de Lucille, soient maculés de sang frais. Lucille se débat pour défaire ses liens, humides eux aussi.

Cèdre gagne la porte principale, regarde alentour et court s'accroupir discrètement dans l'ombre d'un de mes bosquets. Elle ne fait rien, mais elle est seule. Les orphelins ont l'avantage. Toutefois je vois des combattants quitter leur maison partout dans la ville. Le sauvetage commencera bientôt, très bientôt.

Bartholomé arrive, une lance à la main. Sa chemise de nuit bleu-noir fait office de camouflage. Il se faufile dans l'ombre vers Cèdre. Ils murmurent, et leurs paroles sont noyées par les cris des orphelins. Puis le ton monte.

« Ils sont en train de brûler Stevland, dit-il.

- Stevland a des tas de bosquets.

- Le feu va atteindre Lucille », insiste-t-il.

Elle hésite puis répond : « Que peut-on faire ?

- Quelque chose. Une diversion. »

Je voudrais leur dire que je retarde l'avancée des flammes, j'ai humidifié le bois de chauffe, et mon propre bois est saturé. Il bout et finit par brûler, mais lentement, très lentement.

À cent mètres de là, d'autres combattants pacifistes accourent aussi vite qu'ils le peuvent. Béatrice a armé son arc. Piotr traverse un jardin à toutes jambes, il est presque là, les porions de Voit-Clair derrière lui.

Lucille continue d'implorer.

« Il est trop tard », déclare Cèdre, mais je vois bien que c'est faux. C'est le moment. Elle regarde fixement le feu. « On va se faire tuer.

- Du renfort arrive, lui dit Bartholomé. On peut se battre.

- On va se faire tuer.

- Tu vas rester sans réagir ?

- Que peut-on faire ?

- Non ! » Bartholomé hurle et bondit hors du couvert. « Stop ! » Il agite sa lance. « Kak ! Kak ! »

Des orphelins se retournent vers lui ; Minerve lance un ordre et plusieurs porions chargent. Béatrice enchaîne les tirs très vite, mais les orphelins sont plus rapides. Bartholomé recule en

titubant. Soudain des flèches pleuvent de derrière lui. Les archers pacifistes sont arrivés. Les orphelins s'arrêtent.

« Attention ! Lucille et Marie sont sur le bûcher ! » s'écrie Bartholomé.

Les Pacifistes ajustent leur visée avant de décocher une nouvelle volée de flèches. Les orphelins les évitent en dansant mais reculent, reculent encore. Les Pacifistes avancent.

J'exprime toute l'eau présente dans les branches qui surplombent les flammes, et l'eau goutte en grésillant.

« Ne vous occupez pas de nous ! Arrêtez-les ! » crie Lucille. Elle a libéré ses mains des cordes. Les flammes ne sont pas encore trop proches. Marie et elle seront sauvées.

Minerve donne un ordre. Plaid-Brun court vers le feu et y lance de grosses bouteilles de verre. En éclatant, elles répandent leur contenu sur les femmes. Je reconnais l'odeur de l'acétone, un solvant qu'ils ont pris dans l'atelier de viscosité. Le liquide s'enflamme comme des graines à hydrogène. Mon œil le plus proche brûle, et les plus éloignés discernent un instant le désespoir sur les traits de Lucille avant qu'elle ne soit masquée par un mur de flammes.

D'autres bouteilles suivent. Un nuage de chaleur et de feu s'élève et noircit même mes feuilles les plus hautes. Je me coupe de la racine concernée, mais la douleur est si intense qu'elle passe outre la césure et que je dois recommencer.

J'ai échoué. J'ai vu la catastrophe se préparer et je n'ai rien pu faire pour l'empêcher. J'ai été inutile. Le désespoir de Lucille aigrit mes racines – c'est la dernière image que j'aurai jamais d'elle.

L'incendie illumine soudain la scène comme un éclair prolongé. Des combattants pacifistes bouchent les rues autour de la porte principale ; ils sont plus nombreux que les orphelins, qui détalent en essayant d'éviter les flèches.

Du bûcher monte une fumée noire. Je sens la chair brûlée, et la brise emporte cette odeur jusqu'aux humains.

« À l'attaque ! » beugle Piotr d'une voix soudain adulte et chargée de colère. Les Pacifistes recommencent à avancer.

Minerve hurle quelque chose et libère une odeur – un hydrocarbure quelconque. Les orphelins se précipitent vers le mur, y bondissent et s'enfuient. Certains en descendent dès qu'ils sont hors de portée des défenseurs.

« Surveillez vos arrières ! » s'écrie Cèdre.

– Où sont-ils ? Où ? » crient d'autres combattants. Je pourrais leur dire que les orphelins se répandent dans la cité obscure et que j'ai peur pour toutes les maisons dont les occupants sont incapables de se défendre. Dans les rangs des humains, c'est la confusion. Cèdre ordonne de tuer tous les Verriers à vue. Piotr serre contre lui les porions de Voit-Clair pour les protéger. Béatrice appelle à s'organiser. Bartholomé lance : « À la maison commune ! Stevland voit tout ! On va lui parler ! À la maison commune ! »

Oui, j'ai tout vu. J'ai beaucoup à dire. Trop... Je dois formuler un plan, vite. Je suis à présent le seul modérateur de la cité, et son avenir dépend de moi. Les flammes sont hautes et fument de plus belle ; la chaleur s'élève et tourbillonne dans le vent. Les chauves-souris chantent : « Danger ! Danger ! Danger ! » car elles savent que je ne devrais pas brûler. Mes racines souffrent, surtout celle qui équilibrait la position de modérateur. Elle contient les informations qui concernent Lucille, or celle-ci est morte et tout ce à quoi je tiens est en danger. Tout pourrait être détruit.

D'autres plantes ont remarqué le feu, et les noyers ont répandu la nouvelle. C'est le moment de me battre. Mon héritage en tant que bambou est guerrier et impitoyable, mais je ne commettrai pas d'atrocités comme mes ancêtres.

Monti est allé chercher les fippochats dans leurs clapiers. Les chats adultes se rassemblent autour de lui tandis que les petits se tapissent dans les terriers. Il chante : « Gardez et défendez, mes amis, c'est l'heure de se battre, de protéger et d'attaquer », un air sinistre auquel ils sont dressés à réagir, et les chats – comme tout animal – sont capables de se défendre. « Un, deux, trois, partez ! » dit-il. La meute se disperse.

Des orphelins errent dans les rues, essaient d'ouvrir des portes – toutes fermées et barrées. Les combattants humains peuvent les mater, j'en suis certain, si nous parvenons à décider d'un plan et à coordonner nos efforts.

Pourquoi Cèdre n'a-t-elle pas protégé Lucille ? En cet instant, elle essaie de prendre le commandement et ordonne aux combattants de partir en patrouille pour traquer les Verriers. Peut-être a-t-elle eu peur. J'ai peur, mais je vais mettre ce sentiment à contribution. Je ne peux pas fuir, je dois donc lutter ou mourir, comme le font toutes les plantes, et nous ne sommes pas patientes. Je

vois tout et je dois penser plus grand que Cèdre n'en est capable. Je vais rétablir l'ordre dans la cité et contrôler les animaux. Je dois induire un comportement prévisible au plus vite, car je ne peux pas contrôler le chaos.

Un avant-poste au sud-ouest annonce que les aigles se trouvent à moins d'un jour de marche. S'ils sentent Lucille et Marie, ils pourraient se presser. Les aigles sont friands d'animaux rôtis dans les incendies de forêt.

Bartholomé, Piotr et d'autres arrivent à la maison commune. Piotr est accompagné des porions de Voit-Clair. Celle-ci connaît mieux les orphelins que moi : le savoir sera crucial pour contrôler.

Je commence : « Chaleur et soleil. Amenez tous les Verriers amis à la maison commune. Je vais les interroger, et ils doivent être protégés. Je vois des orphelins partout dans la cité. Cèdre devrait protéger les Pacifistes plutôt que pourchasser les orphelins. Les Pacifistes sont les proies. Il faut qu'elle se dépêche. »

Une maison proche de la cuisine abrite un jeune père et ses trois enfants. L'épouse a rejoint les forces combattantes ; le père, qui s'est blessé à la cheville il y a deux jours, reste avec les enfants, et le plus petit se met à pleurer. Des orphelins l'entendent ; ils sont quatre à se rassembler à la porte, qui est lourdement barrée, mais l'un d'eux a une hache. Il commence à cogner.

Ce bruit attire à son tour dix ou vingt fippochats – ils se déplacent trop vite pour me permettre de les compter. Ils bondissent, ruent comme des lions dans des acrobaties coordonnées où leurs pattes noires griffues fendent l'air dans tous les sens. Les orphelins prennent la fuite, mais pas avant que l'un d'eux ne soit blessé. Les chats les poursuivent mais se dispersent quand un Verrier se retourne et agite une faux. Les chats ont combattu avec intelligence et courage, toutefois le prochain incident pourrait s'avérer tragique. Les patrouilles de protection doivent commencer sans délai.

Pourtant, à la maison commune, Cèdre argumente : « C'est moi qui devrais donner les ordres. Moi qui devrais m'occuper de la défense. » Elle tape du poing sur la table.

« Cette décision ne relève pas de toi. » Bartholomé s'exprime d'une voix calme, bien qu'il se tienne raide et rejette la violence symbolique de Cèdre. Ils se disputent alors qu'ils devraient être en train de protéger les Pacifistes. Pendant ce temps, Carl semble s'occuper d'organiser les patrouilles sans autorisation, et j'en suis soulagé.

« Alors de qui elle relève ? crache-t-elle. D'une plante ? Il est co-moderateur pour qu'on puisse le contrôler, pas l'inverse. On sait se battre et on a besoin de se battre.

- C'est lui le modérateur à présent, répond Bartholomé. Il sait ce qui se passe et, à ce stade, tu devrais savoir de quoi il est capable. »

Bartholomé a raison. Je suis capable de beaucoup. Je ne peux plus droguer les orphelins, mais ce succès passé est prometteur, à la façon d'une graine.

« Je veux que tous les Verriers quittent la cité, décrète-t-elle. Il n'y a pas de bons Verriers. Tous dehors ! Tu m'entends, Stevland ? Dehors, les Verriers ! »

Je scrute les visages et les postures des autres humains, et je soupçonne que quelques-uns sont d'accord avec elle. Les humains ont l'expérience du meurtre individuel mais pas de l'extermination d'une espèce tout entière ; ils ne saisissent peut-être pas l'atroce portée des déclarations de Cèdre.

Les orphelins ont communiqué à l'aide d'odeurs pour converger vers une même maison. Les chats y amènent Monti, qui coordonne leur attaque, et deux archers se joignent à l'assaut, mais ils ne pourront guère que retarder un groupe de cette taille. J'annonce : « Cèdre, cinquante orphelins sont en train d'attaquer la maison de Flora. » Stupéfaite, elle se précipite dehors. La plupart des combattants sont déjà partis sous les ordres de Carl.

Je tire les enseignements de la situation. Le feu était peut-être une diversion, un moyen d'attirer les combattants hors de chez eux pour que les orphelins puissent se regrouper et prendre d'assaut les familles sans défense. Si c'est le cas, alors j'ai découvert un comportement prévisible, le terreau où germera mon plan. Ma racine humoristique ajoute qu'il ne me manque plus que l'eau, et elle a raison. Je dois trouver le moyen de les contrôler. Une fois que je l'aurai, je pourrai tenter de mettre fin à la crise. Dans le même temps, les aigles se sont beaucoup rapprochés : une seconde crise pourrait bien se profiler.

Piotr et plusieurs archers escortent Voit-Clair et sa famille vers la maison commune. Ces Verriers se déplacent comme un groupe coordonné dans un nuage d'odeurs. Ils anticipent des attaques de toutes parts. Un porion ouvre la voie et les autres suivent. L'air bruisse de sifflements, de mots et de bouffées de communication olfactive. Un deuxième porion entend un bruit ; il s'arrête en faisant signe aux autres. Le groupe se retourne comme un seul homme pour affronter la menace :

des fipphochats. Les ouvriers éloignent les animaux et se dépêchent d'avancer. Piotr et les archers échangent des regards ébahis face à l'efficacité des mouvements de la famille, un sentiment que je partage. Mais les orphelins aussi peuvent avoir ce niveau d'efficacité, ce qui les rend encore plus redoutables.

Les ananas envoient un message pour me rappeler que leur contrat inclut la protection contre les prédateurs. J'y devine un germe de plan. Plus tôt dans la soirée, ils m'ont envoyé des isoprènes, un composé chimique qui pourrait servir de base pour de nombreuses substances utiles, y compris les odeurs que les Verriers utilisent pour communiquer.

« Bienvenue, Voit-Clair », dis-je lorsqu'elle pénètre dans la maison commune. La plupart des Pacifistes ont formé des équipes pour patrouiller les rues, mais les rares qui restent dans le bâtiment l'applaudissent, brandissent leurs armes pour la saluer, et ses porions reproduisent ce geste. Je suis content. Je veux voir autant de Verriers vivants que possible. C'est le seul scénario civilisé.

J'écris en verrier : « Je souhaiter communiquer avec orphelins.

- Sans intérêt.

- Je souhaiter mentir-eux. »

Elle y réfléchit une seconde. « Je aider.

- Je vouloir sortir-eux de cité avec odeur. » C'est le cœur de mon plan, même s'il a besoin d'être beaucoup étoffé.

« Tu parler bébé. Pas assez bien. »

Elle se trompe. Il faut qu'elle se trompe.

Plaid-Brun a emmené plusieurs orphelins jusqu'à la boulangerie. Les voilà qui entassent des sacs de farine dans mon bosquet tout proche. La farine est très inflammable. Ils ne doivent pas me brûler à nouveau.

« Tu apprendre-moi. » J'écris lentement, avec soin, malgré mon inquiétude. « Besoin de savoir maintenant. Montrer-moi "Avertissement". »

Elle se rapproche de ma tige. « Tu être-toi trop confiant. Je montrer-toi "Alerte". » Une cétone aliphatique, l'heptan-2-one – une odeur âcre, assez facile à reproduire.

Buzz, une autre femelle, arrive avec sa famille. Elle pose beaucoup de questions et répand de nombreuses odeurs. Voit-Clair lui répond. La discussion devient trop compliquée à suivre, et je n'ai pas de temps à perdre avec leurs querelles.

Les orphelins semblent sur le point d'allumer un feu dans mon bosquet près de la boulangerie quand ils marquent une pause. Plaid-Brun renifle. Je m'efforce de reconnaître une odeur et j'en identifie beaucoup, dont la cétone d'« Alerte » et le méthanol de « Viens ». Les orphelins s'enfuient en courant – non, ils courent vers quelque chose. La maison de Violette. D'autres les y attendent, avec Minerve. Ils se déplacent sans bruit. L'air est chargé de parfums, y compris celui d'agrumes typique du limonène, un hydrocarbure terpénique. Un vieil homme, son jeune petit-fils et plusieurs enfants voisins se trouvent à l'intérieur. Les autres adultes sont partis se battre, le vieux et les gosses seront incapables de se défendre.

J'interromps la dispute entre Voit-Clair et Buzz : « Peut-être tu dire-moi ceci », et j'émet du limonène. Les Verriers présents dans la maison commune sursautent et se regroupent.

« Tu dire-nous : "Attaque", répond Voit-Clair. Tu dire tu attaquer-nous.

- Plantes pas parler-odeur », proteste Buzz.

J'écris : « Bartholomé, les orphelins ont l'intention d'attaquer la maison de Violette. »

Il fait signe à une jeune fille dotée d'une voix extraordinairement puissante. Elle gagne la porte pour clamer la nouvelle. Voit-Clair la montre à l'un de ses porions, qui se précipite à ses côtés pour la protéger dans la rue. Voit-Clair émet aussi une odeur : du citronellol, un composé organique au parfum floral.

« Peut-être tu dire-moi ceci. » Et je reproduis son citronellol.

« Défendre », répond-elle. Elle me montre « Fuir », un parfum balsamique – du bêta-pinène, un monoterpène bicyclique. Logique. Celui-ci et l'odeur d'« Alerte » sont des composés chimiques plus légers que le limonène et, naturellement, un message de fuite ou d'alerte serait plus utile sur une surface plus vaste qu'« Attaque ». Elle poursuit en expliquant des règles de grammaire – l'idée que certaines odeurs doivent être associées à d'autres. Je dois apprendre tout cela précisément ou les orphelins se douteront de la supercherie.

La femelle Billes-Grises arrive avec sa famille. Les parfums qui flottent dans la salle les mettent dans tous leurs états et Billes-Grises, méfiante et obtuse, commence à se disputer avec Voit-Clair.

Mon bosquet dans la forêt au nord-ouest signale que la troupe de lions des humains a remarqué les problèmes dans la cité. Les lionnes font les cent pas et les mâles rugissent. Un autre bosquet, au sud-ouest, annonce que les aigles se rapprochent encore. Ils ont senti la fumée. Les aigles et les lions sont ennemis, et leur arrivée aggraverait la situation.

J'ai des fleurs près de la maison de Violette. Leurs pétales diffusent normalement du géraniol, un alcool parfumé. Je modifie rapidement leur production : j'enlève une molécule d'eau et réarrange les liaisons chimiques pour obtenir du bêta-pinène. Les étamines produisent en général du nérol, qui sent la rose. Là, la chimie devient un peu plus complexe : j'ôte trois atomes de carbone et quatre d'hydrogène au nérol tout en gardant l'oxygène, et voici de l'heptan-2-one. Ces composés sont légers ; même par une nuit fraîche comme celle-ci, ils s'évaporent aussi vite que je les fabrique. Je vais voir si je parviens à communiquer assez bien pour mentir.

Minerve et les orphelins reniflent, hésitent, et les porions cherchent partout la source de l'avertissement. Ils s'agitent tous, mal à l'aise, et Minerve s'éloigne de la maison. Puis, plus loin dans la rue, Cèdre crie : « Ils sont là ! Allons-y ! » Les chats qui rampaient dans les buissons en surgissent et donnent des coups de patte dans les jambes des orphelins, dont certains tombent à la renverse. L'odeur de fuite devient plus marquée. Ils doivent la produire eux-mêmes à présent. Ils s'en vont à toutes jambes.

C'est une réussite monumentale. Je me suis servi du langage olfactif des Verriers pour influencer leur comportement. Les Pacifistes résistent. Nous avons un moyen de soumettre les orphelins et de rétablir la paix.

Le ton monte entre les femelles dans la maison commune. Bartholomé me fait signe. Il est inquiet. Je crois que je sens la peur – du moins, je devine que le méthanthiol, l'odeur de certaines plantes en décomposition, évoque une émotion désagréable.

Je demande à Bartholomé de sortir la bouteille de truffe qu'il a cachée dans le bureau où sont stockés les documents légaux. Il boit de temps en temps, quand personne ne le voit. Une habitude fâcheuse, mais l'éthanol pourrait détendre les Verriers.

Il semble contrarié. « Tu vois vraiment tout, toi.

– La truffe possède de nombreuses propriétés médicinales. » Je suis conscient de la valeur sociale du mensonge. La truffe devrait être interdite, mais cela n'arrivera jamais.

Il sort la petite bouteille. Voit-Clair se rapproche. Il retire le bouchon. Elle renifle. Il prend un petit verre dans la bibliothèque et y verse un peu de truffe. « Je vais te montrer comment on fait. À l'amitié ! » Il en avale le contenu, remplit à nouveau le verre et le lui tend.

Elle le flaire d'un air méfiant, prend une gorgée et s'étouffe. Buzz et Billes-Grises se sont approchées, curieuses. Elles reniflent et jacassent.

Je conseille : « Verses-en dans une assiette. L'odeur leur suffira. »

Elles se détendent ou, en tout cas, elles perçoivent un message fort de la part de Bartholomé : *Tout va bien*. J'espère qu'il noiera les mensonges que je vais disséminer à l'extérieur du bâtiment.

J'ai mûri mon plan : je vais libérer l'odeur « Fuir » en commençant par l'est de la cité. Le vent l'emportera vers l'ouest. Je libérerai « Défendre » et « Attaque » toujours plus à l'ouest pour les attirer vers la porte occidentale. Je demanderai aux plantes loyales de ce côté de la cité de libérer les mêmes parfums et j'ordonnerai qu'on ouvre les portes. Je coordonnerai les combattants pacifistes afin qu'ils poussent les orphelins à sortir.

J'explique tout cela à Bartholomé ainsi qu'aux femelles. Il lève sa tasse. « Parfait. » Mais il ne boit pas. Il caresse la tête de la jeune crieuse. « On transmettra les instructions.

– Tu être-toi grand menteur », me dit Voit-Clair. Cela signifie-t-il qu'elle me croit capable de réussir ? Je l'espère.

Mon plan a des faiblesses que je n'ai pas mentionnées. Nous devons empêcher les orphelins de revenir dans la cité, et ce ne sera pas facile. Les aigles arrivent, et ils distrairont peut-être l'ennemi. Ou pas. Ils n'arriveront peut-être pas. Ils joindront peut-être leurs forces à celles des orphelins. De leur côté, peut-être les lions peuvent-ils nous aider. Tant d'aléas envisageables. « Chaque chose en son temps », disent les humains, mais je veux reprendre le contrôle tout de suite, je veux prévoir l'avenir à présent. Si j'échoue, je perdrai tout. Tout.

Les orphelins ont entrepris de détruire tout ce qu'ils peuvent en traversant la cité : paniers, bouteilles, vêtements étendus à sécher. Le bruit et le mouvement m'aident à les localiser... Ils sont effectivement partout car ils se déplacent très vite. Je commence à émettre des cétones et des bêta-pinènes depuis mes bosquets le long du mur oriental, et je demande aux tulipes et aux lentilles de ce

côté d'en faire autant : « Composé utile. Nuisibles partir, élagueurs rester. » Peut-être que si je bâtis un mur d'odeur autour de la cité, les orphelins n'essaieront pas d'y revenir une fois expulsés.

La crieuse lance : « Poussez-les vers la porte occidentale et faites-les sortir ! » En entendant cela les humains poussent des cris de joie. Ils voulaient un plan. Ils ignorent combien celui-ci est désespéré.

J'ai concentré mon attention sur ma racine planificatrice et, entre-temps, les combats dans les rues ont été intenses. Je compte trois orphelins morts ou trop grièvement blessés pour bouger et dix autres blessés plus légers, mais cela en laisse une quarantaine prêts à attaquer, qui ont l'avantage de la vitesse et de la communication. Ils commencent à connaître le terrain et à coordonner leurs mouvements. Ils montent des embuscades fluides plus vite que les chats et les chauves-souris ne peuvent les remarquer, et donc en prévenir les humains, plus vite que je n'arrive à produire d'odeur utile ou que les humains ne réagissent.

Au moment même où la jeune crieuse déclame le plan, la patrouille de Cèdre est soudain cernée par des orphelins surgis de derrière des maisons – six Verriers contre cinq Pacifistes. Les humains appellent à l'aide, mais l'ennemi passe à l'assaut et s'enfuit avant l'arrivée des renforts. Un seul humain est encore debout ; les autres, dont Cèdre, sont soit blessés, soit morts.

Je déplace le mur d'odeur de cinquante mètres vers l'ouest, puis de cinquante autres. L'odeur florale et fruitée attire les orphelins vers la porte occidentale. Le plus vite sera le mieux car la situation n'est plus chaotique désormais : ils sont clairement en train de l'emporter. Ils ont eux aussi développé une stratégie efficace. Une maison brûle bien à l'ouest de la ligne de parfum et, si je m'en tiens au plan, je ne peux pas empêcher ce genre d'événement de se répéter à l'ouest car les orphelins ont le champ libre de ce côté. Tout peut arriver.

Une nouvelle patrouille tombe dans une embuscade. Le bruit des combats pousse un enfant, Fabio, à ouvrir la porte de chez lui. Deux orphelins se précipitent à l'intérieur alors que d'autres viennent en finir avec la patrouille ; puis ils pénètrent à leur tour dans la maison... Les bruits et les odeurs défient la description et le chagrin, et se succèdent à un rythme qui signe une cruauté délibérée.

Les patrouilles guettent les annonces venues de la maison commune, mais parfois la crieuse ne peut même pas sortir car des orphelins sont trop proches. Minerve a compris qu'elle transmettait des informations, alors elle diffuse des effluves pour organiser un assaut contre la maison commune. Je me dépêche de déplacer l'odeur « Fuir » plus à l'ouest afin qu'elle englobe la maison commune. Minerve est perplexe, mais elle finit par se mettre en quête d'une nouvelle cible – et elles ne manquent pas à l'ouest du front odorant. Il est à présent minuit passé, et les aigles continuent d'approcher.

Une patrouille et un groupe d'orphelins s'affrontent : un mort partout, les autres blessés. Je déplace à nouveau le front vers l'ouest.

Ailleurs, des Verriers traînent Fabio ensanglanté hors de chez lui et s'en servent comme d'un bouclier contre les flèches. Les archers interrompent leurs tirs, mais les chats adorent les enfants et ils attaquent, portent leurs coups tout autour du garçon, bien qu'ils ne puissent pas le faire avec leur grâce habituelle, et deux d'entre eux succombent aux coups de gourdin. La meute ne renonce pas pour autant. Les orphelins masquent les yeux de l'enfant qui hurle et le torturent à coups de griffes tout en se protégeant de son corps. Ils pénètrent dans une autre maison, y mettent le feu, puis un porion saisit le garçon par les chevilles et lui fracasse la tête contre un mur de pierre. Ils s'enfuient. Fabio n'est pas mort sur le coup, mais ça ne va pas tarder. Les humains sont accablés, et si je pouvais vagir comme eux...

Je vois tout cela, l'information voyage de racine en racine et chacune en est transformée. La vague qui monte de nombreuses racines culmine en une conclusion simple : les orphelins, comme les limaces, ne sont pas domesticables – mais pour une raison différente. La nature même des limaces défie la domestication. Les orphelins, eux, pourraient sans doute être domestiqués, mais ils ne le méritent pas.

Je refuse de garder des animaux pareils à mon service. Les limaces sont des charognardes et, à leur façon, elles sont nécessaires. Les orphelins, eux, ont fait ce que j'ai juré de ne jamais faire, de ne jamais permettre. Leurs actes les excluent de la civilisation.

Je dois réagir. Mais je ne demanderai aux humains qu'un concours minimum. Je porterai la culpabilité, et j'ai d'anciennes méthodes à ma disposition.

Je contacte les lentilles près de la porte occidentale. Elles sont en fleur et prêtes à m'aider.

Je leur dis : « Nous devons tuer les nuisibles.

- Oui, tuer », entends-je trente-huit fois. Elles accepteraient n'importe quoi, et puis ce sont des plantes. Pour elles, les nuisibles doivent mourir, même si ce sont de grands animaux intelligents.

« Ce que je demande est complexe.

- Tuer. Tuer. Tuer.

- J'ai besoin que vous produisiez des odeurs pour attirer les ennemis des nuisibles. » Je montre des protéines comme la myosine et des lipides comme l'oléine. C'est le parfum de la viande cuite : il attirera les aigles. Les lipides sont les plus complexes.

« Je ne sais pas les produire, me répond-on en chœur.

- Un petit nombre de molécules suffira.

- Je ne sais pas faire, dit l'une.

- Je n'ai pas assez de soufre, dit une autre.

- C'est une molécule, ça ? Elle est grosse ! » s'exclame une troisième.

Une par une, je leur apprend, mais c'est difficile - très difficile -, non pas que les lentilles soient bêtes, mais je veux tuer tout de suite, sans tarder.

J'espère que les aigles tueront pour moi, mais ils pourraient ne pas être assez nombreux, et je vise l'extermination complète. Je contacte les iris qui gardent les sources.

« Attirez les animaux, leur dis-je. Tuez pour prendre leur sang. » Je leur montre les fragrances qui signifient « Alerte » et « Attaque ». Les iris ressemblent aux tulipes par l'intelligence mais s'en distinguent par le tempérament. Ils s'emparent des molécules, impatients de les reproduire, de chasser et de tuer.

« Bien ! Bien ! Bien ! Bien !

- Et puis ceci », et je transmets l'odeur personnelle de Minerve en quantité car les iris ne seront pas capables de produire une huile complexe assez vite.

Les aigles accourent vers la cité, ils ne sont plus qu'à un kilomètre, mais je les vois ralentir pour humer l'air, regarder alentour avec méfiance et écouter le vacarme qui s'élève de la cité. Un premier tambourine. Un second lui répond. Ils avancent discrètement, prudemment.

Je déplace le front odorant vers l'ouest. Les patrouilles humaines ont déjà ouvert la porte. Je commence à émettre le parfum « Attaque » devant l'entrée de la cité. Les orphelins le suivent, croyant qu'ils s'apprêtent à tuer d'autres humains.

À la dernière minute, Minerve se rend compte qu'ils sont en train de se faire expulser du territoire dont elle comptait prendre le contrôle. Elle organise la résistance, déverse des ordres et des odeurs, et beaucoup de Verriers près d'elle font demi-tour. Rassemblés près de l'ancien bureau de Tatiana, ils se préparent à charger.

Mais les humains sont prêts. Trois archers sont montés se cacher dans mes branches, et ils décochent à présent leurs flèches.

« Visez Minerve ! » hurle Carl.

Elle offre une large cible. Une salve part dans sa direction. L'une des flèches rebondit sur son flanc, une autre s'enfonce dans son épaule. Un porion armé d'une fourche s'élance, mais il trébuche quand un projectile lui perce la hanche arrière.

Piotr s'est beaucoup rapproché, au sol. Un acte téméraire, mais il connaît le terrain. Accroupi à l'angle d'une maison, il vise patiemment. Son trait s'enfonce dans l'œil de Minerve.

Les orphelins la regardent tomber et, tandis qu'ils restent figés de surprise, deux autres connaissent le même sort. L'effluve de « Fuir » emplit l'air, et ils se précipitent hors des murs.

Piotr est parmi les premiers à courir fermer la porte. Des hourras s'élèvent de l'ouest et se répandent dans toute la ville.

J'attends plusieurs minutes en regrettant de ne pouvoir m'exprimer comme eux, puis je demande à la petite crieuse d'annoncer les aigles.

« Des aigles arrivent du sud. Ils ont faim. »

Les archers regagnent le mur d'enceinte, le visage las et triste.

Carl lance : « Ils mangeront les orphelins ! » La réaction est euphorique.

Les cris d'un ouvrier que les iris ont attiré alertent un groupe de Verriers. Plaid-Brun se précipite le premier avant de comprendre qu'il s'est jeté dans un piège, et il hurle un avertissement désespéré avant de tomber. Les autres se regroupent, hésitants.

Les aigles arrivent. Ils sentent le sang frais dans le carré d'iris - et ils sont plus nombreux que je ne le croyais. Ils se glissent au milieu du champ d'ananas, indécélables jusqu'à l'assaut.

La nuit dissimule le massacre. Les Verriers sont rapides et intelligents, mais les aigles sont des prédateurs redoutables. Leurs tambours nous apprennent qu'ils ont gagné. Ils allument un feu, et je

les observe tandis qu'ils tuent à leur gré. Comparées aux méthodes des orphelins, les leurs sont propres et rapides.

Au lever du soleil, ils dansent et tambourinent, triomphants, autour des cadavres dépecés. Monti s'est éclipsé pour rejoindre la troupe de lions. Ses membres semblent soulagés qu'on leur demande de défier les aigles. Les mâles galopent vers eux, les femelles juste derrière. Puis ils forment une ligne, rugissent, grondent et grattent le sol de leurs griffes.

Les aigles jaugent la menace ; ils n'ont pas l'air impressionnés. Soudain trente archers hurlants sortent se placer auprès des lions. La population tout entière de la cité se dresse sur le mur d'enceinte et beugle. Quelques aigles reculent. Un archer tire et en atteint un – pas une belle frappe, pas un coup mortel, mais l'adversaire le remarque et se concerte. Un aigle tambourine. Personne ne lui répond. Puis, d'un même élan, ils se détournent, attrapent autant de viande qu'ils peuvent tout en surveillant les Pacifistes et les lions par-dessus leur épaule, et s'élancent vers les montagnes les plus proches à l'ouest.

Ils sont assez malins pour savoir qu'ils ont épuisé les possibilités de chasse facile. Mais assez aussi pour se rappeler où ils les ont trouvées. Ils finiront par revenir.

À la lumière du jour, les Pacifistes évaluent les pertes humaines et les dégâts. Ils ne trouvent qu'un orphelin rescapé : un ouvrier qui se cachait.

Vingt et un humains sont morts – des enfants, pour beaucoup – et au moins cinquante sont blessés, certains grièvement. Il y a beaucoup de dégâts matériels. Cèdre figure parmi les blessés. Elle est étrangement silencieuse.

Il est clair que c'est moi qui ai tué les orphelins, les humains seuls n'y seraient pas arrivés. Ils pleurent leurs morts et me remercient. Les reines me sont reconnaissantes.

Les plantes se réjouissent aussi, et pas uniquement les iris.

« Beau travail, dit le noyer. Tu as bambouffé les nuisibles !

– Bon débarras, renchérissement les ananas. On n'a pas besoin de mauvais animaux. »

Les aulnes ne disent rien.

Les orphelins se sont révélés irrécupérables, mais ce n'est pas du tout ce que je voulais. La plupart des Verriers sont morts. Beaucoup trop d'humains ont péri, et chacun portait un nom, chacun un trésor. Lucille me manquera beaucoup. Elle disait que les modérateurs peuvent commettre des actes terribles, avec les meilleures ou les pires intentions, et je comprends maintenant.

C'est moi qui suis le grand responsable de ce gâchis. J'ai agi par égoïsme. Je voulais que les Verriers se joignent à nous autres Pacifistes et qu'ils nous aident. J'ai fait taire mes doutes. Je voulais davantage d'animaux pour que la cité prospère, pour qu'un jour nous puissions partir vers les étoiles. Au lieu de quoi j'ai perdu le contrôle de la situation. J'ai failli à mes animaux et à moi-même.

Le bambou arc-en-ciel est fait pour déclencher des massacres. Le moment venu, j'ai été capable de tuer aussi efficacement que mes ancêtres. Comme toutes les plantes, je suis naturellement agressif. Mais à la différence d'une tulipe ou d'une liane blanche, je suis intelligent. Je suis la créature la plus vaste et la plus puissante de Pax, et la plus dangereuse. J'ai commis des erreurs que je ne peux réparer.

Pourtant mes intentions étaient bonnes. Je visais le plus grand bonheur de tous. Je voulais créer une vie nouvelle, différente et meilleure. Je pensais éviter de reproduire le passé.

J'ai échoué.

Bartholomé



AN 107 – CINQUIÈME GÉNÉRATION

« Un modérateur peut démissionner à tout moment ; il en avise le conseil par écrit. Un modérateur peut être destitué par un vote à la majorité des deux tiers des membres composant le conseil, au cours d'une réunion à laquelle pas moins des trois quarts de ces membres doivent être présents. »

Extrait de la Constitution de la Communauté de Pax

« Eau et soleil. » Je me suis installé à mon aise, physiquement du moins, dans le fauteuil de la serre. Stevland répondrait-il ? Il n'avait presque rien dit depuis l'assaut, trois jours plus tôt, et s'il ne répondait pas, je serais contraint de faire ce que je pouvais par moi-même pour régler sa situation, or nous avons déjà tous bien assez de travail. Il aurait dû se montrer plus prévenant. En même temps, ceux comme moi encore capables d'avancer devaient protéger ceux qui étaient brisés.

J'ai organisé mes papiers et mes livres. Le soleil étincelait sur les arêtes brisées du dôme de verre – le trou n'était pas gros, mais il suffisait à transformer la serre en un lieu différent et déstabilisant. Dehors, il restait encore du verre et de la vaisselle cassés aux coins des rues, dans les jardins, et plusieurs maisons n'étaient plus que des coquilles carbonisées qui empestaient la fumée. Tous les lits du dispensaire étaient occupés.

J'ai fermé les yeux pour écouter les voix maussades dans la rue, et les sifflements et gloussements en verrier. Trois jours plus tôt seulement, la destruction s'était abattue sur la cité. Depuis, on avait enterré les morts et repris nos vies autant que possible, mais on portait toujours nos vieux habits de deuil. Du sang souillait les pavés. Il nous faudrait des années pour revenir à la normale.

Dehors, un Verrier a grincé. L'espace d'un instant, j'ai été ramené à cette nuit affreuse, à Minerve qui lançait des ordres, aux porions qui se précipitaient vers moi, à Lucille qui suppliait... Stop. J'ai rouvert les yeux. J'avais du travail.

Je n'avais pas prévu d'assurer la défense de Stevland, mais il avait besoin d'un avocat pour la procédure légale à venir, et c'était moi le mieux placé. Je voulais battre Cèdre plus que quiconque. Et il devait collaborer avec moi, me parler.

J'ai inspiré profondément pour le lui dire, puis je me suis rappelé Tatiana – qu'elle repose en paix –, qui ne parlait jamais trop vite. Stevland connaissait la raison de ma présence. Mais il n'avait même pas prononcé l'éloge funèbre de Lucille – un manquement pur et simple à ses devoirs. Il remplissait toujours son rôle au dispensaire et fournissait des rapports sommaires chaque soir, lors des réunions du conseil. Peut-être était-il trop épuisé ou affligé pour en faire davantage. Le chagrin avait abattu un certain nombre de gens, mais il était modérateur et on avait besoin de lui.

J'ai préparé quelques mots de reproche. Comme disent les psys, « parler soulage », et reprendre le cours de sa vie aide aussi. Des journées bien occupées, voilà à quoi j'aspirais, et en tant que menuisier, des tas de réparations m'attendaient. D'autres pouvaient dissoudre leurs soirées dans la truffe ou les racines de lotus, garder le lit sans bouger ou déambuler dans la nuit sans sommeil, à pleurer et sursauter au moindre bruit. À quoi bon le leur reprocher, toutefois ? On souffrait tous.

J'ai de nouveau regardé la Constitution. C'était un document imparfait, mais j'allais devoir l'appliquer. Je m'imaginai à la prochaine réunion du conseil : « Au nom de Stevland... » Qu'allais-je dire ? Assez attendu.

J'ai commencé, prêt à monologuer s'il le fallait : « À l'évidence, nous n'avons pas vraiment de précédent pour la destitution d'un modérateur. Les circonstances autour de celle de Véra ne s'appliquent pas... »

Il m'a interrompu : « Véra n'a pas été destituée par un vote. »

Que savait-il au juste ? Depuis un an, j'envisageais de rédiger une histoire de Pax en y exprimant le meilleur de moi-même, afin qu'on comprenne d'où on venait et où on allait. Mais si d'autres avaient lu les vieilles archives, ils n'en parlaient jamais et moi non plus. La révolte de Sylvia n'avait rien d'un vote, et l'histoire telle qu'on la connaît n'est qu'un vaste mensonge. Mais j'interrogerais Stevland à ce propos un autre jour. « Ce n'est pas le problème. Notre inquiétude...

- Je vais démissionner. Je plaiderai coupable et je donnerai ma démission.

- Non, hors de question. » Le chagrin perturbait tout le monde, et ça commençait à me fatiguer. À me rendre jaloux. Mais je n'étais pas prêt à laisser la victoire à Cèdre.

« Tu ne peux pas me dicter ma conduite, a-t-il répondu.

- Je peux te dire ce que tu devrais faire. D'abord, nous ne connaissons pas les chefs d'accusation exacts. Ensuite, j'estime que tu n'es pas en état de plaider quoi que ce soit. »

Au bout de quelques instants, il a écrit : « Alors je ne suis pas non plus en état de rester modérateur.

- Paradoxe intéressant mais hors de propos, du moins à mes yeux. Cèdre veut te faire destituer. Mon rôle, c'est d'être ton avocat pendant la procédure. Point. Je crois que tu nous as sauvés du pire. Je crois que Cèdre s'est servie de l'assaut pour...

- C'est moi qui suis responsable de ce désastre, et beaucoup d'humains, de Verriers, de plantes et d'animaux ont péri par ma faute. Mon erreur a tué ton fils car j'ai été incapable de vous avertir.

- Des orphelins ont tué mon fils. Tu m'as sauvé la vie, ainsi que celle de beaucoup de gens. » Des mots sont apparus sur sa tige. « Je ne compte pas débattre de ta démission. » Ni revivre cette nuit-là à travers un nouveau débat inutile.

« Alors il n'y a rien à discuter.

- N'empêche, j'ai des conseils à te donner, et tu as des choix à faire. Pour l'instant, nous devons nous accorder sur la procédure, que la Constitution ne définit pas, hélas. Dans l'intérêt de Pax, nous devons établir le meilleur précédent possible. »

Pas de réaction.

« En ton nom, je vais donc demander une procédure pas à pas. Nous réclamerons une plainte écrite précise de la part de Cèdre, qui sera examinée par le conseil. Il se peut que nous demandions une audience ou un procès. Tout ce que tu me diras restera strictement confidentiel. Je te conseillerai de mon mieux.

- Néanmoins, tu ne suivras pas mes instructions.

- Je suis ton avocat, pas ton domestique. Acceptes-tu que j'insiste pour une procédure complète ?

- Si c'est dans l'intérêt de Pax.

- Bien. Je m'exprimerai en ton nom à la réunion du conseil ce soir. » J'ai commencé à rassembler mes papiers car j'avais des réparations à faire avant d'aller voir mes petits-enfants.

« Les aulnes doivent être coupés, a-t-il dit. Le bosquet entier.

- Oui. On était occupés, mais on n'a pas oublié. On devrait se servir du bois pour bâtir un monument, mais on n'arrive pas à décider sous quelle forme. As-tu des suggestions ? »

Pas de réaction.

Je me suis levé. « À ce soir, à la réunion du conseil. Eau et soleil. »

Il n'a pas répondu par « Chaleur et nourriture ». Devais-je me vexer ou m'inquiéter ?

Enfant, un jour, je piétinais des pousses de bambou arc-en-ciel – sans raison, par jeu, comme un petit garçon qui détruit des choses parce qu'il peut. Parce qu'à cet âge, presque tout est nouveau. Parce qu'à cet âge, piétiner une plante me semblait le bon moyen d'affirmer que je dominais mon environnement.

Sylvia m'a vu et m'a pris dans ses bras. Elle était aussi vieille que moi aujourd'hui, et son visage à l'époque m'impressionnait par son grand âge ; cette fois, il affichait une grande tristesse.

« Le bambou arc-en-ciel est notre ami. Beaucoup de plantes sont nos amies, mais lui est spécial. Sais-tu qu'il nous parle ? »

J'avais remarqué de l'agitation à ce sujet. J'ai hoché la tête, trop intimidé pour répondre.

« À ton avis, que pourrait-il dire ? » Elle m'a reposé par terre et a fait mine de m'écraser le pied. « "Oh non, tu m'écrases !" Tu dois réfléchir à tes actes. Tu peux blesser tes amis sans le vouloir. Nous devons tous nous entraider. Quand nous faisons du mal aux autres, nous nous en faisons aussi à nous-mêmes.

- Pardon, ai-je pleurniché.

- C'est au bambou qu'on devrait aller le dire. » Elle m'a emmené jusqu'à la porte principale, où les feuilles sur les longues tiges formaient encore un arc-en-ciel, des tiges qui se dressaient comme des géants, et je savais que le bambou occupait la cité et beaucoup de terrain autour. J'ai pleurniché à nouveau en présentant mes excuses, tout en me demandant comment quelque chose d'aussi grand pourrait s'intéresser à un être si petit - moi. Comme si moi je me penchais sur chaque chenille dans les champs.

Pourtant Sylvia semblait persuadée que c'était le cas, et j'en ai conclu que ça devait être vrai. J'ai aussi cessé de marcher exprès sur les chenilles parce qu'elles étaient bonnes pour la terre et qu'elles étaient donc nos amies elles aussi. À présent, Stevland et moi étions des citoyens égaux devant la Constitution. Le petit garçon devenu grand le défendait comme Sylvia l'avait fait.

Mais je savais maintenant pourquoi son visage était si triste, et ça n'avait rien à voir avec Stevland.

Quant à moi, comment pouvais-je comprendre le refus de Cèdre d'aller sauver Lucille et Marie ? Combative, suffisante, déraisonnable - c'était tout Cèdre, et ce n'était pas la voie de Pax. Je devais la vaincre à la pacifiste : de manière sereine, juste, raisonnable - et sans tarder.

Cèdre n'était pas encore arrivée à la maison commune quand la réunion du conseil a commencé, mais on avait de toute façon beaucoup de questions à traiter avant la partie qui la concernait.

Le co-moderateur humain présidait les réunions même en temps normal. Violette, qui s'occupait du club des philosophes, s'était portée volontaire. C'était une jeune Verte fantasque, une fermière dont les épais sourcils teints en vert éclipsaient la mâchoire trop délicate et qui donnait le meilleur d'elle-même dans l'élevage de cactus rares. Elle en entretenait un jardin autour de l'esplanade, arrangés parfois par couleur, forme, taille, âge ou espèce, en fonction de ses envies, qui changeaient souvent. La plupart des cactus avaient survécu à l'attaque.

Si je n'avais pas dû défendre Stevland, je me serais porté volontaire pour présider. J'avais préparé Violette à ce qu'elle pouvait attendre de ma part, afin qu'elle puisse bien gérer cet aspect de la réunion. Au moins, elle ne pourrait rien me reprocher si les choses tournaient mal.

J'ai pris place à la table du conseil près de Stevland, prêt à parler en son nom. Voit-Clair était assise sur un banc d'un côté de la salle, où Nye lui expliquait les débats. Certains estimaient qu'on aurait déjà dû lui offrir un siège au conseil, sans égards pour tout ce qu'impliquait la citoyenneté, mais tout le monde n'accordait pas d'importance à la Constitution. Elle finirait par mériter ce siège, si les Verriers partageaient bel et bien les objectifs de la Communauté - ce qui était sans doute le cas -, mais il fallait respecter les étapes. Stevland avait fait ses preuves sur plusieurs générations.

Violette a ouvert la réunion : « Les choses reviennent à la normale, pas vrai ? C'est ce qu'il nous faut. » Mais elle tripotait son col, ce qui n'était pas normal.

Et personne ne discutait : la salle gardait un silence sinistre. Souvent, quelques citoyens se présentaient avec des inquiétudes ou des plaintes concernant la tâche, le fonctionnement ou la taille de leur groupe de travail, mais je savais que les Perlés étaient venus voir Cèdre déposer sa plainte. Pourtant il restait de la place dans la salle car la plupart des gens avaient trop de travail ou n'avaient pas l'énergie nécessaire pour assister à une réunion houleuse. De plus, certains Verts avaient encouragé l'abstention afin de protester contre la plainte de Cèdre. Ce clivage entre les Verts et les Perlés était normal et, en tant que Vert, j'aurais préféré me trouver n'importe où ailleurs ce soir-là.

Rapport des bûcherons : bois de chauffe taillé et prêt pour les trois prochains jours. « On coupe les aulnes demain, a annoncé le plus vieux bûcheron. L'équipe accepte les volontaires.

- Qui a le temps de s'occuper de ça ? a murmuré quelqu'un.

- Dommage que Harry ne soit plus là, a commenté Violette en ignorant la réflexion. Il aurait fabriqué un monument adapté. En même temps, je ne sais pas, vous croyez vraiment qu'il doit être en bois d'aulne ? Ça me semble un peu revanchard.

- Justement, a lancé un Perlé.

- Ce n'est pas l'esprit de Pax, a répondu un Vert.

- Allons, soyons bienveillants, a rouspété Violette.
- Je croyais que tu voulais de la normalité », a lâché Hathor, et quelqu'un a gloussé.

Des marmonnements se sont fait entendre. Cèdre avait des partisans tout aussi détestables qu'elle.

Le maître-fipp a présenté son rapport : deux équipes de chats disponibles demain. L'une d'elles pouvait aider à s'occuper des aulnes, s'il y avait une tâche adaptée aux chats - et c'était le cas : des trous à creuser.

Les cuisiniers suivaient : les besoins alimentaires des Verriers correspondaient suffisamment à ceux des humains pour causer le moins de problèmes possible. « Ragoût de trilobites demain parce qu'ils sont faciles à récolter avec la crue, donc n'oubliez pas votre appétit.

- Voilà qui est normal », a raillé Hathor - car qui aime vraiment les trilobites ?

Des gens ont marmonné à nouveau avant de se faire rabrouer : au moins, on ne manquerait pas nourriture. Quelqu'un a lâché : « Je suis encore trop bouleversé pour avaler quoi que ce soit. »

Encore des rapports : des blessés qui se remettaient, des cultures replantées, des réparations urgentes en cours, des Verriers qui rejoignaient les équipes de travail. La voie cahoteuse de la guérison. Mais Stevland demeurait anormalement muet, et Violette choisissait de l'ignorer.

Toujours pas trace de Cèdre.

« Et comment s'intègrent les Verriers ? » a demandé Violette avec un drôle de sourire. Apparemment, Voit-Clair savait que la question arrivait car, sans attendre la traduction de Nye, elle a sifflé et kakké son rapport. Cela m'a rappelé les reines qui se querellaient pendant cette longue nuit dans la maison commune, mais leurs voix ne noyaient pas les hurlements du dehors, et mes yeux s'étaient emplis de larmes. La peur ? Ou l'odeur affreuse qui émanait des Verriers, l'odeur de la peur, et on était tous terrifiés, mais je devais donner le change. Je devais...

Être attentif. J'étais bien dans la maison commune, mais ce n'était pas le même soir, et je n'étais plus terrifié. En revanche, j'étais fatigué. Très fatigué.

« Nous aimerions reprendre les cours de langue, répétait Nye pour Voit-Clair. Nous souhaitons faire partie intégrante de la cité au plus vite. » Quelques hochements de tête. Bientôt, leurs voix deviendraient un son familier, et j'appelais ce moment de mes vœux peut-être plus encore que Violette.

Et puis Cèdre est entrée en boitant et s'est assise vers les premiers rangs, un bout de papier à la main. Elle a soufflé quelques mots à Hathor et Forrest, les jumeaux de la quatrième génération. J'aurais sans doute pu entendre quoi si tout le monde n'avait été en train de chuchoter - à son propos. « De quel droit ? », « Il était temps ! », « Courage ! », « Elle n'a pas l'air en forme ». C'était vrai. Puis : « Et Stevland, là-dedans ? »

Cèdre affichait une expression bizarre. Colère peut-être, ou tristesse, voire peur. Ou douleur. Des orphelins s'en étaient pris à elle à coups de lacérateur trouvé dans l'atelier de viscosité, et sa peau était en lambeaux. Pour vêtements de deuil, elle portait une robe lâche usée au lieu de ses éternels chemises sans manches et pantalons, un foulard miteux noué autour de sa tête pour masquer ses bandages, et de nombreuses rangées de perles - abîmées, cassées, décolorées, certaines roussies par le feu.

Violette a tapoté des ongles sur la table et froncé les sourcils. Étonnamment, les murmures se sont tus. « D'autres rapports ? »

Quelques-uns : les chasseurs, les boulangers, les activités des enfants, les dégâts des crues de printemps et la météo. Enfin ça a été le tour des questions diverses. Violette a accordé la parole à Cèdre, qui s'est levée.

« Je propose un vote pour destituer Stevland », a-t-elle dit tout bas. Ce n'était plus la même femme que trois jours plus tôt, quand elle avait lancé qu'il n'y avait pas de bons Verriers, qu'elle devrait prendre la tête de notre défense et qu'on devait contrôler Stevland. On savait se battre et on devait se battre...

J'ai secoué la tête pour m'éclaircir les idées.

« J'ai une plainte officielle. Violette m'a demandé de l'apporter. » Elle a lu avec raideur : « Stevland devrait être destitué sans délai. Il n'a pas l'affinité requise avec l'esprit de notre Communauté. Il vise d'autres objectifs pour Pax. Il ne comprend pas la culture humaine. Il se comporte en parasite, et le mutualisme est un mensonge. Il peut nous contrôler à l'aide de drogues et il le fait, parce qu'il se croit supérieur et qu'il ne nous fait pas confiance. Il ment et il a des secrets. » Elle a marqué une pause, la mâchoire serrée. « Il est patient et timoré parce qu'il est

enraciné. Ses erreurs nous ont coûté des vies humaines et des ressources. Il est trop puissant pour qu'on parvienne à le contrôler. Il devrait être destitué et voir sa citoyenneté révoquée. »

Elle a regardé autour d'elle, les yeux étrécis. La tige de Stevland n'affichait rien. Tout le monde se taisait, mais les regards échangés en disaient long. Pour certains, Cèdre était une vraie combattante. Pour d'autres, une plaie.

Je me suis levé. J'avais envie de répondre que la Constitution ne prévoyait pas la révocation de la citoyenneté, que ces critiques étaient contradictoires et nous faisaient perdre du temps alors qu'on avait des choses importantes à faire, et surtout qu'elle reprochait à Stevland ce dont elle-même s'était rendue coupable. Alors qu'il brûlait, elle avait protesté qu'il avait des tas de bosquets, comme s'il importait peu de le faire souffrir ; quant à Lucille et Marie...

Avec un calme forcé, j'ai déclaré : « Je parlerai au nom de Stevland. Il voudrait avoir l'occasion de produire une réponse officielle et souhaite que les deux documents soient examinés par le conseil et le peuple de Pax. Cette plainte mérite un examen approfondi. Ce ne sera ni rapide ni facile, et nous exhortons le conseil à prendre le temps nécessaire. »

J'ai remarqué que Voit-Clair avait quitté la salle. Quand ? Pourquoi ?

« Il veut gagner du temps, a répondu Cèdre. Il faut destituer Stevland tout de suite. Il n'est pas apte à assumer le poste de modérateur. Il devrait démissionner et nous épargner des soucis.

- Mais il ne fait rien, a plaidé Orion, le vieux chasseur, en montrant la tige vierge. Inutile de s'inquiéter pour si peu.

- Que sais-tu de ce qu'il fait ? Et les Verriers, ils n'ont pas leur place ici. Ils ont essayé de nous tuer et ils recommenceront. Et puis ils mangent tout ce qu'on a de meilleur. On devrait les jeter dehors. » Quelques Perlés ont applaudi. Une honte.

Fort heureusement, Daisy est sortie de ses gonds : « Les jeter dehors ? » Elle s'est levée, les bras tendus, suppliante. « Ce serait tragique, et après toutes ces horreurs, comment pourrait-on le supporter ? Stevland est si épuisé par les événements qu'il parvient à peine à s'exprimer. » Elle s'est mise à pleurer, comme d'habitude, pour renforcer ses effets. « Nous ne devons pas renvoyer les Verriers. Nous avons œuvré si dur pour la paix, et maintenant nous l'avons.

- Cèdre avait raison sur leur compte, a lancé un Perlé.

- Le problème venait uniquement des orphelins, a répondu un Vert, et ils sont tous morts à présent. »

Violette aurait dû les rappeler à l'ordre, mais elle restait assise comme si elle attendait quelque chose. Le vent s'était levé dehors, puis il s'est transformé en une vague psalmodie pleine de sifflets et de bourdonnements. Les sons du verrier. Que faisaient-ils ? S'étaient-ils de nouveau lancés à l'assaut des rues, comme les orphelins quelques jours plus tôt ? Non, les reines désiraient la paix, et elles étaient suffisamment intelligentes pour comprendre qu'elles ne survivraient pas sans nous. On pouvait leur faire confiance. Mais que faisaient-elles ?

Daisy paraissait ne rien avoir remarqué. « Oh, comment Cèdre peut-elle seulement avoir une idée pareille ? Ce sont nos amis !

- Ils ne sont pas citoyens, a répondu l'intéressée, alors on fait ce qu'on veut. »

Orion a incliné la tête puis tapoté l'épaule de Carl et enchaîné quelques signes dont les chasseurs se servent pour communiquer. Nye et Violette ont échangé un petit sourire. Les autres ont commencé à écouter le chant.

Mais pas Cèdre. « Faire la paix ! Discuter ! Les gens comme toi vont faire traîner toute cette procédure en longueur jusqu'à ce qu'un nouveau drame se produise. "Domestiquons-les !" Voyez où ça nous a menés ! »

Dehors, le son s'amplifiait, devenait une mélodie et se scindait harmonieusement.

« Les Verriers », a annoncé Orion.

Ils chantaient, mais ça ne ressemblait en rien aux airs affreux qu'ils avaient produits pour nous torturer. Il s'agissait d'une douce berceuse du vieil oncle Higgins. Elle cernait la maison commune - une partie de l'harmonie à l'ouest, l'autre au nord, du côté de l'annexe -, mouvante, changeante.

Cèdre tournait la tête en tous sens, les yeux écarquillés. Violette avait fermé les siens et haussait les sourcils comme pour chevaucher un rêve. Nye plissait le front, concentré.

La mélodie s'est à nouveau scindée en voix supplémentaires et s'est amplifiée. La berceuse, qui évoquait une averse de neige, nous avait tous apaisés pendant l'enfance, mais elle me rappelait les tambours et les chants dans la nuit, nos efforts pour dormir pendant le siège et, parce que le bruit me tenait éveillé, notre inquiétude d'heure en heure sur l'évolution de la situation...

Pourtant j'étais bien réveillé, dans la maison commune. Je serrais mon stylo si fort que sa pointe en roseau avait cassé.

La chanson s'est terminée à l'inverse du début : les harmonies se sont regroupées et fondues, puis la mélodie s'est effacée dans le vent.

« C'était magnifique », a soufflé Violette. Cèdre fixait le sol. Hathor et Forrest ont échangé des coups de coude en faisant la moue. Orion, immobile, souriait. J'examinais l'entaille qu'un éclat de roseau avait creusée dans mon doigt.

Les Verriers sont entrés, chaque reine menant sa famille le long de l'allée centrale. « C'était magnifique », a répété Violette.

Tout le monde a applaudi – à l'exception de Cèdre et ses partisans, bien entendu. Stevland n'a affiché aucune réaction. Les reines se sont agenouillées en inclinant la tête, et les membres de leurs familles les ont imitées. L'air sentait la rose.

Cèdre a lâché : « C'était quoi, ça ? »

– Allons, Cèdre », a tempéré Daisy. Pour elle, le temps des larmes était passé.

« Les Verriers chantent pour honorer nos morts, a expliqué Nye. Les voix se scindent et s'éparpillent pour représenter les vies qui nous quittent, puis elles se rejoignent pour montrer que ces vies deviennent de précieux souvenirs. Ils nous présentent leurs condoléances et leurs remerciements pour... pour tout, pour la chance de vivre à nouveau dans la cité.

– C'était magnifique, a encore dit Violette. De notre part à tous, merci. Et merci à toi, Nye. » Elle a balayé l'assemblée du regard. « Alors, y a-t-il autre chose ? Je ne crois pas.

– Ma plainte, a rappelé Cèdre. Mais vous refuserez de la prendre en compte. Nous devons traiter Stevland gentiment, le ménager, nous en remettre à lui parce que...

– Parce que sans lui nous aurions à peu près autant de chances de survie que les Verriers, a tranché Daisy. Pourquoi ne le vois-tu pas ? »

Violette nous a regardés. « Le conseil accepte la plainte, n'est-ce pas ? » Pas d'objections. Techniquement, hélas, il n'y en avait pas. Elle s'est tournée vers la tige de Stevland, toujours vierge, et a ajouté quelques mots, mais je n'ai pas entendu ce qu'elle disait avec le bruit ambiant : tout le monde donnait son avis sur la réunion, la musique ou Stevland. La chanson des Verriers n'avait guère eu d'effets.

J'ai rendu visite à Stevland le lendemain matin, avec du thé de blé, du pain et un de ses fruits. J'étais courbaturé alors que j'avais bien dormi – ou du moins je pensais avoir bien dormi. Il s'est mis à parler avant que j'aie eu le temps de m'asseoir : « Ces derniers jours j'ai passé beaucoup de temps à méditer, c'est pourquoi j'étais silencieux. J'ai voulu imiter l'existence humaine en isolant des bosquets pour faire l'expérience de votre vision des choses, même si isoler ma racine humoristique n'a produit que des idées d'une utilité douteuse.

– Je me réjouis que tu te sentes mieux. » Il était grand temps qu'il reprenne la parole.

« Le monde réserve beaucoup de surprises aux individus de petite taille, car une conscience aussi concentrée est très sensuelle. La musique des Verriers hier soir a provoqué des changements émotionnels dans mon bosquet isolé. Et toi, comment as-tu réagi ? »

– Je... je me suis souvenu d'autres musiques. » Les psys nous avaient prévenus que le chagrin provoquait une instabilité émotionnelle.

« La beauté est un lien entre les Verriers, les humains et moi-même. La beauté de leur architecture et de leur musique prouve que nous portons sur le monde un regard plus similaire que différent. Ces ressemblances font de notre mutualisme une joie et une satisfaction. »

J'ai cherché du papier et un stylo. « Laisse-moi noter ça pour notre réponse.

– Nous devons participer à la beauté les uns des autres. Je déposerai une demande auprès du conseil. Pendant l'attaque des orphelins, j'ai identifié un besoin de produire des sons d'avertissement. J'aimerais me doter d'une voix, peut-être même de la capacité de chanter. »

Un bambou chantant.

« Ma racine humoristique insinue que je me rapproche de l'animal. »

Et s'il brûlait à nouveau, il pourrait hurler. J'ai préféré ne pas y penser.

« Tu as eu raison de ne pas me laisser démissionner. D'après le réquisitoire de Cèdre, je suis patient et timoré parce qu'enraciné, mais je peux agir de manière agressive. De plus, je suis une espèce dominante, et il est dans ma nature de dominer. Chacun de nous doit être ce qu'il est, voire s'engager encore plus dans cette voie. Si nous sommes fidèles à nous-mêmes, nous aiderons le meilleur de notre nature à s'épanouir. »

Les boulangers s'étaient vantés que le pain du jour avait été préparé par leur apprenti verrier du début à la fin. J'ai mordu dans mon quignon - rien de plus tendre. « Ça veut dire que tu ne démissionneras pas ? » C'était un soulagement. Un grand changement. Troublant, en fait, par sa rapidité.

« J'avais tort de vouloir démissionner, comme la plainte de Cèdre m'a aidé à le comprendre. Je dois le meilleur de moi-même aux citoyens de Pax. Elle souffre de blessures physiques et psychologiques, mais elle n'a pas le cerveau dérangé par la scarlatine. J'ai vérifié pendant qu'on la traitait au dispensaire. Cèdre peut devenir une amie si j'applique le mutualisme avec suffisamment de rigueur.

- Je ne crois pas qu'elle veuille de ton amitié. Et à mon avis, elle pose un grave problème. Elle a des partisans.

- Devenir son ami n'implique pas de compatibilité émotionnelle, mais de lui ôter son besoin de toujours se battre. C'est une citoyenne précieuse de Pax, et nous devons rediriger son agressivité vers une cible adaptée, comme une menace écologique. Elle a su impulser des élans décisifs à certains moments, malgré ses récents échecs.

- Je trouve que ton humeur a beaucoup évolué depuis hier.

- J'ai isolé mes instabilités émotionnelles dans des bosquets précis afin que chacun puisse œuvrer à l'équilibre ; mes principales racines opérationnelles sont ainsi mieux capables de faire face aux problèmes immédiats. L'une de ces instabilités consiste à souhaiter que l'assaut des orphelins n'ait pas eu lieu du tout ; je l'ai donc dirigée dans les racines du bosquet que les orphelins ont incendié, là où la réalité est incontournable. Cela te semble-t-il logique ?

- J'imagine. » Pour ma part, je ne pouvais pas saucissonner mes sentiments. Je l'avais appris il y a bien longtemps.

« Toutefois, je demeure triste. Higgins chantait un chagrin vert en toute saison. Une métaphore riche. Quand ton épouse a été tuée par un corail, as-tu eu l'impression de perdre un bras ou un œil ? »

Je ne voulais pas en parler. Mais il avait besoin d'aide, et c'était mon rôle. « Oui. Et même plus qu'un bras ou un œil. J'ai perdu des décennies, notre avenir commun.

- N'as-tu pas fait pousser... non, guéri, puisque les animaux ne peuvent pas régénérer une partie du corps perdue ? »

J'étais en haut de l'escarpement quand le bateau était revenu des plaines coralliennes, le bateau que Bess avait pris pour remonter la rivière. Son équipe avait débarqué son corps raide comme une bûche, enveloppé d'une couverture, et, au premier coup d'œil, j'avais compris ce qui s'était passé. J'avais regagné la cité en courant, avec la sensation d'un vide immense. « Non, je me suis juste adapté. Je ne peux pas la remplacer.

- Pourrais-tu développer, s'il te plaît ? »

Je pensais avoir été clair. « Certains changent de partenaire comme... comme une chauve-souris change de perchoir. Pour eux ils se valent tous. Mais Bess... je ne peux pas la remplacer. Je ne veux pas la remplacer. Personne n'est comme elle. Ce que j'ai fait, c'est que j'ai continué de l'aimer même si elle n'est plus là. »

Après quelques instants, il a répondu : « Nous autres plantes empêchons le corail carnassier de pénétrer dans nos forêts pour vous protéger, mais nous ne pouvons pas contrôler les plaines. Je suis navré que Bess soit morte. On l'admirait pour sa gentillesse, et j'ai beaucoup appris dans ce domaine en l'observant. Il se peut que Cèdre désire garder un ennemi de la même façon que tu veux garder Bess. Mais en fin de compte, il vaut mieux entretenir l'amour que la haine. Est-ce plus facile ?

- Oui. » Bess m'avait embrassé avant de partir et, quand j'avais revu son visage, elle gisait dans un panier funéraire. Pendant un temps, j'avais eu le sentiment d'avoir vécu un jour de trop, sans me rendre compte que je l'aimerais encore plus après l'avoir perdue. Pendant les funérailles de Lucille, pour la première fois, je m'étais réjoui de ne pas avoir accompagné Bess pour la voir mourir. « Oui, elle était très gentille. Merci. »

Mais il se trompait sur le compte de Cèdre. Avoir un ennemi lui permettait de rejeter la faute sur lui, c'est pour ça qu'elle en avait besoin.

J'ai observé l'angle auquel le soleil frappait le toit. « Je devrais aller aider à l'abattage des aulnes. Eau et soleil.

- Ce sont des arbres ennemis. Je me désole qu'on tue encore, mais j'espère que cela mettra un terme au massacre. Les noyers aideront. Chaleur et nourriture. »

Érasme, le chef des bûcherons, a jaugé son équipe de volontaires : une vingtaine d'entre nous plus une douzaine de chats qui jouaient à saute-mouton en attendant. Une belle équipe, vu tout ce qui restait encore à faire, mais bien petite étant donné la haine que les gens vouaient aux aulnes. Érasme était de la quatrième génération, dur et carré comme une brique, pourtant sa barbiche et sa tonsure naturelle lui donnaient un petit air fragile.

Il a hoché la tête d'un air approbateur avant de se retourner vers les aulnes : un enchevêtrement de troncs souples et minces incapables de supporter beaucoup de poids, de sorte que chaque branche développait une racine aérienne vers le sol, qui finissait par devenir un nouveau tronc. De grandes feuilles vertes veinées de noir leur donnaient un air sombre et lourdaud, et des épines en forme de flèches hérissaient les troncs et les branches.

Des arbres laids. Des arbres coupables. Une nouvelle occasion de se battre contre les orphelins et de les vaincre, à l'aide d'une équipe de travail pacifiste parfaitement normale. Une équipe chargée d'émotions. Une équipe prête à parachever les destructions entamées par les orphelins. Une femme reniflait déjà.

« Alors, a dit Érasme, imaginons qu'on commence par couper d'un côté et qu'on progresse vers l'intérieur, les arbres basculeront et tomberont sur celui qui les coupe. Il faut qu'on taille les branches en plus des troncs – plus facile à dire qu'à faire à cause des épines. Il nous faudra des échelles. C'est pour ça qu'on n'en prélève pas souvent. Les noyers, en revanche, ça c'est de l'arbre agréable à couper. Coopératif en plus.

– Pourquoi on n'y met pas le feu ? » a demandé le père de Fabio, un homme en pleine souffrance, la hache à la main – il la caressait et rêvait des pires exactions. Il s'est tourné vers moi. « Ils ont eu ton fils aussi. Qu'est-ce que tu en dis ?

– Je suis seulement là pour que justice soit faite. » Le feu... J'essayais de ne pas penser au feu.

« Y mettre le feu, a répété Érasme. C'est pas une mauvaise idée, ça se défend. Le truc, c'est qu'on abîmerait d'autres individus, comme cet arbre bouteille près des aulnes, ces pins et même ces gentils petits palmiers. Non, ce serait pas correct. Mais l'idée était bonne. »

Hochements de tête. On ne procéderait pas ainsi sur Pax.

Piotr se tenait près de moi. Le duvet sur sa lèvre supérieure avait foncé durant l'année. Il aimait Lucille et il aurait fallu qu'il soit aveugle pour que ce ne soit pas le cas : elle était la seule femme adulte de la septième génération. Son avenir, c'était elle, et elle était morte sous ses yeux. Pourrait-il guérir ? Pourrait-il la remplacer ? Si je lui parlais de Bess, comprendrait-il ?

« Tu t'es peint le visage en vert en hommage à Lucille ? » lui ai-je demandé.

Il a détourné le regard et tripoté quelque chose dans ses poches. « Non. » Puis : « Oui », d'une voix plus forte mais pas plus ferme, presque un grincement.

« C'est un beau geste. » Il a acquiescé puis voulu sourire – sans succès.

Peut-être qu'on aurait pu sauver Lucille. Avait-il besoin de le savoir ? Cèdre avait refusé d'agir, mais ensuite les Pacifistes étaient arrivés, avaient lutté et presque gagné. Presque. Si les combats avaient commencé une minute plus tôt, peut-être... Non. Les orphelins avaient déjà l'acétone, ils comptaient déjà brûler les femmes pour détourner notre attention.

Mais Cèdre l'ignorait. Pouvais-je lui pardonner ? Cela serait-il bon pour Pax ? Serait-ce juste ?

Soudain, Piotr m'a serré dans ses bras. « Prends soin de toi », m'a-t-il dit comme si c'était moi qui en avais besoin. Il est parti en sifflant quelque chose qui ressemblait à du verrier, et deux porions l'ont suivi. Ils rapporteraient des pousses de noyer à planter à la place des aulnes, et celles-ci traqueraient et élimineraient toutes les racines d'aulne restantes.

On est allés chercher des échelles et on s'est mis au travail, un arbre à la fois. Je tenais l'échelle du père de Fabio en m'efforçant de la stabiliser, mais il cognait furieusement, avec plus de force que de précision, toujours à deux doigts de tomber même s'il n'avait pas l'air de s'en rendre compte. Il ne pouvait pas se le permettre. Il menait sa bataille personnelle, et comment aurais-je pu ne pas compatir à la perte d'un fils ? Des larmes ou des perles de sueur emplissaient les ridules autour de ses yeux. Je restais bien planté sur mes deux pieds, les yeux rivés sur son bras pour savoir quand bander mes muscles ; j'écoutais le rythme des autres haches, les craquements du bois vivant qui cédait sous les assauts répétés, les sanglots, les soupirs, à mesure que l'abattage implacable faisait de la place pour de bons arbres.

Le père de Fabio a entamé une autre branche. Un Verrier aurait tenu sa hache ou son gourdin comme lui, en la balançant au bout de ses longs bras sinueux. Tout autour de moi, des lames taillaient le bois brut orange vif, qui évoquait un peu trop une chair rouge sang. Le lendemain de la bataille, on avait découvert le corps d'Osbert, le crâne fracturé, jeté dans les chardons. Ce jour-là,

les morts étaient si nombreux qu'on avait manqué de paniers funéraires ; il avait fallu les enterrer sans rien.

« Ça va ? Bartholomé, tu vas bien ? » Le père de Fabio me parlait.

« Oui. Oui, ça va.

- Tu veux cogner un peu ?

- Non, merci, je suis bien en bas. »

Mais étais-je là où je devais être ?

Le combat était terminé. On avait gagné, les orphelins étaient morts, et les Verriers restants ne se retourneraient pas contre nous. Cèdre, en revanche, pourrait bien les prendre pour cibles et les priver de leur dernière chance de survie. J'avais plus important à faire que de tuer des arbres.

J'ai fait le tour de la cuisine et de quelques ateliers, avant de découvrir Cèdre dans la maison commune. Toutes les portes étaient grandes ouvertes.

« Je me réjouis de cette occasion de discuter avec toi », disait la tige de Stevland quand je suis entré, sans doute à l'intention de Cèdre. Elle a levé les yeux d'un texte de loi.

« Laisse les portes ouvertes, m'a-t-elle dit. Stevland ne pourra pas diffuser de substance pour me contrôler. Seul le conseil peut destituer un modérateur, c'est ça ? Pourtant nous votons pour élire les modérateurs. Tout le monde vote. Pourquoi ne pourrait-on pas tous voter pour les évincer ? C'est ce qui est arrivé à Véra, non ? »

Je me suis assis en face d'elle à la table. « Lui ôter son besoin de toujours se battre », avait dit Stevland. Non, plutôt sa capacité à lutter. Je ne savais pas par où commencer, mais c'était le moment. Pas le temps d'être fatigué ou de laisser mon esprit vagabonder.

« On sait tous compter, ai-je répondu. Le conseil soutient Stevland et les Verriers. La plupart des citoyens également. Tu perdrais en cas de vote.

- Pas de beaucoup. » Elle s'est tournée vers Stevland. « C'est ce que tu veux, hein ? Tu gagnes, on perd tous. Et tu gardes le contrôle.

- Je n'ai pas envie de me battre contre toi, a-t-il déclaré. Je te pardonne pour avoir laissé mourir Lucille. »

Elle a viré au rouge et découvert les dents, prête à nier agressivement.

Je ne lui en ai pas donné l'occasion. La première règle en matière d'argumentation, c'est de s'approprier l'argument avancé. « Non, Stevland, tu ne lui pardonneras pas.

- Tu ne peux pas me dicter ma conduite.

- Je peux te dire ce que tu devrais faire. D'abord, pardonner n'est pas si facile. Ensuite, elle ne veut pas de ton pardon.

- Je n'en ai pas besoin ! » s'est-elle écriée.

Quelques passants attirés par le bruit ont jeté un œil dans la salle, en se demandant s'ils devaient écouter. D'un signe de tête, je les ai encouragés à rester. J'aurais besoin de témoins - si j'arrivais à déterminer quoi faire.

« Je peux pardonner, a insisté Stevland, car je comprends l'acte de tuer. Je ne voulais pas pousser Sylvia à tuer Véra, mais je l'ai fait.

- Sylvia l'a fait au vieux village, ai-je répondu. Tu n'étais pas impliqué. »

Deux personnes étaient déjà assises sur un banc au milieu de la salle. Quelques autres traînaient au fond, et une dernière s'est penchée dehors pour en inciter davantage à entrer.

« Ce qui s'est réellement passé est un secret transmis de modérateur à modérateur, a protesté Stevland. Tu n'es pas modérateur, donc tu ne peux pas savoir. »

J'ai désigné le bureau des archives. « Les faits sont consignés dans le vieux registre, tout le monde peut les consulter. » Le dit registre avait été rédigé par une archiviste du nom de Nicoletta.

« J'ai le couteau dont Sylvia s'est servie pour tuer Véra, a répondu Stevland. Lucille m'a expliqué que Sylvia l'avait tuée, et Lucille m'a pardonné parce que je n'avais pas l'intention de l'y pousser, donc je peux accorder mon pardon à d'autres.

- De quoi parlez-vous ? » est intervenue Cèdre. Sur les bancs, les témoins du débat - beaucoup plus nombreux à présent - paraissaient perplexes.

J'ai tenté de démêler la logique ou les émotions de Stevland, en vain. « Je vais chercher le registre. Où est le couteau, Stevland ?

- Sous la dalle à côté de la boîte à valse de Harry. Il est en acier, il vient de la Terre. Il se transmet secrètement de modérateur à modérateur. »

Cèdre s'est levée aussi vite qu'elle a pu, elle a boitillé jusqu'à la dalle et s'est agenouillée pour la soulever. Grimpé sur une chaise, j'ai attrapé le volume 2 poussiéreux, relié de cuir ouvragé. Je ne l'avais pas consulté depuis des mois. Cèdre s'est redressée en tenant le couteau comme un bouquet de fleurs : une lame brillante, couleur argent.

Vingt-cinq personnes occupaient les bancs à ce moment, et il en arrivait sans cesse.

Je me suis tourné vers Stevland. « Voyons si ce récit corrobore l'histoire qu'on t'a transmise. Il y a un paragraphe ici au milieu des mentions de naissances, de morts et autres, rédigé cinq ans environ après les événements. Voici ce qu'il dit : "Les Parents connaissaient l'existence de la cité Arc-en-ciel mais pensaient que le bambou serait pire que les lianes blanches. Sylvia et Julian – Julian était un jeune homme, le premier mari de Sylvia, je crois – ont découvert la cité et voulu y déplacer la colonie." »

Quelques Verriers sont arrivés. Cèdre se tenait près de la dalle retournée, couteau en main. Elle se ressemblait un peu plus à chaque seconde. J'ai poursuivi, en m'efforçant de réfléchir en même temps que je parlais : « Le registre explique que, pour étouffer cette idée de déplacement, Véra, qui était modératrice, a fait tuer Julian et Octavo, le faiseur de règles ; elle a fait agresser Sylvia, et plusieurs personnes ont été battues sur ses ordres. Il conclut : "Sylvia a tué Véra pendant les funérailles d'Octavo et s'est proclamée modératrice. Elle n'avait pourtant pas encore l'âge requis. Voilà en quoi a consisté la révolte. Il y a eu un vote, mais seules les voix en faveur de Sylvia ont été comptées." »

La salle était plus silencieuse que si elle avait été vide.

« Stevland, ai-je repris, est-ce l'histoire telle que tu la connais ?

- J'ignorais que Véra avait tué d'autres Pacifistes. Voilà qui change la culpabilité de Sylvia.

- En effet. Sylvia devait se protéger. Néanmoins, Cèdre a eu l'occasion de sauver Lucille et Marie pendant l'attaque des orphelins, et elle ne l'a pas fait.

- C'est faux, a rétorqué Cèdre en agitant le couteau, peut-être inconsciemment. Ils étaient trop nombreux.

- Bartholomé a raison, une fois de plus, a dit Stevland. Vous vous cachez au pied d'un de mes bosquets, j'ai donc pu vous observer. Ainsi que Bartholomé l'a proposé sur le coup, il vous suffisait de créer une diversion, et tu as répondu que vous vous feriez tuer. Sur le moment, j'ai cru que tu avais peur.

- Non ! »

Je me suis tourné vers le public. « Pour pardonner, nous devons d'abord comprendre ce qui s'est passé. Sylvia était en danger, elle s'est protégée. Pendant l'assaut des orphelins, Lucille et Marie avaient besoin d'aide, et Cèdre n'a pas réagi. Si elle n'avait pas peur, alors qu'est-ce qui explique qu'elle ne soit pas intervenue ?

- Je... » Elle a fixé le couteau dans sa main.

Les murmures ont enflé. Violette est arrivée, et je lui ai lancé un regard à travers la salle pour lui faire comprendre qu'elle devait maintenir l'ordre. Elle a gagné les premiers rangs, s'est tournée vers les bancs et a déclaré : « Nous commettons une indiscretion en écoutant ce débat. Alors soyons silencieux et attentifs. » Ce n'était clairement pas le cas dans la mesure où je m'adressais directement aux gens, mais l'argument a eu l'air de porter.

« Si tu n'avais pas peur, ai-je repris, alors que s'est-il passé ? Nous avons deux exemples de comportement. Sylvia a agi pour le bien de Pax. Véra pour garder le pouvoir. Laisser mourir Marie et Lucille n'a pas aidé Pax, mais ça fait longtemps que tu estimes mériter le poste de modérateur. La disparition de Lucille te permet d'avancer vers ce poste, un peu comme Sylvia, mais...

- Non ! Je ne voulais pas qu'elle meure ! Je... j'avais peur. Peur. Peur des Verriers. Et à raison : regarde ce qu'ils ont fait. Lucille ne savait pas comment défendre la cité. Ils l'ont capturée et ils l'ont tuée. Marie a commis des erreurs dès le début de la mission. Stevland... il ne savait pas quoi faire.

- J'ai commis beaucoup d'erreurs », a-t-il reconnu.

Je n'ai pas attendu qu'il les énumère. « Alors tu as eu peur. Aurions-nous tous agi comme toi ? On peut pardonner les actes qu'on aurait pu commettre. Beaucoup d'entre nous ont eu peur cette nuit-là, beaucoup ont hésité, et nous avons tous fait des erreurs – des petites, des grosses. Certaines n'ont fait aucune différence. Aurait-on pu sauver Lucille et Marie ? Les orphelins avaient déjà l'acétone et comptaient s'en servir. Cèdre aurait certes pu tenter de les sauver, mais elle aurait échoué. »

Elle a brusquement relevé les yeux. « Lucille serait morte de toute façon ? » Du soulagement dans sa voix – peut-être. Voilà qui changerait tout. Il fallait en avoir confirmation.

« Tu croyais qu'elle était morte parce que tu n'avais pas réagi.

- Il y avait tellement d'orphelins ! J'ignorais de quelles armes ils disposaient. Je... » Elle a marqué une nouvelle pause, baissé les yeux vers le couteau puis le sol. « Je ne savais pas quoi faire. J'ai fait semblant d'être courageuse, comme si ça n'avait pas d'importance. Je... Mais tu dis que je ne pouvais pas les sauver. Je n'aimais pas Lucille, mais c'était la modératrice ! Je voulais la sauver, vraiment, je... » Elle ne trouvait plus ses mots.

« Je comprends, ai-je assuré. Tu as hésité parce que tu avais peur. Cette erreur, on aurait tous pu la commettre. »

Elle a acquiescé, les yeux toujours baissés. Mes propres sentiments évoluaient lentement, mais je n'avais pas entamé cette démarche pour mon bien-être émotionnel. Les gens recommençaient à discuter entre eux – un bon signe.

« Tu as eu peur et tu as hésité, ai-je résumé une fois de plus pour m'assurer que tout le monde comprenait. Si la situation avait été différente, Lucille et Marie seraient mortes à cause de ton manque de réaction mais, dans le cas qui nous occupe, leur sort était scellé. » Je me suis tourné vers Violette, assise au premier rang. « Que fait-on ? »

Elle a hésité. « Ce n'est pas une réunion à proprement parler, donc on ne peut rien faire. Il va falloir qu'on y réfléchisse.

- Retournons travailler », a lâché Hathor, écœurée. Pardonnerait-elle à Cèdre ? Non : Forrest et elle ne pardonnaient jamais.

Les gens se sont levés pour partir.

Cèdre a jeté le couteau sur une table et boitillé vers la sortie, puis elle s'est retournée vers moi, moins suffisante que d'habitude, peut-être même honteuse. Pas hostile. Pas plus sympathique pour autant, mais cela n'avait plus d'importance. La peur était pardonnable. Elle est partie.

Je me suis assis à la table pour contempler la tige de Stevland, vierge à présent. Il avait dit vouloir une voix. Souhaiter priver Cèdre de sa capacité à lutter. Vouloir comprendre le chagrin. Il voulait retrouver l'équilibre.

Quelques Verts sont venus jusqu'à la table.

« Merci, a dit l'un.

- Ça va beaucoup aider », a ajouté l'autre. Ils n'avaient pas l'air triomphants. Tant mieux.

J'ai répondu : « Il fallait que ce soit fait.

- Et tu n'as fait souffrir personne, est intervenu un troisième. C'est ainsi qu'il faut procéder. »

Je les ai regardés, mes vieux amis, compagnons de joies et d'infortunes jusqu'en cet instant d'émotion mal définie – une satisfaction creuse, peut-être.

« On se retrouve pour dîner au coucher de Lux. On t'y verra ? »

J'ai acquiescé, et l'un d'eux m'a tapoté l'épaule en partant. Il ne restait plus que Violette. Elle s'est dirigée vers la dalle retournée et a entrepris de la remettre en place.

« Stevland, que devons-nous faire du couteau ? »

Il n'a pas répondu tout de suite et, l'espace d'un instant, j'ai craint de l'avoir renvoyé à son silence. Puis il a dit : « Je pense que sa place est au musée. Tu as eu raison de ne pas me laisser pardonner à Cèdre. C'est plus complexe que je ne le croyais. J'ai voulu contrebalancer les émotions par des faits, mais il semble que je peine à évaluer le poids des émotions.

- Nous aussi, ai-je déclaré, même quand il s'agit des nôtres. Quelquefois, elles prennent ou perdent du poids avec le temps. »

Je me suis soudain rappelé l'odeur de truffe dans la maison commune, en cette longue nuit passée à apaiser les Verriers, sans nouvelles de mon fils Osbert, pas la moindre, alors que nous savions tous implicitement ce qui était arrivé aux gardes sur le mur d'enceinte et ce qui risquait de nous arriver.

« Tu devrais te reposer un peu. » Violette s'était assise et m'avait pris la main. « Tu sais, tu pourrais être modérateur. »

J'ai essayé de m'imaginer Sylvia jeune fille. Devenue modératrice bien que trop jeune. Voulant faire plus que survivre – comme les Parents, à l'évidence, vu les objectifs exprimés dans la Constitution : ils aspiraient à la joie, l'amour, la beauté et la communauté. Ils avaient cru devoir quitter la Terre pour les obtenir. Avaient-ils vu juste ?

« Stevland veut chanter », ai-je lâché. Violette a haussé ses sourcils majestueux.

J'ai tenté de m'imaginer la Terre ; impossible. J'ai essayé de m'imaginer rédigeant une histoire de Pax, mais il y avait tant de choses que je ne saurais jamais. Trop.

Pourtant, il fallait que quelqu'un le fasse. Je pourrais commencer par ce que je savais et ce que je pouvais apprendre afin que notre histoire survive et qu'on puisse découvrir notre vérité. Notre avenir constituerait une autre découverte – ou, si nous comprenions le cheminement qui nous avait menés où nous en étions, il pourrait devenir un choix.

Je me suis levé. Il était temps de se remettre au travail. De se remettre à vivre. Une vie qui peu à peu semblerait normale même si elle ne serait plus jamais la même.

Violette aussi s'est levée.

« Regarde ce que j'ai trouvé. » Elle m'a tendu un petit filet où flottait un cactus de la taille de mon pouce, bleu ciel en bas, brun-vert en haut, hérissé de longues épines blanches.

« C'est un *Astrophytum echinocactus caeruleus*. » Elle a prononcé ces mots avec soin. « Ils sont communs et peuvent devenir très gros, jusqu'à un mètre de large, mais ils volent haut et ils sont camouflés, donc on ne les voit guère. Cette pousse avait une fêlure, c'est pour ça qu'elle est tombée. Les fêlures peuvent être fatales, tu sais.

- Le risque des fêlures, c'est de rendre vulnérable face aux prédateurs, a dit Stevland. Avec ta protection, cette pousse se remettra.

- Oh, j'en prendrai bien soin. Comme de tous mes cactus. » Elle m'a pris la main. « Allons-y. Eau et soleil, Stevland !

- Chaleur et nourriture. »

Sous le soleil presque au zénith, la cité semblait différente. Ou c'est moi qui n'étais plus pareil. Moins abîmé. La maison la plus proche de la salle n'avait pas été touchée pendant l'assaut, et son toit scintillait. Je me suis arrêté pour l'admirer, et Violette est restée avec moi, sa main chaude dans la mienne.

Des Verriers avaient bâti cette maison, l'une des rares à avoir traversé les siècles et les catastrophes parfaitement intacte. Ils avaient fabriqué ces pavés de verre en y incluant des poches d'air qui agissaient comme des facettes, une technique que nous n'avions jamais totalement maîtrisée. Ainsi, le toit étincelait de couleurs. Je l'avais vu chaque jour de ma vie et souvent admiré. Je m'en étais émerveillé depuis l'intérieur de la maison et du haut du mur d'enceinte. Et à présent depuis le sol, je m'extasiais une fois encore.

« Stevland dit que la beauté est un lien entre nous tous, que l'amour de la beauté nous réunit, nous, lui et les Verriers. Est-ce que ça suffira ?

- C'est un point commun, mais j' imagine qu'il en faudra davantage. Qu'avons-nous ? » Elle a tiré sur ma main. « Qu'est-ce qui nous tient ? » Elle m'a fait passer devant un jardin lui aussi indemne, semé de fleurs qui en leur temps donneraient des fruits et des graines. « Nous venions d'ailleurs et nous avons abouti ici. Les Verriers comme nous. Nous avons tous voulu vivre ici. »

Elle m'a emmené à l'opposé de la porte principale, où les pierres et Stevland portaient encore les stigmates du feu, en évitant d'autres lieux témoins des destructions. J'ai bientôt remarqué qu'elle le faisait sans peine. On s'était causé plus de tort qu'à notre environnement.

« Les Verriers pratiquaient aussi l'agriculture, a-t-elle ajouté.

- Oui. Quand Sylvia et Julian sont venus ici, ils ont découvert les traces d'anciens champs.

- Les Verriers se sont déjà montrés très utiles dans les champs, d'ailleurs. Ils nous aident beaucoup. Et la technologie, ils avaient une technologie. C'est dans le musée, non ? Ils peuvent aussi nous aider à ce niveau.

- Ils n'ont pas l'air d'en garder beaucoup de souvenirs, mais ils ont aussi une histoire. »

Effectivement, et elle ne devait pas sombrer dans l'oubli. Je pouvais y veiller. Je me retrouvais avec un autre projet. Ou plutôt j'en avais un seul, vaste, qui nous unirait un peu plus.

À l'angle d'une rue, on s'est arrêtés pour regarder les gens passer. Ils allaient au travail ou en rentraient, toujours dans leurs vieux habits mais avec parfois un bandeau neuf ou un nouveau collier de perles. Un homme a dit une phrase qu'on n'a pas entendue et tout le monde a éclaté de rire autour de lui.

Violette a levé son cactus à hauteur des yeux. « Je devrais aller le mettre avec les autres.

- Il faut que je fabrique des outils. » Soudain, j'ai pensé à quelque chose : « On aura besoin d'outils spécifiques pour les ouvriers verriers. Des poignées plus courtes, des objets globalement plus petits peut-être. Je vais devoir en discuter avec eux. »

J'ai lâché sa main pour me rendre à l'atelier hors de la cité, où on avait la place de stocker des bûches et des planches. Je serais obligé de passer par la porte principale. Je me suis arrêté. Non. Je

ne voulais pas. Beaucoup d'entre nous ne s'y étaient pas encore résolus. On passait par la porte occidentale.

« Je t'accompagne jusqu'à l'esplanade », ai-je décidé. Ensuite, je franchirais la porte occidentale et je ferais le tour du mur d'enceinte. Mais ce soir, je rentrerais par la porte principale. Je verrais les dégâts, mais sous un autre angle, et certains seraient déjà réparés. Une nouvelle vue et un nouveau souvenir.

Stevland m'avait dit que dans les racines de son bosquet brûlé, son souhait que l'assaut n'ait jamais eu lieu était aux prises avec la réalité. Je n'avais pas ce problème.

Autour de moi se dressaient ses tiges colorées et ses feuilles gracieuses, et les courbes de ses branches faisaient écho à celles des toits. J'avais de l'eau et du soleil, de la chaleur et de la nourriture. Des éclats de vaisselle brisée gisaient à mes pieds. J'aurais un long chapitre à rédiger sur la rencontre entre les Pacifistes et les Verriers. Toutefois ce ne serait ni le dernier ni le plus long.

« Tu crois vraiment que je pourrais devenir modérateur ? » ai-je demandé à Violette. Quelqu'un devait s'y coller, et je savais ce que ça impliquait. J'avais vu ce rôle bien rempli. Et je laisserais le couteau au musée, au vu de tous.

Remerciements

Je remercie Gregory Frost, dont l'exercice d'écriture sur un mur un peu spécial a abouti à ce roman. Merci également à ma belle-sœur, Kathleen Daley Burke, qui a apporté au récit son animal imaginaire d'enfance, le fippochat. Merci enfin aux nombreuses personnes qui m'ont aidée par leurs critiques et leurs suggestions. Une version du premier chapitre a été précédemment publiée dans le magazine *LC-39*.



Tous nos livres, nos auteurs, nos actus sur :

<https://www.albin-michel-imaginaire.fr/>

Rejoignez-nous sur  : AlbinMichelImaginaire

Robert Jackson Bennett
American Elsewhere (prix Shirley Jackson)

Franck Ferric
Le Chant mortel du Soleil

Peter A. Flannery
Mage de bataille, tomes 1 et 2

Kameron Hurley
Les étoiles sont Légion

Sam J. Miller
La Cité de l'orque

Neal Stephenson
Anatèm, tomes 1 et 2

Tom Sweterlitsch
Terminus

Jean-Michel Ré
La Fleur de Dieu

À PARAÎTRE

Shaun Hamill
Une cosmologie de monstres (titre provisoire)

Jean-Michel Ré
Les Portes célestes (*La Fleur de Dieu*, tome 2)

Gauthier Guillemin
Rivages

Derek Künsken
Le Magicien quantique (titre provisoire)

C. Robert Cargill
Un océan de rouille (titre provisoire)

Jean-Michel Ré
Cosmos incarné (*La Fleur de Dieu*, tome 3)

Peng Shepherd
Le Livre de M (titre provisoire)

Nick Harkaway
Gnomon, tomes 1 et 2

Table des matières

Titre

Copyright

Octavo - AN 1 - PREMIÈRE GÉNÉRATION

Sylvia - AN 34 - DEUXIÈME GÉNÉRATION

Higgins et le bambou - AN 63 - TROISIÈME GÉNÉRATION

Tatiana - AN 106 - QUATRIÈME GÉNÉRATION

Nye - AN 106 - SIXIÈME GÉNÉRATION

Lucille et Stevland - AN 107 - SEPTIÈME GÉNÉRATION

Bartholomé - AN 107 - CINQUIÈME GÉNÉRATION

Remerciements